This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817
LIBRARIES

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE PARIS.

Digitized by Google

Digitized by Google

0560
19855

REVUE DE PARIS.

Nouvelle Série. — 2me Année.

TOME SIXIÈME.

LA HAYE,
VERVLOET, ÉDITEUR.

1835.

Digitized by Google

AP
20
.R482
V.6

Digitized by Google

Contin
Lynge
6-16-52
79389

LES

CHATEAUX DE FRANCE.

V.

MARQUISAT DEBRUNOY.

I.

Ce village perdu entre deux ou trois forêts qui se disputent à qui l'enveloppera le mieux d'ombre, de fraîcheur et de silence, ces cent cinquante maisons dont il se compose, ces tuyaux de cheminée qui fument joyeusement au-dessus des peupliers pour annoncer au loin que la broche n'est pas un instrument inconnu dans l'endroit; ces belles oies bleues, noires, blanches, dodues et criardes, qui vous haranguent, les ailes déployées, à l'entrée de la pacifique localité; ces truies grasses comme des procureurs, errant en liberté et

Digitized by Google

par escouade à la manière des chiens à Constantinople; ces poules qui font la boule dans le sable, ces coqs qui chantent au premier étage, ces chats bien fourrés dans leur pelleterie soyeuse brossée par le bonheur, endormis au bord des toits de chaume; ces enfans qui semblent être nés il y a une heure après la pluie, sous un rayon de soleil; ces petits intérieurs rustiques où la table de chêne, le ratelier de roseau garni d'argenterie de plomb, le lit tiré à quatre épingles, révèlent de quoi se compose la félicité des locataires; ces habitans occupés à dépecer des moutons, à les hacher, à les embrocher, à les larder de lavande et de thym; ce bruit éternel de friture, cette vapeur de cuisine qui roussit l'air, ce pain passant par chaudes pannerées au front de toutes les portes; ces chaudrons de cuivre dont le fond étamé luit au soleil, qui, descendu sur un rayon, semble y manger l'enduit de confiture dont ils sont vernissés; ces vases de lait pour la crème, ces brocs de vin pour la matelotte, ce château où le concierge ce n'est personne et où le propriétaire c'est tout le monde, et où tout le monde entre en effet, et d'où chacun sort, qui avec un habit neuf, qui avec le ventre plein, qui avec une femme dotée, qui avec du vin jusqu'aux yeux, qui avec une chape d'or brodée; ces roses semées partout et en si grande quantité qu'il y en a pour quinze mille francs; ces jets d'eau qui au lieu d'eau lancent à cent pieds de la clairette de Limoux en enivrent les mouches au passage; ces tables dressées dans le château, chacune de cinquante couverts; ce seigneur de dix-huit ans, riche à quarante millions, pâle, l'œil vif, la physionomie spirituelle, tutoyant les palefreniers par qui il est tutoyé, s'asseyant sur le genou des nourrices, et faisant asseoir des enfans sur ses genoux: tout cela ce n'est pas le pays de Cocagne, rêve de quelque poète affamé, c'est Brunoy tel qu'il fut depuis 1767 jusqu'en 1776, pendant neuf ans; Brunoy, village à cinq lieues de Paris, sur la petite rivière d'Hyère, entre le grand chemin de Brie-comte-Robert et celui de Melun, à un quart de lieue de la forêt de Sénart.

Aucun enchantement n'avait présidé à la construction du

Digitized by Google

château de Brunoy, cascade de toutes les prodigalités où s'abreuvait le bourg de ce nom, composé à peine de six cents habitans. L'enchanteur fut un financier.

Bâti par un garde du trésor royal nommé Brunet, il fut vendu à M. de Montmartel, l'un des quatre frères Pâris, munitionnaires généraux, devenus si riches de si pauvres qu'ils étaient auparavant, que l'aîné, Pâris de Montmartel, anobli récemment, prit dans l'acte de baptême de son fils aîné et unique, le titre de comte de Sampigny, baron de Dagouville, seigneur de Brunoy, de Villers, de Fourcy, de Fontaine, de Château-Neuf, etc, conseiller d'état, garde du trésor royal.

Outre ses titres et ses châteaux, M. Pâris de Montmartel acquit aussi une femme qui n'était autre que Mlle Marie-Armande de Béthune, fille de Louis, comte de Béthune, lieutenant-général des armées navales. Le fils d'un hôtellier des Alpes s'allia à la race des Sully.

De cette union naquit, l'an 1748, le célèbre marquis de Brunoy, l'homme qui peint le mieux l'agonie du XVIIIe siècle, figure triste, figure bouffonne, marquée au front de la fatalité et à la joue des taches de la débauche, un de ces hommes qui finissent un siècle, une race, un nom, une immense fortune.

Élevé avec les plus tendres soins sous les yeux d'une mère qui le trouvait assez beau pour ne pas lui tenir compte, en l'aimant, de l'extraction médiocre de son père, chéri de M. de Montmartel, son père, qui ne croyait pas de son côté être dispensé de lui donner une bonne éducation, parce qu'il était gentilhomme et qu'il serait un jour quarante fois millionnaire, le jeune comte de Brunoy reçut des leçons en tout genre des hommes les plus remarquables de l'époque. Il répondit moins par son aptitude que par une étonnante facilité de conception aux efforts de ses excellens parens, sous la haute protection desquels il fut accueilli avec distinction dans le monde et bien reçu d'abord à la cour. Le jeune marquis offrait le modèle de cette existence pleine de paresse et de belles manières, qui nous semble fabuleuse après la ré-

Digitized by Google

volution qui la remplaça par de si rudes mœurs. Se lever à midi, passer du sommeil du lit au sommeil du bain, se rajeunir dans des détails de toilette, qui sont la plus ravissante futilité de la vie, livrer son corps assoupi aux mains délicates d'un perruquier qui vous enveloppe d'une atmosphère de poudre odorante et fait à loisir de votre visage un beau pastel de La tour, essayer de se mettre debout sur des tapis, gazon artificiel, où accourent sans bruit, mais avec empressement, quatre valets : les uns pour vous passer les bras dans les manches de votre habit du matin, les autres pour introduire votre pied dans la chaussure brodée, tandis que votre jabot se déploie, sous vos doigts chargés de brillans; recevoir dans le salon où le déjeûner vous attend, des amis riches en projets de parties pour la journée; effeuiller tous les évenemens de la veille, sans s'intéresser à aucun; ou bien discuter gravement pour savoir qui a tort de Mme Dubarry qui veut marier le danseur d'Auberval avec Mlle Arnould, ou du danseur d'Auberval qui a refusé par rapport aux mœurs ; aller de là à Saint-Sulpice pour entendre les nouvelles orgues; puis rentrer pour changer d'habit et paraître décemment au Palais-Royal, où M. le duc de Chartres préside à des embellissemens extraordinaires, tel qu'un éclairage à l'huile, composé de cent cinquante lanternes; se rendre au dîner de M. le prince de Marsan, qui rappelle par ses fêtes et par ses comédies où ne jouent que des personnes de qualité, les fameuses réceptions de M. le comte de Clermont ; se retirer au petit jour, et trouver sur sa table une invitation pour être de la chasse du roi à Compiègne le lendemain ; avoir vu tous ses désirs accomplis, toutes ses joies satisfaites dans les heures ni trop courtes ni trop longues de la journée; avoir eu de l'esprit envers tous, de l'adresse au manége, de la grace auprès des femmes : tel était le résumé d'occupations que pouvait dresser, à quelques variations près, à cette époque, un jeune marquis de vingt ans, qui n'était pas escroc comme *le Chevalier à la mode* de Dancourt, ni empoisonneur de femmes comme le marquis de Sade.

Le marquis de Brunoy parut à la cour avec un luxe dont

Digitized by Google

peu auraient soutenu la rivalité, surtout à une époque qui se ressentait encore vivement de la banqueroute de Law. Rien ne lui coûta, ni des équipages admirés de tout Paris, ni un ameublement dont il fallait se hâter de louer le goût exquis, car il en changeait à chaque saison, ni une existence enfin où tous les plaisirs délicats étaient admis, sans mélange d'excès, si ce n'est celui d'une prodigalité bien pardonnable à un jeune homme, héritier présomptif de quarante millions. Quand son nom vient à se montrer plus tard dans les *Mémoires secrets*, ce n'est que pour y réclamer une publicité de folie et nom d'immoralité. Le caractère de ses dissipations est alors aussi étonnant que sa fortune, s'il n'en justifie pas l'abus.

Les cours les plus populaires, les plus corrompues, comme celle de Louis XV, sont des pays ténébreux, où, avec la plus cynique liberté de manières, on en revient toujours, à des heures données, à se demander compte des qualités de naissance d'un homme. Si les titres humectés par le vin tombaient au fond du tonneau, sous le règne bachique de Louis XV, on les retrouvait au fond du tonneau quand le vin était bu. Lorsque le sang froid était revenu, on eût rougi d'être tombé sous la table avec un homme de rien ou de peu. Quelque philosophe qu'on fût, on voulait savoir avec qui l'on s'encanaillait : c'était bien le moins.

Ce fut un prétexte admirablement trouvé pour blesser la fierté du jeune marquis de Brunoy, que la précocité de sa noblesse de finance. Les haines se résolvent en poison invisible là où les épées d'acier ne sont jamais tirées pour une injure, car on n'injurie pas à la cour. On fait estropier votre nom par le domestique qui annonce; on rit alors de l'antiquité d'une race dont un valet ne peut épeler les premières syllabes inconnues. Quelques-uns prennent votre défense dont on leur sait bon gré, par une charité polie; autre moyen d'assassiner. Vous rougissez, on rit; vous êtes ridicule, vous êtes mort.

Nul n'a jamais su quel affront de ce genre reçut le jeune marquis de Brunoy, mais tout à coup dans l'intervalle d'une

Digitized by Google

nuit à l'autre, il changea sa vie, ses mœurs, ses goûts, son caractère; il comprit, s'il avait été offensé, qu'on ne tuait pas en duel une opinion représentée par des milliers d'hommes : il renonça à la vengeance du sang; il se démontra sans doute aussi qu'il ne fallait pas chercher à prouver qu'un gentilhomme de cinquante ans est tout aussi noble qu'un gentilhomme de mille ans de généalogie. Qui aurait décidé la question? le peuple? il se proposait de trancher la difficulté, dans vingt ans, en pleine place de Grève. Il eût bien voulu, sans doute, se cacher au fond de ses mines d'or, et de là mépriser qui l'avait méprisé, mais il était trop tard. Le marquis avait recherché les gens de qualité avec l'avidité d'un parvenu, il s'était frotté à eux pour se parfumer de naissance; son dédain sans noblesse eût été de la rancune et non de la fierté. Comme elle était jeune, hautaine, et primitivement du peuple au fond, son ame dut rugir dans sa poitrine.

Il sauta sur une idée étrange; rentré chez lui, la honte dans le cœur, il foule son chapeau, déchire ses gants, maudit la cour, lance son épée à travers une glace; il sonne, ses ordres sont donnés; on vendra son mobilier dans la journée, à vil prix, comme on pourra; il faut s'en débarrasser au plus vite; tableaux, tapis, glaces à qui les veut; ce qu'on n'est pas à temps de donner, on le brise; plus de train de maison à Paris; relations rompues sur-le-champ; fêtes contremandées, on renvoie les invitations qu'on a reçues, on retire celles qu'on a envoyées; l'hôtel est en vente, les équipages de ville sont vendus.

Qu'est devenu le marquis de Brunoy? se demande-t-on dans les salons qui n'avaient pas encore la ressource des chambres politiques, qui avaient à peine la hausse et la baisse de la bourse, pour occuper les esprits. On le chercha à Paris, à Versailles, aux petits soupers, à l'Opéra, au sermon; nulle part il n'en vint des nouvelles. Au bout de trois jours il n'en fut plus question.

Digitized by Google

II.

Si parmi ces maçons déguenillés qui broient du plâtre, ces menuisiers qui équarrissent des poutres au soleil, ces hommes couverts de sueur qui tracent une enceinte grande à contenir une ville, vous apercevez un ouvrier infatigable, changeant de fonction à chaque instant, plus mal vêtu que les uns, plus familier que les autres, plus hardi buveur que tous, vous avez retrouvé le jeune marquis de Brunoy, conseiller secrétaire du roi, Maison, Couronne de France, et de ses finances.

Il exhausse d'un étage le château de son père, celui qui avait suffi à l'orgueil de deux financiers, à M. Brunet, à M. Pâris de Montmartel. Il le veut plus spacieux, il le veut royal; il bâtit des communs presque aussi vastes que ceux de Versailles, dessine des cours d'honneur où pourraient tourner les équipages du roi; peut-être compte-t-il sur l'honneur d'une visite du roi!—Cela n'est pas sans exemple: Louis XIV parut bien à la fête du financier Samuel Bernard. — S'il ne peut rien changer à la primitive construction du château, il le flanque du moins de logemens sans fin. C'est un Versailles en tas. Une fois le château enflé des bâtimens, il songe au jardin, au parc, aux eaux, aux cascades. Si l'eau est trop loin, si la rivière coule à cent pas au dessous, il prend la rivière par le coude, la violente, et l'amène entre son château et sa cascade. Lui eût-on dit : Monseigneur, il nous faut l'Océan ; il eût répondu : Allez le chercher, voilà de l'or. Les travaux ne ralentissent pas ; ils ne sont suspendus qu'à midi, heure à laquelle le marquis mange la soupe aux choux avec ses ouvriers. Ensuite viennent de Paris et par caravanes des chariots pleins de meubles, de tapisseries, de glaces, et d'ouvriers perchés sur ces meubles. A ceux qui leur demandent en les voyant passer dans les allées de la forêt de Sénart : « Bonnes gens, pour qui ces belles choses ? » ils répondent : *Pour M. le marquis de Brunoy*.

Digitized by Google

Et quand le château est bâti, meublé, agrandi, planté, arrosé, que des millions ont été dépensés pour lancer des eaux sur du gazon, pour avoir du gazon autour d'une serre chaude qui renferme les végétaux les plus rares; quand le roi Louis XV pourrait entrer par cette porte ouverte dans l'axe du château, au bout d'une allée merveilleuse de perspective, — le roi et toute sa cour; alors le marquis de Brunoy réunit tous ses compagnons d'ouvrage, et leur dit :

— Si vous avez bâti le château, vous l'habiterez. Il est à vous.

Les paysans et les maçons de Brunoy pensaient que M. le marquis était devenu fou.

— Oui, il est temps de former ma Maison. — Toi, La Tuile, tu seras mon valet de chambre, six mille livres d'appointement; toi, Le Loup, mon gâcheur, tu seras mon secrétaire, dix mille livres; toi, Renaudin, qui fais si bien la soupe aux choux, sois mon intendant; toi, le vitrier là-bas, tu rempliras les fonctions de mon officier des chasses; vous autres, qui n'êtes que bûcherons de votre état, vous passez de droit domestiques de pied et laquais de ma maison. Demain vous irez à Paris vous commander des habits appropriés aux nouvelles charges que je vous destine à occuper auprès de moi.

A votre retour, nous rendrons à mon respectable père les honneurs funèbres qui lui sont dus.

Allons boire.

III.

Quelques mois après l'inexplicable isolément du marquis à Brunoy, son père, Pâris de Montmartel, était mort des chagrins qu'il lui avait causés. Cet événement surprit le marquis, tandis qu'il achevait de meubler le château dont il ne croyait pas être si tôt le maître absolu. On a vu qu'il avait voulu l'inaugurer par un jour de tristesse filiale, et à l'exemple des nobles familles, faire prendre le deuil à la vaste domesticité de sa maison.

Digitized by Google

Le deuil ne manqua pas d'une certaine singularité.

Tous les domestiques furent vêtus de serge noire, de la tête aux pieds.

Chaque habitant reçut six aunes de la même étoffe, afin de participer, à raison de sa taille, à la douleur du marquisat.

Un rideau noir incommensurable caparaçonna le château, du faîte à la base.

De longs crêpes furent noués aux arbres; des pleureuses attachées au front de marbre des statues.

Le canal qui traverse la propriété, au lieu d'eau, laissa couler de l'encre.

Et quand les eaux jouèrent, vers le coucher du soleil, sur le disque duquel le marquis regretta beaucoup de ne pouvoir jeter un voile noir, on vit les tritons, les syrènes et les grenouilles des bassins, rejeter de l'encre par leurs conques et par leurs bouches.

Mme de Montmartel vint surprendre son fils au milieu de son extravagante tristesse. Elle apportait à Brunoy une douleur moins affectée que celle qu'elle y trouva. Veuve par l'inconduite de son fils, elle pleurait abondamment un malheur dont la cause était dans sa famille.

A l'aspect de la lugubre bouffonnerie du château, elle craignit pour la raison de son fils, qui, pâle comme Hamlet, empressé, respectueux, la prenant par la main, la conduisit à travers le parc, dont les crêpes sinistres flottaient et se déroulaient au vent du soir.

Vu de loin, ce devait être un saisissant tableau, que cette extravagante, mais colossale solennité noire. Ces arbres avec leurs crêpes, ce château, vaste ordonnateur des pompes funèbres, vêtu de noir, immobile au milieu d'un convoi immobile; tout le village tendu de noir; ces eaux noires élancées vers le ciel; et ce jeune homme en deuil avec cette mère en deuil, se promenant à pas lents sur un grand espace, aurait effrayé, épouvanté le voyageur, qui, au sortir de la forêt de Sénart, toute sanglante de traditions, eût aperçu des hauteurs des Bosserons, cette vallée de mort.

— Mon fils, dit en baissant la voix, cette mère affligée

Digitized by Google

au marquis de Brunoy, vous avez de grands torts à vous reprocher envers votre famille dont vous avez poussé le chef au tombeau bien avant l'âge; vous avez permis à la médisance d'interpréter de mille manières scandaleuses votre disparition subite de la maison paternelle; on nous a accusés alternativement, vous comme un mauvais fils, jaloux de vous emparer le plus promptement possible de votre héritage, nous comme de durs parens qui voulions vous forcer à embrasser les ordres, malgré vos penchans, afin de conserver plus long-temps notre fortune. Vous avez souillé la jeune noblesse française.

Le marquis sourit amèrement à ce dernier reproche.

Mme de Montmartel reprit : Chaque jour a eu sa calomnie; le ridicule a demandé sa part d'aubaine au mensonge, et il l'a obtenue; aucune personne de votre famille n'a pu paraître dans un lieu public, même dans les plus saints, sans devenir un objet de curiosité; on nous a appuyé le doigt sur le front. Vous deviez prévoir ceci, et vous n'avez pas été arrêté par cette considération. Si du moins vous étiez venu chercher votre pardon au lit d'agonie de votre père, lui et le monde eussent été apaisés; mais votre obstination à vous cacher a ranimé au contraire, aux derniers momens de M. de Montmartel, toutes les suppositions que l'oubli, car le mensonge lui-même se lasse, avait commencé à user dans les propos impurs du monde. Oui, pleurez, mon fils, et prouvez du moins que vous ressentez pour la mémoire de votre père une respectueuse tendresse, et pour mes douleurs personnelles une affliction plus vraie, plus raisonnable, plus noble que celle dont les ridicules marques étalées ici insultent à la piété qu'on doit aux morts. Mon fils, je compte sur votre repentir, j'espère en votre retour à des sentimens plus sensés; vous me suivrez sur-le-champ à Paris où j'ai besoin de votre présence pour me protéger, pendant les quelques années qui me séparent du tombeau de votre père. Si ce devoir vous pèse, vous n'aurez pas à vous contraindre long-temps; ma santé est perdue; voyez comme les chagrins m'ont accablée, combien je suis souffrante....

Digitized by Google

— Ma mère, estimez-moi assez pour croire que si je vous perdais, je n'épargnerais rien pour que votre mémoire fût révérée.

— Je sais que vous n'êtes pas insensible.

— Vous auriez à votre convoi huit célestins.

— Vous êtes léger, mais bon.

— Vous seriez suivie d'autant de frères minimes, auxquels j'adjoindrais six religieux des Billettes, six carmes, quatre augustins et quatre jacobins.

— Mon fils, vous feriez mieux de vous occuper de vos préparatifs de départ pour Paris, que des honneurs à me rendre après ma mort.

— Je fonderais pour vous soixante messes hautes.

— Vous voulez donc que je meure, fils ingrat! et il vous tarde d'ajouter au deuil ironique de votre père, le deuil plus scandaleux encore dont vous menacez votre mère.

— A votre service funèbre, il y aura deux cents prêtres, chanoines, vicaires; plus, quarante torches du plus grand poids, et en cire jaune, autant en cire blanche, autant en cire verte, plus trois cents cierges. Les choses seront bien faites.

— Par pitié, ne m'effrayez pas ainsi pour votre raison, mon fils.

— Je calcule les tentures; trois bannières de velours violet, comme au convoi de M. l'archevêque de Dijon; trois portières de velours sombre pour les trois entrées de votre paroisse; quatre grands écussons à nos armes.

— Oh! mon Dieu!

— Comme vos équipages suivront le corbillard, dont je parlerai; ils auront caparaçons et housses traînantes de serge noire, avec croix cousues de taffetas blanc.

— Vous me faites mourir, et je vais vous maudire, mon fils.

— Sept grands manteaux à grande queue pour ceux qui mèneront le deuil. Je songe qu'il ne faudra pas moins de huit aunes d'étoffe pour le drap mortuaire; le principal sera digne de l'accessoire; on n'aura jamais vu de plus magnifique poêle

Digitized by Google

depuis les obsèques du régent de France, monseigneur le duc d'Orléans : je le veux de vingt aunes de drap d'or à triple frisure — une frisure de plus que monseigneur le régent.

— Vous me déchirez le cœur.

— Votre cœur, à propos, sera enfermé dans du plomb et déposé dans un coffre de chêne cerclé en fer; Houdon se chargera de vous élever un mausolée du plus vaste travail, tout orné de statues, d'urnes, de lampes et de cyprès.

— Mon fils, vous ne l'êtes plus, je vous maudis!

— Achevons maintenant : huit célestins, cent vingt livres; bilettes, carmes, augustins, jacobins, six cents livres; soixante messes, trois mille livres; deux cents prêtres, cinq mille livres; torches de différentes couleurs, deux mille livres; tentures, vingt mille livres; drap mortuaire et coffre de chêne, cinq mille livres; mausolée, cinquante mille livres..... total, quatre-vingt-cinq mille sept cent vingt livres.

Pardonnez-moi, ma mère, si mon imagination ne me fournit rien de plus beau pour entourer de respect vos cendres : mais.....

Le marquis s'aperçut que sa mère n'était plus là. Après l'avoir maudit, elle était partie indignée pour Paris. Il entendit le bruit des chevaux qui passaient sur le pont de Brunoy.

IV.

Malgré le silence que s'imposa Mme de Montmartel, touchant la conduite de son fils, à la folie duquel elle refusa toujours de croire, on commença de nouveau à s'occuper du marquis, sur le bruit qui avait couru du deuil extravagant de Brunoy. On sut enfin qu'il ne s'était ni tué, ni embarqué pour les Indes, ni relégué à la Trappe; versions diverses, adoptées dans le temps par les oisifs de la capitale. On l'avait retrouvé; on apprit que le possesseur d'une fortune de plus de trente millions vivait dans un bourg de six cents habitans

Digitized by Google

traités par lui sur le pied d'une intime familiarité. Ses dispositions funéraires en faveur de sa mère se répandirent, au courant des petits propos où put difficilement s'introduire l'exagération, car elle était impossible à l'encontre du personnage.

De son côté, le marquis fut instruit de la place qu'il avait dans l'opinion, cette opinion qui lui avait été si cruelle un jour, si impitoyable, et si brûlante à l'endroit le plus à nu de l'ame humaine, de la vanité. Son héroïsme étrange avait tenu sa vengeance muette, étouffée et petite, comme un moineau dans la main; sa colère dut se réjouir quand elle put se dire : J'ai enfin attiré sur moi les regards louches de la noblesse, ma sœur, et la vue commune, mais bonne, du peuple, mon frère. La scène se passera en famille.

Du reste on continua à considérer le marquis de Brunoy comme un original. Original est le premier nom que reçoit dans le monde un homme de génie ou un fou.

Vous avez souillé la noblesse française, avait dit Mme de Montmartel à son fils.

Et le marquis etait en droit de demander ce qu'il restait à faire pour la souiller davantage après l'abbé de Voisenon, qui louait en pleine académie les charmes de Mme Favart, la maîtresse du maréchal de Saxe; après M. le marquis de Sade qui suçait le sang des jeunes filles, trouvant que de les embrasser, c'était trop fade; après M. le président de Meslay, de la chambre des comptes, surpris tout nu à l'Opéra, dans une loge, avec une fille des chœurs; après le roi de France qui vivait publiquement avec Mme Dubarry.

Ce n'est pas déjà mal ainsi, mais on peut aller plus loin, quand on a quarante millions, réfléchit le marquis de Brunoy, il reste à découvrir. L'abaissement est profond, mais il n'est pas encore à plat dans la boue; c'est à peine si le peuple, admis comme valet, pénètre au fond des boudoirs, où il soutient les flambeaux de cristal de la luxure, esclave cubiculaire de ses maîtres; c'est à peine s'il connaît leurs orgies, en présentant la cuvette de vermeil où retourne le premier souper pour faire place au second; c'est à peine s'il comprend

Digitized by Google

leur langage, sous le néologisme libertin qui le farde ; c'est à peine s'il les méprise, vivant du reste de leurs débauches, du reste de leurs habits, du reste de leurs soupers, du reste de leurs femmes. Il y a un autre peuple qui ne les connaît pas, car les nobles seigneurs ne vont pas à pied, et le roi ; leur maître en tout, ne se montre que deux fois par an. Ils m'ont laissé la rue à salir ; là je veux être roi et marquis de Brunoy, conseiller-secrétaire du roi, Maison, Couronne de France et de ses finances.

Un mot d'histoire en passant. Louis XVI n'était pas encore monté par les pieds à ce trône d'où il devait descendre par la tête. Louis XV achevait de régner.

Le comte de Provence, frère du roi Louis XVI, devenu Monsieur, et depuis Louis XVIII, qui possédait *Gros-Bois*, belle terre du voisinage, se passionna pour la propriété du marquis de Brunoy, la trouvant selon ses goûts de solitude classique, alors moins exclusifs, torts d'un age encore chaud et d'une époque contagieuse, qu'on l'a soutenu plus tard à la gloire de cette exception des mœurs royales. Il convoita Brunoy, le désira, le demanda, ménaça pour l'avoir, faisant répandre par d'officieux courtisans qu'il était dans les intentions du marquis lui-même de se débarrasser d'un château ruineux pour tout autre qu'un prince royal.

Le marquis poussa l'originalité jusqu'à résister aux avances de Monsieur, et à se ruiner de plus belle comme s'il eût été prince. On convint que la fermeté ne manquait pas à cet extravagant.

De jour en jour plus affermi dans ses projets de vivre au milieu de la société, qu'il s'était créée en haine de celle dont il avait fui l'outrageuse hiérarchie, il fallait ou qu'il l'élevât jusqu'à lui ou qu'il s'effaçât jusqu'au point de se trouver de niveau avec elle. Rien au monde, dans l'histoire des petits combats du cœur humain, n'est intéressant comme le principe de la lutte qu'il eut à soutenir en lui-même. Tantôt le marquis dévore l'homme, tantôt l'homme dévore le marquis ; il rappelle ces monstres qui apparaissent au commencement et à la fin d'une création. Tête de mar-

Digitized by Google

quis et queue de peuple; à la fin la queue l'emporta.

Un jour il convie ses bons amis les vilains à un superbe repas qu'il donne dans une des plus belles salles du château. Selon l'usage, le menu fut formidable, la plaisanterie ruissela avec le vin, des lèvres sur la nappe. — Mes amis, leur dit le marquis au moment suprême du dessert, quand les convives en belle humeur mouchaient déjà les bougies avec leurs doigts et s'enroulaient à l'orientale des serviettes autour de la tête, mes amis, je réclame votre attention, si c'est possible, pour quelques minutes.

Des figures de terre cuite, peintes en rouge, s'efforcèrent, de garder le sérieux nécessaire à la communication qui allait être faite par le marquis.

— Vous savez qu'on me reproche dans le monde d'être trop familier avec vous, de vous avoir laissé prendre trop de liberté, d'avoir oublié que vous étiez mes vassaux, de vous avoir admis à ma table et beaucoup d'autres torts dont vous voyez que je me corrige, puisque je vous tutoie tous, puisque je bois dans le verre de mon voisin Venteclef à la santé de vous tous, puisque je vous invite tous pour demain à renouveler la réunion d'aujourd'hui.

Cependant si je suis fier d'avoir effacé toute différence entre nous, si j'ai voulu que nous fussions tous égaux comme les six bouteilles d'un panier de chambertin, il n'est pas moins vrai que vous n'êtes que des vignerons, des serruriers, des engraisseurs de volailles, des tonneliers, des garde-chasse, etc., et que je suis marquis de Brunoy.

— Monsieur le marquis, nous n'avons jamais prétendu le contraire, s'écrièrent les vilains qui craignaient que quelque velléité de suzeraineté ne se fut tout à coup éveillée dans l'ame du marquis.

Il les interrompit en frappant la table de son verre.

— Je le sais: aussi, pour en finir avec tous les reproches dont on m'assomme, après avoir été vilain avec vous, ce qui ne m'a pas réussi auprès de gens obstinés à m'appeler marquis, je prétends que vous soyez marquis comme moi; ce qui va avoir lieu sur-le-champ.

Digitized by Google

Et vous serez marquis avec marquisats, ce dont beaucoup ne sauraient se flatter en France. Vous aurez tous un quartier de terre pris dans mes possessions de Brunoy.

Silence donc! et que l'on aille prendre l'air au jardin, si l'on est incommodé; — n'éveillez pas ceux qui ronflent, ils s'éveilleront marquis.

Toi, mon vigneron, je te crée marquis de la Chopine, ta terre prendra le nom de la Chopine-Vieille; salut, marquis de la Chopine-Vieille! Tes armes seront d'azur au gobelet d'argent vomissant de gueule.

Toi, mon tonnelier, je te nomme marquis de la Futaille, et tu signeras Beaucerf de la Futaillière. Tu porteras de Sinople au tonneau cerclé d'or semé de bouchons à l'orle.

A ta santé, marquis de la Futaillière!

Toi, mon sommelier, tu seras désormais marquis de la Bouteille, ou Christophe de la Bouteillerie. Tu porteras de lie plein ton écusson.

Embrassons-nous, marquis de la Bouteillerie.

Toi, là-bas, je te fais marquis de la Chaudière. — Ton écusson : deux chaudières l'une sur l'autre, comme la maison de Lara en Espagne.

Ton voisin, marquis de la Cuve.

Messieurs les marquis, j'espère qu'à présent que nous voilà tous nobles, il n'en sera ni plus ni moins qu'auparavant pour nos plaisirs; l'opinion du monde est satisfaite, condescendons à ses préjugés de costume.

Le marquis sonna; six domestiques parurent.

Donnez des bas de soie brodés, des perruques blondes et des souliers à boucles à messieurs les marquis.

— A vos paysans?

— Aux marquis de la Chopine-Vieille, de la Futaillière et de la Bouteillerie; entendez-vous? valets!

Il sonna d'un autre côté.

— Donnez des chemises et des épées à messieurs les marquis....

— Mais, M. de Brunoy.....

Digitized by Google

— Obéissez : les chemises sont dans mon armoire, les épées accrochées dans mon alcove.

Il sonna une troisième fois.

— Lavez le visage et les mains à messieurs les marquis.

Et les vassaux se laissaient faire, éprouvant la sensation glorieuse, mais bien moins prévue, dont jouit Sancho, lorsqu'après des années de traverses, il fut nommé au gouvernement de Barataria. Ils se laissaient faire, croyant qu'on n'en usait pas autrement pour créer des marquis.

— Maintenant, mes amis, leur dit le marquis de Brunoy, il nous reste encore à nous promener à travers le pays, afin qu'on sache désormais qui vous êtes.

Je veux qu'on vous respecte comme moi-même.

Traînées par six chevaux, huit voitures s'élancèrent dans Brunoy, tournant, montant, descendant dans des rues étroites, où trois ânes de front, qui vont au marché, sont mal à l'aise. Les bourses poudrées des marquis, leurs perruques qui les faisaient ressembler à des caniches de la grande espèce, leurs beaux jabots se détachant en blanc sur leurs figures ponceau, leurs étoffes à ramages, et leurs manchettes à point d'Angleterre, folâtraient aux portières.

Les femmes du pays n'en revenaient pas.

— Notre père qu'est marquis !

— Gros Louis qu'est aussi marquis !

Et les enfans qui croyaient que c'étaient les voitures du roi, saluaient le serrurier, le charron, l'engraisseur de volailles, le maréchal ferrant, le tonnelier, leurs pères ou leurs oncles, en criant : Vive le roi !

Ainsi, en un seul jour, le marquis de Brunoy anoblit tout le bourg.

Le lendemain, chacun n'en reprit pas moins sa fonction accoutumée ; le marquis étrilla les chevaux, le marquis battit en grange, le marquis engraissa la volaille.

V.

Les menues aberrations de cette vie dévouée par calcul à

Digitized by Google

une singularité de vengeance sont infinies dans leurs formes; elles sont semblables aux globules de mercure enfermés dans un tube de verre : réunies, elles marquent les degrés de ce caractère d'exception, mais, éparses, il est difficile de les fixer en corps de récit. Malheureusement, que nous sachions, le marquis de Brunoy, qui avait tant de choses, n'avait pas d'historiographe; ou, s'il en avait un, ce ne pouvait être que quelque palefrenier élevé à cet emploi. Non que les faits manquent à l'enchaînement de cette histoire; ils sont au contraire si nombreux, si pressés, qu'on ne sait comment les aligner pour les voir tous; c'est une immense vie démolie comme le château qui en a été témoin; on bâtirait Bicêtre, local et locataires, avec les débris.

Nous avons montré les paysans, les laquais, les cuisiniers, les garde-chasse, disposant du château à leur gré, éventrant la garenne, saignant la cave, se donnant du marquis en se renvoyant des bouffées de vin au visage. C'était l'âge d'or de ceux qui n'avaient même jamais vu d'or.

Et qu'on n'imagine pas que cette confusion fût le résultat, chez le marquis de Brunoy, d'un renversement perpétuel d'idées. Il voulait que cela fut ainsi et non autrement. Sa législation domestique avait été méditée avant de recevoir une exécution inflexible dans son application. Jamais homme ne fut plus conséquent avec ses principes. On va le voir.

Le concierge d'un de ses châteaux et ses deux filles ayant refusé de s'asseoir à sa table, par respect, disaient-ils, pour M. le marquis, leur maître, celui-ci les chassa, prétendant avec quelque raison, dans sa tyrannie, que l'aristocratie des concierges est intolérable quand celle des marquis n'existe plus. « Je bois avec mon suisse, mon concierge peut manger avec moi. »

L'air du matin ayant un jour aiguisé son appétit, il descendit dans la cour, où il ne trouva que son cocher, occupé à soigner les chevaux. — J'ai envie de crême, mon ami, lui dit-il, allez m'en chercher, je vous prie. — Aller chercher de la crême n'est pas dans mes fonctions, répliqua le cocher; une servante ira. — Quelle est donc votre fonction ici, mon

Digitized by Google

ami ? — De soigner vos chevaux, de les atteler et de les conduire. — Fort bien. Attelez donc six chevaux à ma voiture, faites-y monter une servante, et qu'elle me rapporte de la crême. Tous les matins, mon ami, sans sortir de vos fonctions, vous vous acquitterez du même devoir.

Depuis ce jour, les servantes allèrent chercher de la crême pour M. le marquis de Brunoy dans une voiture à six chevaux.

Une autre fois, jouant aux quilles avec un domestique, il perdit la partie, et fut obligé, par convention réglée en présence de témoins, de lui baiser le pied en tenant un verre de vin à la main.

Il était d'une politesse raffinée pour ses amis les paysans. Il les visitait à chaque bonne fête; il déposait sa carte chez eux quand ils étaient malades. Le linceul, la layette, la corbeille de mariée se faisaient aux frais du château. La femme d'un bourrelier étant morte, toute la maison du marquis prit le deuil. Il y eut catafalque, tenture de raz-de-Saint-Cyr dans la nef, de raz-de-Saint-Maur dans le chœur; epitaphe en cuivre, tombe; trente mille livres de dépense. Huit cloches sonnèrent pendant trois jours; les villages des environs répondirent à cette sonnerie lugubre. Le monde était veuf de la femme d'un bourrelier !

Colossal dans la douleur, il était monstrueux d'excès dans la joie de ses vassaux. Maréchal et Séné, l'un secrétaire du marquis, et fils du bourrelier dont la femme avait été si pompeusement enterrée, l'autre paveur de son état, avaient toute la confiance de M. de Brunoy. Leurs sœurs s'étant mariées, on se régala pendant huit jours au château; quatre arpens de terrain furent couverts de tables; trente-cinq pièces de vin furent bues. Chaque mariée eut pour dot vingt mille livres, et un trousseau du même prix. Le chemin par où elles passèrent pour se rendre à l'église, fut orné de guirlandes et sablé de sable fin.

A la même époque, le marquis fonda, dans une salle particulière du château, sous la surveillance d'un médecin, une vaste infirmerie pour les pauvres gens de la campagne.

Digitized by Google

Le bienfait était à peu près illusoire. Brunoy ni ses environs n'avaient de pauvres, par conséquent de malades. Une seule épidémie désolait le pays : l'indigestion.

Il ne doit plus rester aucun doute dans l'esprit du lecteur; le marquis de Brunoy était un fou volontaire, méditant ses plans d'extravagance, comme un autre arrange des projets de sagesse, se faisant aimer du peuple de toute la dégradation où il descendait aux yeux de la noblesse, qui le regardait agir maintenant avec une effrayante curiosité. Sa renommée avait gagné du terrain petit à petit; il faisait les délices de l'impératrice Catherine, qu'on tenait soigneusement au courant des folies de Brunoy. L'Europe gentilhomme avait les yeux sur le marquis. Il en acquit une audace de résolution sans exemple.

Rebelle aux remontrances sévères de sa famille, il ne voulut jamais écouter avec quelque faveur que les conseils de son oncle, le marquis de Béthune, homme adroit, esprit sage, qui crut trouver dans l'extrême jeunesse de son neveu, à peine âge de dix-neuf ans, la cause de ses déplorables déréglemens. Il imagina qu'en imposant au marquis des charges de famille, qu'en le liant par la responsabilité d'une compagne choisie parmi les plus nobles et les plus belles filles de la vieille noblesse, il le ramènerait à une vie d'ordre et d'honneur.

M. de Béthune proposa à son neveu de le marier. Celui-ci eut l'air d'accueillir avec condescendance le projet de son oncle; il consentit, article par article, à tous les sacrifices qu'on exigea de lui; à rompre avec les paysans, à congédier ses ridicules domestiques, à reparaître à la cour, à borner ses dépenses, à vivre à Paris. C'était un enchantement. Chaque concession obtenue arrachait des larmes de joie à Mme de Montmartel, sa mère. Enfin, quand le marquis de Béthune crut avoir remporté la victoire la plus complète sur les répugnances de son neveu, il osa lui dire avec beaucoup de ménagement : Et vous vendrez aussi votre château de Brunoy; que feriez-vous de cette ruineuse propriété ? N'avez-vous pas votre charmant pâté de Bercy? votre belle

Digitized by Google

terre de Villers en Normandie? C'est convenu, n'est-ce pas, et je vais l'écrire à votre excellente mère; nous vendrons Brunoy.

—Et à qui le vendrons-nous, mon oncle, car il ne faut pas une fortune ordinaire pour l'acheter?

—Ne vous mettez pas en peine.

—Voyez-vous, je serais désolé, mon oncle, de voir passer mon marquisat à quelqu'un qui n'aurait pas pour mes paysans les mêmes soins que moi. Ce sont des enfans et des frères que j'abandonne.

— Encore une fois n'ayez pas ce chagrin. Un mot vous rassurera. Le comte de Provence est celui qui héritera, à tel prix que vous exigerez, de votre marquisat de Brunoy.

Le marquis regarda fixement son oncle.

—C'est dit! mon oncle. Je me marierai quand il vous plaira.

M. de Béthune sauta au cou de son neveu.

En partant l'excellent oncle se répétait: — Je le tiens!

En le voyant partir, l'excellent neveu s'écria: — Je vous tiens! moi!

Et le soir, orgie au château: mais orgie finale. Adieu noyé de sanglots et de vin; on pleurait à pleins verres; on buvait à chaudes larmes.

—Non! je ne vous quitterai point sans vous laisser d'éternels témoignages de reconnaissance, dit le marquis à l'assemblée, partagée ainsi, la moitié autour de la table, l'autre moitié dessous.

Voici ce qu'il leur dit; et ceci est de la plus rigoureuse exactitude, tant pour les noms d'individus, quelques-uns encore existans, que pour les sommes d'argent léguées.

1° Huit cents livres de pension viagère au profit d'André Pressard, attaché à mon écurie.

2° Six cents livres à Christophe Beaucerf, un de mes garde-chasse.

3° Même somme à Denis François Tremblay, engraisseur de volailles.

Digitized by Google

4° *Idem* à Pierre Pagès et sa femme, rôtisseurs.

5° *Idem* à Jacques Raoul Ventelef, portier et pêcheur.

6° *Idem* à Jacques Villier, suisse de l'hôtel; à Pierre Guérin, mon pâtissier; à Léger, mon valet de chambre-perruquier; à Louis Blancart et sa femme, portiers du château de Brunoy; à Gaume, mon valet de chambre.

7° Douze mille livres à toi, Masset.

8° Six cents livres de pension viagère à Aubin Poinsard, mon palefrenier.

9° *Idem* à Louis Paysan, sonneur de la paroisse de Brunoy.

10° Maisons et bâtimens à Filhol aîné.

11° Trois mille livres de rente au même.

12° Donation à Sené, d'une somme de trente-un mille huit cent soixante livres; et à Maréchal, de la somme de trente-quatre mille cinq cent soixante livres; et de plus une rente viagère de deux mille huit cents livres.

13° Une de huit cents livres à Louis-Jacques Ventelef, mon cuisinier.

14° Une autre de douze cents livres à Jean-Claude Delage et sa femme, chef de cuisine.

15° Pareille rente à Pierre-Jean Millot, concierge du Pâté à Bercy.

16° Une rente de huit cents livres à Joseph Schneider, mon troisième valet de chambre; une autre à Philippe Delafaye, mon chef d'office; une autre de pareille somme à Louis Lemasle, jardinier fleuriste.

17° Rente viagère de six mille livres à Denis Lacroix, ancien cocher de mon père, etc., etc.

Puis, légataires et donateur ronflèrent jusqu'au jour l'un sur l'autre. On aurait transporté le village de Brunoy tout entier aux Grandes Indes, que pas un habitant n'aurait senti la secousse, tant la douleur était profonde.

VI.

Le 8 juin 1767, leurs majestés signèrent le contrat de

Digitized by Google

mariage de M. Armand-Louis-Joseph Pâris de Montmartel, marquis de Brunoy, conseiller-secrétaire du roi, Maison, Couronne de France, et de ses finances, avec Mlle Emilie de Pérusse d'Escars. La plus grande fortune et le plus beau nom de France se donnèrent la main sous les voûtes de Notre-Dame.

Tout Paris courut à ce mariage, qui remplit la cour et la ville d'étonnement. On crut le marquis sauvé de lui-même en voyant la jeune fille qui se dévouait à lui, si belle, si noble, si pleine de soumission à la volonté de ses parens. Ce n'était point un mariage d'inclination, on ne le supposait pas ; mais comment l'amour ne devait-il pas infailliblement naître entre quinze ans d'un côté et vingt ans de l'autre ; entre deux beautés ravissantes de visage : entre un nom couvert de rouille, et un nom étincelant de diamans, unis par la main du roi de France ; entre tout ce que les temps passés ont de saint, de fier, posé en aigrette sur le front de cette jeune fille, entre tout ce que l'époque a de pompeux, de riche en félicitées positives, palais, chevaux, domestiques, apporté en dot par ce jeune homme, ce jeune homme qui n'a pas d'armure de ses aïeux, il est vrai, mais qui remplirait d'or, pendant plusieurs jours, la plus vieille et la plus creuse des armures.

Le marquis fut exquis pendant la cérémonie ; il présenta la mariée à l'autel avec une décence parfaite, édifiant par sa bonne tenue ses parens et ceux de sa femme ; répondant aux complimens d'usage d'un ton aussi délicat que s'il n'eût jamais quitté la cour. On eût dit qu'il revenait de celle de Charles III d'Espagne. Cette fidélité à l'étiquette lui rallia, à une époque où elle était la seule vertu visible que la monarchie eût conservée depuis le grand roi, l'estime des meilleures maisons de France. Celle dans laquelle il entrait couvrait de ses rameaux épais sa jeune tige nobiliaire qui n'aurait plus à souffrir du souffle de l'opinion. Quand la famille d'Escars l'acceptait à la face du ciel et du monde, il y aurait eu de la présomption à ne pas la tenir pour le plus pur gentilhomme du royaume. Ce nom d'Escars était si beau

Digitized by Google

qu'il fut toute la dot de la mariée, en faveur de laquelle le marquis de Brunoy s'engagea à payer, outre une pension annuelle de 60 mille livres, une autre pension pour son entretien, un gain de survie de 300 mille livres, et jusqu'à concurrence de 500 mille livres de toilette, argenterie et bijoux; enfin un douaire de 15 mille livres et 5 mille livres d'habitation. Rien ne parut trop cher au jeune marquis. Excessif en tout, il offrit à la future des diamans et des habits pour 700 mille livres. Il n'y eut plus de termes pour le louer. Il fut présenté à la cour par sa belle-mère, Mme la marquise d'Escars, née Fitz-James. Impossible d'aller au-delà de ce faste, de ces honneurs, de ces distinctions. Si le marquis de Béthune eût conquis la toison d'or, il n'eût pas été plus radieux. Son neveu devait être l'exemple de tous les neveux à venir, lui le modèle de tous les oncles.

Le mariage du marquis n'eut qu'un jour; il n'eut pas de nuit.

A peine sa femme appuyait sa tête tremblante sur le pudique oreiller, que le marquis était déjà sur la route de Brunoy, impatient d'arriver à son château, où l'on était loin de l'attendre.

Il arrive, il entre, il appelle ses gens, fait sonner les cloches de l'église, dont le bruit met sur pied les habitans. Ceux-ci n'ont que deux suppositions à faire: ou c'est l'incendie qui brûle les moissons des environs, ou c'est M. le marquis de Brunoy annonçant son retour au château.

C'était M. le marquis de Brunoy.

Entouré des habitans de Brunoy éveillés en pleine nuit, le marquis, encore en habits de noces, ressemblait à un chef de pirates qui rentre au port pour partager avec les siens la riche capture qu'il a faite. Le coup avait eu lieu; il avait réussi au-delà de toute espérance. On revenait vainqueur. La dépouille c'était, pour le marquis, son mariage avec Mlle Emilie Pérusse d'Escars. Rie avec lui qui voudra, que chacun de ces manans tire avec ses ongles noirs et ses dents jaunes un morceau d'un si beau nom! d'un si grave évènement! il rit avec eux; il les encourage même, car ils ont besoin de

Digitized by Google

toute la raillerie de leur maître pour se moquer de ce qui est chose sainte jusque parmi eux ; le mariage ! Mais riez donc des d'Escars où je viens d'entrer, semble-t-il dire ; riez donc de ce nom que je vous apporte au bout de mon fouet ! Ils ont de vieux aïeux, vieux comme les pierres, des arbres généalogiques qui couvriraient toute la forêt de Sénart, des écussons pleins d'un grimoire à faire tomber les yeux d'un sorcier ; ils ont des prétentions à la couronne de France : que sais-je ? Eh bien ! ils m'ont donné tout cela, à moi petit-fils d'un hôtellier, à moi fils d'un financier anobli pour ses écus, à moi, non le marquis de Brunoy, conseiller-secrétaire du roi, Maison, Couronne de France, et de ses finances, mais votre égal, qui prend le nom pour ne plus le quitter, de *Nicolas Tuyau*. Criez avec moi : *Vive Nicolas Tuyau !*

Après ce noble épanchement de part et d'autre, Séné le paveur, Thorel le menuisier, Chalandre, maître charron, Maréchal, le fils du bourrelier, et un abbé Bonnet, fils du barbier de Brunoy, avertirent le marquis que pendant son absence il était venu des officiers et des intendans de la maison du comte de Provence pour dresser l'inventaire du château, de son mobilier, du parc et des jardins. Ils avaient procédé avec les formes qu'on emploie lorsqu'on poursuit une vente par autorité de justice. Tout Brunoy avait pensé que M. le marquis avait consenti à cette vente, par suite de son mariage ; c'était une bien vive douleur pour le pays.

Déjà murmura tout bas le marquis sans s'arrêter aux regrets de ses gens ; j'étais à peine à Paris qu'on songeait à me dépouiller ! M. le comte de Provence est donc bien amoureux de ma propriété ; c'est trop juste, je l'aurais faite belle pour lui ; je l'ai plantée, embellie, accrue, pour ménager à M. le comte du repos et de l'ombre ; j'ai été le maçon de son altesse ; mes eaux joueront pour ses grandes dames. Vous croyez cela, cher oncle ? Ah ! vous me fesiez épouser une d'Escars, et vous vendiez Brunoy à la cour ! Brunoy est à mes paysans ; j'ai la femme, et vous n'aurez pas le château ; marquis ! le fou vous a joué.

Cependant le marquis de Brunoy, qui n'ignorait pas la

Digitized by Google

puissance de la cour, et combien il serait aisé au comte de Provence, pour peu qu'il en eût l'intention arrêtée, de devenir possesseur du château, envisagea sérieusement, derrière son masque bouffon; le difficile de sa position; il retint auprès de lui l'abbé Bonnet, l'un de ses conseillers intimes.

— Bonnet, lui dit-il.

— Monsieur le marquis.

— Pas de marquis, Nicolas Tuyau.

— Soit.

— Il y a une église à Brunoy.

— Fort laide, fort petite, fort pauvre.

— On posera huit cloches d'abord au clocher, Bonnet.

— Huit cloches, y songez-vous? il n'y a pas de paroisse à Paris qui en ait autant.

— Raison de plus.

— Mais le clocher s'écroulera.

— Nous bâtirons un autre clocher, si celui-là tombe; nous ferons faire un superbe service aux morts; huit cloches, bien; je veux que l'église ait seize chantres.

— Jésus! c'est plus qu'à Saint-Roch!

— Je ne dis pas le contraire; seize serpens; dix-huit enfans de chœur et quatre sonneurs; j'aime les sonneurs.

— Mais on n'y tiendra pas du bruit.

— L'abbé, vous aimez les orgues, ne vous en cachez pas; soient un organiste et un maître de la sonnerie.

— Ce sera Notre-Dame en petit.

— Comment en petit? Douze chanoines attachés à la fabrique. Nous aurons office canonial, l'abbé.

— Ce sera Notre-Dame en grand, je le vois.

— On dorera la chapelle du portique à l'autel, avec beaucoup de pommes d'or, de grenades d'or, de raisins d'or, pour les guirlandes des entrecolonnemens.

— Monsieur le marquis, fera-t-on dorer les paroissiens?

— L'abbé, je ne plaisante pas; on pavera rose et blanc le pavé de l'église. Demain les architectes viendront.

— Qui sera chargé de veiller à ces travaux?

Digitized by Google

— Vous, l'abbé, et je vous recommande de m'apporter le registre de la paroisse, où tous ces dons seront écrits de ma main.

— Est-ce tout?

Le marquis réfléchit un instant.

— Demandez à Paris cent soixante et seize chapes.

L'abbé pouffa de rire.

— Qui portera ces cent soixante et seize chapes?

Gravement le marquis répondit :

— Apparemment, Bonnet, ceux qui porteront trente-trois chasubles, cent quinze tuniques, cinquante-sept étoles.

— La cathédrale est complète maintenant.

— Pas encore, Bonnet; faites venir neuf lustres de Bohême, trente-six girandoles, six candélabres à sept branches, quatre-vingt-dix chandeliers en cuivre, huit chandeliers en argent massif. Et nous allions oublier l'autel, l'abbé!

— C'est vrai nous allions oublier l'autel.

Écrivez donc, l'abbé, trente aubes de point d'Angleterre et de Binche; huit devans d'autel de Binche; un ostensoir en soleil, de vermeil, pesant vingt-cinq marcs, un ciboire d'or de huit onces, une croix et son bâton en vermeil; deux calices de vermeil, trois encessoirs en vermeil, une lampe d'argent dorée et ciselée, avec chaînes et couronnement, de six pieds et demi de circonférence, et de deux pieds sept pouces de profondeur, du poids de cent à cent cinquante marcs; ma foi, on peut chanter vêpres à présent, n'est-ce pas, l'abbé? Allez donc exécuter tout ce que nous venons d'arranger ensemble. On aura des nouvelles de Nicolas Tuyau à la cour.

L'abbé sortit tout abasourdi. Il croyait avoir les huit cloches dans sa tête, un encensoir à chaque oreille, et les paupières brûlées par tous les chandeliers. Il était effaré. L'archevêque de Paris allait crêver de jalousie.

— Que M. le comte de Provence s'avise de toucher à Brunoy, maintenant! J'ai tout le clergé avec moi de mon côté, contre lui, contre tous; je serai fort avec les forts: ils sont prêtres, je le suis!

Digitized by Google

Ce qui avait été dit fut fait ; le marquis dépensa même beaucoup plus qu'il ne l'avait calculé, pour orner la chétive église de Brunoy.

Je l'ai vue à cinquante ou soixante ans de date de ces embellissemens ; non-seulement elle a été pillée, ce qui est déplorable à voir ; mais elle n'a pas été entièrement pillée ; le clocher a gardé une cloche sur huit, elle est fêlée ; il reste un lustre de Bohême sur neuf, il est grapillé ; le plafond a été crevassé par le poids des cloches, comme l'avait prudemment prévu l'abbé Bonnet ; le pavé seul a conservé ses carreaux de marbres griottes et blancs, mais ils sont pâles ; l'humidité en a dévoré les couleurs ; il n'y a plus de bannières d'or, ni de croix de vermeil, mais les détestables pommes d'or des entrecolonnes sont fraîches et joufflues, comme si elles venaient d'être cueillies chez le doreur ; saint Médard y est, mais ce ne peut être le riche, le millionnaire, celui du temps du marquis ; il n'y a pour soleil d'or, que le véritable soleil passant ironiquement à travers les carreaux de la chapelle, et jouant avec les arêtes du XIIIe siècle, car l'église atteste deux époques, celle de la chapelle, qui n'était que cela d'abord, puis celle de l'église même, fastueusement alongée et étranglée en trois nefs. On aimerait mieux une dévastation complète. Ce qui reste d'or, de fard, de plâtre, de laque, de mauvais cristal de Bohême, de peintures grises et d'anges qui ressemblent à des Amours à faire trembler, donne un air de boudoir à cette pauvre église, dont elle est toute honteuse ; exceptons pourtant l'entrée, qui figure assez proprement le péristyle d'un théâtre de province ; attique grec, six marches, double tambour.

Les patriotes de Brunoy ont dévoré, en 93, jusqu'à l'enveloppe de cuivre qui formait la boule où s'élevaient la croix et le coq de l'église.

Je me demande avec anxiété ce qu'ont pu devenir les cent soixante et seize chapes, pendant la tourmente révolutionnaire.

Tandis que se confectionnaient dans les ateliers de Paris et de Lyon les ruineuses magnificences de l'église de Brunoy,

Digitized by Google

Mme de Montmartel, la mère de notre marquis, mourut de chagrin.

Elle eut exactement le service funèbre que son fils lui avait promis.

L'église de Brunoy y gagna un superbe mausolée où furent déposés par leur fils M. et Mme de Montmartel.

VII.

Il résultait des événemens écoulés depuis son émancipation que le marquis de Brunoy avait déjà à s'accuser de la mort de son père et de sa mère, et, que débarrassé, non sans remords peut-être, de ces témoins sévères de sa conduite, il allait se rouler de nouveau dans la fange, après avoir épousé, dans l'unique but de la rendre un misérable objet de dérision, Mlle Emilie d'Escars, autre victime de sa conjuration impitoyable.

On a remarqué, et le personnage rajeunit ici la remarque, qu'au moment d'expirer, chaque forme sociale en travail de dissolution se retire, pour rendre sa chute plus exemplaire et plus bruyante; dans quelques groupes prédestinés, souvent dans un seul homme chargé d'en finir avec la désorganisation qui s'individualise en lui. Héliogabale s'empare de tous les vices de l'empire romain, sans en oublier aucun; il est, par ses excès même, le vengeur des peuples que ses prédécesseurs ont écrasés. Tout ce qui est possible dans les dimensions du mal, il le réalise; il veut le sang des hommes, la vertu des femmes, la vie des enfans, la fortune du monde, sa gloire, les secrets de l'abîme, les secrets de Dieu, il va, il va, il abat, il monte, il domine, jusqu'au jour marqué où le titan reçoit la foudre sur la tête, et où l'homme-Babel s'écroule. On jette le Dieu aux latrines, puis on lave les latrines. Tout finit par là; il n'y a pas de grande élévation terrestre qui ne se termine par une confusion ou par une saleté. La Rome du moyen-âge meurt dans le brillant Léon X,

Digitized by Google

et empoisonnée comme lui. Le XVIIIe siècle a aussi ses hommes d'agonie râlant pour tous quand l'heure est venue de considérer la noblesse comme chose finie, morte et corrompue; la noblesse qui a contre elle des titans audacieux qui s'appellent philosophes, des maçons téméraires qui s'appellent encyclopédistes, et dans son sein des Héliogabales du nom de Guéménée et de Brunoy.

Si nous n'avions découvert qu'un fou ordinaire dans le marquis de Brunoy, nous aurions respecté le cabanon où personne n'a osé, avant nous, aller secouer ses chaînes rouillées. Il n'y a assez de fous parmi les vivans, sans qu'il soit besoin d'en emprunter à la tombe. Parce qu'un homme a été riche et extravagant dans l'emploi de ses richesses, il n'est pas juste qu'il soit tiré de l'oubli, enfer des nullités de ce monde.

Mais notre fou est un démon; s'il n'est pas populaire comme don Juan, c'est qu'il s'est perdu dans le bruit de l'œuvre à laquelle il a apporté la dernière main. Arrivée quelques années après sa mort, la révolution de 93 couvrit de son écume et de son immense mugissement toutes les rumeurs humaines. Peu de notre génération connaissent ce nom de Brunoy. Si les existences contemporaines le balbutient à peine, c'est le tort de l'époque, car il est des époques qu'on ne peut imprimer dans la mémoire : communément se sont celles qui touchent aux heures suprêmes d'action. Telle minute célèbre fait oublier le siècle dont elle procède. Le fait arrive à quatre chevaux, il broie et passe. A travers la poussière qui est-ce qui a remarqué les chambellans?

Pourtant rien n'est saisissant, à la manière de Goëthe, à la façon allemande, si narrative, si curieuse, si chère à la méditation, parfois même si près du théâtre, comme le serait, bien sentie, abandonnée à certaine vulgarité, la vie de notre personnage, mort jeune, mais venu tout juste assez à temps pour assister à la fin de toutes choses. Mœurs, religion, monarchie, sont au lit de mort. Le marquis eût voulu être humain, on roue Calas; il eût voulu être philosophe, Raynal est obligé de s'exiler; il eût voulu aimer la royauté;

Digitized by Google

Mme Dubarry gouverne, il n'a aspiré qu'à être de son rang, on s'est moqué de sa noblesse, comme si ses rivaux étaient des Montmorency. Alors il se fait peuple, paysan; il ne se croit pas encore assez vengé, il s'abrutit.

Malheureusement, et ainsi qu'il était aisé de le prévoir, le marquis finit par s'identifier à son rôle avec une sincérité qui n'était plus jouée. Il aima le vin comme boisson, après l'avoir employé comme instrument de déshonneur. De jour en jour il lui devint plus difficile de distinguer la ligne du flacon qui séparait la vengeance de l'ivresse; il eut le malheur de boire à son intention vingt fois plus qu'il n'avait bu à celle des autres. Cette confusion eut les plus funestes effets; inventeur d'une punition qu'on affligeait à celui de sa société qui renonçait à boire avant extinction complète des forces, il fut une fois obligé de la subir au péril de sa vie. On l'attacha à une colonne de lit, et dans cette position, on lui fit avaler, au moyen d'un entonnoir, une prodigieuse quantité d'eau-de-vie. On crut le perdre; sa jeunesse triompha de cet assassinat d'amis; la chose fut même tournée agréablement en plaisanterie. On appela ceci: « Le sacre de Nicolas Tuyau. »

Voyons-le maintenant livré aux prêtres et aux cérémonies religieuses, sans qu'il ait abdiqué toutefois la passion du vin. Il voyage de la cave à l'église, à chaque heure du jour et de la nuit; heureux quand il ne se trompe pas, quand il ne demande pas du vin de Champagne au chantre, et le chemin de la sacristie au sommelier.

D'après ses ordres, l'abbé Bonnet avait rapporté de Paris les divers ornemens destinés à l'église de Brunoy, qui devint, sous cet amas de pierreries, de dorures, de chanoines, de cloches, de girandoles, réellement plus riche que Notre-Dame. Elle ne fut plus séparée de la célébrité du château dans les propos anecdotiques que Brunoy avait le privilége de fournir aux railleries de la cour.

M. le comte de Provence n'en possédait pas davantage le marquisat de Brunoy. Malgré son envie et ses moyens de la satisfaire, il recula devant l'entourage sacré au milieu duquel

Digitized by Google

le marquis s'était placé quand il eut compris de quoi et par qui il était menacé. On songea dès-lors à faire interdire le marquis pour cause de folie.

De son côté, le marquis s'accrocha aux hommes d'église, trop nombreux à cette époque, ce qui veut dire trop peu indépendans par leur fortune, pour répudier le rôle que l'or les força d'accepter. Vêtu en habit de prêtre, il en remplit presque la charge au grand scandale des gens pieux. Au chœur, à l'autel, partout il empiéta sur l'office du curé, qui n'aurait pas changé sa position pour celle de l'archevêque de Reims.

Avec la passion d'église, tout ce qui se rattache aux menues fonctions du culte, comme fiançailles, baptêmes, mariages, fit irruption dans les goûts du marquis. Il se constitua le parrain universel de tous les enfans nés et à naître, de même qu'il fut le fossoyeur de tous les morts du marquisat. Cette manie lugubre d'enterrement se changea chez lui en rage. Pendant l'hiver, on l'aperçut souvent, couvert d'une robe noire de bure, courant sur la neige, portant au cimétière, sous son bras ou sur son épaule, quelque mort du voisinage. Il faisait graver des épitaphes pour des bouviers, il prenait le deuil pour des bûcherons; on lisait en chaire des oraisons funèbres pour rappeller les hautes vertus d'un taillandier.

Qu'on juge de l'empressement d'un tas de moines, de carmes, de paresseux de tous les ordres, à soulager leurs couvens trop pleins pour s'abattre sur ce pape de la ripaille. A chaque croisée, et Dieu sait si le château en manquait, apparaissait une tête tonsurée, noire ou joufflue; du matin au soir, les cantiques du Seigneur se croisaient avec les chansons à boire : Dieu et le diable.

On peut imaginer la douleur où les parens du marquis furent jetés par les nouveaux écarts d'une imagination aussi délirante. Avant de faire interdire le marquis, mesure extrême dont le retentissement leur semblait un affront pour leur nom, la famille de Montmartel et la famille de Béthune s'unirent d'intention pour vendre la propriété de Brunoy, dans l'es-

Digitized by Google

poir qu'une fois dépouillé du marquisat, leur neveu n'aurait plus de théâtre où se donner en spectacle. Comme ils savaient que le comte de Provence, frère du futur roi, brûlait d'envie depuis long-temps d'avoir cette propriété, ils lui en proposèrent nettement la cession, à condition qu'il acquitterait les dettes du marquis, estimées à quinze ou seize millions. Le comte de Provence refusa. Convaincu pleinement que tôt ou tard il entrerait en possession du marquisat, il fit offrir par M. Cromôt, son intendant, sans espoir de voir accepter ses offres, car elles étaient mesquines, la rente viagère de quelques millions, si on consentait à lui laisser la jouissance du château pendant sa vie. On accepta. Restait à exécuter le marché, en passant par-dessus le consentement du marquis, dissipateur, extravagant, vil, ridicule, fou, tout ce qu'on voudra, mais enfin légitime propriétaire de Brunoy. Est-ce que par hasard à cette époque tous ceux qui possédaient des châteaux étaient économes, honorables, vertueux et sensés? Mais les parens du marquis ne calculèrent pas les obstacles qu'ils rencontreraient, ou plutôt ils crurent qu'en agissant de concert avec le comte de Provence, pour déposséder le marquis, ils n'éprouveraient, forts d'un tel appui, aucune résistance sérieuse. Ils comptèrent si bien sur l'influence et l'emploi des moyens du futur acquéreur de Brunoy, qu'ils lui abandonnèrent le soin de s'en faciliter l'appropriation. Leur rôle devait se borner à consacrer par leur inertie la légitime spoliation de leur parent, sur le sort duquel on aviserait ultérieurement, une fois qu'il serait hors du château. Le complot était formidable. Le marquis en eut vent.

Avant de rapporter les scènes qui se passèrent à Brunoy entre les gens de M. Cromôt, intendant de M. le comte de Provence, et le marquis, relativement à la cession du château, nous citerons un passage des *Mémoires secrets*, que nous rapprocherons ensuite d'un trait de la vie de notre personnage. Bachaumont, ou plutôt Pidansat de Mairobert, n'a connu, comme le public, que la moitié du fait consigné dans ses Mémoires. Voici comme il le rapporte sous la date du 12 janvier 1772.

Digitized by Google

« Un serrurier a fait pour chefs-d'œuvre un dais tout en fer. Il a six branches qui se recourbent, se réunissent à une centre commun et se terminent par une couronne. Elle est accompagnée d'un feuillage qui circule autour ; et l'ouvrage est si délicatement travaillé, si expressif, si poli, qu'il brille comme l'argent le plus pur. C'est le fruit de dix ans de travail. On en avait parlé à sa majesté, qui a voulu le voir, et qui en a été si enchantée, qu'elle se proposait de l'acheter pour l'église de Choisy. Cependant cet artiste, ayant été longtemps sans toucher d'argent, a fait ses réclamations : il demandait cinquante mille livres. On a trouvé ce dais trop cher, et on le lui a rendu. Comme il désespère de trouver personne qui veuille le lui acheter, il le montre au public pour vingt-quatre sols. »

On lit ensuite dans le même recueil, sous la date du 31 janvier 1772 : « L'artiste précieux qui a fait le dais en baldaquin de fer, dont on a parlé, se nomme Gérard. »

Il n'est plus question ensuite de ce dais dans les *Mémoires secrets;* mais, dans un écrit du temps sur le marquis de Brunoy, on remarque cette phrase : « La modeste église de Brunoy, pauvre pendant tant de siècles, lui fut redevable d'une infinité de beaux et riches ornemens, d'un dais de fer, chefs-d'œuvre de serrurerie, sorti des mains du fameux Gérard. que l'on estimait valoir 30,000 livres, sans la dorure. »

Ainsi ce chef-d'œuvre, que Louis XV n'eut pas la facile munificence royale d'acheter, le trouvant trop cher pour un roi de France, pour le roi très chrétien, qu'il laissa exposer par l'artiste pour vingt-quatre sols, passa, et c'est une noble vengeance de la part d'un fou, au marquis de Brunoy, au trésor de sa superbe église.

VIII.

On ne suppose pas que le marquis de Brunoy, après avoir dillapidé le quart de sa prodigieuse fortune, à acheter des

Digitized by Google

cloches, des moines, du vin, des daïs de cinquante mille francs, des chanoines, des chapes, se contentât de jouir en égoïste de ces richesses d'un nouveau genre; il vivait toujours d'ailleurs avec sa colère cachée dans les replis de son ame avinée; son œuvre n'était pas complète. Tant qu'il lui resterait un sou de revenu, il ne devait pas se regarder quitte envers la noblesse, si ce sou était susceptible de lui fournir un grès ou une poignée de sable pour jeter au visage de sa caste. Il n'y a qu'un homme en Europe plus extravagant que moi, avait-il à s'avouer, et la supériorité de celui-là est au-dessus de mes moyens de rivalité, c'est le roi de France. Brunoy baisse pavillon devant Choisy, Mme Dubarry coûte plus cher que mon curé.

Ce fut le 17 juillet 1772, que Paris entier accourut au village de Brunoy pour assister à la fameuse procession de la Fête-Dieu, depuis plusieurs semaines l'unique entretien de toutes les classes, de tous ceux qui entendant parler chaque jour de leur vie de ce château enchanté, avaient choisi le pélerinage général de la capitale pour s'y joindre. La curiosité des gens de la campagne ne fut pas moins vive. Grandes routes, ruelles, rive de la Seine et de la Marne fourmillèrent de pélerins. Il n'est pas inutile d'ajouter pour expliquer l'affluence, que les étrangers seraient traités aux frais du marquis; on savait comment il traitait.

Brunoy aurait eu besoin ce jour-là d'être indiqué d'une manière particulière sur la carte de France; car Brunoy avait changé de face. Le décorateur de l'Opéra et ses aides, ses peintres, ses machinistes avaient déshabillé le bourg, et l'avaient costumé d'une étrange sorte. Sous d'épaisses tentures peintes en tailles, les toits de paille avaient disparu, et il avait été imaginé comme d'un excellent effet, d'élever de plusieurs étages factices l'étage unique des chaumières; les chaumières devinrent des palais à la détrempe. Aux deux côtés des pauvres ruelles tortueuses, on enfonça des arbres de carton découpés, et venus de Paris en deux doubles sur des sapissières; la moindre pluie eût réduit en pâte cette végétation de papier. Le marquis bondissait d'admiration à la

Digitized by Google

vue de cette création de son génie. Quatre pouces de feuilles de roses répandues sur la boue des rues, complétaient ce tableau imité avec bonheur de la décoration alors en vogue de l'opéra d'*Aline*. C'était le plus poétique et le plus pastoral gâchis du monde, on était crotté à la crême; il y avait de plus qu'à l'opéra de la *Reine de Golconde*, des repesoirs de toute hauteur élevés au point final de chaque perspective, et des hommes postés sur des espèces de tours, pour répandre, avec les arrosoirs dont ils étaient armés, des ondées d'eau froide sur les spectateurs qui troubleraient l'ordre d'une si belle cérémonie. La police se faisait dans les frises; elle occupait la place des dieux d'opéra. Il va sans dire qu'il y avait de fontaines de vin, et de toutes sortes de vin; l'extraordinaire eût été de voir des fontaines d'eau à Brunoy, un tel jour. A chaque angle de rue, des perruquiers et des coiffeurs rétablissaient sans relâche le désordre de la toilette des étrangers. Chez les anciens, en donnant l'hospitalité au voyageur, on ne le frisait pas; à Brunoy on le rasait. Montrant un noble exemple, le marquis lui-même, vêtu d'un noir habit de deuil râpé, qui datait du meurtre d'Abel, pommadait ses hôtes au coin de carrefours. Il était partout, courant les cheveux en désordre de l'église qui s'illuminait aux cuisines du château et à toutes les cuisines du pays, à toutes les broches, tournant comme pour un seul gigot; il goûtait à la sauce et aux vins, montait au clocher, où il agitait comme un possédé là sonnerie infernale qu'il y avait suspendue; descendu, il assistait à la *traite* des prêtres.

Il faut entendre par la *traite* des prêtres, le burlesque moyen qu'avait imaginé le marquis, faute d'autre, pour se procurer autant de prêtres qu'il avait fait confectionner de chapes pour la fête; ce moyen, le voici: dès qu'un curieux, attiré par l'encens, pénétrait dans l'église pour être témoin des préparatifs de la cérémonie, deux hommes vigoureux, cachés derrière la porte, lui jetaient une chape sur la tête, la lui plaçaient convenablement sur les épaules, et malheur s'il résistait; quatre coups de nerfs de bœuf, tenant lieu d'ordination, lui apprenaient à repousser l'honneur

Digitized by Google

qu'on lui rendait. A la file et en mesure, marche! Ainsi les trois cent soixante-cinq chabes eurent leurs trois cent soixante-cinq mannequins.

Se peigne qui pourra le reste. On ne croira pas à des bassins de confitures, pots cyclopéens, où chacun s'empoissait selon sa faim; à cinquante muids de vin, et je n'ajoute pas un muids, coulant dans tous les gosiers altérés; on ne croira pas à trois puits, ceci est du génie, à trois puits pleins de tranches de citron et de sucre pour désaltérer la province, et qui, par ampliation, fournirent de la limonade aux habitans pendant plusieurs jours.

Enfin la procession va sortir, elle sort. Les porte-chapes sont sur deux lignes; à leur tête la magnifique bannière de saint Médard, en velours vert; derrière, singulier accompagnement, défilent des laquais portant des flambeaux allumés, puis des paysans avec des cierges, et des villageoises en blanc. Les rues sont chaudes, on y étouffe comme dans une salle de spectacle; les arbres de papier pétillent, quelques-uns s'embrasent; aussitôt les arrosoirs jouent, et l'eau tombe à mesure que des feuilles de roses et la vapeur de l'encens, échappée de cent encensoirs de vermeil, montent vers le ciel.

Le marquis est là tenant un des cordons du magnifique dais en fer; sa tête et ses pieds battent convulsivement la mesure; près de lui et sous le dais même étincelle le curé, rustre monté sur pierres fines, rubis, grenats, améthystes, ver luisant tonsuré. *A moi les jaunets! A moi les bleuets!* est le cri de ralliement qu'emploie le marquis pour désigner des groupes et les rappeler à l'unité de la marche. *A lui les bleuets!*

Sur son passage, le marquis, à qui on les avait désignés depuis la vieille, reconnaît les commis de l'intendant du comte de Provence, déjà venus une fois à Brunoy pour marchander le château. A peine les a-t-il signalés à ses paysans, qu'ils sont saisis, revêtus chacun d'une chape et poussés dans les rangs de la procession; obligés, tout rouges et tout honteux, de prendre un flambeau et de grossir le cor-

Digitized by Google

tège. Le comte de Provence semblait faire publiquement amende honorable de ses prétentions sur le château de Brunoy dans la personne des employés de son intendant.

Au retour à l'église de cette mémorable procession, les fidèles, qui s'étaient un peu dérangés de la ligne pour se rafraîchir dans leur long trajet jusqu'au village de Périgny, se laissent tomber à terre de fatigue, s'affaissent sur les bancs et jusque sur les marches de l'autel. La piété s'est oubliée ; elle heurte des coudes et de la tête contre les murs. Plus de chantres, plus de musiciens ; ils dorment sur les instrumens ; l'organiste souffle comme le plus gros tuyau de son instrument ; les serpens ont disparu en zigzag sous les banquettes, aussi honteux que le premier serpent, leur patron ; les sonneurs ont justifié au-delà de toute expression le proverbe qui a popularisé leur peu de sobriété ; jusqu'aux enfans de chœur, ces tendres chérubins, qui ont humecté leurs ailes dans le cassis dont Brunoy ruisselle. Un vaste sommeil a frappé la maison du Seigneur. Et la procession, tout-à-coup surprise comme par un vertige, croit achever à la nage une tournée commencée verticalement. La fabrique ronfle.

Arrive le marquis !—Etonnement. Personne debout pour la cérémonie. Il marche sur des outres ; il aplatit des sacristains, désenfle en les pressant des paroissiens, monte en chaire et prêche. Il est prédicateur. Mais les lumières s'assombrissent ; il s'empare des mouchettes, et le prédicateur mouche les bougies. — D'une fonction à une autre. Puis il chante le *Te Deum* tout seul ; et il bénit enfin, tout chancelant, ceux qui ne chancellent plus depuis long-temps. Au dernier verset, il donne de la tête lui-même dans la vaste mer des dormeurs, et disparaît sous eux. Tout est consommé.

Trois jours après, on lisait ceci dans les *Mémoires secrets*, 30 juin 1772. — « Le public n'a point encore tari sur la fête dévote de M. de Brunoy ; la deuxième procession, exécutée le jour de la petite Fête-Dieu, a donné lieu à beaucoup de scènes et de tumulte. Il y avait cent cinquante pré-

Digitized by Google

tres qu'il avait loués à plus de dix lieues à la ronde. On comptait vingt-cinq mille pots de fleurs. Après la procession, ce magnifique seigneur a donné un repas de huit cent couverts, composé de prêtres, de chapiers et de paysans ses amis. On comptait plus de cinq cents carrosses venus de Paris. »

Ici nous avouons manquer d'haleine, pour parler dignement de ce dîner. Que ceux qui ont lu Gargantua suppléent par leur imagination à cette lacune volontaire de notre part.

Nous n'avons de force que pour une remarque. Quelques années après cette fête, ce même peuple qui, gorgé par les seigneurs, avait tué les seigneurs, attendait, la carte civique à la main, grelottant à la porte des boulangers, le pain noir patriotique pétri par la nation. Il est vrai qu'au bout de quelques années, le peuple tua la nation. Qui sait? peut-être toute la science des bons gouvernemens consiste à faire marcher les peuples à égale distance de la famine et de l'indigestion.

Si nous avons omis de mentionner que, par arrêt du 5 décembre 1770, la cour de parlement avait homologué les actes faits par Mme de Montmartel, portant nomination de quatre avocats au parlement pour conseils du marquis de Brunoy, c'est que cette mesure ne fut, selon nous, jamais exécutée; il suffit, pour s'en convaincre, d'observer que, loin de réduire ses dépenses, le marquis les augmenta de beaucoup, à partir de l'époque même où ce conseil lui fut imposé. Mettra-t-on sur le compte des quatre avocats la procession de la Fête-Dieu qui coûta quatre cent mille francs? Mme de Montmartel n'avait voulu qu'effrayer son fils; pleine de faiblesse pour lui, elle ne survécut même pas à cette sévérité de comédie. Elle mourut du chagrin que lui causa cet acte tout à la fois sollicité et empêché par elle.

Plus résolus que Mme de Montmartel, les Béthune et les d'Escars saisirent le prétexte de la procession de la Fête-Dieu, qui eut un retentissement européen, pour demander aux tribunaux l'interdiction du marquis. Parmi les parens

Digitized by Google

au nom desquels fut dressée la requête, quelques-uns exigeaient qu'on le mît à Saint-Lazare. C'était décidément un fou incurable.

Une fois l'interdiction prononcée, Brunoy passait au comte de Provence.

Tandis qu'on portait l'affaire au Châtelet, et qu'on la pressait sans ménagemens pour l'opinion publique à laquelle il était désormais difficile de taire la conduite déplorable du marquis, celui-ci, comprenant la gravité de sa position, sachant qu'outre l'irritation de sa famille, il avait contre lui la vanité froissée de la noblesse, ne doutant pas de l'arrêt d'interdiction dont il allait être frappé, il voulut finir avec gloire la lutte où il avait engagé sa fortune, sa vie, son honneur et sa raison.

Lui, marquis de Brunoy, conseiller-secrétaire du roi, maison, couronne de France, et de ses finances, fit savoir à tous les fidèles de la chrétienté qu'une croisade allait s'ouvrir dont il serait le chef, dans le but pieux et grand de conquérir la Terre-Sainte, de délivrer le tombeau de Jésus-Christ des mains de l'impie musulman. Appel donc était fait aux hommes de religion et de cœur de prendre le bourdon et le glaive, et de suivre, aux appointemens de quatre cents livres par an, à convertir plus tard, après la croisade, en rente viagère, mondit marquis de Brunoy. On se réunirait à Brunoy, point de départ pour la Palestine. Prendre les voitures place Dauphine; retenir sa place la veille. — Dieu le veut! Dieu le veut!

Ceux qui ne bafouèrent pas la circulaire du marquis, y répondirent en s'abattant par nuées au château de Brunoy, où, en attendant que les saintes armes fussent fourbies et les cadres militaires complets, ils se gobergèrent d'une furieuse façon. Il y eut foule de Baudouin coupe-jarrets, de Tancrède aigre-fins, de Renaud chevaliers d'industrie, d'Adhémar échappés de Toulon. Jamais la police ne fit de si bons coups de filets. Le lieutenant de police se montra un cruel Sarrasin. Pour comble de contrariétés, quand les enseignes étaient déjà déployées au vent pour partir, le roi défendit qu'on signât

Digitized by Google

des passeports aux croisés, qui ne délivrèrent aucune espèce de tombeau, mais qui gagnèrent au billard des sommes énormes au marquis.

IX.

Voyant son expédition complètement manquée, le marquis passa en Angleterre, où en vingt-neuf jours il dépensa soixante mille livres. Rappelé à Paris par ordre du roi, qui ne voulut pas laisser bafouer sa noblesse dans la personne d'un fou, et dont le retour en France avait été déjà sollicité, en termes pressans, par l'ambassadeur, le marquis parut, le 15 septembre 1772, devant le lieutenant civil au Châtelet, tous ses parens rassemblés.

L'interdiction était évoquée.

Le haut rang des trois familles au nom desquelles le procès était soutenu, Montmartel, Béthune, d'Escars; le caractère sans exemple du comparant, sa vie, ses folies désastreuses, firent de ce procès un évènement digne d'absorber toute la curiosité si mobile de l'époque, l'époque la plus usée en évènemens.

Sur le passage du marquis, se rendant en voiture au Châtelet, la population s'était portée de bonne heure, grandement en goût déjà pour le tumulte des affaires criminelles, pour les séances publiques, les combats de la parole, superbes spectacles dont elle n'était séparée que de quelques années. Elle voulait savoir s'il était vrai, comme on le lui avait suggéré, que le marquis était lié dans une chemise de force et baillonné. Depuis le jugement du jeune chevalier de Labarre, une mystérieuse suspicion planait sur les tribunaux et leurs séances secrètes. La partialité des juges avait fini par faire croire en France à l'innocence de tous les accusés; et naturellement porté à toutes les opinions surnaturelles, le peuple se laissait persuader que, pour jouir de ses biens, les parens du marquis l'avaient eux-mêmes encouragé dans ses dissipations et afin d'obtenir son in-

Digitized by Google

terdiction plus tard. Après tout, un homme qui a mangé vingt millions en six ans avec son curé, dans un bourg de huit cents âmes, est un phénomène qui mérite assez d'être vu.

A cette époque, les séances des tribunaux n'étaient pas encore publiques ; mais les parens du marquis étaient assez nombreux pour composer un auditoire complet. Au reste, on se passa, en France, de bouche en bouche les détails de l'interrogatoire, qui commença ainsi.

— Votre nom ?

— Armand-Louis-Joseph-Paris de Montmartel, marquis de Brunoy, conseiller secrétaire du roi, maison, couronne de France et de ses finances.

— Votre âge ?

— Vingt-quatre ans et demi.

On n'aperçut pas la moindre altération dans les traits du marquis que par une indécence barbare on avait assis sur la sellette et qu'on gardait à vue afin de constater l'état dangereux d'aliénation où l'on voulait faire croire qu'il était.

Le lieutenant civil reprit :

— Pourquoi avez-vous fait votre société ordinaire d'un fils de paveur et d'un fils de bourrelier ?

— Je ne savais pas, monsieur, répondit-il avec calme, que ce fût mal de choisir ses amis parmi ceux dont le caractère convient au nôtre, dont la simplicité tolérante ne rappelle jamais le rang d'où l'on est sorti ? Bons pour moi, j'ai été bon pour eux. Si la loi ne défend pas d'avoir des amis, qui oblige donc à les prendre dans une condition plutôt que dans une autre? s'il y a une loi qui en prescrive de telle ou de telle autre espèce, pourquoi ne poursuivriez-vous pas le bourrelier pour m'avoir fréquenté, comme je suis en cause pour l'avoir connu ? Serait-il vrai que tous les marquis d'aujourd'hui, excepté moi, monsieur le lieutenant, eussent des amitiés irréprochables ? il m'a été dit que M. le marquis de C... vivait avec sa sœur, que le comte de R... avait un sérail de cochers ;—que le prince de F...

Digitized by Google

— Silence, Monsieur le marquis.

— Que le roi de France....

On se jeta sur le marquis pour le bâillonner.

— Que le roi de France était outré de cette conduite.

La première moitié de la phrase du marquis avait excité l'indignation, la seconde couvrit de confusion ceux qui s'étaient trop hâtés de s'indigner.

Il fallut le laisser libre :

— Mais n'avez-vous pas pris le deuil pour la femme du bourrelier? A quel titre, puisque cette femme n'était pas de votre noble et illustre famille?

— La reine de France n'était pas non plus de ma noble famille; je pris le deuil de la reine en 1768, et commandai quatre habits complets pour quatorze personnes de ma maison. Ce deuil m'a coûté cinquante mille livres.

L'embarras du lieutenant civil commençait à paraître; il fit un signe et les gardes qui entouraient le marquis s'éloignèrent.

— Combien y a-t-il de feux à Brunoy?

— De cent cinquante à deux cents, en y comprenant le hameau des Beaucerons et l'endroit appelé Soulin.

— Pourquoi vous êtes-vous jeté dans des dépenses d'une superfluité condamnable, en habituant six ou huit cents malheureux à vivre dans l'abondance?

— J'avoue, monsieur le lieutenant, que j'ai quelquefois dépassé les bornes d'une générosité sage; mais depuis ma résidence à Brunoy, personne, tant à Brunoy qu'aux Beaucerons, n'est mort de faim ni ne s'est pendu de désespoir dans le bois. Depuis sept ans que j'habite le pays, il n'a été commis aucun assassinat dans la forêt de Sénart, qu'on peut, grâce au hasard de mes bienfaits, traverser à minuit comme en plein jour. Les plaines de Tigery sont moins heureuses; elles sont infestées de brigands, pauvres vassaux qui obéissent aux descendans des comtes de Corbeil; Rougeot est un coupe-gorge; Gros-Bois aussi; Gros-Bois n'est pas dans mes propriétés; il relève de M. le comte de Provence.

A chaque instant le lieutenant civil se retournait vers les

Digitized by Google

membres de la famille du marquis, comme pour leur dire : — Cet homme là n'est pas fou ; l'interdiction sera difficile.

— Mais n'avez-vous pas rempli publiquement dans l'église de Brunoy, les fonctions de bedeau, de chantre, de maître des cérémonies et de sonneur ?

— Que va-t-il répondre à cela, semblait exprimer la figure animée des parens du marquis ? Voyons, écoutons.

— Je me blâme le premier comme bedeau, monsieur le lieutenant civil, pour avoir malproprement tenu peut-être la sacristie ; je me condamne comme chantre, pour avoir entonné faux bien souvent le *Magnificat ;* je ne me pardonne pas surtout de m'être trompé de quelques coups de cloche ; mais en quoi cela peut-il me valoir la sévérité des lois, et le reproche de ma famille ? Mon grand'père sonnait l'heure du dîner à ses hôtes, je n'ai pas été plus sacrilége en sonnant l'heure des vêpres à mes paroissiens.

— Pourquoi avez-vous fait habiller à vos frais, en uniformes et avec galons d'or, les chevaliers de l'arquebuse dont vous êtes colonel, et pourquoi leur donniez-vous si fréquemment à manger ?

— Si monsieur le lieutenant civil veut me considérer comme homme de qualité, il ne doit pas s'étonner que mes inférieurs aient joui de mes largesses. Dieu, disent les grands à leurs fils, a fait des mains aux manans pour prendre et aux nobles hommes pour donner. S'il lui plaît au contraire de ne voir en moi qu'un manant enrichi, je dois m'étonner à mon tour qu'avec les revenus de quarante millions on ne croie pas à la possibilité de traiter sans se ruiner, des chevaliers de l'arquebuse.

— Mais votre chasublier, monsieur le marquis, prétend être votre créancier de deux cent mille livres ; on ne dépense pas deux cent mille livres en chasubles ?

— Combien doit-on dépenser en chasubles, monsieur le lieutenant ? Est-ce M. le comte de Lauraguais qui nous l'apprendra, lui qui a acheté deux mille louis de jarretières à Mlle Arnould. Mais je ne le vois pas à mes côtés, sur la sellette.

Digitized by Google

— N'avez-vous pas maltraité un épicier, qui vous avait refusé de l'eau-de-vie? N'avez-vous pas frappé un de vos concierges? N'avez-vous pas injurié un de vos régisseurs?

— Il me semble, monsieur le lieutenant civil, qu'en pareil cas, ce sont les battus qu'il faudrait interroger.

— Votre mère a donné mille écus à un nommé Thierret, pour qu'il ne se plaignît pas d'un coup de pistolet que vous lui auriez tiré.

Le fait est faux; à des gens comme nous, on demande cent mille écus de dommages, et l'on se plaint ensuite.

— Sans passeport du roi, pourquoi êtes-vous passé en Angleterre? Vous avez violé la loi.

— Enfin! murmurèrent les bancs des accusateurs, irrités de tant de précision dans les réponses d'un fou, de tant d'aigreur dans ses réflexions. Enfin! qu'il sorte de là; il a violé la loi; il n'avait pas de passeport.

— J'en avais un de l'amirauté; sur l'ordre de l'ambassadeur de France, j'ai immédiatement quitté l'Angleterre pour me rendre ici où je savais qu'on devait m'interdire. J'ai été au devant de la loi.

— N'avez-vous pas acheté huit chevaux à Londres?

— C'était pour revenir plus vite.

— Vous justifierez-vous de la société qui vous accompagnait en Angleterre, de ces étranges acolytes?

— J'étais, monsieur le lieutenant civil, avec un acolyte du diocèse de Paris, l'ecclésiastique Bonnet, et le curé de Valenton.

— N'alliez-vous pas à Londres pour éviter vos créanciers de France? Qu'alliez-vous y faire d'honnête enfin?

— J'allais m'y faire ordonner prêtre par l'évêque catholique Belon. Ceci est assez honnête.

Interrogé sur d'autres dettes qu'il aurait contractées avec des tailleurs et des marchands de vin, le marquis répondit qu'il avait été dupé par eux, et qu'en bonne morale, les fripons devaient être interdits avant les dupes.

— N'avouez-vous pas vous-même enfin avoir dévoré votre

Digitized by Google

fortune dans des folies dont il est temps d'arrêter le débordement ?

— Ma fortune était à moi, monsieur le lieutenant civil, par mon père et par ma mère, dont j'ai été l'unique héritier. Folie ou non, je suis quitte avec tout le monde; je ne fais pas banqueroute et ne m'appelle pas Guéménée. Il est vrai que je n'ai pas dissipé ma fortune en maîtresses ni en galantes infamies comme un maréchal de Saxe ou un duc de Richelieu; ni en chevaux, le roi aurait payé mes dettes; ni en bâtimens; je suis bien plus coupable, j'ai doré mon église, ma pauvre église qui a été ma maison du faubourg; j'ai nourri mes habitans, et si chaque province avait un fou comme moi, la France a cette heure, ne languirait pas de misère, et le roi Louis XV serait un interdit. On m'interdit moi, non parce que j'ai mangé toute ma fortune, mais parce qu'il me reste vingt millions d'immeubles au soleil. Qu'on m'interdise; j'ai parlé.

Il fut fait selon ses vœux : le Châtelet interdit le marquis de Brunoy.

Sans espoir dans la ressource extrême que lui conseillèrent ses amis, il appela de la sentence du Châtelet au parlement qui, par un de ces miracles de justice dont il y a peu d'exemples, cassa l'arrêt d'interdiction et laissa au marquis la libre gestion de ces biens.

C'était ratifier solennellement tous les actes de sa vie.

Ses parens baissèrent honteusement la tête, la noblesse fut furieuse, le peuple applaudit. Il vit un héros dans le marquis. Il voulut l'avoir compris; il l'aima. Il se convainquit que le marquis, né du peuple, retournait au peuple, après avoir souffletté la noblesse de son temps sur sa propre joue. Ses fautes étaient des folies, car son cœur était bon; voilà comme le peuple pensait; tandis que les folies des autres étaient des crimes, car leur cœur était corrompu. Il était allé plus loin que tous les autres pour montrer jusqu'où ils étaient allés. Il s'était jeté dans le gouffre, mais il l'avait ouvert, et en tombant il avait crié au peuple : Regardez comme c'est infect et profond.

Cet homme était un héros.

Digitized by Google

X.

A sa rentrée à Brunoy, il fut fêté comme un frère par les hommes, comme un père par les enfans. On était allé, croix et bannière en tête, le recevoir, à deux lieues de Brunoy. On l'avait porté à bras jusqu'au château; ce bon seigneur!

Courte fut leur joie. M. le comte de Provence s'irritait beaucoup de tous ces délais qui le vieillissaient sans lui donner Brunoy, plus frais, plus ravissant d'année en année. — On comprit son impatience, comme il comprit de son côté le dépit des parens du marquis. Il y eut intelligence parfaite des deux parts.

Quelques nouveaux amis qui s'étaient introduits dans les bonnes graces du marquis, chose facile en tous temps, le poussèrent un soir à boire plus que de raison, piége encore plus facile, et dans l'état d'ivresse où ils le mirent, ils lui firent signer la cession de Brunoy au comte de Provence.

A son réveil, il pleura comme un enfant; il dit qu'il ne se souvenait pas d'avoir rien signé. Cette fois il faillit réellement devenir fou.

C'était fait. M. le comte de Provence possédait Brunoy.

L'histoire ne dit pas si la lettre de cachet qui vint enlever le marquis à son château de Varise pour le conduire au prieuré d'Elmont, maison de génovéfains, près de Saint-Germain-en-Laye, fut la royale récompense de la nuit d'ivresse de Brunoy.

Interdit, emprisonné, cloitré, le marquis trouva encore quelque douceur à sa captivité dans la permission que lui accordèrent les bons génovéfains de sonner les cloches, d'allumer les bougies, de servir la messe. N'ayant pu être prêtre dans sa prospérité, il se contenta d'être enfant de chœur dans l'infortune; mais on était déchaîné contre lui. On ne voulut pas même qu'il fût consolé par ces distractions pieuses parce qu'elles avaient autrefois masqué et protégé ses si rudes assauts contre sa propre dignité de gentilhomme. Une

Digitized by Google

seconde lettre de cachet le fit transférer aux Loges, dans la forêt de Saint-Germain, dans une autre maison religieuse, desservie par des picpus, où il lui fut interdit d'être sacristain ni bedeau, ni quoi que ce soit d'église. C'était priver d'air un oiseau malade.

Il languit dans ce jeûne de cloches, de chapes, de cire verte; il se sentit mourir; mais avant d'expirer il ramassa toutes ses forces pour dicter son convoi funèbre. Le dénombrement fut triomphant. On eût dit qu'il se voyait passer, qu'il s'accompagnait lui-même derrière le corbillard. Il ajouta même : Je veux que le clergé boive amplement au retour du cimetière.

Il s'endormit au bras de Dieu, dans une belle soirée de mars, en 1781, à peiné âgé de trente-trois ans.

Si toute tradition n'était mensongère, de son cachot de Pierre-en-Cise, où le peuple veut qu'il ait été enfermé par le comte de Provence, depuis Louis XVIII, il eût entendu le canon de la Bastille, il eût vu de sa triste lucarne, passer et repasser, courir, plus effrayé que lui, ce troupeau de nobles, et même les plus fiers, gagnant la frontière, sous le fouet du peuple, pasteur terrible sorti de sa caverne. Derrière ses barreaux, il leur aurait dit son nom, et ils se seraient maudits mutuellement; eux maudits par lui pour n'avoir pas compris cet homme, artisan infatigable de leur ruine, qui s'était assis dans la boue pour les salir; lui maudit par eux pour être sorti de leurs rangs et pour n'avoir plus voulu y rentrer.

Il vaut mieux qu'il soit mort, comme tout prouve qu'il est mort au mois de mars 1781, après vêpres, au bruit mourant des cloches qu'il avait tant aimées.

Oui cela vaut mieux, sa fin en a été plus paisible. Car s'il se fût éteint plus vieux de quelques années, il eût vu, lui, qui avait tant fait de bien à Brunoy, Brunoy son bosquet gracieux, sa tonnelle chérie, sa chapelle dorée, son château de Cocagne, il eût vu ses paysans tordre les brilles de fer qui ne s'étaient pourtant jamais fermées sur eux, les méchans; broyer les glaces qui avaient répété ces festins où

Digitized by Google

seuls ils étaient assis, les ingrats; briser ces quatre cent mille francs de pots de fleurs, effeuillées sur leurs pas à ces grandes processions du moyen-âge, où ils étaient à la fois les personnages et les spectateurs. Et combien son cœur eût saigné quand il eût vu son clocher si laid, mais bâti par lui, — c'était son enfant il le trouvait beau, — remuer comme lui ce bon marquis quand il avait un peu bu, et vomir ses cloches pour être fondues en billon révolutionnaire. Il se fût évanoui sur les dalles cerises et blanches de son église, en voyant son beau tableau de *Saint-Médard*, qui guérit pourtant la rage, lézardé par le tranchant d'une faulx de moissonneur, et ses beaux lustres à girandoles de Bohême, tomber en poussière de verre sur les bancs de chêne où il figurait si bien en chape d'or massif. Oui! il vaut mieux qu'il soit mort; car il eût été tué. Maxime éternelle :

— Lorsqu'un noble vous fait son égal, il se déshonore; — lorsque le peuple veut être votre égal il vous décapite. — L'égalité est au ciel. —

Il eût vu ce que nous avons vu soixante ans après lui, un pauvre village montueux, dont l'enchantement s'est évaporé. Triste, sans fumée sur les toits, sans canards dans la rue, où les petits fils jeûnent pour tous les bons repas qu'ont pris les grands-pères. Cependant ces descendans affamés d'une race de Cocagne, savent le nom de M. de Brunoy comme s'il les eût tous invité hier à dîner au château. Ce nom rend les habitans pensifs; les vieillards se souviennent, les mères racontent, les enfans ouvrent la bouche. Ce nom est immortel, là sur ce tas de chaumières. Napoléon n'est pas autrement immortel dans l'univers.

Qu'est-ce donc que la gloire?

C'est peut-être cela, beaucoup de folie.

Mais, voilà à l'entrée de Brunoy, où la pluie vient de me surprendre caché sous un arbre, écrivant ces dernières lignes au crayon, un enfant assis sur une botte de foin, qu'un âne porte, et qui va passer sur le pont de Brunoy; sans ce pont l'enfant qui se hasarderait à traverser la rivière à pieds, se noierait par l'eau qui tombe dans l'eau qui court; à défaut il

Digitized by Google

serait forcé d'aller un quart de lieue plus loin pour trouver le gué, et sa mère est en peine.

Passe, mon bel enfant, toi, ton âne et ta botte de foin.

Ce pont, c'est M. le marquis de Brunoy qui l'a fait construire. Voilà ce qui reste de quarante millions.

C'est peut-être cela la gloire.

L'utile, — un pont où passe un enfant.

LÉON GOZLAN.

(M. Gozlan nous dira prochainement en quelques pages ce qu'était Brunoy avant d'appartenir aux Montmartel, et ce qu'il devint par la suite en passant de Louis XVIII à Talma et à M. Véro charcutier.)

N. du R.

Digitized by Google

BEIROUT.

Beirout est construit en amphithéâtre sur une saillie de terrain formée par le mont Liban (1). Les jardins étagés qui l'entourent de toutes parts, lui donnent un aspect à la fois pittoresque et élégant; et lorsque, déposé sur l'étroite terrasse qui borde son petit port, vous jetez les yeux en arrière, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du vaste horizon des eaux qui s'étendent à l'ouest et au nord, ou de l'horizon rapproché des montagnes bornant la vue du côté de l'est. Le chétif divan, construit sur pilotis à dix coudées du rivage, offre une position délicieuse pour contempler ce spectacle, et si vous avez douze *paras* à dépenser (le para vaut un centime de notre monnaie), vous pourrez en outre, et à l'instant même, combler la mesure de cette jouissance; car la *chebouk* et le *narguilé* seront à votre disposition, et vous humerez les vapeurs bienfaisantes du moka.

Une centaine de personnes, colporteurs ou négocians, étrangers ou indigènes, s'agitent constamment sur la terrasse dont nous venons de parler, et rendraient à elles seules

(1) Volney se trompe en plaçant cette ville *dans une plaine qui s'avance en pointe dans la mer, environ deux lieues hors la ligne commune du rivage.*

Digitized by Google

la circulation pénible et difficile, si les employés de la douane ne venaient encore encombrer le passage de marchandises de toute espèce et augmenter le bruit général par leurs gestes et leurs cris assourdissans.

L'habitation du gouverneur est peu éloignée du poste des douaniers; elle fait presque l'angle de la rue qui monte au quartier franc et qui sert de principale communication avec le reste de la ville, où des ruelles et des passages irréguliers, des maisons bizarres, n'ayant pour la plupart point de fenêtres à l'extérieur, quèlques bazars façonnés en rotondes ou en galeries, et deux ou trois mauvaises mosquées, sont bien loin de remplir l'idée qu'on s'en était faite avant d'avoir pris terre. Cependant, malgré cette apparence mesquine, malgré la dégradation choquante de certaines places et l'abandon de certains établissemens, il règne partout un air d'aisance et de propreté qu'on ne rencontre pas dans les autres comptoirs du Levant, et qui satisfait le voyageur sous un double rapport de bien-être et d'intérêt personnel.

Les habitans de Beirout paraissent supporter assez courageusement le poids de la tyrannie ottomane. Tous s'occupent de commerce ou d'agiotage avec activité, sinon avec l'empressement qu'on déploie dans les contrées du nord, et la santé dont ils jouissent prouve mieux que tout ce qu'on pourrait dire, combien les besoins matériels de la vie sont chez eux largement satisfaits. Il est vrai que ces besoins ne sont pas nombreux sous le climat salutaire de la Syrie, et que la vie elle-même doit passer sans alarmes pour des hommes simples et ignorans, dont toute l'instruction consiste à connaître leurs moyens pécuniaires réciproques; qui n'ont aucune connaissance de leur pays, et par conséquent du reste de la terre; qui ferment leurs oreilles aux récits des voyageurs, et qui ne sauraient comprendre, enfin, que Paris est plus peuplé que leur ville.

Certes, là où l'on n'enregistre que les décès et jamais les naissances, là où l'on ne tient aucun compte des étrangers qui arrivent et qui partent, il est difficile de fixer la somme de la population; mais en estimant celle de Beirout à six

Digitized by Google

mille ames, l'erreur, s'il y en a une, ne peut être que dans l'exagération de ce chiffre.

Le costume ne permet pas toujours de faire la part précise des naturels d'une ville, surtout quand le peuple de cette ville se trouve composé de diverses races d'hommes qui n'ont rien abandonné de leurs manières et de leurs vêtemens primitifs. A Beirout, néanmoins, l'observateur le plus inhabile distinguera sans peine les citadins des hommes du dehors. Son attention, d'abord captivée par quelques Egyptiens qu'on ne manque jamais de reconnaître, par quelques équipages européens qui effectuent leurs chargemens de coton, d'indigo, de cannelle ou de soie, se porte bientôt sur des hommes vigoureux, dont les formes athlétiques se détachent comme en relief sur le massif plus uniforme de la foule. Ce sont les Maronites et les Druzes, par l'entremise de qui se fait tout le commerce extérieur, et dont l'existence se passe à colporter, outre les produits de leurs montagnes, les denrées de mille espèces qu'ils vont prendre à Damas, cet autre entrepôt des richesses de l'Inde.

Beirout a long temps appartenu aux Druzes, qui, sous la conduite de leurs *Émirs*, princes courageux et habiles, surent si bien se défendre contre les attaques réitérées des Turcs. Placée de manière à correspondre immédiatement avec le centre de leur territoire, cette ville, en sa qualité de port de mer, fournissait aux montagnards les moyens d'écouler des marchandises presque toutes destinées pour l'Egypte, et de recevoir de cette province les objets d'échange qu'on leur adressait. Les Maronites, dont les intérêts étaient les mêmes et qui d'ailleurs se sont toujours trouvés d'accord avec leurs voisins, tant qu'il s'est agi de combattre les armées du sultan, soutenaient de tous leurs efforts la résistance des Druzes et en partageaient les bénéfices. Ce fut seulement vers le milieu du dernier siècle que Beirout tomba au pouvoir de ses ennemis. Ils réussirent par la corruption, n'ayant pu le prendre par les armes (1); cette importante

(1) La ville fut livrée, en 1763, par un certain Djezzar,

Digitized by Google

conquête leur ouvrit les portes de la montagne, et les difficultés que leur courage n'avait pu vaincre, se trouvèrent tout à coup aplanies.

Les Druzes et leurs alliés avaient besoin, pour vivre, des relations contractées à l'extérieur ; il fallut accepter les conditions des Turcs, et consentir à payer un tribut pour rentrer comme sujets dans une place où ils avaient commandé en maîtres. Depuis ce temps, le commerce a beaucoup souffert, et s'il reprend de nos jours quelque nouvelle vigueur, il faut moins en chercher la cause dans la bonne harmonie qui règne entre les conquérans et les peuplades conquises, que dans le mauvais état de tous les autres ports de la côte. Beirout n'a plus de concurrens dans Saint-Jean-d'Acre, Saide ou Tripoli; l'ancrage de sa rade présente encore moins de dangers aux bâtimens marchands que les ancrages de ces trois échelles, et cela suffit pour lui faire donner la préférence. Toutefois, la faculté de vendre et de négocier comme à l'époque de leur prospérité, n'a pas séduit également tous les montagnards, et le nombre des Maronites qui fréquentent la ville est maintenant de beaucoup supérieur à celui des Druzes. Ceux-ci, naturellement plus fiers et plus indépendans, ne sauraient apporter à leur ancienne industrie le même empressement que du temps de l'*émir* Fakreldin (1), de ce prince célèbre par le long séjour qu'il fit à la cour des Médicis, d'où il rapporta un penchant à l'oisiveté inconnu chez ses prédécesseurs. Au retour de son voyage d'Italie, Fakreldin embellit Beirout de plusieurs monumens remarquables, dont on parle encore, mais dont il ne reste plus rien, soit que le sultan Amurat IV, qui lui faisait la guerre, jaloux d'une semblable prodigalité, ait réussi à en détruire les traces, soit que la fragilité d'édifices simplement de luxe n'ait pu leur permettre de traverser l'espace de deux siècles.

qui, pour prix de sa trahison, reçut ensuite le gouvernement de Saint-Jean-d'Acre, poste dans lequel il commit une foule de crimes, dont on n'a point encore perdu le souvenir.

(1) Voir Volney, chap. des Druzes.

Digitized by Google

Un autre motif tout aussi puissant que celui de gagner de l'argent, attire les Maronites à Beirout : c'est la facilité qu'ils y trouvent de pratiquer les exercices de la religion chrétienne. Quoique chaque village, chaque hameau dans leur pays, soit pourvu d'une église, beaucoup d'entr'eux préfèrent se rendre à la ville pour entendre la messe et faire leurs prières, persuadés qu'ils ont de plus le mérite de braver les mahométans; et il ne dépend pas de ces derniers d'empêcher une semblable démarche, car le couvent ou monastères des Maronites est autorisé par le grand-seigneur et placé sous la protection immédiate de la France, comme tous les couvens de la Palestine dont il relève. Mais la paix ainsi garantie contre les tracasseries des Turcs, ne l'est pas de même contre les exigences des Européens, qui à Beirout vivent bien rarement unis; et maintes fois le service divin à été interrompu par ceux-là qui auraient dû en assurer le cours. Pendant notre séjour en Syrie, un grand scandale eut lieu, provoqué par un consul italien qui, de sa propre autorité, s'avisa de disputer à notre représentant le droit de prééminence pendant les cérémonies religieuses.

Dans l'empire ottoman, composé de tant de nations diverses, les Turcs remplissent tous les emplois publics; aux Turcs seuls appartiennent et la carrière militaire, d'où émane tout privilège, et l'administration civile, qui accapare tout crédit. Maîtres, par droit de conquête, d'une immense étendue de pays, ils ont fait pour eux du monopole un principe et une condition d'existence. En Syrie, par exemple, cette règle de conduite leur est dictée par leur position même. Là, sans compter les Maronites et les Druzes, qui forment deux races distinctes qu'on traite avec ménagement, toutes les villes de la côte sont peuplées de chrétiens, schismatiques ou papistes, généralement désignés, avec un bon nombre de Juifs et de Coptes, sous le titre commun de *rayas*, c'est-à-dire sujets. Les membres de la grande famille turque n'y abondent pas comme dans l'Asie-Mineure, mais ils ne donnent pour cela aucune preuve ostensible de crainte; au contraire, leur confiance semble augmenter en raison de leur faiblesse numéri-

Digitized by Google

que, et à Beirout comme à Damas, à Damas comme à Stamboul, les vexations et les avanies sont toujours taillées à la même mesure de despotisme et de rapacité. Aux yeux du musulman, les sectateurs du Christ ou de Moïse, pour être plus multipliés, n'en sont pas moins indignes du nom d'hommes. Et nous pourrions expliquer ici comment ce parti pris, de mépriser les *rayas*, n'est pas aussi denué de fondement qu'il a plu à certains partisans du christianisme de le soutenir; nous pourrions, tout en faisant la part de la corruption et des vices qu'une persécution incessante et systématique a dû inculquer dans le cœur des victimes, donner des preuves de l'absence la plus complète de tout sentiment de dignité et de courage, surtout parmi cette troisième classe de chrétiens, dits Levantins, également antipathiques aux Turcs et aux *rayas*.

On appelle Levantin tout individu né dans le Levant, de parens Européens ou d'origine européenne. Le Levantin peut être Français, Anglais, Russe, Allemand, Espagnol ou Italien. Sa nature est celle du créole des colonies, avec cette différence qu'il a moins de sujets d'être vain et moins d'occasions d'exercer sa vanité. Le commerce se trouvant à peu près la seule voie de fortune qui lui soit ouverte, il s'y adonne de bonne heure, et l'étrangeté de sa position sociale, qui le met à même de parler une foule de langues, lui donne un avantage considérable sur les négocians ordinaires. Il ne peut rien posséder en Turquie, de telle sorte qu'il ne s'inquiète ni des lois ni des usages des Turcs; les traits même les plus caractéristiques de leurs mœurs passent inaperçus pour lui, et la ligne qui le sépare des mahométans n'en est que plus prononcée.

Le Levantin qui remplissait à Beirout les fonctions d'agent consulaire était originaire d'Espagne, et quasi-Européen; cette charge est gratuite, il est vrai, mais précieuse pour les débouchés et les accointances qu'elle procure à ceux qui en sont munis, et briguée principalement par les sujets chrétiens. Ainsi, celui de Beirout jouissait des bénéfices du

Digitized by Google

marchand et des avantages de l'homme politique. Mais comme par-dessus tout il était ambitieux de gagner de l'argent, ce double emploi ne lui suffisant pas, il exerçait de plus le métier d'escompteur, ou, pour mieux dire, de prêteur sur gages, et dans ses momens de loisir il ne dédaignait pas de porter quelques soins aux malades du pays, en se faisant toutefois payer d'avance. Enfin, la qualité de médecin, qu'il avait prise, ajoutait singulièrement à son importance parmi les Syriens, qui n'accordent la faculté de guérir qu'à l'homme *porté seulement sept mois dans le sein de sa mère*, ou au premier aventurier venu d'Europe, portant chapeau et vêtemens à la *franque* (1).

D'un autre côté, cette façon déshonnête de cumuler avait attiré sur la tête de cet agent la censure et même le mépris de tout ce qu'il y avait d'Européens dans la ville. Mais cet isolement et cet abandon injurieux inquiétaient fort peu l'Espagnol, parce qu'il voyait ceux qui se prétendaient supérieurs constamment désunis et privés des douceurs de cette intimité qui rend la vie plus facile et plus sûre entre hommes civilisés, conduits dans des contrées barbares; car, à Beirout, ce n'est pas seulement comme dans certaines petites villes de nos provinces : outre cette basse rivalité qui forme la seule occupation des individus désœuvrés, il existe quelque chose de plus, quelque chose de puissant et d'irrésistible, qui fait haïr ceux qu'on envie et envier ceux qu'on hait; quelque chose, en un mot, qui pousse à maudire le prochain. Les mahométans eux-mêmes, phénomène unique dans toute la Turquie, vivent sous cette influence; ils en subissent les effets, malgré leur amour décidé pour le repos et malgré leur discrétion religieuse pour tout ce qui regarde les affaires privées.

Après avoir décrit l'aspect physique de Beirout, après avoir

(1) Le principal remède d'un de ces Hippocrates, remède qu'il employait contre toutes les maladies, consistait en une décoction de plumes de poules, qu'on dépouillait en sa présence, et dont il emportait les corps.

Digitized by Google

exposé ce qu'il y a de saillant dans le caractère de sa population mélangée, il nous reste à parler des ressources alimentaires qu'il présente et des moyens très admissibles qui en rendent, malgré tout, à nos yeux le séjour agréable.

La vie animale est généralement bonne à Beirout, grace à la générosité naturelle du sol et à l'attention spéculative de quelques commerçans étrangers. Les alimens indispensables à l'existence y abondent; ceux d'une nécessité moins absolue, et qui sont en Orient tout-à-fait de luxe, n'y sont pas rares. Ce n'est pas que le peuple fasse de ces derniers une grande consommation, car on doit le regarder comme le plus sobre de la terre, le pain, le riz et les olives formant sa seule nourriture; mais la présence constante des consuls européens, celle des voyageurs qui viennent se refaire des fatigues d'une traversée orageuse ou d'une route pénible dans les montagnes, motivent suffisamment l'importation de vivres plus recherchés et plus substantiels. Parmi les productions potagères, à l'exception des oignons, toutes celles qu'on trouve chez nous manquent à cette contrée. Peut-être y connaîtra-t-on bientôt les pommes de terre, parce qu'un négociant français vient d'en planter cette année, avec succès, aux environs de Tripoli, dont l'éloignement n'est pas considérable (1). On est dédommagé néanmoins de cette privation par une certaine abondance de fruits exquis, à peine connus ou pour la plupart ignorés en Europe. Les oranges, les citrons doux et les citrons aigres, les grenades, les carubes, les bananes et les dattes suffiraient pour faire oublier nos poires, nos pommes, nos abricots (2); et même nos pêches, si le raisin seul de la montagne ne remplaçait pas déjà dignement toutes ces dotations septentrionales. Une température différente, modifiée suivant les localités, y rend les vignes du littoral plus précoces, et celles des posi-

(1) 1831. Tripoli est à trois journées de Beirout.

(2) On mange aussi des abricots en Syrie, mais ils viennent tous des jardins de Damas. Ce sont les *mucke muck* des Arabes.

Digitized by Google

tions élevées plus tardives. Chaque mois décide une récolte nouvelle, et dans l'espace d'un jour, pour ainsi dire, la grappe qui fleurit (1) succède à la grappe qu'on arrache. Le marché de Beirout cesse donc rarement d'être approvisionné de raisin, et si les espèces diverses n'y sont point classées, la moindre qualité de chacune d'elles n'en consiste pas moins à l'emporter sur notre *fontainebleau*, comme le *fontainebleau* l'emporte sur le *surène*.

Du reste, personne n'ignore combien les vins du mont Liban ont été estimés autrefois. Celui qu'on obtient de nos jours à *Bicharai* est encore comparable au vin de Chypre de la *commanderie*, seulement il se conserve moins longtemps. Ce défaut disparaîtrait, sans aucun doute, si les Turcs, qu'on dit en voie de civilisation, s'avisaient d'exploiter un commerce flétri par le Coran. Mais en attendant ils souffriront que les Maronites fassent du vin, parce qu'ils ne peuvent les en empêcher, et ceux-ci continueront leur fabrication, plutôt pour affecter l'indépendance que pour se procurer à eux-mêmes des jouissances parfaites; car l'eau forme leur boisson journalière, malgré le ton saumâtre et ferrugineux qu'elle contracte dans une foule de sources et surtout dans celles qui alimentent Beirout.

Mais on est fier de savoir qu'il n'en était pas de même lorsque les Phéniciens, établis dans le Liban, exprimaient les sucs du raisin et les répandaient sur l'autel, comme l'offrande la plus agréable à leurs divinités; on est fier de savoir qu'il n'en était pas de même lorsque le fastueux Salomon versait à ses favoris le délicieux vin d'or de la montagne, ni lorsque la Syrie, devenue province romaine, abreuvait les Lucullus de sa métropole (2); ni lorsque les légions procon-

(1) Pline le naturaliste vante beaucoup les propriétés qu'on accordait, de son temps, à la fleur de la vigne. *L'œnanthe*, dit-il, *qui croît en Syrie, et particulièrement sur les montagnes d'Antioche et de Laodicée, est la plus estimée.* Hist. nat., liv. XXIII, pag. 210

(2) Dans une longue note, pag. 327, vol. II de son ou-

Digitized by Google

sulaires, une fois débarquées sur les côtes de Beirout, se révoltaient pour ne plus retourner dans la mère-patrie. Telle était alors la meilleure preuve de la richesse d'un terroir; telle était, dans ces temps reculés, la puissante influence du vin qui a fait dire à un certain auteur grec (1) : *Il s'en faut de bien peu que son pouvoir ne l'emporte sur celui des dieux.*

Il appartenait aux sectateurs de Mahomet de ruiner le pays le plus riche de la terre, pays qui désormais ne peut prospérer qu'entre des mains européennes. Les peuples ne doivent rien attendre des Turcs, ni des Arabes, et si nous en jugeons d'après la ville que nous avons sous les yeux, la masse entière du peuple syrien, masse hétérogène et inerte, aurait besoin, pour se relever, d'être fondue en une seule

vrage, Volney cherche à déprécier la sensualité des anciens, en disant que les vins du Liban sont désagréables. Il nous les présente comme amers ou trop sucrés. Mais plus loin n'est-il pas en opposition avec lui-même, et ne réhabilite-t-il pas le goût des gourmets grecs et romains, quand il convient que les vignes libanaises, dans quelques cantons, égalent presque en qualité nos vignes de Bordeaux?

Aussi devons-nous repousser cette opinion du même auteur, que les anciens, dont il reste tant de traces de perfection et de délicatesse, ne possédaient pas, pour presser le raisin, une meilleure méthode que les habitans actuels du mont Liban, hommes grossiers et inhabiles, imbus presque tous des mœurs mahométanes, et ignorant jusqu'aux moyens même de rendre leurs produits exportables?

D'où l'on peut conclure que Volney était buveur d'eau, ou, qu'en raison du peu de besoin qu'il éprouvait de faire usage des spiritueux, sous un climat brûlant, il s'en prenait à leur mauvaise qualité du dégoût qui lui était naturel. Vraisemblablement il eût bientôt changé d'opinion, si on lui eût servi en France les vins blancs de *zoug* ou les vins rouges de *bicharai*, qu'il condamnait sur leurs terrains.

(1) Asclépiades.

Digitized by Google

nation, d'être attachée aux mêmes intérêts, de marcher à la même fortune.

Quoi qu'il en soit néanmoins des regrets qu'inspire un semblable état de choses, Beirout, tel que l'ont fait les révolutions anciennes et les guerres modernes, possède encore assez d'attraits pour attirer les étrangers et pour leur plaire. C'est que la nature dispense avec intelligence des bienfaits que la main des hommes ne peut détruire, des avantages que leur caprice ne peut renverser. Et ses avantages et ces bienfaits consistent ici dans l'admirable situation des maisons, ayant toutes vue sur la mer, dans la composition accidentée d'un riche territoire, abrité lui-même contre les excursions des Bédouins et contre la température variable du désert, enfin dans l'inappréciable combinaison atmosphérique qui garantit chacun de l'atteinte des fièvres intermittentes, si communes dans les villes voisines où elles apparaissent périodiquement (1).

Et si l'on tient compte des chances de fortune que le commerce d'un port très fréquenté ouvre à tout le monde, si l'on admet la jouissance commune de certaines prérogatives dues à l'exigence des consuls dans ce port, on approuvera l'empressement qu'un grand nombre de chrétiens orientaux mettent à le visiter, et le parti que prennent souvent plusieurs d'entr'eux, de s'y fixer et d'y appeler leurs familles.

Les distractions et les plaisirs augmentent pour eux en raison du degré de curiosité qu'ils apportent dans leurs démarches, en raison de l'esprit d'observation qui les anime, ou de leur aptitude à accepter toutes les douceurs de l'oisiveté asiatique.

Ils peuvent, sans changer de place, étudier les mœurs de vingt nations, comparer les types de vingt races diverses; ils peuvent se livrer aux recherches élémentaires des anti-

(1) Quelques voyageurs prétendent que ces maladies ont disparu de Beirout depuis qu'un immense bois de sapins fut planté, par les ordres de l'émir Fakreldin, sur les hauteurs qui le dominent.

Digitized by Google

quités syriennes, et, sur les murailles récentes de la ville actuelle, calculer les limites de l'antique cité qui précéda en célébrité les riches et puissantes républiques de *Tyr* et de *Sidon* (1). Ils peuvent encore sonder les secrets de la nature ou interroger ses créations, car rarement ils embrasseront d'un seul coup d'œil une aussi grande étendue d'eau, une aussi longue suite de montagnes, rarement ils en auront l'exploration aussi facile.

Malheureusement pour les Européens comme pour les Asiatiques, l'existence est également bornée; tous sont en butte aux mêmes maladies, tous peuvent être atteints par la peste, ce messager de mort qui frappe souvent de si grands coups.

J'ai dit la peste; ce mot seul détruira peut-être, aux yeux des gens timides, ce que le tableau que nous venons de faire pouvait avoir d'attrayant. Alors l'erreur serait grande, car le fléau que la Syrie voit quelquefois germer dans son sein, mais qu'elle reçoit plus fréquemment de l'Égypte ou de l'Asie-Mineure, sévit à Beirout avec moins d'intensité que dans toute autre ville turque, par cette raison que les Beirutiens jouissent, en général, d'une prospérité suffisante pour se donner des soins préservateurs, et qu'ils ont de plus à leur disposition un moyen infaillible de se soustraire à la violence du mal en se retirant dans les bruyères du Liban.

JULES AMIC.

(1) Sour et Saide, qu'on rencontre sur la côte, entre Beirout et Saint-Jean d'Acre.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Almaria, par M. le comte J. de Rességuier. — M. de Châteaubriand, sans qu'il puisse s'en douter le moins du monde, imprime encore à certaines œuvres de son siècle la forme de sa grace ou de son audace ; ses anciens tableaux font des disciples, ses ruines castillanes et catholiques voient encore chaque jour des pélerins arriver à lui avec leur bourdon et leurs coquilles littéraires. M. de Châteaubriand se rejette vainement dans l'obscurité de son choix, dans sa traduction de Milton et dans son *Enfer*. D'heure en heure quelques-uns de ses beaux anges d'autrefois aux grandes ailes accourent le visiter, et le tirent par son manteau. C'est là un des grands bonheurs de cette école de M. de Châteaubriand d'avoir poussé si avant ses racines dans la solitude et le cœur de l'homme, que ses moindres échos en soient aimés et recueillis. Cette immense soif d'un bonheur qu'on veut acquérir, ces craintes incessantes de le perdre dès qu'on le tient, ces remords, ces terreurs secrètes, ce langage si pur, si élégiaque, de la passion, tout cela, c'est le dessous de l'armure dans ces grands chevaliers de M. de Châteaubriand, hardis comme Goetz, ou tendres comme Britanicus ;—mais le dessus de la cuirasse chez ces hommes est une broderie d'un prix encor plus grand peut-être; si le cœur assume chez eux la responsabilité de tous les sentimens, leur armure résume à elle seule toutes

Digitized by Google

les couleurs. Dans les livres de M. de Châteaubriand on fait de pénibles marches. La chaleur va toujours en augmentant; adieu les fontaines et les puits de l'Alhembra! Il y a des instans où l'obscurité remplace la lumière, où la nature elle-même, comme le cœur de René, devient un chaos. Nous avons tous passé par les étreintes de ces livres, respiré la fraîcheur de leurs brises et la grace de leurs récits.

Voici venir un roman qui porte l'empreinte de ces fantaisies, amours premières de M. de Châteaubriand, un livre où le cœur combat à chaque page, et demande une herbe pour ses blessures.

— M. Alfred de Vigny, qui garde depuis long-temps le silence, vient de publier un ouvrage en trois parties, sous le titre de Vie Militaire. Un grand succès est sans doute réservé à cette nouvelle production de l'auteur de *Stello*; nous l'examinerons avec toute l'attention qu'a droit d'exiger l'œuvre d'un écrivain aussi consciencieux. Chez Louis Hauman à Bruxelles.

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN

COMTE DE LYON.

I.

Enfance, éducation première de la noblesse dans les provinces. — Entrée aux pages. — Louis XV. — Mme Dubarry. — Mes camarades de jeunesse. — Mme de Tencin. — Fêtes de la fin du règne de Louis XV. — Fête militaire. — Changement d'état.

Parvenu à un âge où l'on touche de si près à une autre vie, que c'est tout au plus si on a le droit de s'occuper du présent, j'ai peine, je l'avoue, en m'efforçant de jeter un long regard en arrière, à débrouiller chaque objet au milieu de ce chaos dans

Digitized by Google

lequel j'ai vécu depuis plus de quatre-vingt années. Je distingue tout d'abord trois grandes époques de ma vie : ma jeunesse qui n'eut à se plaindre que de contrariétés bien faibles; puis l'époque sanglante où toutes les haines, toutes les vanités, toutes les vengeances se ruèrent autour d'un échafaud qui remplaçait la statue de la royauté ; enfin l'empire et la restauration où je vécus d'une existence calme et uniforme, regardant passer les trônes, quelquefois avec une larme de regret dans les yeux, mais sans en être meurtri, comme jadis, jusqu'au plus profond de mes entrailles, et me disant toujours : « Dieu seul est grand ! Dieu seul fait l'avenir ! » Dans cette confusion d'un passé déjà si loin de moi, s'il arrive qu'il y ait çà et là de grands vides, parfois des incertitudes de rapprochemens, il ne faudra s'en prendre qu'à ma vue intérieure qui va bientôt me manquer avec la vue extérieure ; il faut pardonner au vieillard dont la voix tremble et dont le pied chancèle. Si encore mes idées sont en dehors du cercle où tourne la génération nouvelle, frappant à toutes les portes pour y demander une chimère qui lui échappe ; si je rappelle des mœurs et des usages sur lesquels 93 tira son rideau rouge et funèbre, il faut regarder, avant d'en médire, au front de celui qui raconte, et nombrer ce qu'il y porte de rides. Celui qui prit naissance en 1750 ne peut avoir ni le même ton, ni la même pensée que celui qui naquit vers l'an 1815. Enfans, un salut du moins pour l'octogénaire qui radote !

J'ai dit l'année de ma naissance. Maintenant un mot de ma famille : elle était très certainement l'une des plus nobles de la Saintonge et du Poitou, et très certainement aussi l'une des plus anciennes de la France entière. Le VIIIe siècle de l'ère chrétienne la tenait déjà pour illustre. Si j'en tais le nom, si je tais en même temps ici et partout le nom de ceux qui me touchent par des liens de parenté, c'est pour demeurer quitte avec les convenances jusqu'au bout de ma carrière ; c'est surtout pour ne pas me jeter tout vif à travers les tracaseries d'un siècle auquel je ne tiens que par une fibre si faible, qu'on la briserait d'un reproche. Mon père était déjà

Digitized by Google

fort âgé quand je vis le jour. C'était un homme robuste au physique, énergique au moral. Vieux soldat, vieux seigneur, plus fier de ses titres que de ses droits féodaux, il parlait à ses enfans comme un général qui voulait être obéi sans réplique, en noble qui exigeait d'eux qu'ils eussent les qualités de leur race. Quand il jetait sur nous un regard sévère, ou lorsqu'il nous disait tout simplement en forme de reproche : « Monsieur !.. » il fallait voir comme nos yeux se baissaient, et comme l'obéissance courait vite à son devoir. Mais quand il nous prenait d'une main vigoureuse pour nous poser sur un cheval à poil ras, et nous souriait d'un sourire patriarcal, combien nous étions heureux du baiser paternel, qu'il ne nous accordait jamais sans que nous l'eussions bien gagné ! Il ne nous avait mis que trois ouvrages entre les mains : un livre de prières, une Vie de Bayard et une Vie de Duguesclin. J'avais deux sœurs qui se sont unies à d'illustres noms, et un frère plus âgé que moi de dix ans. Mon père m'avait dit positivement : « Vous devez plus que l'obéissance à votre frère aîné, vous lui devez le respect; et si vous venez à me perdre avant d'être homme, vous ne prendrez avis que de lui. » Mon père ne nous tutoyait que rarement; il ne le faisait que dans ses grands épanchemens d'amitié. Je n'ai pas besoin de dire que sa parole était pour moi celle de Dieu, et que je suivis à la lettre ses ordres vis-à-vis de mon aîné. J'obéissais d'ailleurs sans peine; car j'aimais mon frère comme un protecteur-né, je m'abritais sous son aile comme sous l'aile de mon ange gardien. Nous n'eûmes jamais ensemble qu'une discussion (je ne dis pas une dispute), ce fut lorsqu'il s'agit d'embrasser un état. Avec mon éducation chevaleresque, on pense bien que ma jeune tête ne voyait, ne rêvait rien autre chose que les armes. Mais mon frère avait déjà un régiment de dragons. Deux frères dans la même carrière devaient nécessairement se nuire; d'ailleurs ce n'était pas l'usage. Il penchait fort pour que j'entrasse dans l'état ecclésiastique. Il me montrait les larges bénéfices, les canonicats, et au bout la mitre et la crosse. Ma mère, dans un intérêt de conservation pour moi, se rangeait du côté de mon frère. Mon père

Digitized by Google

marmottait entre ses dents : « Je serais, pour ma part, très flatté d'avoir encore un archevêque dans ma famille; il faut que les vieux souvenirs se perpétuent. » Quoi qu'il en soit, on se fit un devoir de ne pas violenter mes goûts, et, ma mère se rangeant du côté de mes larmes, il fut décidé que jusqu'à ce que la raison et le temps eussent agi d'eux-mêmes sur moi, je suivrais aussi la carrière militaire, et que préalablement j'entrerais aux pages de Sa Majesté.

Mon frère fut chargé de me conduire à Versailles. J'étais heureux; mais pourtant de quel regard je salusi en le quittant le modeste château de mes ancêtres, et la grande cour où j'avais si souvent monté les chevaux de la ferme! Quel triste et morne soupir quand je perdis tout-à-fait de vue le sommet de la vieille tourelle de l'aile gauche où le lierre s'infiltrait dans les fêlures de la pierre!

Les magnificences toutes royales de Versailles m'eurent bientôt fait oublier le vieux domaine du Poitou. M. d'Hozier de Sérigny, juge d'armes de la noblesse de France, ayant certifié, pour la forme, l'ancienneté de ma famille, on m'admit sans peine au nombre des pages du roi. Dans cette fonction, je fus témoin de bien des choses qui attristaient les vrais amis de la personne du prince, et qui gâtèrent la fin d'un règne si glorieusement commencé aux plaines de Fontenoy. Louis XV d'ailleurs était la bonté même. Son regard, son organe, trahissaient à chaque instant l'extrême sensibilité de son cœur. Le courage ou plutôt la valeur militaire ne lui manquait pas : et il n'eût pas craint de se montrer dans une insurrection populaire à la tête de sa maison. Je me rappelle, à ce sujet, un mot de lui qui en fait preuve. On n'était pas sans lui montrer la révolution déjà opérée dans les idées, et qui, commençant à poindre de fait au sein des parlemens, menaçait d'envahir la rue. « Ils n'oseront pas, s'écriait-il alors dans un mouvement d'indignation royale, ils n'oseront pas bouger tant que durera mon règne, ils savent bien que je monterais à cheval. »

Entre mes leçons d'armes, d'équitation, et d'autres études dont on s'occupait beaucoup moins, trop peu sans doute,

Digitized by Google

je fus plus d'une fois chargé de missions sur lesquelles, pour plus d'un motif de convenance, je ne m'étendrai pas. Je me bornerai à dire que l'une d'elles me permit de pénétrer jusque dans le sanctuaire assez peu canonique de la trop fameuse dame Dubarry. Elle avait son hôtel à Versailles, sur l'avenue qui mène à Paris; il fait partie maintenant d'un quartier de cavalerie. Il était d'une grande magnificence, et ses jardins, qui donnent sur la route, étaient d'une rare et ingénieuse beauté. Après avoir traversé des salons aussi richement et plus coquettement ornés que ceux même du château royal, on m'introduisit dans le boudoir de la comtesse parvenue. Elle chiffonnait des lettres avec humeur, et poussait du pied un vase qu'elle venait de briser par suite aussi sans doute de sa mauvaise disposition d'esprit. Cependant, quand elle me vit avec une lettre, son front se dérida; elle prit avec vivacité la missive d'entre mes mains, et je présumai qu'elle lui était gracieuse; car à peine l'eut-elle parcourue, qu'elle me dit: « Mon bel ami, je veux t'emplir les poches de bonnes dragées que m'a apportées ce matin le père Maupeou (c'est ainsi qu'elle appelait le chancelier de ce nom) pour me faire sa cour; et tu donneras de ma part au roi ce beau bouquet de fleurs, en lui disant que je l'ai fait pour lui, et que je me porte bien. » Voila du reste l'unique confidence que j'aie reçue de cette femme montée du plus infime degré de l'échelle sociale sur les marches du trône de France, et qui, vingt ans plus tard, se traînait lâche et suppliante, au milieu de victimes dont le seul exemple aurait dû la grandir, jusqu'à l'échafaud révolutionnaire, construit sur la place même où se dressait naguère la statue de son royal amant.

Madame Dubarry, d'ailleurs, ne fut pas sans avoir d'amères ironies à supporter dans ses jours de prospérité, et toute la cour n'essuya pas la poussière de ses pieds comme le vainqueur de Port-Mahon. En voici une preuve assez piquante, et que je vous demande pardon de vous rappeler si par hasard vous la connaissez. On sait qu'elle n'était pas très difficile sur le choix des expressions, et qu'elle en ramassait beaucoup dans ses premiers souvenirs; il était trop vrai

Digitized by Google

qu'elle était fille d'un commis aux barrières; la chronique ajoutait qu'elle avait fait ses premières armes dans une cuisine. Un soir, jouant aux cartes dans la compagnie du roi et du maréchal de Maillebois, elle vit que la partie était perdue pour elle, et se leva en s'écriant d'un ton fort inaccoutumé, avant elle, à la cour : « Décidément je suis frite ! »

— « Ce n'est pas faute pourtant d'avoir vous-même tenu la poêle pour nous frire, » ajouta sur-le-champ le maréchal.

Il ne se passa rien de bien remarquable pour moi jusqu'à ma sortie des pages. Il me fut donné un brevet de capitaine dans le régiment de la reine-dragons. Avant de prendre mon nouveau poste, je désirai jouir un instant d'une liberté que l'on n'avait pas aux pages, où l'on était fort sévèrement tenu. Je courus le monde; je voulus me faire ici ce qu'on appelle des amis; je les choisis, autant que possible, militaires comme moi, et, de plus que moi, gens d'esprit. Le jeune de Florian, officier au régiment de dragons-Penthièvre, dont l'âme sensible et poétique commençait à se révéler dans quelques pages qu'on ne lisait encore qu'en confidence à la petite cour du château d'Anet, chez le bon duc de Penthièvre; le chevalier de Parny, le poète Bertin, aussi capitaine de cavalerie, et surtout le chevalier de Boufflers, quoiqu'il fût d'un âge plus avancé que le mien, formaient ma société habituelle. Et pour couronner tout cela et ne me rien refuser, je m'étais fait introduire chez l'illustre et spirituel Mancini-Mazarini, duc de Nivernais, où me vint la connaissance du cardinal de Bernis, dont, peu d'années après, je fus le collègue au premier chapitre de la chrétienté. Dirai-je, sans me commettre, que je trouvai un jour assis chez le vieux duc de Nivernais, côte à côte du cardinal-ministre, le célèbre auteur de *la Métromanie*. Tous deux vieillards, ce dernier plus âgé encore, ils se rappelaient l'un à l'autre, en ma présence, un certain dîner auquel ils avaient assisté, il y avait bien long-temps de ça, chez madame de Tencin, morte en 1743. Il s'agissait de faire un académicien. La compagnie était partagée entre le cardinal, alors simple abbé de Bernis, et un autre abbé nommé Gérard, autant

Digitized by Google

qu'il m'en souvienne. L'auteur, qui, selon sa propre expression, *ne fut pas même académicien*, s'était déclaré consolé de tous les fauteuils possibles moyennant une pension de cent pistoles qui venait de lui être accordée; on lui avait demandé auquel des deux candidats il donnerait la préférence, s'il était de l'Académie. — A l'abbé Gérard, ma foi! avait-il répondu. C'est un bon diable!

— Vous ne vous étiez pas aperçu que j'étais à table à deux pas de vous, dit le cardinal, quand ils en furent là de leurs souvenirs. Avouez que vous fûtes passablement pendu quand, sur l'avis d'un voisin charitable, vous vîtes poindre mon nez à l'angle de la table, entre M. de Fontenelle et M. de Montesquieu?

— Avouez aussi, monseigneur, répartit l'autre, que je ne m'en tirai pas mal pour un homme qui ne va pas en cour, quand, me retournant vers vous, je vous dis : « Y pensez-vous, M. l'abbé, de vous mettre sur les rangs pour l'Académie! Vous êtes trop jeune, ce me semble, pour prendre vos invalides. »

— Ah! oui, oui, vous aûtes de l'esprit, c'est dans vos habitudes; mais quand un nouvel avis vous fit voir, à l'autre angle, le père Gérard lui-même, entre d'Argental et Pont-de-Veyle, dites-moi un peu ce que vous imaginâtes pour vous tirer de ce mauvais pas, reprit avec intention le malin cardinal.

— Eh! parbleu, je fis! je fis la grimace à Mme de Tencin, qui avait dressé ce guet-à-pens contre ma vue basse, répondit le poète, qui n'aimait pas qu'on lui rappelât les occasions où il avait eu le dessous en fait de plaisanterie; et pour ne demeurer en reste ni avec elle, ni avec personne, je souhaitai, pour elle et son salut, une oraison du cardinal Dubois, pour le père Gérard bien décidément le fauteuil, et pour vous, monseigneur, trois livres en sortant pour payer votre fiacre. »

Le spirituel cardinal rit beaucoup de ce dernier mot, qui lui remettait en mémoire le temps où un de ces amis lui prêtait les housses de ses mulets pour qu'il s'en fît des dou-

Digitized by Google

vertures; il était gueux à ce point, qu'effectivement lorsqu'on voulait l'avoir à souper quelque part pour son esprit, on lui comptait trois livres pour s'en aller en fiacre.

Ah! c'étaient de souvenirs plus gais et plaisans que les miens qu'on avait à se rappeler alors!

Je vis aussi chez le duc de Nivernais, et ce ne fut certes pas la rencontre qui m'y sourit le plus agréablement, le pédagogue marquis de Mirabeau. Son air orgueilleusement philosophe, cette figure hétéroclite de *l'ami des hommes*, sa démarche, aussi empesée que la dentelle de son volumineux jabot, tout en lui me faisait déjà mal à regarder et me crispait les nerfs. Rien, dès ce temps, ne me paraissait plus fatigant à voir et à entendre que ces publicistes de morale et d'égalité, qui n'en traînent pas moins sur leur face imprudente la morgue, l'insolence, le vice peut-être, en un mot, tout le contraire de ce qu'ils proclament. J'ajouterai, quoique ce ne soit pas très conforme aux principes de la charité chrétienne, que j'ai toujours gardé rancune à ce vilain marquis, pour nous avoir fait par ses sottes rigueurs, un conspirateur de son fils, le trop fameux comte de Mirabeau.

Quant au maître du logis, son éloge est dans son nom. Le duc de Nivernais pouvait avoir alors soixante ans; général d'armée, ambassadeur et pair du royaume, il plaçait son titre de poète fabuliste avant tous les autres. Il disait de l'esprit: « que c'était une sentinelle d'observation capable de tenir Berlin, Londres et Rome en échec. » Aussi fin et délié que l'annonçait son profil de belette, c'était un diplomate qui, pour n'entrer en guerre qu'armé à la légère, n'en poursuivait pas moins à fond et à son avantage les plus lourdes questions. Il avait ce point de ressemblance avec le cardinal de Bernis, qui d'ordinaire séduisait les gens par l'esprit, pour les amener ensuite à l'accomplissement de ses vues par le côté sérieux. On serait tenté de croire que, sauf la loyauté du caractère, ils ont préparé l'école d'un célèbre diplomate d'aujourd'hui, dont j'aurai bientôt et plus d'une fois l'occasion de parler, sans en par trop médire.

Digitized by Google

Je ne me fis pas faute non plus d'être des plaisirs de la vieille cour de Louis XV, que rajeunissait la présence de ses petits-enfans, noble postérité du grand dauphin dont la perte fut si cruelle au monde qu'il couvrait de ses vertus, et si fatale à la France que ces talens peut-être auraient pu retenir au bord du précipice. Depuis long-temps déjà sa fosse s'était refermée au milieu du deuil et des sanglots publics. Le jeune dauphin (depuis l'infortuné Louis XVI) s'était uni à une princesse dont l'âge et la beauté auraient suffi pour excuser en elle le goût des fêtes, si elle ne les avait pas rachetées chaque jour par son inépuisable bienfaisance. La fille de Marie-Thérèse d'Autriche avait ramené les bals et les spectacles, pour ainsi dire oubliés à la cour. Puis était venu le mariage du comte de Provence; puis celui du comte d'Artois, celui du brillant comte d'Artois; c'était une succession de joies, hélas! bientôt passées, dans lesquelles se perdait la vieillesse du roi. Il y avait bien eu quelques interruptions, quelques querelles de prééminence, qui jetèrent un moment froid autour de la belle dauphine de France, et cela parce que l'impératrice Marie-Thérèse avait désiré que Mlle de Lorraine et le prince de Lambesc, ses parens, fussent placés auprès de sa fille, immédiatement après les princes du sang, ce qui avait fort égratigné l'amour-propre des duchesses de Noailles et de Bouillon. Mais toutes ses tracasseries se confondirent dans le plaisir qu'elle eut à recevoir et fêter ses deux belles-sœurs. A l'arrivée de la comtesse de Provence, Marie-Antoinette sorti de ses appartemens, où elle s'était tenue renfermée depuis un an, et reprit la vivacité, la grace et la gaieté dont un moment déjà, à sa propre arrivée, elle avait embelli le palais de Versailles.

J'avais eu l'honneur de monter dans les carrosses du roi et d'accompagner déjà plusieurs fois les princes à la chasse. Présenté tour à tour à chacune des jeunes princesses, il me fut donné de les revoir nombre de fois dans l'année 1772, et de les voir heureuses, ce qui n'est pas le moins doux de mes souvenirs de jeunesse. Ces années 1772 et 1773 furent réellement les deux plus beaux songes de ma vie. Il n'y avait que

Digitized by Google

des fleurs autour de moi, sous mes pieds, partout. Qui aurait pu prévoir, au milieu de cet étourdissement général, qu'elles cachaient tant de sang? qui aurait pu prévoir que toutes ces têtes fraîches et radieuses de pierreries, qui semblaient n'avoir d'autre pensée que la danse, s'en iraient tomber à vingt ans de là, l'une après l'autre, sous le couteau du victimaire du dieu Marat? Au mois de février, toute la famille royale assista à un grand bal dans la salle de spectacles du château de Versailles. Le jeune comte d'Artois s'y faisait remarquer entre tous par le chevaleresque de sa prestance, par l'aimable abandon de ses manières. Il y avait sur ses lèvres un éternel souvenir de prévenance qui semblait dire à tous, mais plus particulièrement aux officiers de son âge : — « Tenez, mon ami, je suis bon, tendez-moi la main. » — Il était revêtu du costume de colonel-général des Suisses, qui lui avait été donné au grand désappointement, disait-on dans le temps, du comte de Provence, également présent à cette fête. Le comte de Provence, renfermé déjà dans des projets que les circonstances l'ont empêché de développer, et qui n'ont jamais été bien éclaircis, portait un front taciturne et méditatif jusqu'au sein des plaisirs; un embonpoint, qui dès-lors devançait son âge, ne lui eût peut-être pas permis d'y prendre une part excessive. Cet esprit de réparties qui, quelques années après, lui procura une certaine célébrité, n'avait point encore jailli de son cerveau. J'en ai souvent conclu qu'il n'avait pas encore eu le temps d'orner sa mémoire du bien d'autrui, sa mémoire prodigieuse lui ayant tenu toujours lieu de ce que d'ordinaire on puise dans son propre fonds... Je n'ai, du reste, jamais douté de l'esprit du prince qui inventa la charte de 1814, qui donna les charges publiques à ses ennemis-nés, et, par compensation, une poignée de main à ses amis d'infortune et d'exil. Mais laissons 1814, et revenons aux fêtes de 1772 et au bal du mois de février. Il peut paraître plaisant de m'entendre parler d'un bal; mais il faut se toujours bien rappeler qu'alors j'étais un jeune capitaine de dragons, et si l'on en rit, n'en rire qu'avec moi.

Digitized by Google

Le bal donc s'ouvrit par un ballet figurant les quatre Saisons et dans lequel la duchesse de Caylus deuxième, la princesse de Montbarrey, la vicomtesse de Mérinville et l'infortunée princesse de Lamballe, firent admirer le charme de leur personne, de leur costume et de leur danse. Ce ballet fut vivement applaudi par la jeune dauphine, qui le redemanda avec instance. Ensuite parut un quadrille de Provençaux et de Provençales, dans lequel je remarquai, entre toutes, la ravissante fille du comte de Polastron. Les décorations de la salle étant changées, la verdure remplaça les pierreries qui, un instant auparavant, serpentaient jusqu'aux cintres, illuminés par des lustres pareillement suspendus à des guirlandes de diamans entremêlés de fleurs. Un château gothique apparut dans le genre des anciens édifices de Flandre. C'était la fête du *mai flamand*, parodié depuis d'une si étrange manière sur toutes nos places publiques, qu'on allait représenter. Le duc d'Orléans, père de l'autre, et grand-père de celui-ci, faisait le seigneur du village voisin, et c'était sur ses terres que le *mai* allait être planté en son honneur et pour lui souhaiter une prolongation d'années que beaucoup, en effet, lui désiraient dans le fond de leur cœur, surtout ceux qui entrevoyaient déjà les naissantes *qualités* de monsieur son fils, lequel remplissait là tout naturellement le rôle de fils du seigneur. C'était, je crois, la comtesse de Lafare qui jouait le rôle de la fille du seigneur, et si elle avait l'air quelque peu fière de sa paternité, une certaine moue de visage disait assez qu'elle était moins satisfaite de sa fraternité de circonstance. La comtesse Diane de Polignac représentait la gouvernante, et le marquis de Vaudreuil, vêtu de noir et dans l'exact accoutrement d'un portrait de Van Dyck ou de Rembrandt, était tout entier livré à son personnage de bourgmestre. Quant aux garçons du village, c'était tout simplement l'élite de la jeune noblesse française. L'entrée se fit par deux pages, portant un faucon sur le poing; puis vint le seigneur, suivi de deux autres pages portant sa rondache et son épée. Le *mai* planté, au bruit des symphonies, par des paysans armés de maillets et de coins, les dames com-

Digitized by Google

mencèrent à figurer autour de mille façons différentes et plus gracieuses les unes que les autres. Il y eut un moment de cette fête qui devint un vrai tumulte de plaisir. Ce fut quand le duc d'Orléans, quoique déjà sur l'âge, se levant avec vivacité de son trône de village, s'en alla d'un pas leste inviter toutes les dames de la cour à se mêler aux jeux. La dauphine saisit le prétexte avec un empressement aussi gracieux que franc, et descendant de la loge dans laquelle elle était en compagnie des Mesdames, ses sœurs, qui suivirent incontinent son exemple, elle vint se joindre à ces représentations de danses pittoresques, sous un magnifique baldaquin de fleurs, que des pages suspendirent en un clin-d'œil sur sa charmante tête. *Les garçons et les filles* formèrent des rondes bruyantes ; aussi bruyantes toutefois qu'elles pouvaient l'être en compagnie de tel choix ; ils en formèrent autour du seigneur, autour du bourgmestre, autour du *mai flamand*, et enfin autour de la jeune dauphine, qui se prit à en rire de manière à communiquer son bonheur et sa gaieté, à nous qui n'avions d'yeux que pour l'admirer... Pauvre Marie-Antoinette !... Elle ne suspendait son rire et ses pas que pour interroger d'un coup d'œil le regard du dauphin, son époux, qui la contemplait et semblait épanoui d'aise de la voir ainsi heureuse et belle entre tant de belles... Pauvre dauphin de France !...

Il y eut en outre plusieurs bals particuliers à la cour, et je n'en manquai pas un seul, que je sache. J'allais régulièrement chaque semaine chez la princesse de Chimay. La duchesse de Luynes en donna un pour celles des dames de la cour qui n'étaient plus dans l'*usage* de danser. Je dis dans l'*usage* : la circonspection et les convenances l'exigent. Ces dames avaient résolu de se divertir et s'ébattre en conseil privé. Je trouvai plaisant, officier presque imberbe et partant sans conséquence, de me faufiler dans le cercle respectable et respecté, entre la jupe de la bonne duchesse de Caylus douairière et celle de la comtesse des Ecotais, qui voulurent bien, les excellentes dames, après cent prières, d'abord rejetées et enfin exaucées, seconder mon innocente ruse et

Digitized by Google

me produire par contrebande sous le costume et les rides empruntées d'un seigneur de 1715, tout récemment revenu des Indes, où on l'avait oublié quelque vingt ans durant. On pense bien que la ruse ne fut pas long-temps tenable, et que si je ne quittai pas le poste, c'est que j'avais su mettre les rieurs de mon côté et m'abriter sous les puissantes ailes de mes introductrices. Toujours est-il que je pus jouir jusqu'au bout de ce spectacle et que je fus admis à prendre part à un quadrille, donnant la main à la comtesse de Pracontal et ayant pour vis-à-vis la marquise de Bassompierre, qui formaient bien, non pas à elles deux, je vous prie, mais chacune de son côté, treize lustres sur-accomplis.

Le 15 août, jour de la fête de Madame, comtesse de Provence, la comtesse de Marsan donna un bal, en l'honneur de cette princesse, dans ses superbes jardins de Montreuil. Tout s'y ressentait des goûts agrestes de la bonne compagnie d'alors, qui avait détrôné l'Olympe au profit de la terre. Ce fut d'abord un jardin illuminé, qui représentait une guinguette avec des tables couvertes de plats. Un bouquet magique de sept pieds s'avança de lui-même vers Madame, au bruit d'une ravissante musique. Après quoi, les personnes de la suite de la princesse, ayant arraché les fleurs attachées au bouquet magique, lui en firent hommage en les jetant à ses pieds, et dansèrent autour des débris du bouquet, qui, s'ouvrant soudain, laissa voir deux célèbres cantatrices dont la voix exalta les graces de Mme de Provence. Ensuite on passa dans une autre partie du jardin, où l'on joua un proverbe à la louange de la maîtresse de céans, et le tout fut terminé par un splendide souper servi aux tables qu'on avait dressées dans les jardins.

Enfin, ces deux belles années de ma vie finirent par des fêtes non moins brillantes que les premières à l'occasion du mariage du jeune comte d'Artois, qui suivit, à un an près, celui du comte de Provence; et ce ne furent pas celles qui me causèrent le moins de joie, car j'avoue qu'un côté faible de ma nature m'a entraîné d'instinct dès ma jeunesse vers le premier de ces princes préférablement au second, et ce

Digitized by Google

n'est pas à l'heure de l'exil du roi Charles X que je nierai ce fait.

Mais pendant que j'en étais là de mes joies, mon père et mon frère avaient d'autres idées sur mon bonheur. Il était tout simplement question d'en revenir, pour mes intérêts et ceux de mon frère, au premier plan formé, dès mon enfance, d'abbayes, de crosse et de mitre, jusqu'à la grande-aumônerie inclusivement : car qui sait où s'arrête l'ambition ? Pour ma part, je déclare que j'en ai été toujours fort dépourvu, et que ce n'était pas de ma faute si l'on songeait à faire autre chose de moi qu'un brave chevalier, servant bien son Dieu, son roi, sa patrie et sa dame, selon les vieux préceptes.

Toutefois, je reçus, après un assez long intervalle depuis ma sortie des pages, l'ordre d'aller rejoindre mon régiment, qui se trouvait alors en Alsace. J'y fus reçu en fils de noble maison, prêt à faire respecter ses titres, aussi bien qu'à défendre les droits du roi de France. La France était en paix, et l'occupation du soldat, après les exercices de rigueur, était de prendre la vie en gaieté et de boire à la santé du prince, et aussi d'espérer un peu le retour de la guerre ; car c'est un vœu qu'en aucun temps n'oublie une armée de Français. Mais je passe, et à dessein, rapidement sur cette trop courte époque de ma vie, dont le souvenir n'aurait d'intérêt que pour moi, et ne m'offre que le tableau de brillantes revues accompagnées de courses à cheval, de chasses et de repas, où ne circulait pas moins légère et retentissante que celle d'un autre ma joie de dix-neuf ans ; car je n'avais encore que dix-neuf ans, quand je reçus, du château natal, une lettre qui m'annonçait la mort de ma mère : mon père me rappelait à cette occasion son désir de me voir enfin entrer dans les ordres.

Je ne sais par quelle sympathique puissance les désirs de mon père ne trouvèrent plus en ce moment d'obstacle en moi. A peine pris-je le temps nécessaire pour qu'on acceptât ma démission et pour traiter de ma compagnie avec mon successeur.

Digitized by Google

Me voilà donc quittant, comme par enchantement, mon habit blanc à revers roses de capitaine de dragons, pour la soutane d'élève prêtre à Saint-Sulpice. Cela se passait au mois de mai 1774, quelques mois après mon arrivée au régiment de la reine-dragons et au moment où s'ouvrait la tombe du roi Louis XV. Mon père avait bien mal choisi son temps pour satisfaire sur moi ses ambitions d'église, et mon parent, l'évêque de***, qui se dépouilla à mon profit de dix mille livres de bénéfices, ne se privait, vous l'avouerez, que de rentes à son insu bien viagères.

II.

Les sulpiciens. — L'abbé de Périgord. — L'abbé Louis. — L'abbé de Pradt.—Pampelone. — L'abbé de Montesquiou. — Un poète. — Le chapitre de Lyon. — M. Malvin de Montazet. — Bernis. — Un chanoine de Saint-Victor de Marseille. — Mort de mon frère. — Voyage à Paris avec le comte de Marnesia. — La duchesse de Kingston. — Le pavillon de Châville. — Encore Pampelone. — Les Martinistes. — Les ballons. — M. Cazotte. — Le comte de La Haga. — Le comte de Provence.

C'était, même alors, quelque chose de si peu commun qu'un officier de dragons se faisant séminariste, que je devins à mon entrée aux sulpiciens l'objet curieux de la maison. Des questions, je dirai même des quolibets assez peu dévots, que ma main se tourmentait parfois de ne pouvoir rappeler à l'ordre, comme je l'eusse fait naguère, pleuvaient autour de moi, et pendant plus d'une année je fus le centre obligé de tous les conciliabules en robes noires qui se tenaient dans les salles du séminaire. Il n'en était pas un qui ne fût avide d'ailleurs de faire la comparaison entre la discipline à laquelle il était soumis, et celle moins différente qu'on ne pense (sauf les points scabreux de la morale, et les coups de sabre au lieu des coups de langue) de la caserne et de l'état militaire. Le

Digitized by Google

premier jour je fus abordé par un tout jeune séminariste de mine railleuse, et qui mettait une certaine coquetterie jusque dans sa robe et sa chevelure cléricale. Il me regarda d'un œil malin, et me tint, d'un ton qui me parut fort dégagé pour son état, une conversation dont le souvenir m'a souvent été précieux pour juger le personnage. Parbleu, monsieur, me dit-il, il faut convenir que vous avez bien mal choisi votre heure, et que celui qui le prendrait au rebours de vous serait beaucoup mieux avisé.

— Comment l'entendez-vous? lui demandai-je.

— Notre règne est passé, mon cher, me répondit-il, et notre soutane est un sarreau qui bientôt ne vaudra pas la cape du dernier mousquetaire venu.

— Mais avec ces idées, qui vous a forcé?... qui vous force encore, monsieur?...

Pendant que j'interrogeais en hésitant, lui, avec un sourire légèrement mêlé d'un dédain que je ne trouvai pas sans tristesse, tenait son regard baissé sur un de ses pieds. Mon œil suivit le sien, et comme j'y trouvais une réponse à ma question...

— Ah! ah! reprit-il en relevant ses yeux qui dévoraient peut-être une larme, l'une des seules qu'il ait dû connaître, vous comprenez maintenant? Cela fait qu'il n'y a plus ici qu'une énigme : c'est vous.

Puis, regardant de nouveau son pied monté sur un talon de deux à trois pouces plus haut que l'autre, avec un rire tant soit peu contraint, il ajouta :

— Vous comprenez maintenant que la chaire du prédicateur sera pour moi le plumage qui cache le pied du paon : maudit pied honteux qui fais clocher mon avenir! continua-t-il encore sur le même ton; heureusement qu'il y a des graces d'état!

J'ai su depuis quelles étaient les graces d'état de M. l'abbé de Périgord.

Les distinctions de famille et de rang subsistaient aussi tenaces que partout ailleurs jusque dans l'intérieur où je

Digitized by Google

m'étais cloîtré. On savait d'avance, à quelques exceptions près, qui s'obtenaient d'ordinaire par d'immenses talens, à qui les grands bénéfices, à qui les prélatures; et l'on se divisait par sociétés selon l'avenir qui vous paraissait réservé. Je me trouvai naturellement en relations intimes avec ce qu'il y avait dans le séminaire d'allié aux plus nobles familles de France, je reçus un sobriquet qui m'est précieux encore, parce que plusieurs, dans leur haute prospérité et dans mes positions les plus fâcheuses, en ont fait depuis et d'eux-mêmes auprès de moi l'ancien anneau d'une nouvelle chaîne d'amitié. Ils m'appelaient: *Ma bonne maison.* Je n'oublierai jamais que c'est par ce surnom que, quarante ans après, un de mes anciens camarades, devenu ministre, commençait une lettre pour me prier d'accepter ses services. L'abbé Louis était, grace à beaucoup d'esprit, à de puissantes recommandations et à une diplomatie anticipée, l'une des exceptions rares dont j'ai parlé, et toujours il traita avec nous d'égal à égal. C'est une justice à rendre à l'abbé Louis, malgré des erreurs que chacun apprécie selon ses opinions, qu'il est peu d'hommes moins oublieux de leurs vieilles amitiés, et mieux disposés à leur tendre la main dans les mauvais jours. Il y a de cela aussi dans l'ancien abbé de Périgord, quoique l'indélébile voix de tout un siècle l'ait marqué à la lettre: *Égoïsme.* Je dirai ailleurs comment j'eus lieu de voir à l'épreuve la mémoire amicale du diplomate qui sortait de s'asseoir au congrès des rois vers l'an 1816. Je n'aurai pas pareil compliment à adresser à M. l'évêque *in partibus* de Malines, qui avait aussi été l'un de mes camarades de séminaire. C'était dès ce temps un caractère mansuade et revêche. Son amour-propre excessif débordait malgré lui, dans nos plus intimes et nos plus innocentes conversations, en paroles âpres et désobligeantes. Son ambition a toujours été trop blessante et contrariante pour le faire demeurer à flot. Chez lui, l'habile courtisan fait seul défaut à l'ambitieux; ses facultés d'ailleurs quoique assez élevées, le laissent toujours fort au-dessous de ses prétentions. J'avais un autre camarade nommé de Pampelone, dont le nom sous

Digitized by Google

la république et sous l'empire n'a pas été sans célébrité. Quoique moins délié dans ses prévisions que l'abbé de Périgord, il s'était mis dans la tête d'implanter, quinze ans avant sa date, la république jusque dans le séminaire. Il trouvait que la soutane n'était plus qu'un *sac à charbon ;* je crois même qu'il avait déjà trouvé pour lui-même le dégoûtant sobriquet de *calotin* ; il avait pris pour bréviaire les œuvres de Voltaire ; il disait déjà « que les prêtres s'en allaient et que les rois les suivraient. » Comme nous n'avions garde de nous croire si près des évènemens qui nous ont surpris, nous trouvions ses idées d'une originalité folle et amusante ; et ses bons mots, qui nous paraissaient bien un peu crus, lui étaient cependant passés pour des licences poétiques. Du reste c'était une ame brûlante et susceptible de sentimens généreux, et plus d'une tête, qui fût tombée depuis sous la hache révolutionnaire, a retrouvé dans le tribun républicain l'ancien camarade de séminaire. On ne s'expliquerait jamais comment avec un tel caractère, un tel homme pouvait se trouver en compagnie de sulpiciens, si l'on ne savait trop bien qu'il est de sacrilèges familles chez lesquelles toute route et tous moyens sont bons pour produire leurs enfans. C'était une fatalité que ce Pampelone. Je m'en aperçus plus tard quand les évènemens qu'il présageait tourbillonnèrent autour de moi. Il me marquait d'avance les catastrophes avec un aplomb que l'évènement ne démentait presque jamais. Entendez-vous Pampelone en soutane et tonsuré, disant gravement, et sans qu'on y prît garde autrement que pour en rire, tant cela paraissait bouffon ; entendez-vous Pampelone disant à des séminaristes de 1775 qu'il comptait bientôt invoquer saint Brutus au lieu de saint Polycarpe, saint Caton au lieu de saint Pantaléon, voir même saint Diogène au lieu de saint Pancrace? C'était une litanie de cinq ou six saints qu'il classait ainsi avec les opposés qu'il leur donnait et qu'il nous débitait vingt fois par jour d'une façon que nous avions l'impardonnable sottise de trouver fort comique. Une fois il lui arriva de ne nous plus donner à tous que douze ans à vivre. Un peu inquiet de ma nature et n'aimant pas

Digitized by Google

trop que l'on me prédît, même en plaisantant, des choses mauvaises :

— Eh ! pourquoi seulement douze ans ? lui demandai-je.

— Je vais t'indiquer trois saints cardinaux qui répondront mieux que moi à ta question, me répartit-il.

— Lesquels ?

— Richelieu, Mazarin et Dubois : le premier pour le sang versé, le second pour l'argent volé, le troisième pour sa chasteté... Mais, m'ajouta-t-il en riant, toi tu n'as rien à craindre, car tu es un bon diable, et tu trouveras toujours un ami dans les mauvais pas. »

Je l'avoue, quoique je ne fusse pas très porté dans ce temps à prêter foi aux paroles de Pampelone, j'eus comme un vertige, mes jambes fléchirent, et je crus déjà sentir la main devenue protectrice de cet homme qui me saisissait par les cheveux pour m'arracher au gouffre sur lequel on m'allait suspendre.

Mais de tous ceux dont ma nouvelle position m'avait fait faire la connaissance, le jeune de Montesquiou-Fezensac est celui dont le souvenir m'est demeuré le plus doux et le plus précieux. Une merveilleuse finesse d'esprit, un rare aplomb, une captivante facilité d'expression, un tact qu'aucun détour n'avait la puissance de déconcerter, présageaient déjà en lui l'homme d'état et l'habile ministre; il était le seul d'entre nous dont l'abbé de Périgord, quoiqu'ils fussent fort liés ensemble, redoutât le sang-froid égal au sien propre et le ton d'innocente malice qui souriait d'une manière si naïve sur ses lèvres amincies; il disait à ce dernier (l'abbé de Périgord) que s'il était, lui Montesquiou, le conclave, il le ferait pape, pour qu'il eût intérêt à soutenir l'église et ses amis; il avait la malicieuse habitude, au milieu de ce feu perpétuellement roulant d'esprit auquel le séminaire était devenu si singulièrement en proie, de marmotter en se promenant devant nos conciliabules peu orthodoxes : « *Beati, beati sapientes et pauperes spiritu quoniam regnum cœlorum est eis !* » Ce fut à ce propos que Louis, autant que je puis me le rappeler, lui répondit une fois en feignant aussi

Digitized by Google

de marmotter à son passage : « *Beati, beati sapientes*, si tu veux, *sed non pauperes spiritu, quoniam regnum terrarum non est eis.* »

Le temps que j'ai passé au séminaire des sulpiciens ne m'a pas laissé d'autres souvenirs qui me soient particuliers et qui me semblent mériter la peine d'être comptés. Je crois seulement me rappeler encore, mais confusément, que passant un jour dans la galerie qui conduisait à l'appartement de M. l'archevêque de Paris Christophe de Beaumont, chez lequel j'allais dîner selon l'invitation que l'on en faisait alternativement chaque semaine à ceux d'entre nous le plus haut placés par la naissance ou par le mérite, je fus heurté dans mon chemin par un jeune homme vivement préoccupé, dont la physionomie était plus remarquable par son expression de souffrance et d'exaltation mentale que par la noblesse des traits. A quelque temps de là je crus entrevoir que cette figure dont ma mémoire avait à peine gardé la trace, avait peut-être été celle de l'infortuné poète Gilbert, dont la mort déplorable légua un si triste souvenir à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Il n'y avait pas six mois que j'avais quitté le séminaire que déjà j'étais pourvu de plus de dix-huit mille livres de bénéfices annuels. Certes, si des sommes si subitement acquises n'avaient été destinées qu'à satisfaire les caprices du riche et de l'heureux selon le monde, c'eût été un désolant et bien injuste partage; mais, si plusieurs faisaient un vaniteux et peu digne usage de leurs biens, beaucoup croyaient que sur ce large lot, les misères et les souffrances du grabat avaient un droit aussi imprescriptible qu'étendu, et j'ose le dire, sans qu'on puisse aujourd'hui m'en taxer d'orgueil, c'est ainsi que j'ai toujours continué à l'entendre avec le plus grand nombre.

Me trouvant un jour dans la société de l'aimable et toujours spirituel cardinal de Bernis, qui avait été promu au canonicat, noble entre tous, de l'église Saint-Jean de Lyon, comme on parlait avec beaucoup d'enthousiasme de ce glorieux chapitre dont les rois de France tenaient à honneur de faire partie, et qui exigeait de si longues et irréfragables preuves

Digitized by Google

de noblesse, que des fils de princes, de ducs et pairs du royaume n'avaient pu, malgré leurs efforts, être admis dans son sein, l'idée me vint d'oser porter jusque-là ma jeune ambition, et j'en touchai deux mots sur-le-champ à M. de Bernis et au comte de Lezay-Marnesia, également membre de ce chapitre. J'ose dire que mon nom pouvait le disputer à la plus ancienne noblesse de France. Aussi le résultat de ma question fut-il adopté par ces messieurs, non-seulement comme une chose possible, mais comme un succès certain. Ma tête s'exalta. Je courus chez Cherin, le généalogiste de la cour, j'écrivis à ma famille; en quelques jours j'avais rassemblé mes titres, et un mois s'était à peine passé depuis mon entretien avec MM. les comtes de Bernis et Marnesia, que déjà j'étais à Lyon, résolu d'y attendre la première vacance dans le chapitre. Les vieillards y étaient plus nombreux que les jeunes gens. L'un d'eux mourut; j'eus à lutter contre deux candidats, mais je l'emportai par une ancienneté plus que suffisante de noblesse. Je pus donc réunir à mon titre de comte de *** celui tant envié de comte de Lyon. Ce fut un beau jour dans ma vie, que celui où je m'assis pour la première fois dans une stalle cramoisie de velours du splendide chœur de l'église primatiale des Gaules, revêtu de la soutane de soie et d'hermine, et portant à mon cou, suspendue à un large ruban rouge, légèrement bordé d'azur, la grand'croix d'émail et d'or, à couronne de comte, d'un chapitre qui semblait refléter sur moi en ce moment toute la majesté des illustres noms dont il s'était entouré. Après la première cérémonie de mon installation, il y eut, en mon honneur, le dîner d'usage chez le vénérable doyen du chapitre, M. de Castellas; l'archevêque comte de Lyon, M. Malvin de Montazet, y assista en compagnie de tous ses collègues et les miens. C'était un personnage d'un rare esprit et d'un puissant savoir que cet illustre prélat, une noble et énergique tête d'archevêque, et qui rappelait, par certaines poses, la sublime face du grand Bossuet, dont il était le plus zélé admirateur. Son frère, ambassadeur à Vienne, que j'ai eu deux fois l'occasion de voir, était un personnage aussi re-

Digitized by Google

commandable par sa haute intelligence des affaires que par son désintéressement. Il avait refusé le riche traitement de ses importantes fonctions, alléguant que c'était déjà un assez magnifique honneur de représenter son roi sans qu'on se fît payer pour cela.

La gloire n'était pas tout ce que m'apportait mon noble canonicat : un bénéfice, qui devenait plus important à mesure que l'on prenait de l'ancienneté, y était attaché. Chaque comte de Lyon possédait, dans un rayon de quatre à cinq lieues autour de la ville, une charmante habitation; on avait coutume d'y aller passer les beaux jours et l'on s'invitait réciproquement à des réunions toujours agréables et désirées. Pourrais-je oublier jamais ces heures délicieuses que j'ai goûtées dans la *villa*, belle entre toutes, du cardinal de Bernis! L'âge n'avait rien affaibli des étincelantes saillies, de l'entraînante vivacité, de ce personnage à la fois poète distingué, haut diplomate et prélat éloquent. Homme de salon, et homme d'esprit avant tout, jamais la repartie ne le trouvait en défaut. Il était malin dans la conversation, mais sa malice incisive était en même temps si pleine de grace et soutenue par un tel air d'innocence et de bon ton, que réellement on aurait été presque tenté, pour en jouir soi-même, de lui fournir l'occasion de la renouveler. Quand il ne parlait plus, on l'écoutait encore, et chacune de ses paroles faisait date dans la mémoire. On peut avoir beaucoup d'esprit à présent, mais assurément on n'a plus celui-là, qui en valait bien un autre. Je ne sache guère qu'un personnage, l'aimable abbé de Feletz, qui ait perpétué au milieu de la lourde société actuelle ce délicieux esprit d'à-propos, d'exquise compagnie, de ravissante causerie qui distinguait les Nivernis, les Bernis, les Boufflers. Hors de la politique aujourd'hui, vous n'avez plus qu'à vous regarder le blanc des yeux sans mot dire, ou à vous élancer autour d'une table de bouillote ou d'écarté; il ne reste à la société que l'organe de la tribune, elle a perdu celui du savoir-vivre et de l'amabilité. Qu'y a-t-on gagné? Un peu plus de mauvais sang et beaucoup d'ennui.

Digitized by Google

Je venais d'être nommé à un vicariat-général purement honoraire, qui me présageait une prochaine prélature ; je commençais à m'accoutumer à la nouvelle vie que je m'étais faite, et je me dédommageais du fracas des plaisirs militaires dans le continuel ensemble d'une société douce et aimable, lorsqu'une catastrophe inattendue, la mort de celui-là même auquel je m'étais sacrifié, de mon frère en un mot, vint me réveiller en sursaut et me frapper au cœur d'un coup que je ne devais jamais oublier. Il est des maux qu'on ne raconte pas. Je perdis mon père deux mois après. Tous les motifs qui m'avaient engagé dans l'état ecclésiastique disparaissaient donc subitement. Il me vint bien quelques dures et amères pensées ; mais dès ce jour, comme plus tard, j'eus le courage et la probité de les chasser loin de moi.

L'année suivante, toujours préoccupé de cette perte cruelle qui pour moi se renouvelait à chaque heure du jour, je fis un voyage à Paris. Là, cherchant toutes les occasions de me distraire, on m'introduisit dans plusieurs sociétés réputées pour leur charme et leur singularité, et j'allai au délicieux château de Sainte-Assise, où la belle et aventureuse duchesse de Kingston tenait alors une petite cour de talens et d'originalités. Elle y avait attiré les débris de la philosophie encyclopédiste, si près d'être suivie par celle qui mit les actions à la place des paroles. Femme qui avait besoin d'être forte à tous les degrés, la maîtresse de céans n'avait pas trop de tout ce bruit de voix fatalistes, anti-religieuses, novatrices et dévergondées, pour s'étourdir sur son propre compte. On sait qu'elle avait d'abord épousé le comte de Bristol dont elle s'était promptement dégoûtée, et qu'à l'aide d'un divorce illégal et à peine consenti mutuellement, elle épousa bientôt le riche duc de Kingston, qui mourut peu de temps après en lui léguant une immense fortune. Elle était allée en Russie à la cour de Catherine, qui la traita, à cause de sa beauté, de son esprit et de ses inépuisables richesses, presqu'à l'égal des têtes couronnées ; elle donna, en passant par Varsovie, une fête si magnifique au prince de Radzivill, que la rappeler serait véritablement surpasser les contes de fée, et qu'on

Digitized by Google

aurait peine à croire à cette profusion de délices inventées par une imagination capricieuse et exaltée. Qu'il me suffise de dire que, durant quarante-huit heures, Varsovie n'eut pas de nuit, tant il fut répandu dans l'espace de soleil lumineux ; des musiques variés et perpétuelles semblaient sortir de tous les coins du sol, de toutes les ondulations du fleuve, tandis que la duchesse et le prince, suivis de trois cents gondoles enflammées, étaient eux-mêmes montés sur un pont flottant dont les voiles d'un tissu broché d'or et dont les cordages d'argent scintillaient comme des étoiles sous les verres étincelans de couleurs et de feux qui les illuminaient de toutes parts. Poursuivant le cours de son étourdissante existence, la duchesse était venue chercher de nouveaux triomphes et de nouvelles magies au milieu des Italiens, lorsqu'elle avait appris tout à coup qu'elle était attaquée dans sa fortune par les héritiers frustrés du duc de Kingston, qui l'accusaient de bigamie et la mandaient devant ses juges, les pairs d'Angleterre. A cette nouvelle la duchesse était accourue à Marseille où demeurait un banquier qu'elle avait fait dépositaire d'une grande partie de ses capitaux. Elle les lui redemande ; celui-ci, se fondant sur des avis qu'il a reçus sur la position de la duchesse, refuse ; elle insiste, et tirant un pistolet de son sein, elle saisit cet homme aux cheveux, et lui déclare qu'elle va le tuer, s'il ne lui remet fidèlement le dépôt qu'elle lui a confié. Le banquier cède enfin épouvanté de tant de caractère et d'audace de la part d'une femme de vingt-sept ans à peine. La duchesse, qui craignait plus encore pour sa fortune que pour sa réputation, s'était transportée en toute hâte devant ses juges. Elle voulut elle-même plaider sa cause et finit par ranger tous les auditeurs de son côté ; mais les juges, un instant éblouis et déconcertés eux-mêmes par tant de force réunie à tant de beauté, n'avait pu se dispenser pourtant de la condamner comme bigame aux flétrissures que porte la loi anglaise, en lui laissant toutefois les bénéfices entiers du testament du duc. Victorieuse sur le point auquel elle tenait le plus, elle avait invoqué les priviléges de son rang qui soustrait les pairs et pairesses d'Angle-

Digitized by Google

terre aux peines infamantes, et elle était subitement retournée en France, non sans avoir dit à ses domestiques qui lui demandaient, après avoir entendu l'arrêt, de quel nom ils devaient l'appeler désormais : « Appelez-moi duchesse de Kingston, misérables, ou je vous brûle la cervelle à tous ! »

Je fus aussi présenté au pavillon de Châville, chez la comtesse de Tessé. On peut dire que c'était là un des lieux où la noblesse de France travaillait avec le plus de rouerie et d'activité à sa propre ruine. Le pavillon de Châville, qui cependant venait d'être donné, en témoignage d'amitié, par la reine Marie-Antoinette, à l'une de ses premières dames d'honneur, était devenu le centre d'une opposition occulte et mesquine contre la reine elle-même. Nulle part on ne la calomniait avec plus de demi-paroles dangereuses, et nulle part on ne préparait plus de taquineries raffinées contre ses volontés. Cependant la comtesse de Tessé dans l'occasion ne négligeait pas les obsessions et les petites flatteries en face de cette princesse. On la voyait tous les dimanches à la chapelle de Versailles, apportant et servant des friandises à un charmant petit chien blanc que la reine affectionnait. La reine, qui était la bonté même et qui croyait découvrir dans les plus légères intentions une preuve qu'on désirait lui être agréable, accordait toujours de nouvelles faveurs. C'est ainsi que Mme de Tessé avait eu les honneurs du tabouret qu'elle jalousait depuis long-temps. Mais rien n'y faisait : la bonne ame prenait toujours, et toujours s'en allait médire à l'aise au pavillon de Châville pour se dédommager de ses contraintes instantanées au château de Versailles. La comtesse, disait-on, avait été jolie à ravir jusqu'à l'âge de seize ans; mais la petite vérole avait laissé les plus horribles traces sur cette figure devenue amère et sarcastique à force de regrets et d'impuissance de plaire désormais par la beauté. Elle avait beaucoup d'esprit, elle l'employa à la malice. Chaque jour elle combinait un moyen nouveau de tourmenter quelqu'un, les personnes belles et entourées d'hommages surtout. M. le comte de Saint-Priest ne l'aidait pas trop mal dans ses calcule et médisances. Je me rappelle qu'elle avait fait venir

Digitized by Google

tout exprès d'Auvergne un petit bonhomme appelé de Blangy pour le dresser à ses ruses de guerre clandestine. Les fauteuils et les siéges ne faisaient pas comme aujourd'hui dans les appartemens, tapisserie sur tapisserie, de sorte qu'il y avait toujours, même lorsqu'on était assis, un espace régulier autour duquel on pouvait circuler entre les sièges et les lambris. Cet espace était d'ordinaire l'arène abandonnée aux malices du petit de Blangy, qui venait emprunter à l'oreille le mot de la comtesse. Un soir qu'on était ainsi rangé, la princesse de Lamballe étant présente, Mme de Tessé, qui en voulait beaucoup à celle-ci du pas que la reine avait dónné à sa surintendante sur les autres dames de son palais, dit quelques paroles bas à l'oreille de Blangy, et celui-ci s'approchant bientôt de la princesse d'un air tout innocent, les lui répéta comme en confidence et comme si on ne les lui avait pas soufflées. La princesse de Lamballe, rougit, pâlit et s'évanouit à moitié.

— Qu'a donc, qu'a donc cette bonne princesse? demanda aussitôt d'un air inquiet la comtesse de Tessé elle-même se montrant plus empressée que personne à la secourir. Mais qu'a-t-elle donc? voyez comme elle souffre, la pauvre enfant!

— Je ne sais pas, moi, ce qu'elle a, dit alors Blangy, sur un signe d'intelligence de la comtesse; j'ai seulement raconté à madame la princesse sans y penser que le bruit et que le duc de *** (la princesse était soupçonnée d'avoir un secret penchant pour lui) venait d'être tué en duel, et ce n'est certainement pas lui qui...

Blangy s'arrêta.

Alors un malin sourire, qui fit triompher Mme de Tessé, erra sur toutes ces lèvres de femmes, et lorsque la princesse, revenue de son évanouissement, prit la fuite loin des regards investigateurs qui se dirigeaient sur elle, la comtesse dit avec une feinte naïveté :

— Mon Dieu, voyez un peu comme tout se découvre!

Du reste il n'y avait pas eu plus de mort que de duel.

Ah! que de poignans regrets on se préparait ainsi pour le

Digitized by Google

funèbre jour où la tête de la belle et malheureuse princesse fut portée sanglante au bout d'une pique! Sans doute, ils ne présageaient guère, les opposans du pavillon de Châville, que leurs sarcasmes arrivaient jusqu'aux oreilles du peuple, qui s'en réjouissait; sans doute ils ne s'imaginaient pas faire autre chose qu'une guerre de courtisans à laquelle les gens de haute compagnie auraient seuls le droit de se mêler; mais c'est de leur imprévoyance même et de leur aveuglement qu'ils sont coupables. Ils divisaient quand tout devait se resserrer autour du trône; ils avivaient les jalousies quand elles devaient toutes se confondre dans l'idée du salut commun. Les insensés! ils devaient presque tous expier leur faute, de leur propre tête! Ce sont eux qui ont pris un misérable plaisir à alimenter de leurs propos la déplorable affaire connue sous le nom *du collier*. Ce sont eux qui, par leurs paroles à double entente, n'ont pas eu honte de souiller la majesté du trône de soupçons si bas, qu'ils n'auraient pu même en atteindre le premier degré dans une tout autre époque. Pour moi, je n'ose relever davantage leurs sourdes calomnies, de peur de salir rien que par le souvenir du mensonge des noms qui sont pour moi à tout jamais trop augustes et trop saints.

Le hasard me fit rencontrer dans ce voyage mon ex-séminariste républicain Pampelone; il avait eu connaissance de ma dignité de comte du chapitre de Lyon; il m'aborda en continuant son rôle, et me félicitant :

— Je te fais mon compliment, me dit-il, te voilà deux fois comte; ce n'est ma foi pas trop par le temps qui court, pour peu qu'on y tienne; sois-le encore trois ou quatre fois de plus si tu peux, je t'y engage, car le temps presse.

Ce fut lui qui me mena dans une société de ces célèbres illuminés, connus sous le nom de martinistes; j'y vis Saint-Martin leur maître, qui lui-même tenait sa prétendue science occulte du juif portugais Martinez de Pasquali; j'y vis aussi Cazotte, à la fois homme d'esprit et visionnaire de conscience, à force de sensibilité et d'imagination. Pampelone feignit de vouloir se faire initier pour se moquer d'eux plus à l'aise. Les doctrines de ces illuminés, n'étaient autre chose que la ridicule

Digitized by Google

et sacrilége Cabale des Juifs ; seulement Saint-Martin, enchérissant sur son maître, y avait mêlé du mysticisme chrétien. Cazotte faisait école à part au milieu des martinistes; il se croyait non-seulement le don des visions présentes, mais encore le don de visions à venir, le don de prophétie et le pouvoir de chasser les démons. J'ai connu depuis son fils, dont le caractère se déploya si noble et si pur auprès de l'échafaud de son père, et j'ai pu me convaincre, par les convictions qu'il lui a léguées, de ce que peut l'imagination même sur des esprits doués d'ailleurs de hautes facultés. M. Cazotte fils, qui, il y a peu d'années encore, était bibliothécaire à Versailles, croyait sincèrement en y allant les sentimens les plus religieux, qu'il tenait de son père la puissance de la vision et de l'exorcisme, et sans cesse on le voyait, en vous abordant et avant de recevoir vos paroles, faire un signe de main pour éloigner de lui l'esprit impur de vos lèvres.

Au moment où je retournai à Lyon, il se manifestait d'un bout à l'autre de la France une manie pour les ballons récemment inventés, telle qu'on n'en a jamais vu depuis. C'était à qui s'élèverait dans l'air ; il n'était pas une ville un peu importante qui n'eût son ballon; partout on en trouvait d'accrochés aux arbres, aux toitures des maisons. M. de Lafayette faisait détacher ainsi du sommet d'un grand chêne, aux environs de sa demeure, le prince d'Hénin et sa compagnie qui y étaient demeurés suspendus plus d'une heure entre la vie et la mort; le prince de Beauveau était ressaisi par des pêcheurs au milieu de la Marne, au moment où il allait faire, avec sa frêle nacelle aérienne, un périlleux plongeon. J'arrivai à Lyon lorsque le roi de Suède Gustave-Adolphe, sous l'incognito de Comte de La Haga, manquait lui-même de périr dans une de ses excursions en plein vent. Plût au ciel que, vers ce temps, la France se fût enrôlée de la sorte, et sans encombre, vers des régions meilleures!

Gustave-Adolphe accepta une invitation d'abord chez M. l'archevêque, ensuite chez le doyen de messieurs les comtes, et j'eus l'honneur de dîner ces deux fois avec lui et

Digitized by Google

d'apprécier tout ce qu'il y avait de loyauté, de franchise, de noblesse d'ame et de courage dans ce prince, qui venait offrir à la royauté de France une alliance si désintéressée et dont on ne tint pas assez de compte.

Quelque temps après j'eus pareillement l'honneur de m'asseoir à la même table que M. le comte de Provence. Je ne saurais dire que je trouvai en lui cette franchise que j'avais tant aimée dans le roi de Suède. Le comte de Provence était un peu comme Mme de Tessé, et de plus il se donnait des airs d'esprit-fort et de mesquine philosophie. Il ne reprenait la dignité de son rang que dans les circonstances désespérées; alors on aimait à retrouver le fils de France, le descendant de Louis-le-Grand; mais dans les positions qui lui paraissaient ordinaires, il se laissait aller à des paroles que sa manie de joûter au plus fin et au plus spirituel rendait aussi dangereuses que mordantes. L'homme d'esprit oubliait souvent chez lui le frère du roi. C'est à la postérité de dire si Louis XVIII a suffisamment racheté le comte de Provence.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

A PROPOS

D'UN POÈTE QUI S'EN VA.

I.

Où vas-tu maintenant, où t'en vas-tu, poète ?
Où penses-tu trouver un ciel calme et serein
Pour abriter le soir ton pauvre front chagrin ?
A quel désert sans homme, à quel flot sans tempête
Confieras-tu ta pâle tête,
O jeune pélerin ?

Inquiet et traînant après toi ta blessure,
Dont nul pouvoir humain ne te peut plus guérir,
Pourquoi sous d'autres cieux t'essayer à souffrir,
Quand tu sais que Dieu fit à chaque créature
Sa part d'angoisse et de torture,
Avant que de mourir ?

Digitized by Google

A quoi bon t'exiler pour un lointain voyage,
Poète? Aux bords des mers pourquoi toujours t'asseoir ?
Lorsque tu pars ainsi, sait-on si quelque soir
L'ami qui te suivra de l'œil jusqu'au rivage
Ne t'attendra pas sur la plage,
Sans jamais t'y revoir?

Tu n'as pas été fait pour rester sur la terre.
Toute vibrante encor des hymnes du saint lieu,
Ta lèvre a retenu quelque chose de Dieu;
Et quand ta voix prélude à son chant solitaire,
Dieu doit ceindre ton front austère
D'une trace de feu.

Moi, j'ai souvent des jours où la douleur me lasse :
Combien j'ai souhaité de te voir ces jours-là!
Mais jamais jusqu'à moi ton œil n'étincela;
Jamais, en te montrant de loin, lorsque je passe,
Nul n'a pu me dire à voix basse :
« Regarde! le voilà. »

Mystérieux et plein d'une étrange musique,
— Comme le voyageur en entend quelquefois,
Le soir, quand le vent siffle et court dans les grands bois, —
Tu n'es encor pour moi que la harpe éolique
Dont un pâtre mélancolique
Ne connaît que la voix.

Eh! qu'importe, pourvu que le pâtre fidèle
S'enivre à cette voix et l'écoute à genoux?
Je ne sais pas, le jour où tu vins parmi nous,
Quel démon ou quel Dieu t'abrita de son aile;
Mais je sais que ton ame est belle,
Et que tes chants sont doux!

Digitized by Google

II.

Poète, j'ai vu dans tes pages
Briller de gracieux visages,
Étinceler des yeux d'azur ;
J'ai vu tes magiques pensées
Par des pleurs d'amour arrosées
S'épanouir sur un front pur.
Poète, puisque ta parole
Sèche les larmes et console
Ceux que Dieu ne consolait pas ;
Ta puissance doit être étrange,
Mais sans doute ailleurs qu'ici bas.....
Poète, n'es-tu pas un ange ?

Non ! non ! car tu souffres aussi ;
Car ton œil noir est obscurci
Par des flots de larmes humaines ;
Car tes frêles petits pieds blancs
Rougissent de sillons sanglans
Les chemins où tu te promènes.
Non ! non ! car tu sens chaque jour,
Avec de longs soupirs d'amour,
S'éteindre et s'en aller ton ame.
La main de l'homme a renversé
Tous les rêves qui t'ont bercé.
Tu souffres tant ! — N'es-tu pas femme ?

Non ! non ! Poète, car tu vois
La foule, insolente harpie,
Te salir d'infâmes abois.
Non ! car la populace impie
Veut que toute grandeur s'expie,
Et que tout juste monte en croix.
Ils ont de couronnes d'épines
Déchiré tes tempes divines,

Digitized by Google

Et marqué d'un signe fatal
Ton sublime front de prophète.
Oh! puisqu'ils t'ont fait tant de mal,
N'es-tu pas Dieu, pauvre poète?

Non! mais poète seulement,
Poète plein d'enivrement,
Poète qui pleure et qui prie;
Brin d'herbe en ce monde oublié;
Faible roseau toujours plié
Pour l'extase et la rêverie;
Pélerin dont les jours entiers
Se passent dans les verts sentiers
A poursuivre sa longue route,
Jusqu'à ce qu'il soit arrivé
A ce but ardemment rêvé
Qu'il touchera bientôt sans doute!

III.

Et moi qui te voulais empêcher de partir,
Poète harmonieux, né pour être martyr,
Comme tout ce qui naît poète dans ce monde!
Et moi qui te disais que la mer est profonde,
Les rivages peu sûrs, et les chemins semés
De bandits, ne croyant à rien et bien armés!
Comme s'il n'était pas mille fois préférable
De s'engloutir vivant sous une mer de sable,
Plutôt que de se voir disséquer lâchement
Par ce peuple de sots, qui se parjure et ment
Pour quelques pièces d'or, et n'a d'autre science
Que de changer d'habit moins que de conscience,
Illustre et noble amas de tous ces beaux esprits
Qui sont, pour le moment, tes grands hommes, Paris!
Tu le vois bien, poète, il faut que tu t'en ailles;
Car si tu ne veux pas te descendre à leurs tailles;
Ils te lapideront. — Oh! va-t'en! oh! va-t'en!

Digitized by Google

L'oiseau chante, la fleur s'entr'ouvre, Dieu t'attend
Pour te montrer du doigt, loin des foules stupides,
La route qui conduit aux saintes Thébaïdes.
Venez donc, Valentine, et Ralph, et vous, André,
Faible enfant; Stenio, mon poète sacré;
Geneviève, la fleur que l'amour fane et penche;
Jacques; Indiana, cette belle ame blanche;
Et Trenmor, que le bagne un matin vomissait,
Épuré comme l'or qu'on arrache au creuset;
Levez-vous! Il s'en va mon poète et le vôtre,
Emplissant jusqu'au bout sa mission d'apôtre;
Rêveur mélodieux, qui suspend aux buissons
Ses larmes, son espoir, sa vie et ses chansons;
Il s'en va, tour à tour, artiste, anachorète,
Philosophe, amoureux... — jusqu'à ce qu'il s'arrête,
Triste et las, et vous dise, un matin: Retournons,
O mes enfans chéris, au ciel d'où nous venons!

Puisque tu pars, adieu! Moi, pauvre ame inconnue
Dont nul ne saluera le nom, je te salue,
Poète bien-aimé! — Lorsque, sur le penchant
De quelque mont lointain, tu rediras ton chant;
Lorsque, dans le repos de tes chastes retraites,
Tu fumeras le soir les blondes cigarettes;
J'écouterai, pensif, pour savoir si le vent
Ne m'apportera pas, un jour, en arrivant,
Un de ces cris d'amour, un de ces pleurs de femme
Que tu laisses parfois échapper de ton ame.
Et si, de jour en jour, la brise jusqu'à moi
Vient des bords éloignés sans me parler de toi;
Ou si la foule, avec ses cris de laquais ivres,
M'intercepte tes chants...—Je relirai tes livres!

Septembre 1835.

Amédée Gratiot.

Digitized by Google

COLONIES FRANÇAISES.

DE L'ESCLAVAGE ET DE L'ÉMANCIPATION.

PREMIER ARTICLE.

I.

Les colonies françaises des Antilles et de la mer des Indes sont arrivées au moment d'une grande révolution intérieure, c'est-à-dire à l'émancipation complète et systématique des noirs, et par conséquent, sous peine de mort, à l'essai du travail libre. Nous disons que ce moment est arrivé, et il y a à cela trois raisons; la première, c'est que l'esprit public s'est déclaré en France, et d'une manière irrésistible, contre l'esclavage; la seconde, c'est que la fermentation sourde des nègres libres et la lutte flagrante des hommes de couleur fait des colonies une mine toujours près de sauter; la

Digitized by Google

troisième, c'est que les colons sont parfaitement pénétré des ce que leur situation a d'intolérable; et, émancipation pour émancipation, ils en demandent tout les premiers une paisible, régulière et légale, plutôt que d'en attendre une tumultueuse, révolutionnaire et sanglante. Voilà donc qui est une chose claire; les colonies sont à la veille d'une entière et radicale réorganisation; les hommes de couleur la demandent, les colons l'accordent, la métropole la reglera. Le principe a triomphé; ce n'est plus qu'une affaire de temps.

Ainsi, les colonies françaises vont subir une révolution, et c'est la France qui en arrêtera les bases. Quand nous disons la France, cela signifie la chambre des députés. Tout d'abord, une pareille mission de la chambre a quelque chose qui frappe, premièrement parce qu'elle assume toutes les suites de la révolution d'un pays, secondement parce qu'elle n'a point sur les matières à régler cette expérience pratique qui éteint le feu des théories trop ardentes, et qui fait taire l'imagination pour laisser parler la réalité. Lorsque des députés de la diète polonaise allèrent trouver Jean-Jacques pour lui demander une constitution, le grand homme leur répondit qu'il ne pouvait rien entreprendre sans avoir une connaissance parfaite de leur pays, de ses lois, de ses traditions, de ses mœurs, de ses usages, de ses préjugés; plusieurs années se passèrent avant qu'il pût réunir ces matériaux, et la mort le surprit comme il venait de finir non pas une constitution, mais quelques réflexions préliminaires. Rousseau demandait des années pour bien connaître un petit royaume d'Europe; combien de séances demandera la chambre pour connaître quatre ou cinq petits royaumes du golfe du Mexique ou de la mer des Indes? En pareil cas, la Convention n'était jamais embarrassée; elle décrétait les lois de Minos.

Ce n'est pas certes qu'il entre le moins du monde dans notre pensée d'attribuer à notre chambre des députés l'érudition boiteuse des comités législatifs de la Convention, encore moins sa fièvre démagogique et sa pente révolution-

Digitized by Google

naire ; néanmoins, indépendamment de l'ignorance bien pardonnable où elle est des choses coloniales, il y a d'enraciné dans son sein des préjugés de libéralisme que nous ne voulons pas condamner absolument, mais qui ont le grand tort d'être des préjugés, c'est-à-dire des partis pris sans réflexion, chose qui ne va guère à ceux qui délibèrent. Pour parler d'abord de l'ignorance des choses d'outre-mer, elle passe tout ce qu'on peut dire. La plupart de ces bons et loyaux pères de famille du centre et les autres ne connaissent des colonies que *Robinson Crusoë*, et Vendredi leur résume fidèlement toute la situation de la race nègre. Les plus lettrés y ont ajouté *Paul et Virginie*. Pour ces braves législateurs, un planteur est un homme extraordinaire, qui se résume principalement en trois choses, un fouet, des breloques d'or et un parasol; le fouet signifiant sa cruauté, les breloques sa toute-puissance, le parasol la rigueur de son climat. Ce que nous disons là des dignes propriétaires et maîtres de forges des centres, nous en faisons grace aux plus brillans parleurs, parce que nous le voulons bien; car le fait est qu'à de très rares exceptions près, les députés se recommandent par d'autres titres que par leurs notions transatlantiques. A ceux qui seraient tentés de crier à l'exagération, nous leur rappelerons ceci, un fait curieux. Dans le cours de la discussion sur le budjet de la marine et des colonies, il y a quatre ans, un député, entendant parler d'un *libre de savane*, eut l'idée de demander ce que c'était. Le président regarda l'assemblée, l'assemblée regarda le président, le député regarda tout le monde, et personne ne dit mot. Dans cette conjoncture, M. Sébastiani se risqua. Il répondit, à peu près en ce style, qu'un *libre de savane*, c'était un nègre infortuné que la barbarie des colons parquait sur une vaste pelouse, exposé au soleil dévorant des tropiques, sans eau, sans ombrage, et recevant chaque jour quelques chétifs alimens, pour l'empêcher de mourir dans cette prison nouvelle. La chambre trouva cette explication parfaite, et se récria vivement contre la cruauté des colons. En ce moment, l'abolition de l'esclavage eût été votée du bonnet. Or, voici ce qu'il manquait à l'explication;

Digitized by Google

peu de chose, en vérité. Il y manquait de dire que les réglemens coloniaux accordent aux maîtres la facilité d'affranchir les esclaves selon leur gré, à la condition néanmoins d'en obtenir l'autorisation de la part du gouvernement. Comme cette autorisation ne se refuse jamais, en général les maîtres qui veulent affranchir affranchissent, en attendant l'autorisation, qui arrive après quelques délais. Eh bien! le nègre qui jouit de cette liberté conditionnelle et provisoire s'appelle, dans la langue des colonies, *un libre de savane*. C'eût été un peu moins poétique que l'explication de M. Sébastiani, et une pareille réponse n'eût peut-être pas fait son auteur ministre des colonies; mais c'eût été beaucoup plus vrai; et quand on fait des lois sur un pays, l'exactitude des renseignemens ne gâte rien.

Les préjugés libéraux de la chambre ne sont, vis-à-vis des colonies, ni moins grands, ni moins funestes. La préoccupation la plus difficile à vaincre, pour elle, c'est d'oublier qu'elle est de France, et que les colonies sont d'Afrique et d'Amérique. Voyez ce qu'on a fait d'Alger. On n'a pas eu de cesse qu'on n'y ait envoyé toute une pacotille d'administrateurs, de juges et de bureaux; il n'y manque que des sous-préfets et des gardes champêtres. Quand les Romains eurent conquis la Gaule, ils firent ce que nous faisons; Auguste et Tibère y envoyèrent de grandes charretées de magistrats italiens, et l'Eduen de Bibracte, l'Arverne de Gergovie, l'Armorique de Rothomagus furent soumis à la forme municipale et judiciaire de la métropole. Sans nous faire du tort, le cadre de l'administration des Romains était, sous les premiers empereurs, aussi solide que le nôtre; les légions qui le défendaient étaient aussi braves que nos légions d'Afrique; cependant il fallut se battre jusqu'à Vespasien pour l'établir, et encore ne résista-t-il pas cent ans; la Gaule, qu'on avait emboîtée dans l'Italie, se dégagea, et reprit sa vie propre et locale.

Les députés se souviennent donc un peu trop de leur pays pour régler les autres pays. Sans vouloir leur rien dire qui porte atteinte à notre respect pour eux, nous sommes persuadé que l'univers ne perdrait pas tant qu'ils croient, de n'être

Digitized by Google

pas fait à leur image. Montesquieu a dit avec beaucoup d'esprit que si les triangles faisaient un dieu, ils lui donneraient trois côtés; eh bien! les députés sont, vis-à-vis des colonies, une assemblée de triangles qui délibèrent sur un pays de trapèzes; il lui donneront leurs trois côtés. Nous parlons ici des députés raisonnables, sages, ouverts à toute bonne idée, à tout louable sentiment, et qui se trompent par distraction et sans qu'ils le veuillent; ce serait bien pis si nous parlions de ces cinq ou six libéraux de la restauration, qui, chaque jour, à tous propos, laissent tomber de leurs paroles devant la chambre, la liberté, la philantropie, l'humanité, comme Caton l'ancien laissait tomber de sa robe les figues vertes de Carthage, et demandent l'émancipation, toute l'émancipation, rien que l'émancipation. Ceux-ci sont de vrais fléaux, d'abord pour la chambre, qui entend leurs paroles, ensuite pour les colonies, qui en reçoivent le contre-coup. Il y a là-bas, sur le rivage, des milliers de faces cuivrées tournées vers la France, des nègres le cou tendu, l'oreille au guet, écoutant les discours de la chambre, et pour lesquels les fautes de français de M. Isambert sont des cruscantismes les plus suaves; quand la chambre dit liberté, le nègre traduit sommeil, quand la chambre dit égalité, le nègre traduit vol, quand la chambre dit dignité humaine, le nègre traduit vengeance et assassinat. Messieurs les députés, qui avez des entrailles pour les nègres, ayez en donc aussi pour les blancs; tout le monde ne peut pas être africain. Soyez plus prudens que vous ne l'êtes; quand vous avez parlé pendant une heure, vous croyez n'avoir fait qu'un mauvais discours, et encore ne le croyez-vous pas, tant vous êtes naïfs; eh bien! vous avez quelquefois incendié dix habitations et ruiné vingt familles.

Il vous arrive souvent, messieurs, de citer dans vos discussions les Etats-Unis, comme un pays de lumières et de sagesse. M. Royer-Collard, qui est un homme si grave, les a cités, il n'y a pas quinze jours. Eh bien! faites un peu de ce qu'on fait aux Etats-Unis; ne faites pas tout, ce serait trop. Il y a six semaines que deux membres d'une société d'émancipation de Philadelphie allèrent à Livingston, dans

Digitized by Google

les Etats du sud, pour y faire des prosélytes. S'étant mis à prêcher sept nègres qu'ils rencontrèrent, les notables habitans, d'honnêtes gens, des députés, comme vous, firent saisir et pendre sur l'heure les sept nègres et les deux membres de la société d'émancipation. N'allez pas si loin, messieurs, ne faites pendre personne; mais regardez à deux fois dans ce que vous ferez pour nos colonies. Puisque les notables planteurs et commerçans des Etats-Unis pendent sans procès et sans miséricorde ceux qui parlent d'émanciper les noirs, c'est qu'il doit y avoir en effet des raisons, non pas peut-être pour pendre, mais du moins pour ne pas parler d'émancipation avec la légèreté qu'on y met parmi nous.

Les colonies, dont le sort dépend de la France, se trouvent ainsi dans la plus périlleuse des situations. Elles sont pressées de deux côtés par deux sortes d'ennemis qui se sont rencontrés, on ne sait trop comment, dans la même haine, les nègres et les avocats. Les nègres brûlent et empoisonnent, les avocats déclament et écrivassent, ce qui revient à peu près au même, leurs paroles allant par-delà les mers aviver l'incendie et verser le poison. Les hommes sages et raisonnables, qui pourraient guérir ce mal, ne le font pas; leur bonne volonté restant oisive faute de pâture, et leur intelligence fourvoyée, faute de documens. C'est pour eux, c'est pour les prémunir contre les préjugés trop puissans d'un libéralisme étroit, c'est pour les aider à remplir leur tâche de législateurs à bon escient, que nous allons essayer d'expliquer à la France les affaires des colonies françaises, regrettant qu'une si belle et si intéressante cause n'ait pas un plus digne patron.

Il faudrait être bien aveugle, ou bien ami de la singularité et du paradoxe, pour demander le maintien indéfini de l'esclavage. Personne ne peut avoir cette idée aujourd'hui, nous moins que les autres, parce que, né et élevé en France, et ami de la liberté et de la dignité humaines autant que qui que ce puisse être, nous ne connaissons l'esclavage que par spéculation et par ouï dire; nous l'avons étudié aux colonies françaises, comme on peut l'étudier dans l'histoire romaine.

Digitized by Google

Ce n'est donc pas pour défendre l'esclavage que nous prenons la plume, mais pour l'expliquer à ceux qui s'en sont fait une fausse opinion. Or, malheureusement le nombre de ces hommes est grand. D'ailleurs la question de l'émancipation des esclaves pouvant à tout instant être portée aux chambres, il nous paraît opportun de faire connaître les faits à l'avance, de toucher à la difficulté par des côtés qui ne s'abordent guères dans des assemblées aussi pratiques que celle du Palais-Bourbon, c'est-à-dire par le côté historique et philosophique, et de faire mieux apprécier, par le tableau de l'esclavage dans le monde ancien, la question de l'esclavage dans le monde moderne.

II.

Autre chose est l'esclavage dans le monde ancien, autre chose l'esclavage dans le monde moderne ; ce qui serait un crime aujourd'hui, à cause de notre civilisation, peut avoir été une chose fort simple il y a mille ans. Aujourd'hui, en France, avec nos idées, un homme qui en achète ou qui en vend un autre, nous semble quelque chose de monstrueux. Cependant toute l'Europe n'est pas encore arrivée à ces croyances, à ces habitudes, à ces idées. Quelquefois, nous lisons dans les journaux d'Irlande qu'un homme a conduit sa femme au marché avec un licou, et qu'il l'a vendue quelques schellings, ou troquée contre une chèvre. Les Russes, les Autrichiens, les Prussiens, les Turcs ont des esclaves ; nos ambassadeurs en reçoivent en présens, ou peuvent en recevoir. Bien plus, tous les peuples anciens, dont nous apprenons l'histoire dans les colléges, avaient des esclaves ; les Hébreux, les Perses, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, les Gaulois ; bien plus encore, des hommes dont nous admirons les livres ont été esclaves, ou fils d'esclaves, Ésope, Térence, Phèdre, Horace, et ils ne s'en plaignaient pas. Comment concevoir alors la répugnance que nous avons au-

Digitized by Google

jourd'hui pour l'esclavage des nègres? Est-ce qu'un mulâtre est un plus grand personnage que Phèdre ou que Térence? Non. Est-ce que nous sommes beaucoup plus éclairés que la Judée du temps de Salomon, que la Grèce du temps de Socrate, que l'Italie du temps d'Horace? Cela peut bien être; mais en vérité cela nous semble si étrange à dire, que nous ne l'osons pas. Nous croyons donc qu'il y a dans notre opinion sur l'esclavage beaucoup de vérité et de raison, sans contredit; mais il y a aussi un peu de nos habitudes morales et de nos croyances politiques, ainsi que nous disions.

Il n'y a pas un seul peuple ancien, un seul, chez lequel on ne rencontre l'esclavage, et nos colonies se trouvent dans le cas où se sont trouvés tous les pays, les plus grands, les plus éclairés, les plus célèbres, comme était encore la France au XIIIe siècle, comme est la Russie, comme est tout l'Orient.

Si haut qu'on remonte dans l'histoire, on voit toujours l'esclavage déjà établi. Il l'est dans l'Iliade, il l'est dans la Genèse; il y a trois mille ans de cela. Il y est comme une chose déjà vieille, comme une chose naturelle, simple, dont personne ne se plaint, ni ne se vante; l'esclave n'en est pas plus humble, le maître n'en est pas plus fier.

A l'étudier dans son histoire primitive, on voit clairement que l'esclavage n'est pas une institution humaine, mais un fait providentiel; on ne l'a pas établi, mais accepté. Si les hommes avaient établi l'esclavage, comme il a été universel, il aurait fallu l'établir partout; il aurait fallu qu'à un jour donné, une portion du genre humain liât et garottât l'autre, hypothèse qui est contre les faits, car, en tout pays, les esclaves sont plus nombreux que les maîtres. Bien plus, comme une pareille iniquité eût constitué dans l'histoire des esclaves une époque terrible, solennelle et mémorable, le souvenir s'en serait conservé quelque peu et quelque part. La captivité des Hébreux en Égypte, qui n'était qu'une pure domination politique, sans aucune espèce d'esclavage corporel, ne s'oubliera jamais. Or, il n'y a dans les livres d'aucun peuple, ni dans ses traditions, ni dans ses légendes, rien qui rappelle un assujétissement universel et violent des es-

Digitized by Google

claves. L'esclavage apparaît au contraire comme un fait antérieur aux lois, aux gouvernemens, aux théories; un fait primordial, naturel, spontané, inhérent à la condition humaine, et dont il est très facile d'expliquer la formation; une manière d'être normale et logique à de certaines époques historiques; enfin une phase comme une autre de ce qu'on nomme la civilisation.

Dans l'histoire, l'esclavage se présente donc beaucoup plus comme une fatalité que comme un crime.

Il nous semble qu'on n'y regarde peut-être pas d'assez près aujourd'hui quand on se répand en anathèmes philosophiques contre l'esclavage en général, en disant qu'il viole la dignité humaine et la loi naturelle. Cette opinion-là, que nous ne contestons pas en elle-même, est un fruit des idées chrétiennes éclos peu à peu vers le XIVe siècle; du reste l'opinion contraire avait régné plus de deux mille ans, depuis Moïse et Homère jusqu'à saint Louis. Il n'y a pas dans tous les écrits des philosophes de l'antiquité, sans distinction de secte, une seule page, une seule ligne, un seul mot qui fasse penser qu'ils regardaient l'esclavage comme une chose contre nature; et pourtant cette période de deux mille années a été remplie par les peuples les plus éclairés et par les intelligences les plus hautes. Il n'y aura jamais de plus grands moralistes que Moïse, Socrate et Jésus-Christ; et cependant si nos philantropes d'aujourd'hui avaient absolument raison, pour les temps anciens, comme pour les temps modernes, il s'ensuivrait qu'il aurait été commis, pendant vingt siècles, par tout l'univers, ouvertement, au grand jour, un crime odieux, le plus grand des crimes, la violation de la loi de nature, sous les yeux de ce que la pensée a de plus sublime, le savoir de plus profond, la vertu de plus saint, l'imagination de plus éblouissant, sous les yeux de Moïse, d'Homère, de Platon, de Virgile, de saint Paul, de saint Augustin, sous les yeux de tous les poètes, de tous les orateurs, de tous les historiens, de tous les philosophes; et pas un d'entre eux n'aurait flétri ce crime, ne l'aurait signalé, ne l'aurait vu; et ce serait nous autres, peuples modernes, qui aurions découvert

Digitized by Google

la justice, l'humanité, la raison, le bon sens, il y a de cela un peu moins de cinq siècles, vers l'avènement au trône de la branche de Valois!

Non-seulement les philosophes de l'antiquité n'attaquent pas l'esclavage comme une chose injuste, mais encore ils le défendent et ils l'organisent comme une chose légitime. Moïse est tout plein de considérations calmes, simples, sereines sur l'état des esclaves; Aristote établit comme un principe qu'il y a deux sortes de nature humaine, celle des esclaves et celle des maîtres; Platon cite des vers d'Homère, où il est dit que Jupiter n'a pas donné aux esclaves une ame toute entière; Plutarque nous représente Caton l'ancien exigeant de ses intendans que ses esclaves et ses chevaux fussent traités avec le même soin; saint Paul écrit aux esclaves d'Ephèse qu'ils doivent se tenir devant leurs maîtres avec crainte et tremblement; les monastères du moyen-âge reçoivent en donation ou achètent sur les marchés publics des milliers d'esclaves pour cultiver leurs terres; enfin il y a, dans les temps anciens, de la part des hommes dont nous ne pouvons suspecter ni la moralité, ni les lumières, un accord constant, unanime, non interrompu pendant plus de vingt-cinq siècles, pour regarder l'esclavage comme un fait naturel, logique, normal; preuve incontestable qu'il ne violait à leurs yeux aucune loi première et essentielle de la nature humaine, parce que si cela était, cette nature offensée et violée pendant tant d'années se serait plainte et aurait poussé quelque cri.

Chose singulière et qui achève notre démonstration, c'est que durant toute l'antiquité et durant plus de la moitié des temps modernes, les esclaves eux-mêmes n'ont jamais réclamé contre le principe de l'esclavage. On cite dans l'histoire trois ou quatre exemples de révoltes armées de la part des esclaves; mais toutes ont eu pour cause non pas une résistance au dogme de la servitude, mais le redressement de quelque tort accidentel, ou l'inobservance de quelque réglement établi. La plus célèbre est celle qui eut pour chef Spartacus, un berger de la Thrace, qui avait été enlevé et

Digitized by Google

vendu. On a même tort d'appeler cela la révolte des esclaves; il faudrait dire la révolte des gladiateurs, ce qui est bien différent. Plutarque, qui la rapporte fort au long dans la vie de Crassus, nous en apprend le motif, qui est de ceux que nous avons signalés. Un entrepreneur de jeux publics de Capoue, nommé Lentulus Batiatus, avait acheté plusieurs centaines de Gaulois et de Thraces qu'il tenait enfermés, et qu'il contraignait par force à se battre entre eux, à outrance. Ces esclaves ne se plaignaient pas d'être esclaves, mais ils se plaignaient d'abord d'être tenus enfermés, ensuite d'être obligés de s'égorger les uns les autres. Là-dessus, ils forment le dessein non pas de se révolter, mais de s'enfuir. Deux cents entrent dans les rôtisseries de l'établissement, s'emparent des broches, des couperets, et ils se sauvent. Voilà tout le commencement de cette guerre de gladiateurs, dont les mauvais orateurs, les mauvais peintres, les mauvais sculpteurs des temps modernes se sont emparés, et qu'ils ont considéré à tort comme le réveil de la liberté humaine parmi les anciens. Le principe de l'esclavage était autrement enraciné, autrement respecté, autrement solide; la preuve, c'est qu'il a duré à peu près deux mille cinq cents ans en Europe, et qu'il dure encore en Asie. Il y a du reste dans l'histoire romaine un exemple si frappant de la sainteté dont était l'esclavage pour les esclaves eux-mêmes, que nous ne pouvons pas ne pas le citer dans la matière que nous traitons. Durant la seconde guerre punique, Annibal fit un asses grand nombre de prisonniers et les vendit, comme c'était l'usage. Douze cents environ furent achetés par des Grecs et emmenés dans le Péloponèse. C'étaient des soldats romains, et par conséquent des citoyens, des hommes libres, ayant des droits civils et politiques, plus ou moins riches, plus ou moins instruits. On les distribua par les champs, et ils se mirent à cultiver la terre, comme leurs propres esclaves d'autrefois la cultivaient, avec autant d'ardeur et non moins de résignation. Ils étaient encore en cet état, lorsque le sénat envoya une armée en Grèce, pour défendre la ligue achéenne contre Philippe de Macédoine. L'armée romaine demeura vic-

Digitized by Google

torieuse sur tous les points ; Titus Quintius Flaminius, traversant la Grèce en maître, rencontra ces douze cents esclaves romains qui travaillaient. Ce fut une entrevue fort touchante ; les frères, les pères, les fils, les parens, les amis se reconnurent et s'embrassèrent en pleurant ; mais ce fut tout : l'armée du consul se remit en marche, sans que les soldats dissent aux esclaves, venez avec nous, et sans que les esclaves dissent aux soldats, emmenez-nous. On s'étreignit, on se dit adieu et l'on se quitta. Seulement, comme cette aventure fit du bruit, les villes achéennes se cotisèrent pour faire une somme commune ; on racheta ces douze cents esclaves cinquante écus romains par tête, et on en fit présent au consul, qui les affranchit. Ils rentrèrent à Rome à la suite de l'armée, non pas comme soldats, mais comme affranchis, la tête rasée, avec le petit chapeau ; et ils ne redevinrent pas citoyens comme avant la guerre, mais ils restèrent patronés.

Ainsi, soit qu'on regarde les maximes des moralistes les plus élevés de l'antiquité, et même les écrits des pères les plus renommés de l'église, soit qu'on regarde la conduite des esclaves, à partir des temps historiques les plus reculés jusqu'au XIVe siècle, on trouve que l'esclavage est considéré, par les uns et par les autres, unanimement, universellement, sans hésitation, sans partage, comme un état social naturel, normal, légitime. Les moralistes n'y trouvent rien à redire, les esclaves non plus ; les premiers le maintiennent sans remords, les seconds le subissent sans regrets ; tous y voient, non pas une institution humaine, mais une forme providentielle et éternelle des sociétés, un fait dont personne n'a vu le commencement, et dont personne ne prévoit ni ne souhaite la fin.

C'était pour nous, et pour le sujet que nous traitons, un point fort important à établir, que la légitimité historique et morale de l'esclavage dans l'antiquité, c'est-à-dire parmi des peuples très éclairés et sous les yeux de moralistes très sages, ce qui prouve que dans des lieux donnés, en des temps donnés, l'esclavage peut être un état social provisoire et

Digitized by Google

supportable ; car, s'il était ce que le font les philantropes, à savoir, une violation des lois naturelles, un outrage à la justice et à la morale éternelles, nous n'aurions rien à dire en faveur des colonies françaises, et nous n'en dirions rien. L'esclavage étant un crime, les colons seraient des criminels; et dès-lors il n'y aurait aucune sorte de droit à invoquer en leur faveur, parce que le crime n'engendre pas de droit. Nous nous étonnons que les hommes intelligens de la chambre, qui ont traité ces questions à la session dernière, n'aient pas été frappés de la contradiction où ils se jetaient.

Loin de là, ils se sont mis à ressasser la thèse ressassée, à combattre l'esclavage, sans faire aucune distinction, d'une manière absolue; sans se demander si les nègres ont de la liberté la même idée que nous, et s'il ne pourrait pas se faire qu'ils ressemblassent un peu aux esclaves de l'ancien monde, lesquels ne se trouvaient pas très malheureux de leur position; et puis, renonçant tout à coup et sans motif aux belles raisons qu'ils avaient trouvées contre l'esclavage, ils ont émoussé l'aiguillon de leur logique, adouci les angles poignans de leurs phrases, pour n'en pas blesser les colons, vers lesquels la réflexion et l'instinct les portaient malgré eux-mêmes, parce qu'ils les savaient hommes sages et éclairés. De cette manière de traiter la question naissait un double inconvénient, qu'ils n'avaient pas aperçu; ils disaient contre les colonies force rigueurs, dont ils rabattaient considérablement au fond de l'ame, et ils ajoutaient pour elles force excuses, que leurs adversaires n'acceptaient pas. Voulant paraître à la fois philantropes et raisonnables, servir les préjugés et le bons sens, ils manquaient à la fois à ces deux causes, qu'ils avaient imprudemment mariées ; ne servant d'une manière efficace ni les blancs ni les noirs ; peu prisés des colons et reniés des encyclopédistes.

C'est qu'il est difficile, en effet, et même impossible, de défendre logiquement les colonies, en condamnant d'abord et absolument l'esclavage. On a beau dire que ce ne sont pas les colons d'aujourd'hui qui ont fondé la servitude des noirs,

Digitized by Google

qu'ils n'ont fait en cela que subir les choses établies, et qu'elles l'ont été sous la garantie du gouvernement; toutes ces raisons, belles et justes d'ailleurs, n'empêchent pas l'esclavage d'être un crime, si l'on a commencé par établir qu'il est un crime. Tout ce qu'on y gagne, c'est de charger également les colons et le gouvernement de la même iniquité, et de trouver deux coupables au lieu d'un. Ainsi, il n'y a pas de milieu, ou l'esclavage n'est pas en lui-même et toujours, et dans tous les cas, une monstruosité morale, ou les colons actuels en sont au moins indirectement responsables. C'est une fatalité, si vous voulez; mais le crime des pères ne peut pas servir à la justification des fils. En posant les choses de cette façon, les noirs apparaissent comme des victimes d'un attentat auquel le gouvernement et les particuliers ont participé également, les colons, comme des continuateurs intéressés d'une usurpation immorale, invoquant de certains droits, en les invoquant à tort, parce que l'usurpation n'en saurait donner. Enfin les colonies, ainsi défendues, se présentent environnées de toutes sortes de défaveurs, plus criminelles qu'intéressantes, et ayant plutôt besoin de grace que de justice.

Mais heureusement qu'il n'en est pas ainsi. L'esclavage, quand on le considère dans de certains pays, et parmi de certains hommes, n'a pas cette immoralité qui révolte avec raison les nations qui marchent à la tête de l'Europe. Nous ne nous sommes jamais sentis indignés ni contre les Hébreux, ni contre les Grecs, ni contre les Romains, ni contre les Gaulois, ni contre aucun grand peuple de l'antiquité, parce que l'esclavage était un des élémens de leur constitution sociale. Nos pères avaient encore des esclaves, il n'y a pas trois siècles, et nous ne rougissons pas de nos pères. Les Prussiens, les Autrichiens et les Russes en ont encore, et nous sommes les alliés politiques des Russes, des Prussiens et des Autrichiens. Quand M. de Lamartine, qui est un talent si élevé et si noble, s'est mis, sans y songer; au service de l'Encyclopédie, il oubliait qu'il ne faisait que d'arriver du fond de l'Orient, où il a été servi par des esclaves; que les

Digitized by Google

cheyks arabes, dont il vante si poétiquement l'hospitalité, vivent entourés de leurs esclaves ; que le roi Salomon, dont il est allé chanter la splendeur au pied des cèdres du Liban, avait dans son harem cinq cents esclaves ; et cette sujétion d'une moitié des hommes à l'autre moitié n'a répandu, sur les beaux pays qu'il a parcourus, aucune teinte de désolation ou de crime. Le discours qu'il a prononcé à la chambre, à l'occasion du budget des colonnies, doit donc lui être échappé malgré lui et sans qu'il y songeât sérieusement. Aussi n'est-il pas digne de la sagesse ordinaire de sa pensée. Mieux inspiré, de ses réflexions habituelles il aurait laissé à M. Isambert cet axiome philantropique, qu'un homme ne se vend pas. Qu'est-ce à dire, en effet, qu'un homme ne se vend pas? Est-ce qu'il ne se vend pas actuellement ? Mais il se vend dans les deux tiers de la terre habitée. Qu'il ne peut pas se vendre légalement ? Mais les lois de vingt peuples autorisent à le vendre. Qu'il ne peut pas se vendre moralement ? Mais toutes les morales, et les morales les plus pures, permettent qu'on les vende : la morale de l'Ancien-Testament le permet ; la morale du Phédon le permet ; la morale de l'Évangile le permet ; Moïse avait des esclaves, Socrate en avait, saint Augustin en avait. Au nom de quelle morale est-il donc vrai qu'un homme ne se vende pas, puisque les trois plus grands moralistes de l'univers entier, Moïse, Socrate et Jésus-Christ, n'en condamnent pas la vente ?

Ainsi, dès qu'on met de côté les mots emphatiques des philantropes du XVIIIe siècle, dès qu'on regarde sévèrement et sincèrement au fond des choses, on reconnaît que les Antilles sont dans le cas des Hébreux, des Grecs et des Romains ; que s'il n'y avait pas crime d'un côté, il n'est pas raisonnable de dire qu'il y en a de l'autre ; que si les nègres n'ont pas un sentiment de la liberté et de la propriété plus grand que les esclaves du monde ancien, ils ne doivent pas sentir une bien vive douleur d'en être privés ; que cependant la liberté étant préférable à l'esclavage, il y a lieu à faire passer les nègres d'un état supportable à un état meilleur. Ainsi, dès qu'il ne s'agit plus de venger les esclaves, mais

Digitized by Google

de leur faire faire un progrès dans la civilisation, nous pouvons tous nous réunir, nous consulter mutuellement, nous découvrir l'un à l'autre les moyens les meilleurs que nous avons imaginés pour ce but; dès qu'il ne s'agit plus de punir les colons, mais de transformer leurs intérêts en les respectant, nous pouvons écouter leurs vœux, examiner leurs propositions, consulter leur expérience. Enfin, dès qu'il ne s'agit plus d'effacer une grande iniquité, les passions se calment, les noirs n'ont plus de tyrans, les blancs n'ont plus de victimes; les premiers perdent leur haine, les seconds perdent leur crainte, et chacun garde son droit.

Voilà, selon nous, comment doit être présentée la question des colonies. Il en faut parler comme nous parlerions d'un peuple ancien, parce qu'elles sont encore dans la période préparatoire de civilisation où étaient toutes les nations occidentales à la venue du christianisme. C'est un chapitre d'histoire et de législation comparées. Il s'agit de faire franchir aux nègres le pas qu'ont franchi les esclaves de l'ancien monde; et avant de décider quelle est la meilleure et la plus sûre voie pour opérer ce progrès, il faut étudier gravement, convenablement, la situation individuelle et réciproque des esclaves et des maîtres aux colonies françaises.

III.

La première singularité qui frappe les yeux, quand on les porte sur les colonies, ce sont les hommes qui les habitent; des hommes blancs, des hommes noirs, des hommes rouges. Primitivement, il n'y avait que deux races: la blanche, venue d'Europe, et qui était celle des maîtres; la noire, amenée d'Afrique, et qui était celle des esclaves. Puis, par cet effet de toute puissance absolue qui pousse à user et à abuser, les hommes blancs ayant fait servir les femmes noires à leurs caprices de seigneurs, il en naquit la race rouge, celles des mulâtres, qui restèrent d'abord esclaves, selon l'axiôme du droit, *partus sequitur ventrem*. Par la suite,

Digitized by Google

les choses changèrent. Des mulâtres qui avaient été affranchis acquirent quelque bien et achetèrent à leur tour des nègres, comme les blancs, de sorte qu'aujourd'hui les maîtres sont indifféremment blancs, rouges, ou même noirs; mais il n'y avait au point de départ, comme nous avons dit, que deux classes: les blancs, qui commandaient, les noirs, qui obéissaient.

Il a été fait force systèmes pour ou contre les nègres, ayant pour but d'établir ou de nier les facultés de leur esprit. Il y a un fait avec lequel tous les systèmes étaient inutiles, c'est que les nègres sont en Afrique depuis que les blancs sont en Europe, et que durant trois mille ans de loisir qu'ils ont eus, comme nous, ils n'ont su rien créer, ni arts, ni lettres, ni sciences, ni industrie. Ils n'ont pas tracé une route, ils n'ont pas bâti une maison, ils n'ont pas formé un peuple. Voilà un fait. Qu'on l'explique comme on voudra; mais il s'accommode mal avec de la réflexion, de l'intelligence, de l'esprit de suite, même à un médiocre degré. Quand ils arrivent aux colonies, les nègres sont d'une stupidité bestiale; comme ils y trouvent une nourriture nouvelle, il faut leur montrer à manger. On a tort de s'imaginer en Europe que les colons abrutissent les esclaves; ils n'ont pas cette peine. Les pasteurs de diverses paroisses les instruisent patiemment des idées les plus simples et les plus accessibles de la religion chrétienne; mais ces successeurs des apôtres ont là une tâche plus rude que leurs augustes maîtres. Les apôtres avaient des langues de feu pour parler aux peuples intelligens de la Grèce et de l'Asie-Mineure; les prêtres des colonies sont forcés d'employer un affreux langage, fait avec des mots moitié caraïbes, moitié français, cousus entre eux à l'aide de la syntaxe des Cafres, et ils parlent à des païens obtus, qui n'ont pas même ce qu'ont tous les autres hommes, le sentiment de la poésie. L'éducation coloniale élève peu l'intelligence des nègres; ceux qui sont nés dans les îles, ceux qui sont *créoles*, et qui sont attachés au service interieur des maîtres, acquièrent quelque habitude des choses usuelles, quelque familiarité

Digitized by Google

des idées quotidiennes, sans jamais parvenir au point où les domestiques d'Europe, mêmes les moins sagaces, parviennent toujours. Quant à ceux qui restent sur les habitations et qui cultivent la terre, on est difficilement plus fruste, plus épais, plus hébété.

C'était une chose importante de constater la stupidité native des nègres, pour se former une opinion sur l'esclavage qu'on leur fait subir. S'ils avaient été naturellement intelligens, ouverts, faciles à l'acquisition des idées, riches d'une certaine expérience des choses de la famille et de la société, nous croyons qu'il y aurait eu de la part des Européens, qui les auraient distraits par l'esclavage du premier travail d'une civilisation prochaine, une espèce d'injustice, de barbarie, de crime moral; il ne doit être permis, sous aucun prétexte, de faire reculer les esprits en marche vers la lumière que Dieu a placée bien loin devant nous, comme une étoile pour guider les peuples. Mais, loin de faire déchoir les nègres, l'esclavage les élève; ils y apprennent des notions religieuses et morales qu'ils n'avaient pas, des habitudes d'ordre quotidien qui leur étaient inconnues, la culture de la terre, qui est une cause de la culture de l'intelligence, et le travail régulier, qui est le but où le temps mène toute nation.

Ainsi, dans le cas particulier de l'esclavage des nègres, nous trouvons qu'il est peut-être en définitive un bien et un progrès pour eux. Les individus peuvent ne pas le comprendre, mais la race le sentira. Ils auront acquis, en passant par l'esclavage, des idées et des habitudes que ne leur aurait jamais donné le vagabondage du désert. Les nègres des colonies seront un jour, eux ou les leurs, des bourgeois qui se moqueront des rois de l'Afrique, se trouvant, et avec raison, plus instruits, plus riches, plus heureux. Les *sentimentalistes* du siècle dernier se sont étrangement exagéré les regrets des nègres loin de leur patrie; le fait est qu'ils n'en gardent aucun souvenir précis, et qu'ils n'en parlent jamais. Les nègres créoles n'ont aucune raison d'y penser. On les force au travail, sans doute, mais à un travail modéré; et puis, qui est-ce qui n'est pas forcé au travail, dans ce monde?

Digitized by Google

L'ouvrier d'Europe y est forcé par la faim, le nègre par la crainte du fouet; le sort du nègre nous paraît meilleur, parce que le nègre devenu actif n'a plus à craindre le fouet, et que l'ouvrier d'Europe a toujours à craindre la faim. Et puis, il est rare qu'on soit obligé de frapper les nègres; un atelier bien tenu marche régulièrement et de lui-même. D'ailleurs le fouet ne répugne si vivement qu'à nous autres Français; les soldats anglais, qui ont le privilége de jouir de la grande charte, reçoivent des coups de bâton, ce qui est bien pis; les soldats autrichiens sont traités de même; les soldats russes reçoivent le knout, et les marins français eux-mêmes reçoivent des coups de corde. Les nègres ne sont donc pas si malheureux de ce côté; et puis enfin il faut bien un moyen de coërcition suffisant vis-à-vis des esclaves, et le fouet est de tous le moins cruel. On ne peut pas songer à la prison; car, pendant le jour, elle priverait les maîtres du travail des esclaves; pendant la nuit, elle priverait les esclaves de la faculté qu'ils ont de courir, de rôder, d'aller voir leurs maîtresses; et ils aiment beaucoup mieux des coups de fouet pendant le jour, que la prison pendant la nuit. Du reste, par un sentiment de dignité à leur usage, ils méprisent fort la prison, et disent qu'elle est faite pour des soldats, mais non pas pour des esclaves. D'ailleurs, en ce qui touche la vie régulière des esclaves, elle offre mille douceurs qui manquent aux paysans européens. La nourriture et le vêtement leur arrivent d'eux-mêmes, à heure fixe, et sans qu'ils s'en occupent; si l'ouragan ou le feu détruisent leur case, une autre s'élève incontinent pour les abriter; sont-ils vieux? des occupations faciles remplacent les travaux pénibles; sont-ils malades? l'infirmerie de l'habitation les reçoit, le médecin les visite, la femme et les filles du colon leur prodiguent mille attentions. Plutarque raconte que la femme de Caton l'ancien, qui était une dame d'un rang si illustre, donnait quelquefois son lait aux petits enfans de ses esclaves; depuis Caton l'ancien, le cœur des femmes est plein des mêmes vertus, et les choses ne sont point changées.

De même que les esclaves des colonies, comparés à ceux

Digitized by Google

du monde ancien, ne sont pas des esclaves ordinaires, les maîtres, comparés aux hommes d'Europe, ne sont pas non plus des maîtres ordinaires. La plupart des colons sont des gentilshommes, qui ont été poussés vers les établissemens d'outre-mer soit par l'humeur aventurière des cadets de famille de l'ancien régime, soit par les troubles de la révolution. D'ailleurs, à l'époque où les colonies françaises furent fondées, définitivement fondées, au XVIIe siècle, les classes bourgeoises étaient encore trop peu émancipées, trop peu mêlées au mouvement de l'industrie lointaine et du commerce, pour se hasarder par-delà l'Océan; ce fut la noblesse qui créa nos établissemens transatlantiques, de même que la noblesse espagnole avait conquis l'Amérique méridionale, la noblesse portugaise la presqu'île du Gange. Donc, ainsi que nous l'avons déjà dit, les colons sont généralement gentilshommes. Bien plus, comme les Antilles et les îles d'afrique se sont peu ressenties du nivellement démocratique de 1793 et de l'empire, les colonies sont restées à peu près ce qu'elles étaient avant la révolution, et les colons pareillement. Ces gentilshommes du XVIIIe siècle ont encore, à la Martinique surtout, une partie des idées que professait la noblesse sous Louis XV, peu religieux, fort royalistes, encore plus aristocrates. Chacun est libre aujourd'hui d'approuver ou de blâmer ces sortes d'idées; pour notre compte, nous trouvons qu'on peut en avoir de plus irréfléchies et de plus folles; on a une belle excuse de penser d'une façon, quand c'est ainsi que pendant trois mille ans a pensé le monde. Du reste, sages ou fous en matière politique, les colons sont pleins de loyauté en matière d'honneur. Nous avons sous nos yeux la jeunesse créole, que ses parens envoient de bonne heure dans nos écoles; il n'y en a pas de plus brave, de plus aimable aux relations, de plus spirituelle et de plus élégante. Nous voyons peu les femmes de ces pays, qui viennent moins en Europe; mais s'il en faut croire leur réputation de beauté, elles rendent au climat et au soleil des tropiques fleur pour fleur et éclat pour éclat.

Entre les noirs d'un côté et les blancs de l'autre, entre

Digitized by Google

les esclaves et les maîtres primitifs, viennent se placer les mulâtres, ou les hommes de couleur. Les mulâtres sont tous nés d'un blanc et d'une négresse, ou d'un blanc et d'une femme de couleur; il n'y a probablement pas d'exemple d'un mulâtre né d'une blanche et d'un noir, et l'on va comprendre pourquoi. Les noirs, hommes et femmes, sont tous dans l'abrutissement que nous avons dit; ils passent presque nus dans les rues des villes et dans les chemins de la campagne, sans qu'aucune idée de libertinage puisse naître de leur aspect; leur abjection dissimule leur sexe. Et puis les blanches sont élevées dans des idées on pourrait dire si fières, si nobles, si distinguées, si princières, qu'à supposer qu'il s'en trouvât dans le nombre qui fussent de mœurs peu rigoureuses, ce ne serait jamais un valet, moins qu'un valet, un esclave, moins qu'un esclave, un homme noir, sale et stupide, qui pourrait triompher de leur orgueil de femmes, de leur dignité de maîtresses, de leur devoir de filles ou de mères.

Les mulâtres descendent donc des blancs et des femmes de couleur; et comme il n'y a jamais mariage entre un blanc et une négresse, en général tout mulâtre est bâtard, par lui ou par les siens. Il n'y a pas de mariage, disons-nous, entre un blanc et une négresse, et cela pour deux raisons; la première, c'est que la constitution aristocratique des colonies, à part tout autre obstacle, empêche un blanc de se mésallier; la seconde, c'est qu'on n'a pas besoin d'épouser les négresses, chacun pouvant les avoir en concubinage. Il n'y a donc pas toute la monstruosité qu'on pense parmi nous dans l'éloignement que la race blanche témoigne pour les hommes de couleur; elle vient de si haut, et ils viennent de si bas, qu'il y a une difficulté bien naturelle à les faire se toucher et se réunir. Il est dur pour nous d'avoir à dire la vérité sur des matières irritantes; mais enfin vouloir forcer les blancs des colonies à vivre, comme le voudraient les philantropes, avec certains hommes de couleur, c'est vouloir forcer d'honorables familles à frayer intimement avec les bâtards de leurs valets.

Il n'est pas dans notre intention de vouloir jeter tout le

Digitized by Google

tort sur les mulâtres ; les blancs ont le leur, et nous le leur dirons. Mais enfin il n'est pas raisonnable que les hommes de couleur, qui sont la plupart dans la position que nous avons dite, prétendent à un commerce familier avec des hommes que tout met au-dessus d'eux. Quand M. Isambert monte à la tribune, et rédige en son français les notes de M. Bissette, quelles notes et quel français ! il y aurait un discours à lui tenir, un discours bien simple, bien clair, bien court, auquel M. Isambert répondrait, parce qu'un avocat répond toujours, mais auquel il ne répondrait rien de bon ; et ce discours, le voici : Monsieur, vous vous portez le défenseur des mulâtres, et vous oubliez que personne ne les attaque. Ce ne sont pas les blancs qui veulent rien ravir aux hommes de couleur, ce sont, au contraire, les hommes de couleur qui veulent arracher une infinité de choses précieuses aux blancs, comme l'estime, la confiance, le respect, la déférence, l'amitié, tous sentimens que d'ordinaire on tâche de mériter, mais qu'en général on n'enlève pas. Vous parlez de droits politiques, parce que vous êtes député, et parce que vous vous imaginez que le comble du bonheur pour les individus, et de la civilisation pour l'espèce, aura été atteint quand chaque homme nommera son maire ; mais vous ne prenez pas garde qu'il y a plusieurs objets qui passent en tout pays bien avant le maire et même bien avant le député, c'est du pain pour vivre, un toit pour s'abriter, et des parens pour prendre d'eux l'exemple des vertus domestiques. Or, plus de la moitié des hommes de couleur en sont à n'avoir ni pain, ni toit, ni parens.

Vous ignoriez cela, il fallait l'apprendre ; les hommes de couleur ne vous l'ont pas dit, et ils ont eu tort. Il y en a quelques-uns parmi eux, le petit nombre, le très petit nombre, qui ont fait preuve d'intelligence, de bon sens et d'activité, et qui, à force d'économie et de peine, ont acquis un peu de fortune, car le travail mène toujours à un résultat honorable ; tandis que les sophismes, la fainéantise et les mauvaises passions conduisent à la sédition, au pillage et à la potence ; eh ! bien, à part ce petit nombre d'hommes de cou-

Digitized by Google

leur sages, actifs et bons ménagers, le reste est dans l'ignorance et dans la misère. On s'est hâté en France de leur accorder des droits politiques qui ne leur servent de rien, et qui même ne leur sont pas en grande partie parvenus, parce que ces droits avaient la propriété pour base, et qu'en général des hommes de couleur ne possèdent pas. Savez-vous ce qu'il aurait fallu envoyer aux mulâtres, si l'on avait pu? c'était l'amour du travail, le sentiment de la famille et la patience de leur état. Ils veulent avoir des droits dans la société? qu'ils commencent par lui donner des garanties. Ils veulent frayer avec les grands personnages? qu'ils commencent par avoir de l'éducation. Ils aspirent peut-être aussi à l'alliance des familles blanches? qu'ils commencent par avoir des familles eux-mêmes, et, quoi qu'il ne soit pas en leur pouvoir d'effacer le souvenir du concubinage de leurs mères, qu'ils commencent par arrêter le concubinage de leurs filles; qu'ils soient époux, pères, fils, frères, entre eux, avant de songer à le devenir parmi les autres.

Oui, hommes de couleur, voilà le but où vous devez tendre; laissez de côté les sophismes de l'Encyclopédie, que vous ne comprenez pas; n'ayez pas la prétention d'écrire en français, que vous ne savez pas, des plaidoyers, que vous ne faites pas, ou d'en faire prononcer à la tribune, qui vous rendent ridicules, s'ils vous montrent comme vous êtes, ou qui vous rendent injustes, s'il vous montrent comme vous n'êtes pas : vous voulez vous élever à la richesse, à la dignité, à la puissance humaine, c'est bien! vous avez là de nobles désirs, et il ne faut jamais les laisser s'éteindre dans vos ames. Mais tout chemin ne mène pas à tout but. La bourgeoisie de l'Europe descend, comme vous, de parens esclaves; elle a été, comme vous, pauvre, obscure, humiliée; mais ne croyez pas que, pour devenir ce qu'elle est devenue, pour acquérir sa richesse, son pouvoir, son crédit, ses lumières, elle se soit mise comme vous le faites, en rébellion contre ses anciens maîtres; elle s'est tournée sérieusement aux vertus domestiques; elle a cultivé son champ, elle a élevé sa fille; son champ gagné par le travail, sa fille obtenue par le mariage.

Digitized by Google

Toutes ces choses ne se font pas en un jour, car à peine si les siècles suffisent aux œuvres de Dieu, qui sont toujours longues, pénibles et sérieuses, et qui exigent, de la part des hommes, de la patience, du travail et des pleurs. Mais enfin, à force de temps, de fatigue, de sagesse, de vertus dures et frugales, la bourgeoisie, c'est-à-dire les fils des esclaves du moyen-âge, en est venue à traiter honorablement, d'égal à égal, avec ses anciens maîtres ; bien plus encore, avec les maîtres de ses maîtres, avec les rois ; et elle s'est tellement élevée, tellement épurée, à cette longue épreuve, que ce qui reste des Montmorency touche gracieusement à l'heure qu'il est dans la main de ceux dont les pères furent peut-être jadis ses serviteurs. Imitez cette bourgeoisie ; faites comme elle, vous deviendrez comme elle ; vous vous trompez, si vous croyez que la civilisation se fait par la violence, et que vous obtiendrez à coup sûr la prépondérance politique que vous poursuivez, si vous la poursuivez la torche et le coutelas à la main. Cette prépondérance que vous recherchez, vous la portez vous-mêmes, vous la portez en vous-mêmes, au fond de votre intelligence et au fond de votre cœur ; il faut l'en faire sortir, non pas par le fer, mais par le travail, par la résignation, par toutes les vertus qui vous appartiennent aussi bien qu'aux autres hommes. Il y a des artistes ignorans, qui ont placé dans nos jardins publics la statue d'un esclave célèbre, la statue de Spartacus, le glaive à la main et la fureur à la bouche, s'imaginant que c'était là le symbole de la liberté humaine, tandis que ce n'était que l'apothèose du meurtre, du viol et de l'incendie. Ce n'est pas par ces voies que l'esclavage a disparu du monde ; pour nous représenter l'émancipation des esclaves de l'ancienne Europe, et leur passage à la vie libre, active et honorable, il fallait sculpter Térence écrivant ses comédies, Horace écrivant ses odes, Esope écrivant ses fables ; Esope, Horace et Térence, trois esclaves ; car, encore une fois, le coutelas tue, mais il n'y a que le travail qui civilise ; avec celui-ci, on devient honnête homme ; mais avec celui-là, on ne devient qu'assassin.

Toutefois, nous l'avons dit, ce n'est pas seulement sur les

Digitized by Google

hommes de couleur qu'il faut jeter la faute de tout ceci ; la jeunesse créole en a aussi sa part, qui est grande, trop grande. Cette jeunesse refuse de se mêler aux mulâtres, sous prétexte qu'indépendamment du vice de leur origine, qui est moins un tort qu'une fatalité, et qui, à ce titre, mérite un peu moins d'aversion et un peu plus d'intérêt, il ne font rien ou presque rien pour s'environner de quelque dignité personnelle; ils se marient rarement, vivent pêle-mêle, poursuivent et propagent le libertinage d'où ils sont nés ; ils laissent leurs filles, leurs sœurs se rendre, comme par le passé, faciles aux plaisirs des blancs; ils ne sentent pas la nécessité de se constituer sévèrement en société régulière, honnête, honorable, et ils prêtent les mains, pour ainsi parler, par le désordre de leur vie, au mépris dont ils sont couverts.

Les blancs qui raisonnent ainsi, raisonnent assez juste ; il est certain qu'en bonne liberté, on n'est pas forcé de vivre avec ceux qu'on n'estime pas, et que la grande majorité des hommes de couleur et des noirs affranchis est fort peu estimable ; qu'en outre, des hommes polis, riches, instruits, élégans, comme sont les blancs des colonies, ont peu de charmes à goûter dans la société d'hommes grossiers, ignorans, et le cou pelé, comme le chien de Phèdre, par le lien de la servitude; et que de vouloir mêler violemment les blancs et les noirs, ce serait abaisser les premiers en pure perte, et sans élever les derniers; mais enfin il n'est pas sans qu'il se trouve parmi les mulâtres et les autres affranchis quelques hommes d'intelligence, de cœur et d'activité, qui vivent régulièrement, honnêtement; qui se sont élevés par l'économie et par le travail à une aisance, ou à une fortune; qui grandiront chaque jour par la richesse et par le mérite, et auxquels il serait injuste, immoral, de refuser dans le monde une place qu'ils auraient si noblement conquise. Si le nombre de ces hommes laborieux et estimables est encore restreint, il s'agrandira; le tout est qu'on leur rende les vertus sociales possibles et faciles.

C'est ici que commence le tort des créoles; ils n'aident pas assez les affranchis à sortir de leur abaissement originaire,

Digitized by Google

et à acquérir les mérites dont ils se plaignent de les voir privés. Et il faudrait que les maîtres des colonies se montrassent d'autant plus indulgens envers les hommes de couleur, que la Providence les a frappés plus durement. Les affranchis de l'ancienne Europe n'étaient pas si malheureux; comme ils étaient de la couleur des puissans, il leur suffisait d'acquérir de la fortune, et une fois vêtus comme les citoyens ordinaires, rien n'indiquait s'ils avaient pour ancêtre un esclave ou un sénateur; ils pouvaient passer la tête haute dans les rues des villes, sans avoir à rougir devant aucune face, et ils pouvaient jouir librement, comme tout autre, dans les sociétés les plus délicates, de la royauté qu'y donnent toujours les qualités du cœur et la supériorité de l'esprit. Mais l'émancipation définitive des mulâtres ne se fera qu'à des conditions bien plus rigoureuses pour eux; car nous n'appelons pas émancipation une égalité de prétendus droits que des législateurs distribuent par assis et levé à des maîtres et à des esclaves, mais bien la fusion intime et volontaire des races, le nivellement des respects et des affections. Or, de ce côté, les hommes de couleur ont été traités par Dieu bien plus sévèrement que les affranchis des peuples antiques; ils pourront avoir autant d'intelligence, autant d'activité, autant d'économie, autant de sagesse, et plus encore, que leur rédemption sociale se fera bien plus difficilement; en quelque lieu qu'ils aillent, de quelque vertu qu'ils s'honorent, ils porteront sur leur visage la couleur de leur peau, la couleur de leur origine, la couleur de l'esclave, et, il faut bien le dire, la couleur du bâtard. Et ce sera toujours pour eux, non pas un tort, mais un malheur. Car il ne faut pas dire que c'est là de notre part un préjugé qui passera; dans une société comme la nôtre, fondée sur le mariage et sur le dogme de la pureté domestique, l'impureté de l'origine ne peut jamais être indifférente. Il n'y a pas de milieu entre le mariage et le concubinage; nous ne pouvons pas honorer les mères des hommes de couleur sans outrager les nôtres.

Eh bien! c'est par tous ces motifs, c'est parce que la dignité sociale est plus difficile aux affranchis et plus facile aux

Digitized by Google

maîtres, que ceux-ci devraient s'imposer, non pas seulement d'être justes mais encore d'être généreux. Jeunes blancs qui êtes en haut, tendez la main à ceux qui sont en bas. Et puis enfin, les esclaves ne seront pas toujours esclaves, et on oubliera même un jour que les affranchis ont été affranchis. C'est là le sort des esclaves de tous les pays et de tous les temps. Plus-tôt ce travail de liberté et de civilisation se sera accompli, et plus-tôt la race humaine aura acquis cette dignité et cette noblesse, dont il est dans les fins de Dieu de la revêtir. Ainsi donc, jeunes blancs, aidez les mulâtres, non pas comme quelques-uns d'entre vous le font à Paris, par des cérémonies peu sérieuses et peu profitables ; ce n'est pas quand vous avez embrassé publiquement les mulâtres, en les déclarant vos égaux, qu'ils sont réellement vos égaux, il leur manque, il manque à leur race ce qui fait votre supériorité, ce qui fait la civilisation, il leur manque l'esprit de famille. Ne leur donnez pas votre main, mais ne leur prenez pas leurs sœurs et leurs filles, cela vaudra mieux pour eux ; et ils seront plutôt émancipés par la chasteté domestique que par des déclarations de droits prononcées au milieu des festins. Enfermez vos doublons dans votre bourse et vos passions dans votre cœur ; forcez les filles de couleur à l'estime d'elles-mêmes ; apprenez-leur, par le respect du mariage, que ce n'est pas sur le grabat des courtisanes, mais dans le lit des épouses, que naissent les citoyens. Avant d'émanciper les mulâtres par les idées, émancipez-les par les sentimens : ne leur donnez pas l'égalité, donnez-leur la famille ; avec cela ils auront le reste, et ils l'auront infailliblement, par des voies sûres, régulières et profitables. Toutes les déclarations de droit n'en feraient jamais que des hommes factices et des citoyens frelatés ; la famille et les vertus qui la constituent en feront avec le temps un peuple naturel, simple, fort, homogène, civilisé ; alors vous n'aurez pas besoin de les déclarer publiquement vos égaux, ils le seront.

Nous venons d'étudier avec soin, d'apprécier sévèrement, mais sans parti pris, les trois élémens de la population des colonies françaises, les blancs, les noirs et les mulâtres. Nous

Digitized by Google

avons dit à chacune de ces trois classes l'austère vérité sur sa situation présente, afin qu'elle ne se fasse pas d'illusion sur son avenir. Il est certain que la société actuelle des colonies, poussée surtout par les journaux de France, est dans un état de crise intolérable, d'où elle ne peut pas tarder à sortir. Le vœu de tous les gens de bien est qu'elle en sorte au plus grand profit des individus, et au plus grand bien de la civilisation. Pour cela, il faut que chacun connaisse son devoir et le fasse ; il faut que les blancs soient tolérans et bons, les nègres patiens et laborieux, les mulâtres calmes et dignes. En toute chose, il est nécessaire que le temps intervienne, ce grand médecin aux plus grands maux. Il a guéri tout le monde ancien, il guérira bien trois ou quatre petites îles.

Nous ne savons ni quand ni comment le gouvernement français interviendra, ni sur quelle base l'émancipation sera calculée. Il nous semble, sans rien vouloir préjuger, qu'il serait prudent d'attendre le résultat qui sera obtenu dans les colonies anglaises ; et jusqu'ici la grande mesure prise par le gouvernement britannique n'annonce pas de très beaux fruits. Mon Dieu ! si les esclaves pouvaient savoir ce qu'ils quittent et ce qu'ils souhaitent, peut-être seraient-ils moins ardens dans leurs vœux. La liberté est certainement une bien grande et bien noble chose ; mais cette liqueur brise souvent le vase où on l'enferme. Toujours croyons-nous qu'elle doit être donnée et prise avec ménagement, comme les alimens après une longue abstinence. Nous examinerons prochainement la question de l'émancipation comme nous avons examiné la question de l'esclavage, et nous chercherons quel est le mode le plus convenable à suivre pour satisfaire les idées sans violer les intérêts.

A. Granier de Cassagnac.

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR LE THÉATRE ESPAGNOL.

§ I.

LA DÉVOTION DE LA CROIX,

COMÉDIE FAMEUSE PAR CALDÉRON.

Vous n'êtes plus en France. Vous avez quitté le XIXe siècle. A droite, vous avez le couvent, à gauche l'autodafé, partout le crucifix. Vous, pour qui vivre c'est douter, transformez-vous, essayez de croire : vous êtes Espagnols. Les sierras sauvages des Alpujarres et les maisons jaunes de Ma-

Digitized by Google

drid ont frappé vos yeux qui s'ouvraient au jour Pour vous, il n'a jamais existé de Voltaire; et le plus hardi des hommes, c'est le prédicateur qui doute du purgatoire, ou se fait un système hétérodoxe sur la conception immaculée.

Encore une fois, changez; faites quitter à votre ame l'enveloppe terrestre qu'elle traîne si languissamment dans le scepticisme et le dégoût; soyez fils d'un père castillan, sous Philippe II. Puis, regardez autour de vous; levez les yeux; voyez! — ce grand symbole ardent et ensanglanté qui plane sur l'Espagne entière, c'est la croix!

Pour le XIXe siècle et le Nord, l'image vénérable d'un supplice et d'un sauveur!

Pour le XVIIe siècle et le Midi, un Dieu vivant terrible!

Si vous vous placez sur ce terrain, si vous l'osez, si vous le pouvez; si votre intelligence souple et forte accepte cette nouvelle et antique forme de sentir et de croire; si, vous détachant de la critique vulgaire, répudiant ses tristes formules, vous élevant à la contemplation magnifique des variations de la pensée humaine et de ses élans les plus insolites, vous savez, comme le *brahma* indien, vous métamorphoser pour comprendre, et vous associer, pour les dompter, aux mille apparences extérieurs du monde! lisez, devenu fanatique, le drame fanatique de Caldéron. La sympathie que je vous demande est étrangère à votre époque; elle attaque de front toutes les idées modernes; elle est, à elle seule, une conquête de la pensée sur l'habitude, un triomphe de ce qu'il y a de noble en nous sur ce qu'il y a de matériel, une victoire remportée sur l'usage, et gagnée par l'intelligence.

Ce n'est pas ainsi que les arts et la poésie ont été jugés et sentis. Eschyle, dit un académicien moderne, est barbare et cyclopéen comme ces vieilles murailles bâties de blocs informes par les géans : anathème sur Eschyle! Racine, dit un esthétique de Heidelberg, est pâle et privé de mouvement comme les momies antiques : que Racine soit oublié! Shakspeare, s'écrie l'homme du XVIIIe siècle, Shakspeare est sans élégance, sans éloquence et sans pureté : maudit

Digitized by Google

soit Shakspeare! C'est la myopie des nations qui a partout écrit le code de la critique. Elle a procédé par dégoût et dédain, par ostracisme, par exclusion; elle a mis des points et des virgules à nos plaisirs; elle a fait régner ses antipathies, nées de ses préjugés; elle nous a empêchés de comprendre, de sentir et d'aimer.

Considérée comme une immense et éternelle négation, la critique est d'une utilité bornée et douteuse. Comme rayon qui éclaire le monde intellectuel, fait jaillir des profondeurs du passé la vie morale des nations, explique l'histoire des faits par l'histoire des ames, qu'est-ce que la critique? C'est tout aujourd'hui. C'est le dernier phare d'une civilisation qui date de loin, la torche placée sur le point le plus élevé de toutes les connaissances acquises. Elle est savoir, elle est puissance, elle est prophétie. Les créations spontanées sont épuisées ou mortes; tout le génie est désormais dans la sympathie lumineuse avec les génies d'autrefois.

Plus seront nombreuses et intenses, claires et ardentes, énergiques et bienveillantes, les sympathies de l'esprit humain avec l'humanité, avec ses passions, ses développemens, ses rayonnemens, ses variétés, et plus aussi vous reconnaîtrez à ces marques la présence de Dieu dans l'homme, la sublime capacité de l'esprit, le don de tout comprendre, le pouvoir d'assimilation par excellence, le génie.

Le drame espagnol, de souche ibérique, chevaleresque par le mouvement et l'action, héroïque par l'idéalité, catholique par la pensée première, n'a plus d'écho dans les contrées d'Europe. L'Europe s'est dépouillée de ses brassards et de son heaume; le capuce monacal est jeté aux orties; les beaux panaches flottans et les dentelles historiées qui se jouaient sur la tête et sur les pieds des jeunes amoureux, on ne les porte plus qu'aux jours de folie et de carnaval, parmi les travestissemens grotesques. Du drame espagnol, il n'est resté que sa partie la plus grossière; il nous a légué les portes secrètes, les doubles pavillons, les escaliers dérobés, tout ce pauvre bagage que nous traînons encore. C'est lui qui a enseigné à l'Italie l'imbroglio puéril des évê-

Digitized by Google

nemens qui se heurtent, se croisent et s'entrelacent. Maître et précurseur de tout le théâtre européen, il a fait Corneille et Beaumarchais, les deux génies les plus opposés que l'on puisse nommer. Dès le milieu du XVIe siècle, l'Angleterre imite la scène espagnol. Les contemporains de Shakspeare, hommes de talent groupés autour de l'homme de génie, *Marston*, *Dekker*, *Johnson*, *Marlowe*, *Webster*, *Heywood* (noms trop peu connus en France), copient ou plutôt calquent les imbroglios de Lope de Vega et des élèves. Ainsi se bâtit le drame anglais. L'Italie fournissait le sujet, le conte original, la trame première; l'Espagne donnait le mouvement dramatique: ruses, fourberies, aventures nocturnes, enlèvemens, déguisemens, changemens et suppositions de noms et d'état. Tout ce qui tient à la vie active venait du midi; le génie national du nord y ajoutait sa profondeur native, sa force pénétrante, son analyse, sa réflexion, sa méditation intense, son coup-d'œil inexorable. Shakspeare est né de ce mélange. Consultez toutes les annales du théâtre anglais; les pièces de Congrève, de Mme Cent-livre, de Farquhar, tout le mauvais drame anglais du XVIIe siècle jusqu'à la belle et brillante comédie de Sheridan (*School for Scandal*), portent l'empreinte espagnole, quant à la partie de l'intrigue.

A peine aussi la France bégaie-t-elle ses essais de drame, elle puise ses intrigues à la même source. Les trois quarts des pièces de Hardy, Rotrou, Scarron, Thomas Corneille, sont des vols faits à l'Espagne. Pierre Corneille agit de même; mais son vol est une conquête, son brigandage est celui d'Alexandre. On sent qu'il a le droit et qu'il est le maître. Il s'assimile, non la forme, mais la pensée héroïque du drame espagnol. Son ame, son ame grande et profonde recueille les accens énergiques émanés de ces ames vigoureuses. Il est, comme elles, catholiques dans *polyeucte*, chevaleresque dans *le Cid*, héroïque dans *les Horaces* et *Héraclius*. Le drame français reçoit de lui jusqu'au dithyrambe passionné, si contraire à nos mœurs, dithyrambe qui suspend l'intérêt comme une harmonie d'instrumens qui s'exhale au milieu

Digitized by Google

d'un récit de poète, jusqu'à l'ode mêlée à l'action, quelle arrête à l'improviste. Voyez de beaux exemples de cet emprunt dans *Polyeucte* et *le Cid*. Quelle puissance d'esprit n'exigeait pas une si extraordinaire adaptation ! Greffer une sève exotique et ennemie sur une souche rebelle, vaincre le génie national, voilà ce que fit Corneille, et Corneille seul.

Nul critique ne l'a dit.

Racine échappe à l'influence espagnole ; on ne la retrouve chez lui que sous forme de galanterie et d'élégance. Racine a embrassé la statue de la Grèce antique ; il n'est jamais infidèle à son culte. Racine mort, Lagrange-Chancel et Crébillon lui succèdent, médiocres ouvriers d'intrigues espagnoles. Les Timocrate et les Rhadamiste, qui ont frayé la voie au mélodrame moderne, tout cela nous vient d'Espagne. Les vaudevillistes modernes doivent des remerciemens aux écrivains espagnols; c'est Lope, c'est Alarcon, c'est Tirso de Molina, qui ont créé pour notre usage et notre ennui cette architecture toute pleine d'escaliers dérobés, de cabinets secrets, de pavillons mystérieux, de retraites pour les galans, de balcons à escalader et de murailles faciles à franchir ; cet attirail auquel personne ne renonce encore, tant il est d'un facile emploi. Le plus petit vaudeville d'intrigue qui se joue maintenant est une création de l'Espagne. Les anciens ne nous avaient point transmis ce modèle. Leurs meilleures peintures de mœurs ne ressemblent pas à nos comédies d'intrigue. Chez eux la femme n'existait que pour soigner le ménage et perpétuer la race : Romains et Grecs ne pouvaient introduire dans leurs drames que des femmes esclaves, victimes passives des caprices des hommes, ou des femmes placées hors de la société par la vénalité de leur amour, ou de grandes criminelles, comme Clytemnestre et Médée. Dans l'état de cette civilisation, ils n'eussent pas compris les stratagèmes de Rosine dans *le Mariage de Figaro*, ni tout ce mouvement de jalousie, de rivalités, de folies, d'évènemens, de violences, de fourbéries, dont l'indépendance des femmes a doté la scène espagnole, maîtresse sous ce rapport et modèle de la scène européenne.

Digitized by Google

Mais il y a bien autre chose dans le drame espagnol. Ce mouvement d'intrigue qui nous amuse, qui nous étonne, ce n'est encore que sa vie extérieure, mais non sa passion, son ame, sa pensée secrète, le feu central qui l'anime dans ses chefs-d'œuvre. C'est cette flamme, née des croyances populaires, que nul critique n'a saisie et appréciée, ni Bouterweck, qui se contente de tout classer; ni Schlegel, qui a ses vues politiques; ni Sismondi, qui demande aux Castillans anciens le libéralisme de notre temps. Il n'est pas vrai, comme le prétend Schlegel, que le théâtre de l'Espagne soit un hymne éternel à Dieu, à l'amour, au dévouement, à l'honneur. Oh! les passions humaines s'y font reconnaître à des traces bien plus terribles! Il y a là du sang, des larmes, des crimes sans nom, des fureurs inconnues à tous les peuples; il y a là une société, enfiévrée, grande et puissante extrême et gigantesque, une civilisation pétrie par l'étreinte embrassée du catholicisme et la main de fer du chevalier.

Venez, comme je le disais plus haut, retrouver cette civilisation dans son théâtre, et pour cela faites-vous Espagnol. Souvenez-vous que le symbole, c'est Dieu;

Que ce bois, ces clous, ce fer, cette image colorée, ce crucifix, c'est Dieu:

Que Dieu ne vit pas dans les profondeurs d'une éternité impalpable, invisible, impénétrable;

Mais que pour vous, Espagnols, le symbole est tout. Il protége, rachète, couvre, ranime, sauve, pacifie, ouvre le ciel, ouvre l'enfer.

Entrons maintenant dans le drame de Caldéron. Je ne puis reproduire la partie mélodieuse et rhythmique de son œuvre; ces longues périodes de vers octosyllabiques, se déployant avec une facilité inspirée; cette poésie qui roule, brillante et rapide, à travers les replis du drame, comme le souffle humain dans les spirales du cor; un drame qui glisse, s'enfuit et passe avec la sonorité caressante d'un belle cantate de Jean-Baptiste Rousseau; une perpétuelle harmonie, qui gémit, éclate, retentit et s'éteint dans un sublime éloignement. Je ne puis donner ici que la trame et le tissu primitif

Digitized by Google

du drame bizarre, mais caractéristique intitulé :

LA DÉVOTION DE LA CROIX.

Dans une gorge de montagnes, au sein d'une solitude âpre et sauvage, loin de tous les chemins fréquentés, au milieu de rocs bronzes par la pluie, jaunis sous le soleil, et de grands blocs de pierre superposés, aux arêtes aiguës qui se dessinent durement à l'horizon, il y a une grande croix, formé de deux débris de chêne que l'outil du charpentier n'a pas même équarris. C'est un de ces paysages aux couleurs tranchées, aux lignes aiguës, qui s'accordent avec toutes les pensées terribles et toutes les fureurs de l'ame. Là doivent se réfugier les *bandoleros;* là doivent s'asseoir de misérables pâtres fatigués; là des ennemis acharnés doivent commencer et finir un combat mortel.

C'est là aussi que Caldéron pose ses acteurs.

Le début est simple; un pauvre bûcheron et sa femme, las de ne pouvoir faire marcher leur bourrique, viennent prendre un peu de repos. Le mari a, comme Sancho, des tendresses infinies pour cet animal, qui s'est obstiné à rester sur la grande route. « Parbleu, lui dit Menga, sa femme, tu ne bouges pas; je vais, moi, chercher des camarades qui sauront lui prêter secours. » Le paysan ne demande pas mieux; mais resté seul, il a peur de l'asile où il se trouve. « Si des *bandoleros* débouchaient de ce côté, » que deviendrait-il? Il n'est pas brave.

Un bruit frappe son oreille; il se lève, regarde. Deux cavaliers descendent de cheval; tous deux se dirigent de son côté. Moitié curiosité, moitié terreur, Gil se cache dans un buisson.

L'un des gentilshommes était un de ces Castillans intraitables quant à l'honneur de leur famille, qui lavaient une faute, ou l'apparence même d'une faute, dans le sang d'une sœur, d'une femme, d'une maîtresse, d'un amant. Fils de Lisardo Curcio, noble ruiné, frère de la belle et jeune Julia, il a

Digitized by Google

provoqué Eusèbe. Il n'a donné à Eusèbe aucune explication, seulement il l'a prié de le suivre; Eusèbe a obéi : tous deux s'arrêtent dans ce ravin solitaire.

— N'allons pas plus loin (dit Curcio). Voici un lieu désert, éloigné du chemin, et qui convient à ce que je veux de vous. Tirez votre épée du fourreau, Eusèbe. Mettez-vous en garde. Vous êtes gentilhomme sans doute; il faut vous battre.

— Très bien! Et pour vous répondre avec le fer, il suffirait que vous m'eussiez conduit ici; mais quelle est votre plainte, et que voulez-vous de moi? J'ai besoin de le savoir avant de nous battre.

— Me plaindre? Oui, j'ai à me plaindre; c'est un outrage trop grand pour que je le dise. Ma voix s'y refuse; je voudrais le taire; je voudrais l'oublier. Vous le redoublez en me le rappelant. Connaissez-vous ces lettres?

— Jetez-les à terre. Je les ramasserai.

— Les voici!

— Eh bien! vous avez pâli; vous êtes troublé!

— Misérable, cent fois misérable quiconque fie ses secrets au papier!

— Vous connaissez ces lettres.

— Elles sont de moi, toutes; je ne le nie pas.

— Eh bien! moi, je suis fils de Lisardo Curcio, gentilhomme. Vous étiez mon ami. Vous avez séduit ma sœur Julia. Vous êtes pauvre et n'aurez jamais ma sœur. Demain, pour que la pureté de mon nom ne soit pas ternie, elle sera consacrée à Dieu; elle entrera dans un couvent; par volonté ou par force, elle sera religieuse. Quant à vous, rendez-moi raison; en garde, dis-je, et que l'un de nous meure, et qu'il meure ici. Si c'est vous, ma sœur ne sera pas votre maîtresse; si c'est moi, je ne le verrai pas.

— Je vous ai écouté, je me suis contenu, répond Eusèbe. Lisardo, modérez-vous de même et entendez ma réponse. Il faut que l'un ou l'autre tombe sur cette place. C'est bien; mais sachez quel personnage est devant vous. Un homme qui ne craint rien et qui se sent conduit par une main invisible.

Digitized by Google

Ma vie s'est passée dans les prodiges. Répétez au monde ce que je vais vous dire si vous me voyez mourir, et qu'un oubli éternel ne couvre pas ces étranges, ces grands, ces sublimes miracles. Je ne sais quel fut mon père. Je ne l'ai jamais connu. On m'a dit que j'étais né au pied d'une croix, le ciel pour dais, une pierre pour berceau. Trois jours je pleurai, trois jours les bêtes féroces errèrent autour de moi sans toucher à l'enfant sans défense. Je ne mourrai pas de faim, car je suis né au pied de la croix. Un berger, errant dans les âpres solitudes de ces monts, à la recherche de sa brebis égarée, me recueillit par miséricorde; son nom était Eusèbe. Il m'appela Eusèbe *de la Croix*. Il me traita comme un fils; cependant je grandissais dans sa cabane; mon naturel était dur et barbare; l'astre de ma naissance était terrible, menaçant à la fois et sauveur; toujours cette croix me protégeait. A trois ans, je tombai dans une eau profonde, je surnageai; une petit *croix de fer* était dans mes faibles mains. L'incendie dévora un soir la maison de mon père adoptif. Cette *croix de fer*, qui ne me quittait pas, me fit traverser les flammes dans lesquelles tout périssait. Je choisis le métier des armes par goût; je cultivai la poésie par plaisir. Embarqué avec des troupes, je vis notre vaisseau donner contre un écueil et se briser; un madrier sur lequel je me cramponnai me sauva; c'était le symbole miraculeux qui me protégeait encore; ce débris avait la forme d'une croix. Dans les batailles, en face des bandits, dans la misère, dans mes vices, dans mes crimes, toujours le signe divin veille sur moi. Là, au milieu de ma poitrine, une croix divine est imprimée en sillons de sang; j'ai vu briller le même signe dans les nuages noirs qui promenaient le tonnerre sur ma tête sans l'atteindre, dans les flots qui me menaçaient sans me dévorer. Je suis mystérieusement prédestiné, Lisardo; ne vous attaquez pas à moi! La mort ne voudra pas de moi, vous dis-je. Les murs d'un couvent ne protégeront pas votre sœur. Je suis prêt à vous satisfaire; car apprenez que nul n'a des passions plus terribles, nul n'a plus soif de sang, nul n'est plus éloigné de craindre que cet homme qui est devant vous, *Eusèbe de la Croix*.

Digitized by Google

— Eusèbe, reprend le frère, que la langue se taise ; c'est au fer de parler !

Est-ce là poser assez fièrement ses acteurs ? Et quel effrayant mélange de sang, de foi, d'amour, de cruauté ! Que cette scène est frappante, et que le mouvement en est dramatique ! Comme l'intérêt naît ! Que cet *Eusèbe de la Croix* est terrible !

Qu'on ne parle plus de l'extravagance du génie. C'est la sublimité du bon sens ; et dans les routes les plus étranges, que son pas est ferme ! Ce paysage, ces routes, ces bandits dans le lointain, cette croix au milieu, ce duel à mort, cette main invisible d'un Dieu qui, pour quelque raison inconnue et profonde, guide et protége le meurtrier, l'homme de volupté et de sang, Eusèbe ; quel accord de sens, d'idées, de faits, de passions et de caractère !

Eusèbe de la Croix n'a point reçu avec le symbole céleste la consécration d'une ame pure et d'un esprit honnête. C'est une nature brutale, violente, fougueuse, indomptée. Cette nature d'animal féroce va être déifiée par le symbole. Eusèbe va marcher à travers le sang, les larmes, le parricide et l'inceste. Nous ne demanderons pas la moralité de ce drame fanatique. Nous ne demanderons pas une leçon morale à ces tableaux chrétiens, où les chairs pantelantes du martyr saignent sous le fer du bourreau, où les muscles sont à nu, où le peintre a réalisé sous l'auréole sacrée d'épouvantables tortures. Nous séparerons la question d'art de la question politique. L'idolâtrie du symbole, voilà le texte de Caldéron, le sujet donné ; il est impossible d'en presser plus énergiquement la dernière conséquence, de lui demander avec une force plus impérieuse le sens tragique qu'elle renferme.

Les jeunes gens se battent. L'épée de Lisardo glisse sur la croix sainte qui protége le criminel Eusèbe. Ce dernier tue son adversaire. « Ah ! mourrai-je sans confession ? s'écrie Lisardo. Au nom de cette croix sur laquelle le Sauveur est mort, ne me laissez pas mourir sans confession. »

— Au nom de la croix !... cette parole te sauve. Viens, je vais te prendre dans mes bras ; il y a près d'ici un couvent de

Digitized by Google

moines, je te porterai moi-même, et tu te confesseras!

— Je te remercie, je te remercie ; à cause de la pitié que tu me témoignes, va, je te le promets, lorsque je serai devant Dieu, je lui demanderai pour toi la même grace ; je lui demanderai de ne pas te laisser mourir sans être confessé.

Eusèbe emporte dans ses bras son adversaire expirant, il le dépose sous le porche du couvent voisin; puis, entraîné par cette ardeur fougueuse et invincible, par cette violence qui ne le quitte jamais, il se dirige aussitôt vers la maison habitée par Julia, sœur de celui qu'il vient de tuer. Son intention est de décider la jeune fille à le suivre; il veut enlever Julia avant que la nouvelle de la mort de son frère ne soit parvenue jusqu'à elle. « S'il est vrai que tu m'as aimé, lui dit-il, s'il est certain que ton cœur et le mien se sont entendus, viens, viens à l'instant : ton père est inflexible; il va te sacrifier à sa tyrannie ; tu ne vaincras pas sa résistance ; viens, j'ai des palais pour te garder; j'ai des amis pour te défendre; j'ai de l'or à t'offrir, et une ame pour t'adorer. Viens, donne-moi ta vie, ce sera m'empêcher de mourir ! »

Julia, qui hésite un moment, est sur le point de céder; son père se montre. C'est une bonne vieille coutume du drame espagnol, de cacher les amans dans les armoires et dans les cabinets. Julia, qui craint son père, ouvre au jeune Eusèbe la porte d'une chambre où il se tapit ; le père ne s'aperçoit de rien, et cause avec sa fille.

Il y a, dit-il, les raisons les plus graves pour la condamner à la vie religieuse : la pauvreté, l'antiquité de sa famille, la nécessité de ne pas déshonorer la race par une mésalliance, celle de laisser à Lisardot son frère, le peu de bien qui lui reste ; mais avant tout sa volonté, l'autorité paternelle, le décident à prendre ce parti. Le père en est là, sa fille Julia l'écoute en silence, il parle avec orgueil de l'avenir de sa race et de son fils qui ne manquera pas d'en relever l'éclat ; il se livre à cet enthousiasme de vieillard et d'Espagnol, lorsqu'on apporte un cadavre.

C'est Lisardo mort, c'est le cadavre du jeune homme que l'épée d'Eusèbe a sacrifié.

Digitized by Google

— Ah ! s'écrie le vieux père en se jetant sur le corps de son fils que soutiennent des paysans, laissez-moi le voir, ce cadavre déjà froid ; laissez-moi contempler ces veines ouvertes qui laissent couler tout le sang de ma vie, tout le bonheur de ma pauvre vieillesse !

Et il embrasse les restes de son fils avec délire.

— Quel est celui qui l'a tué, qui a tué mes derniers jours ?

On lui dit le nom d'Eusèbe.

— C'est bien, répond-il ; c'est le même homme qui m'ôte l'honneur et le bonheur. Disculpe-toi, si tu le peux, Julia ! Dis que ton amour était chaste, malheureuse ! Ne vois-tu pas que ton père et ton frère périssent du même coup et de ta main ! Va, va donc écrire, avec ce sang qui coule, l'histoire de tes voluptés meurtrières. Ah ! ne me réponds pas ! tais-toi ! que je n'entende pas ta voix ! Cache cette beauté qui a été la mort de mon fils. Mon fils, ma fille, tous deux, vous n'existez plus pour moi. Il est mort pour le monde, lui, mais il vit dans mon ame ; et toi, qui vis pour le monde, tu es à jamais morte dans mon cœur ! Reste, reste avec ce cadavre : que ce soit ta leçon, ton supplice ; je t'enferme ici, près de ton frère mort, et qu'on ferme les portes !

En effet, les portes se ferment sur Julia ; le cadavre sanglant est devant elle ; elle pleure, comme dit le sublime auteur espagnol, ses voluptés meurtrières ; elle est en face de sa faute, qu'elle peut contempler toute entière, et la moralité ressort, inattendue et puissante, du fond même de ce sujet contraire à toute moralité.

Eusèbe est toujours là.

Les hommes de génie fécondent toujours le succès obtenu ; Caldéron ne quitte pas la situation déjà si belle, qu'il a inventée ; les créations des grandes intelligences ne manquent jamais à cette loi ; elles n'étincellent pas sur un seul point ; les beautés enfantent les beautés ; c'est une longue traînée de poudre qui s'embrase, un sillon entier et lumineux. Lisardo mort ne serait pas pour sa sœur, comme le dit Curcio, une leçon assez forte, si Eusèbe, sortant du cabinet où il est

Digitized by Google

enfermé, ne se montrait à son tour. Le cadavre du frère est placé entre ces deux personnes, dont la première a causé sa mort; ce cadavre, c'est leur œuvre. La scène est admirable; la jeune fille repousse obstinément Eusèbe, et résiste à toutes les prières.

— Non, lui dit-il, un couvent même ne te protégerait pas contre moi.

— Prends-y garde, reprend l'Espagnole, je saurais me défendre !

— Mais te reverrai-je ? s'écrie Eusèbe.

— Non !

— Quoi ! point d'espérance ?

— Aucune.

— Et tu me détestes déjà ?

— Je le dois.

— Et tu m'oublieras ?

— Je ne sais.

— Mais souviens-toi de cet amour si tendre.

— Mais regarde ce sang qui coule ! On ouvre la porte; va, Eusèbe : à jamais !

Telle est la fin du premier acte. Depuis la première scène jusqu'à la dernière, le souffle de la passion l'enflamme; elle va grandir jusqu'au crime; et tout ce que Dieu commande, tout ce que l'humanité respecte, va être écrasé par le symbole.

Eusèbe de la Croix, meurtrier de Lisardo, repoussé par sa maîtresse, poursuivi par la justice, a pris la fuite vers les Sierras. Il est brigand; nous nous retrouvons avec lui dans les montagnes; il commande une troupe de bandoleros; ce métier convient merveilleusement à son caractère emporté, aventureux, brave, implacable. — Ah ! dit-il, ils m'ont traité en criminel ! Eh bien ! mes crimes égaleront leur châtiment ! Ils me punissent comme si j'avais assassiné traîtreusement Lisardo; ma patrie me persécute, je suis exilé; ils m'ont pris tout ce que je possédais; mes amis m'abandonnent; je ne sais comment soutenir mon existence ! Je mériterai leur vengeance; quiconque traversera ces montagnes,

Digitized by Google

me paiera le prix du sang ; la publique injustice sera expiée; le voyageur me donnera sa vie d'abord, puis tout ce qu'il possédera.

Un voyageur se présente et tombe. — Capitaine, dit un bandolero à Eusèbe, le plomb a traversé sa poitrine.— Qu'on l'ensevelisse, qu'une croix soit placée au-dessus de son cadavre, et que Dieu lui pardonne. — Allons, dit un des bandits, à nous autres voleurs la dévotion ne manque jamais ! Un prêtre traverse cette solitude dangereuse ; l'arquebuse d'un des soldats d'Eusèbe l'atteint et le frappe. Mais ce prêtre a composé un *Traité des miracles de la Croix* et son manuscrit se trouve dans une des poches de son vêtement, sur le cœur ; la balle touche le manuscrit, là elle s'amortit sans blesser le prêtre. Étonnés du prodige, les bandits amènent l'ecclésiastique devant leur chef, qui ne s'étonne plus de rien lorsqu'on remet entre ses mains l'œuvre sainte. Ainsi Caldéron ne perd jamais l'occasion de faire connaître sa pensée fondamentale, l'omnipotence du Symbole !

— Heureux, heureux mille fois, dit-il, que ce plomb enflammé se soit amolli comme la cire obéissante ! J'aimerais mieux brûler dans les flammes que d'avoir offensé la croix. Prêtre, je vous rends la vie ; gardez tout ce qui vous appartient; je ne veux de vous que ce livre. Vous autres, laissez-le libre, et qu'on l'accompagne pour le protéger !

— Je demanderai à Dieu, reprend le prêtre Alberto, qu'il dessille vos paupières et vous éclaire sur l'erreur de votre vie !

— Si tu me veux du bien reprend Eusèbe, prie Dieu qu'il ne me laisse pas mourir sans confession.

— Je te le promets, dans quelque lieu que je sois, si tu m'appelles, je viendrai, et je quitterai mon désert pour te confesser.

— J'ai ta parole ?

— Voici ma main.

La résolution désespérée d'Eusèbe de la Croix l'expose à toutes les poursuites de la loi. Le vieux gentilhomme dont Eusèbe a tué le fils se met à la tête des troupes qui doivent

Digitized by Google

livrer le brigand à la justice, et ces troupes cernent la montagne dont il a fait son repaire. Pendant que ce danger le menace, Eusèbe, qui n'oublie pas sa jeune maîtresse, et la promesse, ou plutôt la menace de ses adieux, reçoit des informations précises sur le couvent dans lequel son père l'a renfermée, sur les habitantes de ce couvent, et les moyens d'y pénétrer.

L'essence caractéristique du drame espagnol étant lyrique ne prétend pas imiter d'une manière servile les évènemens de la vie, ni suivre à la trace, pour ainsi dire, ses accidens positifs. La vraisemblance, pour Caldéron, n'a pas besoin d'être attestée, prouvée et inventoriée, comme un acte de la vie civile; comme un registre de commerçant. Ces détails minutieux qui donnent à l'illusion l'apparence de la réalité seraient un constraste frappant avec le style élevé, le ton grandiose, la marche poétique de l'ensemble. L'ode ou l'émotion n'a que faire de cette réalité morte et prosaïque. A cet égard, Caldéron obéissait à l'instinct délicat du génie, instinct qui domine les systèmes, les réforme ou les brise.

Dans notre époque, l'écrivain qui s'emparerait d'un sujet pareil chercherait avec soin de petites vraisemblances partielles. Mais Caldéron ne matérialise jamais son drame. Il ne s'amuse pas à préciser les ressorts matériels et grossiers de sa création. Il lui suffit de ne point heurter ou forcer la croyance, de ne pas faire violence à l'esprit de l'auditeur, de se maintenir dans la sphère naturelle de son œuvre. Pour nous, l'art est devenu tout autre : il s'est fait mécanisme. On procrée avec grand effort des inventions impossibles que l'on essaie d'expliquer par une multitude de ressorts factices et fragiles. On fabrique des machines compliqués, dont le jeu excite l'étonnement. C'est le drame à la vapeur.

Continuons.

Le jeune homme veut retrouver celle qu'il aime. Il a découvert sa retraite sacrée.

Voici les murs du couvent. On y applique une échelle, et les compagnons d'Eusèbe l'exhortent à monter. Il tremble.

Digitized by Google

Est-il arrêté par le sentiment moral de l'action qu'il va commettre ? Non ; la croix qu'il porte sur le sein le brûle ; des flammes passent devant ses yeux ; les degrés de l'échelle lui semblent enflammés ; cependant il se précipite. L'enfer serait là, rien ne le retiendrait, s'écrie-t-il.

Au moment même où Eusèbe pénètre dans l'intérieur du monastère, les soldats que Curcio commande ont investi la montagne, et le père, qui veut venger la mort de Lisardo et l'honneur compromis de Julia, vient occuper la retraite des bandoleros et s'asseoir au pied même de la croix grossière qui occupe le centre de cette espèce de cirque sauvage. Il recule épouvanté à la vue de ce signe sacré ; cette croix lui rappelle une terrible aventure de sa jeunesse. La voici : il était marié depuis peu. Forcé de partir et de quitter sa femme pendant plusieurs mois, il reçoit d'un domestique infidèle des renseignemens qui inculpent la fidélité de sa femme. Il revient. Une grossesse s'était déclarée pendant son absence. Curcio, se croyant trompé, ne respire que vengeance. Il contraint l'infortunée à le suivre ; il la conduit dans les anfractuosités de cette fatale et déserte montagne. Là, accablée de fatigue et de terreur, demandant en vain grace à son mari, elle tombe au pied de la croix même.

— Au nom de Dieu, dit-elle, grace ! grace !

— Non ; tu portes dans ton sein l'enfant qui va te donner la mort.

— Eh bien ! que la croix me protège ! O Sauveur du monde ! sauvez une femme malheureuse !..... O Jésus ! prouvez que je suis innocente !

Elle disait ces mots, et lui, frappait à coups redoublés ; mais le glaive ne pénètre que l'air et n'atteint que le vent qui siffle. Toujours vivante et conservée par un prodige, elle met au monde, au pied de la croix protectrice, et sous le poignard impuissant de son meurtrier, deux enfans miraculeux. On accourt à ses cris, et dans la confusion, dans le trouble d'une telle scène, un des deux nouveau-nés est abandonné par le paysan qui s'était chargé de lui. L'enfant que l'on emporte et qui trouve asile dans la maison paternelle

Digitized by Google

est une fille, c'est Julia. Sa mère, dès que la santé lui est rendue, se consacre à Dieu et embrasse la vie religieuse. Julia, fille du prodige, est aussi destinée au service des autels ; telle est la volonté de son père. Le doigt divin est sur elle ; une croix de feu, de sang, est gravée sur sa poitrine.

Telles sont les aventures que le vieux gentilhomme se rappelle avec terreur. Voici le crucifix fatal, voici la solitude, théâtre de ce drame extraordinaire; il se perd long-temps dans ses pensées et demande compte au Très-Haut d'une destinée si étrange.

Revenons à Eusèbe. C'est la nuit. La lune brille à travers les hautes croisées du monastère. Le couvent s'ouvre à ses pas et s'ouvre aussi à nos regards. Il parcourt les longues galeries où tout repose, lui, l'homme du crime, du meurtre, et l'homme prédestiné ; il cherche sa proie dans le sanctuaire de la virginité et de la paix.

Il entr'ouvre l'une après l'autre les étroites cellules des religieuses ; il ne trouve pas encore Julia. Certes la situation est une des plus scabreuses que l'on puisse imaginer. La licence, l'impiété, l'immoralité, le scandale, s'ouvrent devant le poète. Il n'a qu'à s'avancer d'un pas. Ce mélange de volupté dans un couvent, d'idées religieuses et de pensées criminelles, va lui fournir des peintures fortes et révoltantes. Cherche-t-il l'effet ? Veut-il seulement imprimer des émotions ? A-t-il soif de ces couleurs hideuses qui plaisent au génie faux et dépravé ? Tout ce qu'il y a d'affreux au monde semble se montrer ici. On devine sans peine que Julia est la sœur d'Eusèbe ; et la position dramatique augmentant d'intensité irait coudoyer l'horrible et l'insoutenable, si Caldéron n'était doué de ce vrai génie dont l'essence est pure. Nous allons voir, dans une situation si difficile, le génie retrouver toute la moralité qui lui est propre, toute la sublime pudeur qui ne l'abandonne jamais. Ses ailes sont blanches et vierges ; elles trempent dans l'orage sans se flétrir, elles effleurent la foudre sans se brûler.

Digitized by Google

Eusèbe soulève une portière qui cache Julia endormie et demi-nue.

— Ah! la voilà, dit-il. — Et il s'arrête.

— C'est bien elle! Lui parlerai-je? Dois-je l'éveiller? Pourquoi mon ame, si hardie, tremble-t-elle ici? Pourquoi cette passion tremblante est-elle si audacieuse! Cet humble vêtement qui la couvre, cette simplicité, cette grace adorable, m'arrêtent et me touchent malgré moi! Cette candeur si pure triomphe de ma frénésie. Là où est la perfection du corps, la chasteté réside aussi. Un saint respect émane de la beauté, et si cette beauté pénètre mon être, ce respect domine mes sens!

A cette sublime assimilation de la beauté de la forme et de la beauté morale succède une scène où règne l'ardeur des sens, une scène extraordinaire de hardiesse, et qui n'a pas d'analogue pour la vérité nue et l'énergie naïve.

La réserve extérieure des mœurs actuelles ne me permet que d'indiquer légèrement la scène suivante, où Julia s'éveille et où la séduction d'un amour mutuel est exprimée avec une grande énergie. Mais tout à coup, aux paroles les plus passionnées d'Eusèbe, succède un mouvement d'horreur: il repousse celle pour laquelle il a violé la clôture sacrée du monastère. Il a vu l'empreinte divine de la croix symbolique, le double sillon de flamme et de sang dont la main divine a marqué la jeune fille dès le berceau.

— Femme, laisse-moi fuir! j'ai vu Dieu, le Dieu vengeur! Chacune des larmes que tu verses me brûle; chacune de tes paroles me donne la mort; chacun de tes regards est un supplice; chacun de tes baisers est un enfer. Ah! cette croix, cette croix que j'ai vue sur ton sein, ce signe prodigieux, cet avertissement du ciel, cette horrible et sainte marque! Reste religieuse, Julia! Laisse! laisse-moi!

Ainsi s'accomplit la destinée, ainsi se manifeste la toute-puissance du symbole, selon Calderon, chapelain de l'église de Tolède. Eusèbe fuit et va retrouver ses bandits. « Ah! dit-il, la vie est bien large pour l'homme qui souffre, c'est un grand désert qui s'ouvre devant lui! » Quant à Julia, le

Digitized by Google

poète, fidèle à la nature toutes les fois qu'il s'agit de peindre ses mouvemens passionnés, lui prête une résolution aussi étrange en apparence qu'elle est vraie en réalité : c'est un développement naïf et singulier du cœur de la femme. La fuite d'Eusèbe, et l'horreur qu'elle paraît lui avoir inspirée, restent gravées dans sa pensée ; la chaste solitude de son couvent a été troublée, et l'amour, le dépit et la fureur la jettent hors des murs du monastère à la recherche de son amant. Il s'agit pour elle de vengeance. « C'est du fiel et du poison, dit-elle, qui roulent dans ses veines avec son sang. » Errante long-temps à travers les montagnes où elle sait que le chef des bandoleros s'est réfugié, elle change de costume, ainsi que de caractère et d'ame, devient meurtrière d'un pâtre qui la menace de violence, et trouve enfin Eusèbe, qu'elle provoque au combat, la tête enveloppée de son manteau ; elle est légèrement blessée, et Eusèbe la reconnaît alors. Bientôt les troupes qui ont cerné la montagne livrent combat aux bandits. Curcio reconnaît son fils, qui meurt en recevant l'absolution du prêtre Alberto. Quant à Julia, son père, apprenant sa fuite et ses crimes, veut la frapper.

— Que ta mort, dit-il, soit atroce comme ta vie !

Mais elle embrasse la croix, et laissant tomber un voile sur ses épaules :

— Croix divine, dit-elle, sauvez-moi. Je jure de vivre et de mourir dans la pénitence.

— Grand miracle ! s'écrient tous les assistans.

Et, selon la formule ordinaire des drames espagnols, Curcio paraissant sur le devant de la scène :

Ainsi finit la comédie étonnante de *la Dévotion de la Croix*. Que son auteur soit heureux, et pardonnez-lui ses fautes.

Ce théâtre espagnol, j'ai dû le choisir avec une prédilection spéciale. Il est profondément original, et l'originalité est loin de nous. Il ne ressort d'aucune imitation ; il est populaire, fils du peuple, tout imprégné d'une civilisation perdue. Avec une facilité, une grace, une légèreté apparente, c'est le plus passionné, le plus terrible de tous les drames que

Digitized by Google

l'homme ait inventé. Qu'on se souvienne de ce héros de Caldéron, qui, pour effacer la tache faite à son honneur, noie l'amant, brûle la femme, détruit son palais et part. Le même point d'honneur, on le retrouve dans Corneille, au milieu de ce combat de générosités extrêmes qui remplissent les œuvres du poète français. C'est le drame de la chevalerie moderne. Voulez-vous connaître le drame du catholicisme, lisez *la Dévotion de la Croix*.

Les espagnols seuls ont fait un tel drame, et vous vous étonnerez avec moi d'une nouvelle forme de l'art. Nous avons assisté à une tragédie fondée toute entière sur le fanatisme, non pour le corriger, comme dans le *Mahomet* de Voltaire, mais pour l'exalter. C'est une œuvre unique, et qui resterait comme monument d'une société fanatique, quand même tous les souvenirs, tous les monumens, tous les livres de l'Espagne s'anéantiraient dans un commun naufrage.

Voilà les arts? c'est leur privilége. S'ils n'ont pas le bon sens prosaïque de la raison vulgaire, ils ont le droit de concentrer tout un passé dans une seul œuvre. De la Grèce sauvage, que reste-t-il? Homère. Un torse de déesse, un débris de temple, sorti du ciseau d'un sculpteur d'Athènes, nous en dit plus sur la société hellénique que de longs commentaires. Si le mot immortalité n'est pas une parole vaine, c'est aux arts qu'il appartient, et à la tête des arts se place la poésie. Seuls ils conservent les traces du passage des générations sur la terre mobile où nous sommes, seuls ils redisent le passé, au milieu des dynasties perdues et de ces myriades de rois égarés qui n'ont plus de nom nulle part.

La Dévotion de la Croix atteste une civilisation perdue et morte; car l'Espagne elle-même, malgré son respect saint et obstiné pour l'antiquité de ses mœurs, s'éloigne chaque jour de la redoutable civilisation que nous avons vue se développer. De même que *Hamlet*, le grand drame du doute et de la douleur septentrionale, n'a pu éclore que dans la Grande-Bretagne; *la Dévotion de la Croix*, ce

Digitized by Google

drame du symbole méridional et de la croyance effrénée, n'a pu naître, germer et mûrir qu'entre les Pyrénées et Gibraltar. Nous échappons à toutes nos idées philosophiques, nous ne raisonnons plus ; nous croyons, non d'une foi épurée, tendre, chaste, chrétienne, selon la loi morale du sauveur des hommes, mais aveugle, ardente ; une foi d'inquisiteur, de martyr et de séide. Pour comprendre seulement un drame dont la donnée est telle, et dont le résultat serait effrayant, il faut dépouiller tous les souvenirs modernes et faire taire les raisonnemens. Pourquoi ne l'aurions-nous pas? Cette transformation de l'ame exige quelque force, mais c'est la première nécessité imposée à l'artiste. Corneille, l'honnête et doux Corneille, savait bien tremper son ame dans la férocité romaine, quand il écrivait *les Horaces*, et nous nous faisons païens tous les jours lorsque nous lisons Virgile et Tibulle.

Prenons-y garde, si nous procédons au moyen de la raison critique, nous ne comprendrons jamais les génies méridionaux ; si nous mettons à sa place la passion, nous trouverons le point de vue espagnol. Le propre de la passion est de détruire tout équilibre, d'absorber, de se faire maîtresse, d'éteindre tout ce qui l'approche ; elle veut brûler seule, quand même elle se dévorerait dans son ardeur. Si un peuple se livre à une passion, il est grand par elle ; c'est par elle qu'il domine, c'est par elle aussi qu'il meurt. Et ne voyez-vous pas ce que la guerre et la gloire nous ont coûté, à nous, Français, passionnés de guerre et de gloire? L'Italie, du xve au xvie siècle, s'est livrée à l'amour des arts : vertus, bonheur, liberté, rien n'existait plus pour elle, mais elle avait Raphaël ; ses voluptés et ses vices étaient en opprobre au monde, mais elle possédait Benvenuto Cellini. Elle donnait aux peuples des leçons de débauche, mais elle allait avoir Palestrina. Les papes appuyés sur leurs favoris et leurs maîtresses scandalisaient l'Europe, appelaient le schisme, éveillaient Luther ; mais elle avait Michel-Ange. L'unité catholique s'ébranlait de toutes parts ; mais le Vatican élevait au dessus de tant de crimes, de forfaits, de vices,

Digitized by Google

de folies, sa tête radieuse, sa coupole d'or, symbole des arts tout-puissans.

Voici ce qu'une passion fait par un peuple et ce qu'elle fait de lui : elle l'exalte, l'agrandit et le tue.

Laissez-donc les nations vivre comme les hommes ; que voulez-vous ? rien n'empêchera le destin d'avoir son cours, et ce sont nos passions bien plus que nos pensées qui font notre destin. De même que l'équilibre était rompu en Italie par la passion artiste, il était détruit en Espagne par la pensée catholique, par le symbole, par la passion de la croix.

PHILARÈTE CHASLES.

Digitized by Google

ARTISTES CONTEMPORAINS.

I.

BOCAGE.

Les biographes à venir pourront dire un jour de cet acteur, ce qu'ils ont dit déjà de tant d'illustrations : *Il naquit de parens pauvres, mais honnêtes.* En effet, son père, qui avait possédé d'abord une fabrique à Rouen, était descendu, par des revers successifs, au modeste emploi de contremaître dans une fabrique de Paris. Les deux fils aînés suivirent la fortune du père ; la mère et son dernier enfant restèrent ensemble à Rouen, où bientôt ils furent forcés à travailler pour vivre.

Digitized by Google

Ce dernier enfant s'appelait alors Pierre Martinien Tousez, et gagnait trois francs par semaine à carder les cotons, malade, vêtu de haillons, travaillant comme un nègre le jour, la nuit dormant comme un pauvre dans un de ces réduits où la propriété entasse du soir au matin ceux que la fabrique exploite du matin au soir. Misérable enfant, dont l'organisation était délicate et frêle, toute nerveuse, toute fébrile, comme celle des artistes, par quel heureux hasard put-il résister à la vie pernicieuse des ateliers, à leur action délétère à la fois et de l'ame et du corps? Le hasard est un mot impie. Béranger commença par être ouvrier. L'ouvrier Tousez devint un artiste. L'art a aussi sa providence!

Or, la volonté providentielle qui régit toutes les destinées sublunaires, décida que la malheureuse mère de l'ouvrier s'aigrirait assez dans le chagrin, pour rendre quotidiennement à son innocent fils les coups qu'elle recevait de l'adversité. Ce dégagement du fluide nerveux maternel par les poignets s'effectua long-temps sans obstacle sur l'échine de Pierre. Mais un jour, l'enfant, plus sensible ou plus battu ce jour-là qu'à l'ordinaire, résolut de fuir les contre-coups de l'adversité, et de se soustraire au choc en retour de la mauvaise humeur maternelle. Il s'enfuit donc de Rouen, à pied, sans le sou, allant retrouver son père à Paris. Arrivé là, il fut reçu comme une navette, c'est-à-dire immédiatement renvoyé au lieu d'où il était parti.

A son retour, il passa quelques années meilleures près de sa mère. Sa fugue extraordinaire pour un enfant l'avait rendu imposant d'énergie, on n'osait plus le frapper; mais bien qu'à l'abri des rigueurs domestiques, il ne tarda pas à se sentir plus malheureux que jamais dans le taudis natal. L'intelligence se développant avec l'âge, il en vint à plus souffrir de son humble position d'ouvrier cardeur, qu'il n'avait jamais souffert du manche à balai de la famille; et cherchant encore dans la fuite un remède à son nouveau mal, il quitta Rouen pour la seconde fois. Cette fois il levait le pied non par un instinct de conservation, pour se soustraire au bâton de Damoclès, incessamment pendu sur ses épaules, cette fois

Digitized by Google

ce n'était plus l'enfant craintif qui s'abritait contre les foudres du bois vert : c'était le jeune homme intelligent, impatient d'un meilleur monde, qui partait d'un présent maudit vers un avenir rêvé plus noble et plus heureux; il ne fuyait pas, il s'en allait à la fortune, le cœur plein de mépris et de haine contre sa vie passée, d'espérance et d'illusion pour sa condition future : il s'en allait à Paris.

Là, se souvenant du mauvais accueil qu'il avait trouvé chez son père, il s'adressa directement au plus âgé de ses frères, qui était épicier. Ce frère le traita à peu près convenablement, c'est-à-dire qu'il ne le mit pas à la porte et qu'il ne le renvoya pas dans la Seine-Inférieure. Ainsi c'est à un épicier que nous devons un artiste. Admirez par quelles voies bizarres et mystérieuses la Providence arrive à ses fins !...

L'enfant qui avait déserté le coton ne pouvait servir la chandelle. D'ailleurs il recélait déjà tout au fond de sa poitrine *l'influence secrète*, comme dit le rimeur, ce plus précieux don du ciel, ce vague amour de l'art qui se développe et se révèle comme une autre puberté par des ardeurs et des transports inouis, involontaires, que nulle prose au monde, même celle d'un frère épicier, ne peut ni guérir ni calmer. L'enfant avait déjà conscience de son mal; donc le mal, comme tout bon parent doit appeler cette disposition poétique, était sans espoir. Une circonstance fatale de son voyage avait mis le feu aux poudres et fait sauter ce que le jeune homme pouvait avoir de raisonnable entre l'os frontal et l'occiput. Sur la route de Rouen à Paris, il avait rencontré à l'auberge, un jeune compatriote lassé comme lui du séjour de Rouen, mais n'ayant pas comme lui à gagner à un changement de condition. Cet autre fuyard quittait richement sa riche famille, traîné dans une belle calèche attelée de quatre bons chevaux. L'enfant prodigue et l'enfant pauvre firent connaissance à la porte de la même auberge, l'un dans sa calèche, l'autre dans ses sabots; l'un mangeant pour reposer ses chevaux, l'autre se reposant pour manger.

— Où vas-tu ? dit sans plus de façon le voyageur en voiture au voyageur à pied; rien n'est insolent comme une calèche.

Digitized by Google

— A Paris.

— Moi aussi. Qu'y vas-tu faire?

— Je n'en sais rien.

— Veux-tu venir avec moi? Je vais y gagner de l'argent, je vais y jouer la comédie.

Le cocher ne permit pas au pauvre interlocuteur de faire entendre sa réponse. Un coup de fouet sonore couvrit un *merci* honteusement prononcé. Les chevaux, aiguillonnés, coupèrent la conversation au galop, et le triste piéton se remit lentement en route, regardant avec envie tourbillonner devant lui l'heureux aventurier qui lui criait de loin déjà : Bon voyage! Quand il l'eut perdu de vue, il oublia ses regrets, mais non les dernières paroles qui avaient frappé ses oreilles. *Gagner de l'argent, jouer la comédie*, ces deux idées fixes se reproduisirent à lui sous toutes les formes pendant les vingt lieues qui lui restaient à faire. Il trompa ainsi les fatigues d'un long voyage, se mettant soudain à se rappeler, à réciter, à déclamer tout ce qu'il avait appris par cœur au Théâtre-Français de Rouen. Enfin il atteignit Paris, avec une vocation immuable pour le théâtre. La contagion l'avait mortellement touché en chemin; il était condamné. Vainement donc voulut-on l'assujétir au comptoir; le peu de temps qu'il y resta même à débiter le poivre et la cannelle ne fit qu'empirer sa prédisposition. Tant de tragédies lui passaient là par les mains!

Dès qu'il eut manifesté son horreur innée de la boutique, son frère, assez indulgent d'abord pour accepter sa démission, le colloqua, sans plus consulter ses goûts, dans le cabinet d'un agent d'affaires, dans une de ces cavernes légales où l'honnête homme qui s'y égare est volé le code sur la gorge. La droiture naturelle de l'enfant, et son instinct de plus en plus dramatique, en firent un détestable clerc. D'ailleurs, il n'avait que des appointemens honoraires chez son patron, qui promettait toujours et ne payait jamais. Il quitta donc le cabinet d'agence pour entrer dans les bureaux du conseil de guerre, et devint, grace à une *belle main*, aide-greffier de

Digitized by Google

ce tribunal, où l'on raye un homme de la vie comme un chiffre d'une somme.

Là, ainsi que dans tous les bureaux du monde, il y avait pléthore de vaudevillistes, dramaturges et autres gens, qui dînent du registre et soupent du théâtre. Par une fatalité toute spéciale même, le chef du jeune employé, le greffier dont il était l'aide, se trouvait être un ancien acteur. Jugez où le pauvre enfant était tombé : on avait mis un malade avec un mort. Toute la journée il n'entendait parler que coulisses, que succès, qu'illusions de théâtre, illusions si enivrantes déjà pour une saine raison. Il n'y tint bientôt plus. Il manqua deux ou trois jours de suite au greffe. Il osa se faire inscrire au Conservatoire pour être examiné, espérant être admis dans ce séminaire de la scène. Mais pour se faire examiner, il fallait se présenter, et pour se présenter il fallait être vêtu décemment. Il vint donc se jeter aux genoux de l'épicier, implorant de sa générosité fraternelle des habits neufs, disant qu'il y allait de sa vie, de son avenir, avouant enfin qu'il voulait renoncer à la misère de l'employé, et *gagner de l'argent en jouant la comédie*. A ces derniers mots l'étonnement de son frère n'eut d'égal que sa fureur. Ce frère le maudit paternellement et le chassa de sa maison. Le jeune homme, sans place, sans habit, sans espoir, sans pain, sans gîte même, n'ayant point d'amis parce qu'il avait toujours été ridicule avec ses vieux vêtemens écourtés, point de ressources parce qu'il n'avait point d'amis, éprouva un moment la convulsive joie que donne souvent l'excès de l'infortune, et comme Oreste il s'écria :

Grace au ciel, mon malheur passe mon espérance !

Alors il se mit à errer dans Paris à l'aventure, comme ces chiens perdus qui vont et viennent, en attendant la faim qui les tue. L'homme ne voulut pas attendre cette affreuse conclusion. Le lobe de l'espérance s'affaissa tout à coup dans son cerveau, et laissa culminer la pensée du suicide. Se voyant abandonné de tous, dénué de tout, n'imaginant plus

Digitized by Google

où il mangerait quand il aurait faim, où il reposerait quand il serait las, il essuya résolument une larme de désespoir, et décida qu'il n'aurait plus jamais faim, plus jamais de fatigue : il se dirigea vers le pont des Arts ; mais là il fut arrêté au passage par l'invalide de garde. Il se voulait tuer parce qu'il n'avait pas de quoi vivre, et là il faut payer pour mourir. Le Pont-neuf étant plus libéral, il gagna le Pont-neuf, et descendit gratis sur un bateau de charbon amarré dans l'endroit le plus profond de la Seine. Mais au moment où il piquait une tête dans l'éternité, une main le saisit vigoureusement, et le ramena en arrière sur le bateau. Alors il se retourna et reconnut son sauveur. Ce n'était pas M. Alphonse Karr, il ne nageait pas encore à cette époque ; c'était Paul Tousez, frère cadet du malheureux Pierre, frère compatissant, qui l'avait suivi, et qui venait lui offrir ce que lui avait réfusé l'inexorable aîné, un habit et un pantalon pour paraître au Conservatoire. A quoi tient la destinée d'un homme ! et d'un grand homme encore ! Les deux frères s'embrassèrent et pleurèrent à fendre le cœur de tous les matelots du port. Bref, il était temps de se rendre à la salle des Menus-Plaisirs. La séance d'examen était ouverte, et déjà plus d'un appelé avait été élu. Enfin la voix du secrétaire nomma M. Bocage. Sous ce nom plaisant de Bocage parut dans la salle un garçon plus plaisant encore. Figurez-vous, en 1818, un pantalon jaune collant sur les deux cuisses maigres de l'un des mortels les plus mal faits qui soient, un habit bleu barbeau à larges basques, comme on n'en portait même plus à la fin de l'empire, sur un grand corps dont les épaules naturellement insubordonnées étaient devenus plus inorthodoxes encore par les jeûnes et les mille privations d'une vie toujours misérable. L'hilarité de l'auditoire fut homérique. Cependant le jeune homme ne se déconcerta point ; il s'avança sur l'estrade, et déclama sérieusement le morceau exigé :

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire.....

Après l'audition, le Nérestan bleu barbeau fut unanime-

Digitized by Google

ment refusé. Le jury d'examen se composait de deux professeurs de chant, trois professeurs d'instrumentation, et de deux maîtres de danse. La série des maîtres de déclamation avait reçu toute la matinée les candidats de la chorégraphie et de la musique.

Voilà, j'espère, une vocation traversée par bien des contrariétés ; voilà qui fait de notre acteur un être essentiellement biographique. Récapitulez un peu. Dès la naissance, il ne peut échapper à la règle biographiquement générale d'une famille *pauvre*, *mais honnête ;* puis, comme toujours, ses parens forcent ses goûts, entravent ses sympathies. Tous les hommes, même les plus indifférens à lui, semblent se donner le mot pour entasser Pélion sur Ossa contre sa destinée. Sont-ce bien là toutes les difficultés ordinaires au génie ? Courage donc, jeunes artistes ! Si l'espoir vous manque, l'espoir, ce sentiment que Dieu a placé au-dessus de tous nos sentimens, au sommet de la tête humaine ; si la pensée de l'opium, du charbon ou de la rivière, vous survient au milieu des obstacles de la vie, soyez-vous votre frère cadet à vous-même, rejetez-vous violemment en arrière, et luttez comme notre acteur jusqu'à la victoire.

Quoique repoussé du Conservatoire, Bocage ne recommença point le suicide : on ne tente guère ce remède deux fois. Le suicide est comme la cession de biens. L'abandon de la vie une fois fait, le débiteur ne doit plus rien à l'infortune. De ce jour même, le jeune homme déploya la plus grande énergie. Il ne voulut plus être ni soumis, ni à charge à aucun de ses parens, et s'affranchit du pain et du lit en même temps que du contrôle fraternel. Il se fit libre dans Paris, copiant pour les avoués, se nourrissant l'esprit d'alexandrins, espérant dans sa candeur être plus heureux l'année suivante au nouvel examen. Cette époque de son existence fut la plus déplorable comme la plus énergique, toute de misère et de travail. C'est la période de vie où un jeune homme, jeté seul à Paris dans la plénitude des ardeurs et des passions de son âge, a besoin de toute sa santé pour ne pas mourir, de toute sa vertu pour ne pas se dégrader, ce qui est pis encore ; où,

Digitized by Google

sans frein et sans ressource, il peut tomber à commettre le vol ou à mourir de faim, oui de faim, à la lettre, et râler long-temps dans l'isolement de son grenier, sans que personne l'entende, sans que personne lui porte secours. S'il expire, quarante-huit heures après, le portier montera s'informer pourquoi le mort n'est pas sorti, et il redescendra bien vite pour exiber l'écriteau : *chambre à louer*. Voilà tout ce qui se sera intéressé à lui. Oh ! qu'il faut de chance heureuse et de solide morale pour passer intact par ce creuset de misère où nous avons tous laissé plus ou moins de déchet. Bocage traversa dignement cette Égypte de la jeunesse pauvre, et pendant l'un de ces jours néfastes, il fut assez heureux pour rencontrer l'homme dont il avait reçu sa vocation d'artiste, et qui devait encore le sauver du Conservatoire. Cet homme, qu'il avait vu jadis courir en calèche à la fortune sur la grande route, *quantum mutatus !* dans quel équipage il le retrouvait, grand Dieu ! Où étaient les chevaux fringans, les fins habits à la mode, et cette mine fraîche et insolente du voyageur en voiture ? Le beau compagnon avait les joues creuses et l'oreille basse maintenant. Il ne jouait pas la comédie et gagnait peu d'argent. Il était planté depuis le matin au Pont-des-Arts sur le passage des promeneurs, s'efforçant de les tenter avec des bijoux d'un or douteux qui pendaient à tous ses doigts comme des chapelets aux mains d'un saint; le malheureux vendait des chaînes de sûreté.

— Vous voilà ? lui dit Bocage, presque insolent à son tour. Et bientôt la conversation s'engagea amicalement, et ils se racontèrent chacun leurs maux et leurs espérances.

Puis les deux jeunes gens allèrent dîner rue de la Mortellerie, au domicile élu du marchand, chez une vieille femme qui aurait besoin de Walter Scott pour être peinte ici d'après son horrible nature. Quel dîner ils mangèrent tous trois, je vous le laisse à penser. Cette viande défendue aux juifs et vouée par la misère au commun des chrétiens, cette viande dont le nom seul est indigeste, la nourriture du pauvre, la charcuterie enfin était la base et le chapiteau de ce repas ; puis du vin couleur ame de ministre ! L'estomac de notre

Digitized by Google

artiste reçut ces mets inhospitaliers comme d'anciennes connaissances, et dans ce taudis, patrie des rats, en face de cette vieille peu gracieuse, il mangea comme à dix ans chez sa mère. Durant l'empoisonnement, il fut longuement question d'art, du monopole, des difficultés de parvenir, de mérite méconnu, de génie étouffé ! On s'indisposa contre la société de toute la bile d'une digestion de cervelas. L'ex-dandy, rouennais, quoique lancé dans les spéculations commerciales, n'avait pas pour cela renoncé aux beaux-arts. Il avait un pied dans le négoce et l'autre dans le théâtre. Le matin il suivait un cours de déclamation rue de Lancry; et le soir, de sa voix dramatique, il criait à tue-tête par les carrefours: *Voyez, voyez, messieurs, demandez les chaînes d'or à 59 sous !* (chiffre spirituel qui effraie moins que trois francs.) Quand il apprit que son convive s'était présenté au Conservatoire, il eut pitié de sa candeur. Est-ce qu'il fallait procéder ainsi? Aller se soumettre au jugement d'académiciens arriérés ! Fi !... C'est ainsi que le marchand de chaînes blasphémait le Conservatoire, lui qui, s'il s'y fût présenté, y serait entré comme dans un moulin, tant il devait un jour ânonner sur la scène.

— Je te suppose, disait-il à son ami, reçu dans cette pépinière de nullités; force te sera d'attendre plusieurs années avant d'en sortir, avant de pouvoir *jouer la comédie et gagner de l'argent*. L'argent par la comédie était sa chimère, comme vous voyez. — Force te sera, ajoutait-il, de t'étioler dans cette serre chaude de l'art, où de routiniers professeurs coupent, taillent nos jeunes facultés, les tourmentent et les contournent comme des plantes flexibles sur d'uniformes espaliers.

Persuadé par ce raisonnement du crû (ils étaient allés oublier leur dîner au Jardin des Plantes), Bocage se laissa conduire à l'école pratique de la rue de Lancry, dirigée par des acteurs de l'ancien Ambigu. Dans cette école, du moins, on mettait en action la théorie toute franche du maître, et chacun essayait son aptitude au théâtre sur le théâtre même.

Digitized by Google

Après quelques mois de travaux simultanés, les deux amis se séparèrent : l'un devint ce qu'il pût, c'est-à-dire rien, une utilité dans quelque théâtre de Paris, où il trouva un engagement, ma foi ! et promit à l'autre de le protéger quelque jour. L'autre, celui qui nous intéresse, beaucoup moins heureux, fut forcé de quitter la capitale, la terre promise de l'acteur, et erra plusieurs années par la province. Nous ne suivrons pas cette ame en peine dans le purgatoire des comédiens. Il vous suffira d'apprendre que dans la province, si exigeante d'harmonie, il ne put jamais chanter le vaudeville ni même l'opéra, et qu'il faillit, à propos de musique, tuer M. Harel à Nancy. Voici comment : M. Harel, alors directeur ambulant, avait promis de lui adjoindre un chanteur d'office pour roucouler la romance de Lindor dans le *Barbier de Séville*. En scène, l'acteur, sur la foi du traité, prend la guitare, fait semblant d'en toucher les cordes et se tait en remuant les lèvres. Cependant point de chanteur, point de romance, le silence le plus complet. Jugez du désappointement de Lindor, muet devant un public qui s'imagine qu'on le raille, et qui rompt le silence par un tonnerre de cris mêlés de sifflets. Lindor furieux sort de scène alors, trouve sous sa main M. Harel dans les coulisses, lui saute à la cravate, et c'en était fait de l'infidèle directeur, si Rosine et le commissaire de police ne fussent intervenus entre la gorge de M. Harel et les poignets d'Almaviva. Depuis, la bonne harmonie, rompue par cet évènement, n'a jamais pu se rétablir pleine et entière entre l'acteur et le directeur. Si Bocage émigre souvent du théâtre de la Porte-Saint-Martin, la romance en est cause. M. Harel n'a jamais pu pardonner au tragédien l'incartade du guitariste. Bocage expie Lindor.

Nous n'irons pas plus loin dans ces aventures de province, où Ragotin et tous les personnages du *Roman comique* sont encore vraisemblables, même après deux siècles. Nous attendrons l'acteur à Paris au commencement de ses jours d'heur et de gloire.

Le désert est traversé, le mauvais temps passé ; voilà le

Digitized by Google

comédien dans son paradis, le voilà au but que se propose tout homme dont le métier est de se mettre du rouge sur les joues, de six à onze heures du soir. Le voilà engagé sur un des théâtres de la capitale, là où il y a profit et honneur pour l'artiste, là où il peut *gagner de l'argent et jouer la comédie*. L'aurore de ses beaux jours se leva au théâtre royal de l'Odéon, qui eut tant de vicissitudes, comme tout ce qui est royal; qui brûle toujours et renaît sans cesse de ses cendres, non pour vivre comme le phénix, mais pour mourir. Là débuta donc en 1823 un nouvel acteur du ridicule nom de Bocage. Dieu sait les plaisanteries que lui valut ce pseudonyme assez singulièrement choisi. Les loustics de coulisses ne se firent pas faute du *Bocage que l'aurore*..... et de mille autres facéties tirées toutes de ce nom verdoyant. Je ne vous dirai pas pourquoi parmi tant de Derval, de Préval, d'Estival, de Courval, il avait été choisir ce *Childebrand* de Bocage. Mais Childebrand est illustre aujourd'hui, il n'y a plus rien à en dire. En tout cas, c'est par respect pour sa famille que l'artiste changea de nom. Si ses parens s'étaient montrés moins hostiles au métier de comédien, il aurait illustré son nom de famille au lieu d'un pseudonyme insignifiant. Molière en a fait autant. Voyez ce que les Pocquelin y ont gagné!

Bientôt il quitta l'Odéon pour la Comédie-Française, et fut long-temps encore ballotté entre ces deux théâtres, jouant sur l'un et sur l'autre, avec peu de succès, la vieille tragédie dont il avait horreur par souvenance de l'épicerie fraternelle. Enfin, à sa dernière rentrée à l'Odéon, il se fit remarquer en créant le rôle principal de *l'Homme du monde*, drame de M. d'Epagny. Bocage alors eut droit à la critique, et la presse littéraire s'occupa de lui pour la première fois. Bien qu'il eût fait honneur à son nouveau rôle et qu'il eût vraiment réussi, il n'était point au bout de ses épreuves. La gloire de l'artiste ne s'escamote pas par un seul coup d'heureux hasard. Il faut plus d'un succès pour établir une réputation sans conteste. Or, par une fatalité désespérante, la scène où il était en train de réussir vint à fermer aussitôt.

Digitized by Google

Bocage quitta les quatre murs de l'Odéon, et s'en alla frapper inconnu à la porte de plusieurs autres théâtres qui lui demandèrent, avant de l'engager, où il avait joué à Paris ailleurs qu'à l'Odéon, l'Odéon n'étant compté que comme province, tant ce théâtre est ultrapontain. Il ne parvint à se faire accepter qu'à la Gaîté et *au pair*. C'etait bien la peine d'avoir brillé un instant sur un théâtre royal, d'avoir été comédien ordinaire du roi, pour devenir au boulevard pensionnaire de M. Pixérécourt, et pensionnaire *gratis* encore! Là, il créa fort originalement le premier rôle d'une pièce-Macaire, intitulée : *La Prison de Newgate*. Ce second succès lui valut deux mille cinq cents francs d'engagement.

Alors il fut prié par les auteurs d'un *Shylock* imité, de lire leur pièce au théâtre de la Porte-Saint-Martin. La pièce fut reçue et l'acteur aussi. Sur la seule lecture, l'habile M. Crosnier, devinant son acteur, lui proposa un engagement de 6,000 francs avec des feux, et le rôle même de Shylock pour début. L'astre sort tout-à-fait de ses nuages. Nous sentons déjà le talent chauffer et rayonner. Délivré de ses limbes, l'artiste va maintenant marcher de triomphe en triomphe. Après Shylock, viennent Didier, Antony, Buridan, le curé Mauclair et vingt autres créations qu'il a successivement glorifiées et qui l'ont mis à la tête de l'école moderne.

Mais pour bien apprécier la valeur de ce talent, il faut jeter un coup d'œil sur la transformation de l'art dans ces derniers temps. L'art est l'expression de la société. La forme sociale et la forme artistique procèdent l'une et l'autre dans un parallélisme invariable. Par exemple, quand la foi domine, le théâtre est religieux et produit *les mystères;* quand la royauté, il est royal et produit la tragédie; quand la démocratie, il est populaire et produit le drame. Comparez la tragédie dans la société antique à la tragédie dans la société moderne, et vous aurez entre les deux théâtres la même différence qu'entre les deux formes de gouvernement. La tragédie antique est une fête religieuse, une solennité nationale, une représentation populaire et gratuite. Le peuple occupe dans le théâtre le même rôle et le même rang que dans la

Digitized by Google

société. Il intervient activement dans les joies et les infortunes de ses rois, de ses dieux même. Le chœur est le premier acteur de la tragédie antique; il est souverain à la scène, parce qu'il est souverain dans le gouvernement. La tragédie moderne, au contraire, née sous une société monarchique, est tout d'abord un plaisir privilégié fait pour les rois, ne s'occupant que de rois, et où le peuple est nul comme dans la hiérarchie sociale. On peut remarquer qu'au temps où la royauté est moins forte et moins despotique, la tragédie est plus large et plus populaire. Ainsi le théâtre de Corneille, qui écrit durant les libertés de la Fronde, n'admet pas pour ses héros que des rois, comme Racine qui compose en pleine monarchie. Le Cid, Horace, Polyeucte, ne sont pas rois. Il est vrai qu'ils sont gentilshommes. On sait que la Fronde était une opposition de gentilshommes et de courtisans; le tour du peuple n'était pas encore venu. La tragédie de Racine est toute monarchique comme le régime qui la vit naître. Jouée d'abord à Versailles, elle n'arrivait guères à Paris, au parterre du peuple, qu'après une première représentation devant un public de rois. Les poètes étaient alors à la cour et non au peuple. Ils étaient pensionnes sur la cassette; et nouveaux fous du roi, ils devaient distraire leur maître avec des alexandrins, comme Triboulet jadis avec ses grelots. La tragédie de Voltaire, au contraire, commence à être faite pour le peuple; car le peuple, ou plutôt ce qui n'était que le public encore, a déjà la puissance de l'opinion dans la société, et il paie ses poètes; les poètes indépendans deviennent révolutionnaires. La tragédie est philosophique alors comme *Mahomet*, et puis bourgeoise comme *le Père de famille*, *le Philosophe sans le savoir*, et les comédies larmoyantes de Lachaussée, toutes pièces sans rois. Enfin, Beaumarchais ose le premier mettre le peuple sur la scène française. Nous arrivons à Figaro en art, à 89 en politique. Les rois n'ont plus de succès, les rois ne font plus d'argent. Figaro leur a usurpé la foule en attendant la couronne.

Mais la révolution sociale une fois lancée alla si vite, que la révolution littéraire put à peine la suivre. On fait plus

Digitized by Google

vite des lois que des drames. On bâcle plutôt une charte qu'une poétique. Pour se remettre et se tenir au courant de la société, l'art fut obligé d'abandonner son ornière habituée. Il quitta le Théâtre-Français et se fit prolétaire. Un nouveau genre fut inventé pour de nouveaux besoins. Le mélodrame exista, ce sans-culotte de l'art, et s'établit dans les quartiers populaires.

Le mélodrame fut au peuple ce que la tragédie avait été aux rois. Napoléon, roi et peuple en même temps, rétablit le théâtre royal tout en laissant debout le théâtre démocratique. Sous la restauration, gouvernement mixte où l'élément populaire était pondéré avec les deux élémens aristocratique et royal, l'art fut constitutionnel. Enfin l'élément populaire, envahissant toujours sur les deux autres, enfanta une seconde révolution politique, et presque en même temps éclata une révolution littéraire. Il s'agissait de conquérir la liberté de la forme. Classiques et romantiques s'entrechoquèrent comme aristocrates et plébéiens. Les classiques, routiniers sectaires du XVIIIe siècle, inintelligens légataires des doctrines politiques de leurs devanciers, prêchaient ces doctrines dans la même forme d'art que les testateurs eux-mêmes; et par un esprit étroit de fanatisme pour leur passé, se trouvaient dans l'absurde position de demander le mouvement en politique et de le rejeter en littérature. Les romantiques au contraire, nés d'une réaction monarchique et religieuse, relevant tout ce que le XVIIIe siècle avait abattu, glorifiant tout ce qu'il avait outragé, ne vantant que la loyauté des preux dont les philosophes n'avaient prôné que les rapines, ne vénérant que la majesté des rois dont les philosophes n'avaient que flétri la barbarie, ne célébrant que les bienfaits d'une religion dont les philosophes n'avaient senti que les abus, les romantiques, disons-nous, rétrogrades quant au fond, étaient révolutionnaires par la forme.

Ainsi l'on eut l'étrange spectacle de deux factions inconséquentes, dont l'une voulait la réforme politique en niant la réforme littéraire, dont l'autre appelait la réforme littéraire en excluant la réforme politique; et alors, par une incroyable

Digitized by Google

bascule de principes, on vit les libéraux, les révolutionnaires invoquer académiquement le secours de la royauté légitime contre les légitimistes, et les légitimistes invoquer prolétairement le secours de la liberté contre les libéraux. La victoire devait être et fut au progrès Pour en finir avec l'ancien régime littéraire, on tua ceux qui l'avaient illustré. Ce fut la terreur noire; des flots d'encre coulèrent; les gloires du beau siècle furent décrétées suspectes; chaque jour septembrisa un grand nom; chaque jour une auréole tomba exécutée sur la Grève littéraire; les ducs, les marquis, les barons de la langue, émigrèrent ou périrent. Les Samson de la nouvelle critique, burent le sang de Racine dans le crâne de Boileau. Bref, l'aristocratie fut tuée en art comme en politique; les genres se confondirent comme les rangs dans cette période d'égalité. Plus de seigneurs, plus de châteaux-forts; plus de génies privilégiés, plus de théâtre français. L'art circula un peu partout, à la Porte-Saint-Martin avec Dorval, à l'Ambigu avec Frédérick, à la Gaîté avec Bocage, à la Comédie-Française même avec Mars. Auteurs et acteurs erraient à l'aventure de la rue Richelieu au boulevard; la tragédie descendit, avec Ligier et Casimir Delavigne, sur les tréteaux de la Porte-Saint-Martin; le mélodrame dont Diderot avait été le saint Jean-Baptiste, le mélodrame que Pixérécourt avait popularisé, vint avec la moitié la plus honnête de son nom, briser les portes de la Comédie-Française, entre Alexandre Dumas et Victor Hugo. Ainsi la tragédie, ce plaisir de roi, était descendue au théâtre du peuple, et le mélodrame, ce plaisir du peuple, était monté au théâtre du roi; presqu'en même temps le peuple entra aux Tuileries, le peuple fut roi.

Le drame étant prêt à succéder à la tragédie, Talma mourut, et la tragédie avec lui. Talma à la voix harmonieuse comme la lyre de Sophocle, au front homérique, aux proportions de Phidias, avait soutenu artificiellement la tragédie française, en lui prêtant une allure, une vie antique, qu'elle n'avait pas avant et qu'elle n'eut plus après lui. En effet, Corneille, Racine, Voltaire, ne furent jamais ni

Digitized by Google

Grecs ni Romains; ils étaient Français et Français de Paris, Racine l'était même de Versailles. Aussi Talma, en donnant la toge à leurs héros, a-t-il servi l'art en général, mais nui spécialement aux œuvres de ces vieux maîtres. L'exactitude des costumes introduite dans leur littérature en fit ressortir plus clairement l'inexactitude de mœurs, de langage et d'action. Le malheureux contraste existait moins quand il n'y avait d'antiques que les noms dans ces pièces françaises. Achille paraissant sur notre scène avec une perruque et des rubans, pouvait bien, sans trop d'invraisemblance, proposer un duel à Agamemnon et s'écrier galamment :

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colère!

Mais avec le casque et la courte épée grecs, l'illusion d'un cartel dans la bouche d'Achille devenait chimérique. Le personnage n'était plus ensemble, comme on dit en peinture, et il fallait le génie profondément antique de Talma pour faire passer ces impossibilités. Sans Talma, la tragédie française me paraît plus vraie et plus acceptable avec ses costumes contemporains, car, sauf le baptême, elle est toute chrétienne, toute moderne. Il serait favorable à Racine qu'on jouât *Phèdre* avec des paniers.

De plus, Talma puissamment dramatique, mettait de l'action dans ces pièces où il n'y avait que de la pensée et des caractères. La tragédie perdit donc en lui, non-seulement la couleur antique, c'est-à-dire le charme qui découle du vrai, mais encore l'intérêt dramatique qui dérive de l'action. Il ne resta donc plus à la pauvre tragédie, veuve de son acteur, que des qualités appréciables à la lecture, insuffisantes au théâtre, et Melpomène fut désertée, et le vieux genre céda la scène au nouveau.

Certes, l'artiste que nous avons vu laid, maigre, voûté, pour ne rien dire de plus, Bocage enfin, ne pouvait pas *remplacer* Talma, comme disent les Béotiens de l'art. Il n'avait ni le mollet assez plein, ni la main assez académique, ni la tête assez régulière, toutes qualités physiques de Talma, toutes parties essentielles de son grand talent

Digitized by Google

Voyez-vous Bocage en Romain! Ce héros-là n'était pas né viable. Mais aussi Talma aurait eu trop de santé pour *Antony*. Chaque ton a donc sa corde, chaque pensée son expression, chaque théâtre son acteur. Le spiritualisme à introduit dans l'art moderne d'autres beautés que les beautés de la matière, d'autres perfections que les perfections du mannequin. Dorval avec ses omoplates déréglées est pour nous plus belle que la symétrique Vénus aux belles *hanches*. De même Bocage devait briller par d'autres qualités que la statuaire. Il n'avait pas besoin des supériorités du contour. Le triomphe de la rotule lui était superflu; peu lui importait le luxe anatomique. Il avait de nouvelles ressources pour jouer un nouveau genre. Il avait, surtout plus que personne, la beauté moderne, ce mélange de grace et de fatalité si merveilleusement empreint sur son visage. Ses défauts même dans l'ancien genre devenaient des élémens de succès pour le nouveau. Son aspect souffrant qui le faisait accueillir par des huées toutes les fois qu'il subissait la toge, lui devenait un aventage apprécié des femmes, quand il portait la redingote d'*Antony*. Sa voix mal sonnante et pleureuse lui donnait l'intéressante pitié d'une victime des passions, et sa pâleur sur son front large l'air maudit de Childe-Harold. Bocage fut au théâtre moderne ce que Talma était au théâtre ancien. Et Bocage est aussi contraire à Talma que le théâtre moderne au vieux théâtre. L'un avait coloré en Romains les personnages du vieux répertoire qui n'étaient guerre d'aucune époque; l'autre généralisa et humanisa les couleurs par trop locales de la jeune école. Talma avait eu à remettre, dans les pièces des anciens, l'action qu'ils avaient sacrifiée à la pensée et aux caractères. Bocage eut à remettre la pensée et les caractères sacrifiés par les modernes dans leurs pièces toutes d'action. Talma fut plus grand que ses auteurs, je crois Bocage au-dessus des siens. Qu'eût été, par exemple, le caractère d'*Antony* sans l'acteur? L'auteur, qui certes est assez opulent pour ne rien garder de ce qui revient à autrui, nous permettra de dire qu'il n'a pas conçu Antony aussi philosophiquement que Bocage nous l'a mon-

Digitized by Google

tré ; et la preuve, c'est qu'il a fait son héros riche, assez riche pour pouvoir donner des centaines de francs a un postillon, par heure gagnée de vitesse sur la voiture d'Adèle, je crois. Antony riche, nous semble un contre-sens ; c'est Byron croyant, c'est le diable ermite. Antony riche n'est plus à plaindre, et n'a plus à se plaindre dans une société où l'argent est tout honneur, droit, famille même ; où tant d'héritières de marchands de peaux de lapins ont épousé tant de fils de pairs de France. Antony riche n'a rien à envier dans un monde qui ne compte de Parias que les pauvres. Envie-t-il la naissance ? Mais il n'y a pas de bâtard, dès que le bâtard peut acheter une famille, en épousant, argent comptant, la fille de cent aïeux ; pas de flétrissure, dès qu'il peut être électeur, éligible, mieux encore. Aussi, l'acteur a remédié à l'inintelligence du poète ; il a rendu Antony aussi malheureux qu'il a pu ; il a caché son or tout au fond de sa poche, et n'a étalé avec complaisance que le fer de son poignard ; il s'est boutonné inélégamment dans une vulgaire redingote brune. Il a fait du personnage un être vraiment isolé, maudit dans cette société moderne. Un comédien moins habile eût fait sonner sa bourse, eût étalé son jabot dans le bal de la comtesse ; il eût fait, selon la création du poète, un mignon d'aujourd'hui, un Saint-Mégrin moderne ; et Antony n'eut été comme Saint-Mégrin, qu'un rôle et non un type.

Le Buridan, du même poète, a été refait aussi par le même acteur. Dans *la Tour de Nesle*, Buridan apparaît comme un capitaine insouciant qui n'a nulle passion sérieuse, puisqu'il va au premier rendez-vous qu'on lui donne ; qui se doute peu surtout de son amour paternel, au cabaret où il est à causer plaisirs et batailles, sans qu'on entende sortir de sa bouche un mot, un soupir pour ses enfans perdus. Son amour paternel éclot à l'improviste dans la prison du troisième acte ; et s'il ne choque pas alors chez Buridan, c'est qu'un sentiment si noble ne choque pas même dans un tigre. Mais il étonnerait au moins par la soudaineté de son explosion, sans l'admirable tête de l'acteur, qu'on dirait tout d'abord frappée de

Digitized by Google

la foudre, tant elle porte visiblement l'empreinte d'un grand mal caché au cœur du capitaine. Ce mal, c'est son crime, c'est la perte de ses enfans. Quand il les redemande à Marguerite leur mère, l'accent de sa voix est d'autant plus déchirant, qu'il a été plus long-temps comprimé. Et au dénouement, quand l'acteur, dans une scène, trésor de sensibilité et toute de son invention, puisqu'il ne l'a trouvée qu'à la cinquantième représentation, quand l'acteur s'efforce d'insuffler la vie à son enfant, par les yeux, par le nez, par la bouche, quand il le galvanise et veut le redresser malgré la mort, cela est d'un père, cela est beau comme l'art des tragiques anglais, beau comme la nature; cela est d'un maître!

Bocage a donc mis la paternité dans *la Tour de Nesle*, comme il avait mis la fatalité dans *Antony*. Il s'est fait ainsi, de tous ses rôles, une couronne dont les fleurons son variés et nombreux. Quoique jeune encore, il réunit déjà dans ses créations la qualité à la quantité, ces deux conditions du talent durable. Quelle différence, en effet, il a su tracer entre Antony et Didier, rôles frères, entre Didier et le vieillard de *Térésa*, entre le vieillard de *Térésa* et le curé Mauclair; entre le curé Mauclair, ce vieux bonhomme qui donne du sucre aux enfans, et Ango, le rude marin qui lutte contre deux rois. Les auteurs qui ont eu Bocage pour interprète, lui doivent tout ou partie de leur succès. Nous sommes de ceux qui lui doivent tout.

J'ai dit l'acteur, je vais dire l'homme maintenant. Si l'un a droit à notre admiration, l'autre veut notre estime. J'ai toujours trouvé Bocage esclave de sa parole comme un mahométan, sûr et dévoué pour ses amis, généreux et serviable pour tous. Ayant abordé la vie par la misère, il sait ce que c'est qu'attendre et souffrir. Aussi vient-il en aide tant qu'il peut, de sa bourse, de ses conseils, de son crédit près des administrations théâtrales, aux jeunes artistes, même à ceux qui pourraient un jour lui faire ombrage dans sa propre carrière. La loyauté, la générosité, voilà les vertus éminentes de son caractère. Certes, il aurait à lui seul tué le préjugé long-temps défavorable aux comédiens, si ce préjugé vivait

Digitized by Google

encore. J'ai pourtant ouï dire dernièrement, que ce préjugé était nécessaire à l'art; que la décadence de l'art datait de la considération pour les artistes; que le théâtre avait perdu tout ce que l'acteur avait gagné; qu'au temps où les comédiens étaient des Parias dans la société, il fallait une grande vocation, partant un grand avenir de talent pour braver l'opinion et monter sur les planches : mais que le théâtre étant devenu un état ni plus ni moins méprisé qu'un autre, il s'était empli de médiocrités honnêtes qui étouffaient l'art sous la morale et compensaient le mérite par la vertu. En dépit de ce paradoxe presque infâme, Bocage a cru qu'il n'avait pas donné sa démission d'homme en se faisant acteur. Il a voulu avoir une bonne conscience en même temps qu'un beau talent; il a même une opinion et une opinion inébranlable encore, qu'il a puisée, tout enfant, à son école de misère et qu'il a généreusement conservée dans une meilleure fortune, contre les hommes de privilége, de monopole et d'exploitation. Il est marié, rangé, sans dettes; il a un domicile comme son frère l'épicier, femme et enfant comme un chrétien, il les aime même. Oui, par mon patron! j'ai vu souvent Buridan le capitaine jouer en robe de chambre avec son petit garçon. Le plus grand acteur de Paris est le plus honnête bourgeois que je connaisse. Le dévergondage de conduite n'est donc pas une condition de talent. Prenez-moi Dumilâtre, par exemple; démariez-le, dérangez-le, ôtez-lui famille et domicile, emplissez-lui ses joues de punch, ses nuits de bayadères, vautrez-le dans la débauche la plus excentrique, faites-en un enragé *viveur* comme on dit, il n'en sera ni plus ni moins qu'un *facteur* de tragédie, seulement il pourra être ivre en apportant ses lettres en scène. Voilà tout. Non, l'art est une passion qui doit dominer toutes les autres, et que les autres passions, si elles ne sont plus faibles, finissent par absorber. Il faut à l'artiste de patientes et fortes études, que ne permet guère une vie dissipée outre mesure. Bocage, soit parti pris, soit penchant naturel, menant une vie régulière, a pu doubler son talent par l'opiniâtreté du travail. C'est dans la méditation qu'il cherche et trouve ses plus belles inspira-

Digitized by Google

tions, ces élans qui au théâtre nous saisissent comme les plus vives soudainetés. Chacun de ses rôles sort ciselé fin et fort, de son studieux laboratoire comme un vase de Benvenuto : et suivant la méthode que l'homme de l'instantanéité, Diderot, juge pourtant la meilleure en art, c'est toujours de sang-froid que Bocage vient exécuter en face du public les conceptions les plus chaudement trouvées dans la solitude du cabinet.

L'amour-propre est encore une des qualités culminantes de l'homme. Quelques-uns le lui reprochent comme un défaut. Selon nous, l'amour-propre doit être extrême chez les artistes qui livrent leur personne au public, car il est la sauve-garde de leur honneur. Exposés à l'injure du premier venu, les acteurs ont besoin plus que tous autres d'une excessive dignité pour s'assurer le respect qui convient à des hommes. Or, plus d'une fois Bocage a fait preuve de cette noble susceptibilité.

Un très-grand poète offrit un jour à notre comédien l'occasion de se draper dans tout le luxe de son orgueil. Il s'agissait de la prééminence des chapeaux ; le poète prétendait que le comédien devait saluer le premier l'auteur ; le comédien fit le Guillaume Tell devant le Gessler dramatique qui passait à côté de lui son chapeau sur la tête. Cette acte révolutionnaire amena des explications assez vives à la suite desquelles l'auteur redemanda à l'acteur le rôle qu'il lui avait confié; l'acteur rendit le rôle en ajoutant chapeau bas : — « Quand j'ai accepté votre rôle, j'ai dit : Tant pis pour moi ! quand je vous le rends, je dis : Tant pis pour vous. » Si cette fierté a fait des ennemis à Bocage, en revanche elle lui a valu de nombreuses sympathies parmi ceux qui tiennent en quelque honneur l'indépendance et la dignité humaine. Cet orgueil après tout n'est pas si vaste et si entier que nous n'en ayons parfois aperçu les intermittences et les bornes. — Que de travail il m'a fallu, nous disait un jour Bocage en déshabillé, que de peine, que d'étude pour me faire accepter du public avec de pareilles jambes ! et il riait avec

Digitized by Google

bonhomie en rajustant le maillot rétif qui plaçait obstinément son mollet par devant son tibia.

Et de tous ces soins, de tous ces efforts, de tout ce talent, hélas! que restera-t-il un jour? Rien peut-être! un nom tout au plus. Quel courage donc faut-il avoir pour adopter cet ingrat métier de comédien! l'auteur peut veiller, suer, mourir à la peine pour son art; il laisse après lui un témoignage écrit qui dure autant que la civilisation humaine. Mais l'acteur mort, son œuvre est morte avec lui; son génie a été éphémère comme le son de sa parole. Sa réputation seule peut lui survivre, et encore il la lègue à l'avenir sur la foi de ses contemporains qui n'inspirent bientôt plus de confiance, lors même qu'ils n'inspirent pas de mépris, d'un âge à l'autre. Par compensation, il est vrai, l'auteur voit la gloire face à face, et respire l'encens sur l'autel même. Devant le public, il reçoit la louange de première main, la savoure et la passe au poète, s'il en reste. Il escompte l'avenir au profit du présent.

Il nous reste à demander comment l'homme qui a touché le but avec tant de gloire et après tant de fatigues, en est encore réduit au vagabondage comme un débutant. A cette heure, Bocage est loin de Paris. Comment, par la disette d'artistes qui se fait sentir, même à la Comédie-Française, ce théâtre n'a-t-il pas retenu le fugitif qui certes y brille par son absence? la Comédie-Française, qui est vieille autant que le monde, et qui ne saurait se perpétuer qu'en se renouvelant sans cesse comme lui, a déjà pris tous les bons acteurs de l'ancien Odéon, Duparay, Joanny, Samson, Périer et les autres. Pourquoi donc, par une malheureuse exception, laisse-t-elle Bocage courir les boulevards et la provence? Peut-être nous répondra-t-on: Bocage a été admis à ce théâtre, pourquoi n'a-t-il pas voulu y rester? Il n'a pas voulu, parce qu'il n'a pas pu. La société de la Comédie-Française, pouvoir collectif et jaloux comme le conseil des dix, gouvernait alors despotiquement, dans l'ombre, ne reconnaissant aucune supériorité, infligeant les mêmes lois à l'*accessoire* et au *premier rôle*. Bocage, d'après les règles générales, contraint

Digitized by Google

à débuter d'abord dans l'ancien répertoire, choisit le *Misantrope* et *Nicomède*. Or, vous ne sauriez croire les embarras qu'il eut à vaincre, les tracasseries à subir, en répétant ces deux ouvrages. Au Théâtre-Français, les rôles sont, de tradition, réglés et notés comme papier de musique; les positions de chaque acteur sont marquées d'avance en scène, comme à la craie; les mouvemens sont arrêtées et découpés comme sur un patron; on lève la main où la main a été levee; on marche où l'on a marché; on s'asseoit où l'on s'est assis; et le moindre dérangement dans les séculaires habitudes de la mise en scène, la moindre innovation à cette hérédité du jeu soulève plus de tempêtes et nécessite plus de diplomatie qu'une révolution politique. Lors donc que Bocage osa représenter *Nicomède* comme il le sentait, et non selon l'usage antique et solennel, le bouleversement fut au comble, et les confidens déroutés ne surent plus où donner de l'oreille, écoutant à gauche quand il parlait à droite. Nonobstant, il joua *Nicomède*, puis le *Misantrope*, mieux qu'aucun chef d'emploi sans contredit. Mais son succès n'était pas là. Il devait laisser l'ancien répertoire aux anciens acteurs, ou à ceux qui, par des études spéciales, sont initiés aux cinéraires beautés de la tragédie. Sa force à lui était dans le présent et non dans le passé. Il avait besoin du drame : on lui fit jouer un vaudeville, *Henriette et Raymond*. Ainsi la position n'était pas tenable; et après *Clarisse Harlowe*, une erreur de M. Dinaux, il dut abandonner le Théâtre-Français. Nous comprenons bien que certains sociétaires opiniâtrément vieillis dans leur vieux système s'effarouchent de tout ce qui est jeune et nouveau, et qu'ils aient ainsi forcé plus d'une fois le talent à la retraite; mais l'habile et jeune directeur dont les succès assurent à présent l'autorité, qui maîtrise heureusement les quelques volontés rebelles au progrès, qui a tenu ses portes ouvertes aux auteurs de la nouvelle école, qui a même forcé la main à plusieurs entêtemens au point de leur faire subir Dorval, devrait bien aussi les soumettre enfin à Bocage. L'un est la nécessité de l'autre. C'est la dualité du drame moderne. Leur réunion est le vœu

Digitized by Google

des auteurs; c'est la convenance, c'est la justice. Mais où vais-je parler de justice? comment voulez-vous qu'on la rende aux vivans, là où on la refuse même aux morts? Talma n'a pas son buste où Baron a le sien, dans le foyer de la Comédie-Française, l'ingrate! Chénier, le noble poète, Beaumarchais et Lesage, nos deux seuls comiques après Molière, n'ont point leur place dans ce panthéon dramatique, où l'on voit, au lieu de grands hommes, Andrieux, Carton Dancourt, Destouches et Dufresny.

On prétend que l'opinion politique du citoyen fait tort à l'acteur auprès de la Comédie-Française. Nous n'en croyons rien pour l'honneur de cette société, et nous espérons que tôt ou tard, réparant toutes ses négligences, elle admettra Talma au nombre de ses morts et Bocage au nombre de ses vivans.

FÉLIX PYAT.

Digitized by Google

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DE LA CASSETTE,

DE PLAUTE.

C'était pendant la seconde guerre punique. Annibal, longtemps maître de l'Italie, perdait peu à peu ses avantages. Il venait d'apprendre que la flotte romaine avait battu celle des Carthaginois près de Clupée; les ressources que lui avaient offertes jusqu'ici ses alliés allaient lui manquer. Cependant il mettait en défaut la sagesse du sénat, et il avait attiré naguère le consul Marcellus dans une embuscade qui lui avait coûté la vie.

Cette année-là, qui était la cinq cent quarante-cinquième depuis la fondation de Rome, les censeurs achevèrent le dénombrement de la ville; c'était le premier depuis l'arrivée d'Annibal en-deçà des Alpes. Il se trouva cent trente-sept mille cent huit citoyens, c'est-à-dire près de la moitié moins qu'avant la guerre. Mais le sénat ne perdait jamais courage, et pour exciter la confiance du peuple, on crut devoir fêter le nouveau consulat de C. Claudius Nero et M. Livius, par

Digitized by Google

toutes sortes de cérémonies religieuses et de solennités publiques.

Les édiles donc, selon les devoirs de leur charge, s'occupèrent de faire représenter sur le théâtre, une pièce du seul auteur comique qui fût en vogue depuis que Livius Andronicus avait appris aux Romains, déjà imitateurs des Grecs, à goûter ces sortes de spectacles. Cet auteur comique était Plaute.

Marcus Aecius Plautus était né dans un bourg de l'Ombrie, à Sarsine, d'une famille obscure. Il était venu à Rome, probablement dans le dessein de faire fortune et de produire son talent. Il était à la fois poète et chef d'une troupe de comédiens, et suivant l'usage général, acteur lui-même dans ses propres ouvrages. Pour le remarquer en passant, il en a été ainsi d'Aristophane, de Shakspeare, de Molière, les trois plus grands maîtres de la scène comique. Du reste, Plaute louait sa troupe dans l'occasion et vendait des pièces aux édiles. Car ceux-ci étaient obligés de donner des jeux et des spectacles, à leurs dépens, dans l'année de leur édilité, et d'ailleurs, à l'époque des autres solennités, ils payaient eux-mêmes les acteurs des comédies aussi bien que la musique. On n'exigeait rien encore des spectateurs.

Ce métier d'entrepreneur de spectacles avait enrichi Plaute, quoique les subventions annuelles pour les théâtres nationaux ne fussent pas très fortes à Rome en ce temps-là. Mais on ne sait quel caprice ou quel dégoût l'avait tout à coup détourné de cette carrière. Il s'était jeté dans les hasards des spéculations de commerce et s'y était ruiné. Au moment même dont nous parlons, il était revenu à Rome se mettre au service d'un boulanger, et il gagnait misérablement sa vie, jusqu'à meilleure chance, en tournant la meule d'un moulin. C'est pour cela que quelques mauvais plaisans lui avaient donné le surnom d'*Asinius*, par allusion à l'animal qu'il remplaçait dans cette triste fonction. Mais ce sobriquet ne lui est pas resté, et la postérité ne s'inquiète guère si même son nom de *Plaute* ne lui vient pas de ce qu'il avait les pieds plats, ainsi que l'assurent de très savans commentateurs.....

Digitized by Google

Quand Plaute eut appris que des jeux scéniques allaient avoir lieu, il alla vite trouver les édiles qui ne voulaient pas des pièces du Campanien Nævius, ni de celles du Gaulois Statilius Cecilius. Il les trouva très disposés à le servir, parce qu'il était le favori du peuple que le sénat avait alors intérêt de ménager. Il était arrivé plusieurs fois, pendant l'absence de Plaute, que le peuple n'avait pas laissé achever la première représentation des drames de ses rivaux, tantôt en demandant sur le théâtre des danseurs de corde, tantôt un ours, tantôt un combat de gladiateurs. Aussi les édiles étaient-ils embarrassés, malgré les dépenses qu'ils avaient faites de lions, de tigres et de panthères, pour compléter la fête, et pour que rien ne manquât au luxe des cérémonies.

Les processions étaient terminées. L'on avait porté en pompe les images des dieux et les choses sacrées. Les pontifes, les prêtres, les augures et tout le collége avaient défilé par les rues ornées magnifiquement de tapis, d'étoffes précieuses, de tableaux et de statues. Maintenant l'on redescendait du Capitole. Maintenant Rome entière courait vers son théâtre.

Voulez-vous savoir comment était faite une salle de spectacle à Rome? Le théâtre se divisait en trois parties principales, sous lesquelles toutes les autres étaient comprises et qui formaient, pour ainsi dire, trois départemens différens : celui des acteurs, qu'on appelait la *scène*, celui des spectateurs, qu'on nommait plus particulièrement le *théâtre*, et l'*orchestre*, qui servait à placer les consuls, les préteurs, les sénateurs, les pontifes et les vestales. L'orchestre était l'espace qui restait au milieu, entre la partie destinée aux spectateurs et celle qui appartenait aux acteurs. L'enceinte des théâtres était toujours composée de deux ou trois rangs de portiques qui formaient le corps de l'édifice; car c'était non-seulement par-dessous leurs arcades qu'on entrait de plain-pied dans l'orchestre et qu'on montait aux divers étages, mais c'était encore contre le mur intérieur qu'étaient appuyés les degrés où le peuple se plaçait. Le plus élevé de ces portiques, destiné aux spectateurs, s'appelait *summa*

Digitized by Google

cavea; c'était l'endroit d'où les femmes voyaient le spectacle, à couvert des chaleurs du soleil et des injures de l'air; le reste du théâtre était découvert, et toutes les représentations se faisaient en plein jour. — Au reste, il y avait bien des spectacles où les matrones, qui se piquaient de régularité, n'assistaient pas, la *Casina* de Plaute, je suppose, par exemple. D'ailleurs, il ne leur était jamais permis d'aller à ces jeux sans l'agrément de leurs maris, et celles qui agissaient autrement à leur insu, se mettaient dans le cas d'être répudiées. —Quant aux degrés où le peuple se plaçait, ils commençaient au bas de ce dernier portique et descendaient jusqu'au pied de l'orchestre. Chaque étage était de neuf degrés, en y comprenant le palier. La hauteur des degrés pour s'asseoir était la même. Il paraît qu'ils avaient dix-huit pouces de haut. Leur largeur était double, afin de n'être point incommodé par les pieds de ceux qui se trouvaient au-dessus. Tous les degrés destinés à servir de siéges étaient divisés en deux sens, dans leur hauteur, par des paliers qui en séparaient les étages, et dans leur circonférence par des escaliers qui les coupaient en ligne droite et qui tendaient tous au centre du théâtre. Les portes appelées *vomitoria*, par où le peuple se répandait en foule sur les degrés, étaient disposées de façon à ce que chacun de ces escaliers répondît en haut à une de ces portes.

Nous n'avons pas cru inutile de donner tous ces détails curieux à nos lecteurs. Mais revenons à Plaute.

C'est Plaute qu'il faut consulter quand on veut connaître la vie intérieure des Romains, qui complète l'histoire de leurs luttes du forum et de leurs guerres universelles. En effet, voici qu'une grande toile à peu près semblable à celle de nos théâtres, et qui était tendue devant la façade du bâtiment de la scène, est retirée par en bas; et déjà nous voyons le *Vélabre* avec ses boutiques pleines de fripons, et la promenade de *Vénus Cluacine*, rendez-vous des hommes du bel air. Quoique l'action de la comédie qu'on va jouer se passe en Grèce, Plaute sait bien que son devoir de poète comique est de peindre pour des Romains les mœurs de Rome. En dépit

Digitized by Google

donc de la couleur locale qui n'était pas encore inventée, comme le premier but de l'art qu'on matérialise ainsi, Plaute obéit à l'espèce de censure de son temps qui défendait le moindre empiétement sur les priviléges de la vie privée, mais son génie reste vainqueur de tous les obstacles, grace à cette adresse que les oppositions de la liberté contre le pouvoir savent toujours exploiter avec bonheur; et Dieu merci, nous autres observateurs désintéressés, nous pouvons profiter de ce qu'il nous montre ainsi les ridicules historiques des conquérans du monde.

La pièce qu'il a improvisée, cette fois-ci, a pour titre *la Cassette*, étiquette insignifiante d'ailleurs. Il est à remarquer que c'est surtout au moment où un art quelconque baisse et se dégrade, qu'il a recours aux prestiges des surprises de l'imagination, aux ressources des péripéties d'optique, aux avantages d'un sujet particulièrement saisissant. Quand il n'en est pas ainsi, l'artiste se contente de la puissance de création qu'il a en lui. Jamais il ne doute du public, et il se suffit à lui-même pour achever son œuvre sans le secours des accessoires étrangers. Tels ont été Shakspeare et Molière, qui n'ont emprunté nullement leurs succès aux magies des hors-d'œuvre et des décorations. Tel est aujourd'hui l'art de la scène italienne, où le génie musical de Rossini brode, sur le premier thème venu, sur le *libretto* le plus commun, les modulations les plus riches d'une poésie infinie. Mais la scène française n'en est plus là, et enfin de ne pas nous appesantir sur elle seulement, nous avons vu avec regret les tentatives qui ont été faites en ces dernières expositions pour colorer, par exemple, la sculpture, en se servant de toutes sortes de marbres et de différences de bronzes....

Voici, en forme d'*argument*, l'analyse de *la Cassette :*

Un jeune homme de Lemnos avait fait violence à une femme de Sycione. De retour dans son pays, il s'est marié et a donné le jour à une fille. Pendant ce temps-là une fille était née aussi de la Sycionienne, qui l'avait remise à un esclave pour l'exposer. Mais celui-ci s'est tenu aux aguets, il a observé, et une courtisane a enlevé l'enfant, puis l'a porté

Digitized by Google

à une de ses semblables. — Dans la suite le Lemnien revit Sycione, où il épousa celle qu'il avait violée. — Ici l'action devient présente. Il veut marier sa fille native de Lemnos à un jeune homme épris d'amour pour celle qui fut autrefois abandonnée dans son bas-âge. Or, l'esclavage en question, à force de recherches, découvre la trace de cet enfant : elle est reconnue citoyenne selon le droit et la coutume ; et Alcésimarque, déjà possesseur, devient époux.

On le voit, cette fable n'a sans doute d'autre mérite que de se prêter, avec une complaisance d'élasticité convenable, aux mille broderies d'un dialogue spirituel, aux mille développemens satiriques de la verve de Plaute. L'art du poète comique est dans les détails de chaque scène, de chaque mot. Toutefois il ne faut point oublier que la censure est seule responsable du peu de variété qui existe dans les canevas d'une fable romaine, puisqu'il n'était pas permis de représenter sur la scène d'autres personnages de femmes que des rôles de courtisanes. — Les législateurs, en vérité, ont eu merveilleusement d'esprit en tout temps et tout lieu. —

Mais que se passe-t-il au théâtre de Rome ? Pendant que Sélénie, cette jeune fille ravissante de chasteté, cette création qui est égale aux plus naïves de l'art chrétien, *cette perle de pudeur et ce diamant d'amour*, comme a dit depuis César qui préférait Plaute à Térence, ce *demi-Ménandre* qu'il méprisait ..... pendant, dis-je, que Sélénie parle de sa tendresse à Gymnasie, sa sœur, et à cette courtisane qui lui sert de mère et qui est le pivot obligé de toutes les pièces d'un théâtre où l'on ne devait pas traduire les mystères de la vie domestique, la foule s'étonne que le *Prologue* de la comédie ne soit pas venu, selon la coutume, lui expliquer, dès l'abord, le sujet de l'ouvrage et lui demander d'avance ses applaudissemens, à lui le *peuple-roi !* Mais voici d'autres rumeurs qui grondent plus fortement encore. Tout à coup, l'on apprend que le préteur Porcius a écrit des lettres qui annoncent le débarquement d'Asdrubal en Italie, pour se joindre à cet Annibal terrible que l'on avait vu déjà s'approcher trop près de Rome pour qu'on pût facilement l'oublier.

Digitized by Google

Aussitôt la consternation et l'inquiétude deviennent grandes. Cependant les sénateurs restent impassibles sur leurs siéges, les consuls ne désespèrent pas de la république.

En ce même moment, la pièce est suspendue à la troisième scène. C'est Plaute lui-même qui paraît; il vient déclamer les vers du prologue nécessaire, et comme il n'a pas la liberté de se mêler des intérêts de la chose publique, ainsi que cela arrivait au grand citoyen d'Athènes, au courageux Aristophane qui osait braver la mort pour attaquer personnellement la populace et les ennemis puissans de sa patrie; Plaute se contente de crier aux Romains, avec confiance et dignité, dès qu'il s'avance sur le bord de la scène : Je suis le Dieu Secours! AUXILIUM!

Mais il n'a pas eu tort de compter sur l'intelligence publique : son allusion patriotique est comprise et applaudie; les édiles y consentent par un mouvement de tête. L'enthousiasme est au comble, et le consul Néron sent qu'il peut vaincre Annibal avec de pareils soldats....

Cependant la pièce continue; voici Rome en négligé, en déshabillé; voici les affairés, les désœuvrés, les marchands, les boutiquiers, les banquiers, les usuriers, les étourdis de quarante ans, qui se ruinent pour des belles, et les bavards qui ennuient les uns et médisent des autres. Voici des esclaves fripons qui amusent et délassent les rois de la terre; puis enfin, voici l'orateur de la troupe qui vient dire aux spectateurs : *Suivez la coutume de nos représentations précédentes, en applaudissant à la fin de cette comédie.*

Et le nom de Plaute est salué de mille acclamations! et les édiles lui décernent de solennels remerciemens, en présence d'un jeune enfant qui s'est depuis appelé Térence!

H. Flavien.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

Théâtre-Français. — *Lavater*, drame, mélodrame, tragédie, comédie ou tragi-comédie, par deux ou trois auteurs.

Il est à peu près reconnu aujourd'hui que Lavater est un bonhomme fort honnête et fort clairvoyant qui n'a eu qu'un malheur, c'est de découvrir une chose qui était découverte depuis le commencement du monde : à savoir, que rien ne ressemblait à un voleur comme un voleur, à un escroc comme un escroc, à un poltron, comme un poltron, et à un honnête homme comme un honnête homme. En outre, ce bon Lavater était un dessinateur assez médiocre, qui, forcé d'appuyer sa théorie par ses dessins, a souvent si mal dessiné ses modèles, qu'à en juger par les traits qu'il leur a donnés, on prendrait souvent le loup pour l'agneau, l'assassin pour la sœur de charité, et réciproquement. Vous pouvez donc juger de l'effet d'un livre où la ligne écrite est contredite à chaque instant par la ligne dessinée ? Et puis ce pauvre bonhomme Lavater a été battu en brèche par un autre bonhomme qu'on appelait le docteur Gall. Celui-là a prétendu qu'on ne pouvait pas reconnaître les hommes au visage, mais bien à la tête. En conséquence, il a divisé le genre humain en une infinité de bosses et contre-bosses auxquelles il a donné les noms les plus aimables et les moins français, tels que — *ama-*

Digitized by Google

tivité, — *combativité*, — *destructivité*. Le docteur Gall a très bien prouvé que M. Dupuytren avait la bosse de la *destructivité*, et à son exemple, ses disciples ont très bien prouvé dernièrement que l'empereur Napoléon avait fort bien la bosse de la *combativité*. Bienheureux ceux qui écoutent, bouche béante, ces singuliers maîtres, qui n'ont ni de la physiologie ni de la morale; je suis bien sûr que leurs maîtres bénévoles n'auront pas besoin de toucher long-temps leur crâne, pour y trouver la bosse de l'*amativité*.

Quoi qu'il en soit du docteur Gall et du docteur Spurzheim, le même qui a trouvé le nom de *phrénologie*, et même du docteur Lavater, leur maître à tous, vous saurez que Lavater, dans le drame qu'on lui fait jouer, est l'ami du baron Grantz, ou autre nom allemand, qui veut marier sa fille à un intrigant nommé Philippani, ou autre nom italien. Ce Pani a déjà épousé une jeune Française à Zurich, où il l'a enlevée. Un soir, cette jeune Française frappe à la porte du bon Lavater, qui, lui trouvant la physionomie très douce et très honnête, l'accueille comme une sœur. Le lendemain, un Bohémien entre chez Lavater, et Lavater, lui trouvant la figure très rusée, fait le portrait de ce Bohémien sur son album. Le troisième jour, Lavater vient avec la Française séduite chez son ami le baron Grantz, et là il voit Philippani, et, à son aspect, il dit : *C'est un fripon*. Il voit un autre jeune homme très honnête, et il dit aussitôt : *Voilà un honnête homme*. Ce bon Lavater est si habile, que s'il se regardait dans la glace, je suis sûr qu'il se dirait à lui-même et sans hésiter : — *Voilà un fameux niais !*

Le quatrième jour, le Bohémien va dans une chapelle du voisinage ; dans cette chapelle se rendent la femme séduite et Philippani. Philippani, voyant cette malheureuse, tire son épée, et se bat en duel avec son beau-frère, le jeune homme honnête, qui est blessé. La toile tombe.

Enfin, cinquième journée, le jeune homme blessé n'est pas mort ; au contraire, il a tué Philippani. Le Bohémien Zingaro retrouve les papiers en question, et la jeune femme séduite s'écrie : *Mon fils aura le nom de son père !* En

Digitized by Google

vérité, d'après les nobles actions du père, qui est un voleur, un faussaire et un lâche, au dire même de Lavater, il n'y a pas de quoi se réjouir de voir porter à son enfant le nom d'un pareil drôle.

Il faut être juste envers le parterre, il a beaucoup sifflé, malgré cette jeune et charmante Plessis qui lui tendait ses deux charmantes petites mains.

Ceci est un des malheurs du Théâtre-Français, qui expie ses vieux péchés en jouant, le pistolet sous la gorge, toutes les rapsodies qu'il a eu la bonté de recevoir il y a dix ans.

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR LA PEINTURE ESPAGNOLE.

GALERIE DU MARÉCHAL SOULT.

I.

Ce serait une curieuse et magnifique histoire à tenter que l'histoire de l'art chrétien, de toute cette poésie symbolique enfantée par l'amour et par la foi. Dans l'art chrétien se réfléchit toute la vie du moyen-âge, la vie du peuple comme la vie des seigneurs et du clergé. Celui qui connaîtrait bien une cathédrale du XIIe siècle, comprendrait les sciences et la

Digitized by Google

théologie de ce temps-là, et même le mouvement politique et industriel ; car toutes les manifestations d'une société découlent de la synthèse qui la domine, et le christianisme a été pour la civilisation européenne cette doctrine générale dont l'irradiation s'est étendue à chaque branche de l'activité humaine. Or, l'art chrétien était la traduction des sentimens, des actions et des pensées ; il donnait un corps aux croyances métaphysiques, il les sculptait en pierre ; il racontait les faits temporels sur le bois et sur la toile ou sur d'éclatans vitraux ; il composait ces drames sublimes qui s'épanouissent en rosaces sur les faces de nos églises byzantines ; malheureusement nous avons perdu l'intelligence de cette écriture mystérieuse : les livres sont là, mais personne ne sait plus lire leurs hiéroglyphes.

On a calculé qu'avant la révolution de 93, il y avait, en France seulement, 1,700,000 monumens religieux, sans compter les chapelles de famille ; que ces monumens contenaient, prenant un terme moyen, 4,292,500,000 statues depuis quelques lignes de hauteur jusqu'à plus de vingt pieds, et au moins autant de têtes peintes, ce qui donne huit à neuf millards de figures exécutées par le christianisme Supposez qu'il n'en reste aujourd'hui qu'un centième, voilà presque cent millions de témoignages sur le moyen âge, documens dont il faudrait interpréter le sens ; il faudrait expliquer ces grandes épopées comme la vie de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints de 2,000 statues à Reims, la création du monde et la naissance des arts et métiers en 600 à Chartres, les histoires de l'ancien et du nouveau Testament en 3,000 figures de bois au chœur d'Amiens, et les jugemens derniers, les apocalypses, les allégories, et tous ces mythes bizarres qui tapissent les églises gothiques. Alors seulement l'art de la renaissance et l'art de nos jours qui en descend seraient éclairés d'une lumière complète ; alors on pourrait, en s'appuyant du passé, prophétiser l'avenir.

Suivant nous, la *renaissance* italienne, ainsi qu'on l'a appelée, est encore envisagée d'un point de vue étroit et

Digitized by Google

mesquin ; il semblerait que cette brillante époque ait été jetée au milieu du temps comme un météore radieux qui se forme dans l'atmosphère, s'y balance un instant et s'évanouit; l'étude historique ne nous montre nulle part cette anomalie singulière d'un art pour ainsi dire excentrique, sans aïeux et sans postérité. Tout ce qui vit au sein de Dieu est soumis à la loi de paternité et de filiation. La philosophie de l'histoire nous a appris, en ces derniers temps, que les siècles engendrent les siècles ; elle nous a fait suivre dans le développement humanitaire la succession d'une pensée providentielle ; nous avons entrevu cette logique divine qui amène un fait par un fait, un génie par un génie : Charlemagne a rendu possible Grégoire VII ; la réforme a préparé la révolution française. Il est donc permis de dire, *à priori*, que l'art du XVIe siècle est sorti de l'art catholique; et sans doute nous comprendrons dans quelle proportion il en a subi l'influence, quand nous aurons par d'opiniâtres travaux dissipé les ténèbres du moyen-âge. Mais déjà, si peu que nous connaissions l'époque vraiment catholique, il nous est facile de voir aussi combien la *renaissance* en diffère : ce ne sont plus ces élans d'un amour mystique et dégagé de toutes les choses terrestres, ce ne sont plus ces ardeurs d'une foi sérieuse et aveuglément orthodoxe ; ce ne sont plus ces espérances, patientes et résignées, tournées vers l'autre monde ; la trinité théologale est descendue des cieux ; elle a plié ses ailes et s'est reposée ici-bas ; le temporel envahit le spirituel ; l'amour se partage entre la créature et le créateur ; la raison dispute à la foi la direction de l'intelligence ; l'espoir se matérialise, il quitte les régions supérieures et se préoccupe de la vie passagère.

Le XVIe siècle recèle les germes d'une réaction contre le catholicisme : de nouveau élémens puissamment révolutionnaires bouillonnent en son sein ; la découverte de l'Amérique et de l'imprimerie ont étendue les domaines de l'homme ; Luther, Machiavel, Rabelais et Montaigne, secouent la philosophie. On sent dès lors un travail intime et multiple qui s'est perpétué pendant trois siècles sous diverses faces, et

Digitized by Google

qui aboutira sans doute à transformer et agrandir la réligion chrétienne; comme la religion chrétienne a transformé la loi de Moïse.

En étudiant consciencieusement, nous retrouvons tous ces caractères dans l'art de la renaissance italienne : et d'abord, il est passé des religieux aux laïques : les artistes ne sont plus des moines contemplatifs et retirés qui s'inspirent par la lecture des livres saint ou par de mystiques intuitions; les artistes vivent en seigneurs, s'abandonnant aux joies de la terre : vous savez le luxe de Raphaël avec ses pages et ses femmes ; vous savez les incomparables aventures de Cellini le Florentin ; vous savez l'intimité de Titien et de l'Arétin qu'on ne soupçonnera pas d'orthodoxie. Et comment pourrait-on s'attendre à rencontrer au XVIe siècle le spiritualisme pur du moyen-âge, quand les papes eux-mêmes, ces représentans de la grande unité fondée par Grégoire VII, n'étaient plus vraiment catholiques !

Cette appréciation de l'art du XVIe siècle semblera peut-être un blasphème, car c'est un préjugé enraciné parmi nous que les *restaurateurs* italiens (*restauradores*) puisèrent leurs inspirations dans le christianisme: on cite Léonard de Vinci recevant pieusement l'eucharistie avant de mourir ; on s'extasie sur la pureté céleste des vierges du Corrège et du Sanzio. Mais comparez aux créations de la renaissance les christs et les vierges sculptés de nos anciennes cathédrales, ou bien les vierges de Cimabué qui furent portées en procession par le peuple, ou, pour suivre mieux encore la dégradation du sentiment religieux comme expression du catholicisme, les œuvres des allemands qui réflétèrent long-temps la foi sévère du moyen-âge. Nous avons au Louvre deux tableaux de Jean de Bruges, mort en 1441, *la Vierge couronnée par un ange* et *les noces de Cana* ; ces compositions sont empreintes d'un recueillement profond et d'une piété admirables : la divinité du Christ rayonne autour de lui ; on sent que l'artiste croyait fermement au *verbe fait chair*. Raphaël, copiant ses Vierges d'après ses maîtresses, n'a jamais reproduit cette surnaturalité mystique à laquelle

Digitized by Google

s'éleva l'époque intimement spiritualiste qui précéda la renaissance.

La renaissance en Italie est, à bien dire, le protestantisme de l'art : c'est la pensée chrétienne, *plus* l'élément représenté jadis par le paganisme ; c'est la combinaison de l'élément physique avec *l'esprit*, qui, sous l'influence catholique, s'était développé exclusivement aux dépens de la matière.

Et en effet, voilà que l'Italie se prit d'une passion insatiable pour les antiquités grecques et romaines : elle se reporta vers un passé de vingt siècles ; elle interrogea les débris de la civilisation païenne ; elle fouilla le sol et les vieux monumens, et Raphaël présida en personne à ces recherches. Alors les artistes se nourrirent des études de l'antique. Michel-Ange arriva surtout à une imitation si frappante de la statuaire grecque, qu'il trompa les plus connaisseurs : après avoir fait secrètement un Cupidon en marbre, il cassa le bras et enterra la statue mutilée dans un lieu où elle fut bientôt découverte. Grande extase des antiquaires qui s'imaginèrent tenir le chef-d'œuvre de quelque Praxitèle. Mais quand ils eurent bien constaté la supériorité des anciens sur les modernes, Michel-Ange apporta le bras et l'adapta exactement au tronçon (1).

Depuis, nous avons continué cette prédilection pour Rome et la Grèce : nous avons étudié les 300,000 statues antiques conservées en Europe, et nous avons négligé la civilisation dont nous procédons directement, comme s'il était plus important et plus facile de commenter les symboles mythologiques des païens que les créations de nos pères. Comprend-on maintenant l'Apollon du Belvéder qui, peut-être (on le présume), faisait partie d'un drame religieux avec beaucoup d'autres figures perdues ?

(1) Mariette conteste cette anecdote, racontée par Depiles et Walis ; Boisard prétend que c'est le Bacchus de la galerie de Médicis, dont la main ajoutée est de Michel-Ange. Vasari rapporte les versions différentes et ne se prononce pas.

Digitized by Google

II.

L'art espagnol du XVIe siècle n'offre pas à l'examen les mêmes caractères que l'art de l'Italie; mais ces différences radicales s'expliquent par l'histoire politique et religieuse de ce peuple énergique qui conserva son type original au milieu des invasions étrangères, et qui parvint enfin à constituer son unité nationale, malgré ses déchiremens intérieurs et l'impéritie de ses gouvernemens.

Pendant tout le moyen-âge, absorbée dans une lutte incessante contre les Maures envahisseurs, l'Espagne n'eut guère de relations avec le reste de l'Europe, si ce n'est avec Rome, au sujet de la hiérarchie religieuse; et encore tout le mouvement religieux fut-il dominé par sa position exceptionnelle de réaction contre l'islamisme; toutes ses institutions furent fragmentaires et locales, tous ses conciles spéciaux et appropriés à ses besoins transitoires.

Vers la fin du XVe siècle, quand Ferdinand-le-Catholique eut réuni les couronnes de Castille et d'Aragon et affranchi le royaume de l'invasion africaine, l'Espagne sentit un immense besoin de repos et de concentration. Charles-Quint vint un moment galvaniser l'Europe avec ses tentatives de monarchie universelle; mais la pensée puissante de l'empereur n'opéra jamais qu'un lien factice et superficiel entre les différens peuples de sa domination. L'Espagne n'accepta pas plus l'influence germanique qu'elle n'avait accepté l'influence mauresque : elle regarda toujours comme des étrangers et des exploitateurs cette aristocratie allemande que Charles-Quint traînait à sa suite et voulait naturaliser dans la Péninsule. D'autre part, la réforme, ce grand fait civilisateur dont Charles-Quint, sentant bien toute la portée sociale, se montra le rude adversaire en sa qualité de monarque, la réforme ne pénétra pas en Espagne. La doctrine dissolvante du protestantisme, les idées allemandes révolutionnaires, ne devaient trouver aucun crédit auprès d'une nation qui

Digitized by Google

commençait à peine son éducation catholique et qui était en travail de son unité.

Au XVIe siècle, quand les autres peuples d'Europe secouaient déjà le vêtement usé du catholicisme, et, se frayant des routes hardies et inconnues, aspiraient à des destinées nouvelles, l'Espagne était donc encore profondément chrétienne. Les artistes y avaient conservé une dévotion naïve : Vicente Joanes et Luis de Vargas se préparaient par la communion à peindre les images sacrées du Christ ou des saints, imitant en cela les peintres italiens du XIVe siècle. Bien plus, à la fin du XVIIe, vers l'an 1680, nous trouvons dans les biographies une anecdote qui prouve la piété de Murillo : « Il vivait alors auprès de la paroisse de Santa-Cruz, où souvent il priait devant la fameuse descente de croix de Pedro Campana (1). Un soir le sacristain, désirant fermer les portes avant l'heure accoutumée, demanda à l'artiste extasié pourquoi il restait si long-temps dans cette chapelle ; Murillo répondit : « J'attends que ces saints hommes achèvent de descendre le Seigneur de la croix. »

On pourrait appliquer merveilleusement à la peinture espagnole ce mot de Lucas Jordan, quand il dit, en parlant d'un tableau de Velasquez : « C'est la théologie de la peinture. »

(1) M. Margouet de Villa, grande rue Verte, 34, possède une magnifique *Descente de Croix*, peinte sur bois, et qu'il attribue à Campana ; mais ce ne peut être celle dont il est ici question, et qui orne encore, à ce qu'il paraît, la chapelle de l'église Santa-Cruz, à Séville. D'ailleurs, l'original portait la date de 1548, que nous avons cherchée en vain sur le tableau de M. Margouet. C'est sans doute une copie du temps, ou même une répétition par Campana dont on retrouve exactement le style dans l'expression des têtes, dans la force du clair-obscur, dans la sévérité de la composition. Campana suivit la manière d'Albert Durer, son compatriote et son contemporain. Il passa environ vingt ans à Rome, vingt ans à Séville, et retourna dans sa vieillesse à Bruxelles, sa patrie, où il mourut en 1580.

Digitized by Google

Il est fort curieux en effet d'étudier, dans les auteurs de ce temps-là, les théories métaphysiques qui dominaient les beaux-arts et l'importance sociale qu'ils avaient acquise. La peinture jouissait d'une exemption immémoriale d'impôts, et, en 1600, un nouveau décret la déclara « *art libre et dégagé de toutes charges et contributions.* » L'ouvrage mystique de Francesco Pacheco, le beau-père de Diego Velasquez, présente l'expression la plus élevée et la plus complète de la *philosophie de l'art*, comme on la comprenait à son époque. Suivant Pacheco, la peinture, *cette écriture silencieuse de l'idiome universel*, descend d'origine divine et procède de la sainte Trinité, ainsi que les sciences et toutes les spéculations de la pensée. Le type de la divine sagesse qui est attribuée au fils, au Verbe, est imprimé dans les travaux intellectuels de l'homme; le type de l'amour divin, attribué au Saint-Esprit, dans les *extatiques défaillances* de l'amour, de la charité, des sentimens; et le type de l'omnipotence créatrice, attribuée au père, dans les *héroïques symboles* de la peinture qui réfléchit l'image du souverain artiste. Après avoir posé cette formule théologique, Pacheco cherche les premières traces des arts chez les anciens; de même que Mariana commence l'histoire d'Espagne à Tubal, fils de Japhet, il remonte jusqu'à l'époque anté-diluvienne, jusqu'à Enos, fils de Seth, *qui créa des images pour exciter le peuple à adorer Dieu*; puis, il suit le développement de l'art chez les Hébreux, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs, les Romains et les nations chrétiennes, en montrant toujours la puissance artistique comme la symbolisation des idées religieuses et l'expansion des sentimens de l'humanité. Enfin, ce livre, tout empreint d'intentions naïves et pieuses qui rappellent les pères de l'Eglise et nos métaphysiciens du moyen-âge, finit par ces mots :

Soli Deo decus et gloria!

Ainsi se trouve nettement expliqués par un artiste du XVIIe siècle, la direction de la peinture espagnole, qu'une

Digitized by Google

appréciation frivole a souvent qualifiée de plasticité et de matérialisme.

III.

Avant d'aborder les deux grands siècles de l'Espagne, jetons un coup d'œil en arrière pour éclaircir l'origine de l'art et pour indiquer son développement

Dans les temps primitifs du christianisme, les traces des arts plastiques sont fort rares en Occident, car la religion nouvelle faisant réaction contre la forme ne devait pas les favoriser. Si l'on excepte les miniatures (1) enluminées sur quelques livres des xe et xiie siècles, la première mention de peinture espagnole date du xiiie siècle. Un manuscrit de la Bibliothèque royale de Madrid renferme le passage suivant, entre autres comptes du roi don Sanche IV, dans les années 1291 et 1293 : « A Rodrigo Esteban, *peintre du roi*,

(1) La plus ancienne œuvre d'art que l'on conserve en Espagne à la Bibliothèque royale est un manuscrit de la main de Vigila, peintre en miniature ou enlumineur (*iluminador*) et prêtre du monastère de Saint-Martin d'Albelda. Il fut terminé le 25 mai de l'année 976. Il contient quelques décrets de conciles généraux, diverses peintures qui sont des portraits du roi don Sancho-le-Gros, de don Ramire de Navarre, de la reine dona Urraca et de Vigila lui-même, et beaucoup d'ornemens. Deux autres artistes, Sarracino et Garcia, aidèrent Vigila dans ces curieuses peintures, dont le coloris est encore brillant de fraîcheur.

La Bibliothèque de la cathédrale de Séville possède aussi, entre autres livres précieux, une Bible en deux volumes, écrite et peinte au xiiie siècle par Peblo de Pamplona pour l'usage du roi don Alonzo-le-Sage. Les têtes de chapitres sont ornées de petites figures faisant allusion aux sujets, et dans la préface des évangiles, on remarque certaines colonnes arabes avec des chapiteaux qui reproduisent le goût architectural de cette époque.

Digitized by Google

cent maravédis (environ 15 sols.) » Il y avait donc des peintres du roi au XIIIe siècle.

A la fin du XIVe, plusieurs artistes avaient été attirés des pays étrangers : Gérardo Starnina, le Florentin, élève d'Antonio Veneciano, fut appelé à la cour de Juan Ier, et, un peu après, Dello de Florence et Rogel de Flandres, à la cour de Juan II. Vers le même temps, Juan Alfon peignit le maître-autel de la cathédrale de Tolède.

Au milieu du XVe siècle, Juan Sanchez de Castro fonda à Séville cette école de peinture qui devait briller d'un si vif éclat et qui s'est propagée sans interruption jusqu'au XVIIIe siècle. Il exécuta divers tableaux religieux, entre autres, pour le monastère de Saint-Isidro del Campo ; une Annonciation que Francisco Pacheco a vertement critiquée dans son *Traité de la peinture*, parce que saint Gabriel était représenté avec un manteau contre la pluie (capa pluvial). A ce propos, Pacheco indique la manière de peindre orthodoxement tous les sujets sacrés et tous les habitans du ciel, même la Trinité : *le Père éternel* de telle façon, le *Verbe* de telle autre, le *Saint-Esprit* en colombe ; les anges, de l'âge de dix à vingt ans, avec de belles figures, de grandes ailes de couleurs variées, des cheveux blonds ou châtains; *il n'est pas bien de leur faire de la barbe ;* les démons en forme de bêtes et animaux cruels ou immondes, comme serpens, dragons, basilics, corbeaux, milans, lions ; grenouilles, etc., le tout convenablement appuyé de raisons théologiques.

Après Jorge Ingles, qui peignit fort habilement le maître-autel de l'hôpital de Buytrago et plusieurs portraits du marquis de Santillane et de sa famille, parurent quelques grands artistes qui finirent, avec le siècle, cette période de l'art espagnol : Antonio del Rincon, peintre des rois catholiques; Pedro Berruguette, peintre de Felipe-le-Bel, et père du célèbre Alonzo Berruguette (sa manière ressemble à celle du Pérugin) ; Inigo de Comontes, Diego Lopez, Alvar Perez de Villoldo, Alonzo Sanchez et Luis de Medina, qui exécutèrent le *paranymphe*, ou théâtre scolastique de l'univer-

Digitized by Google

sité d'Alcala ; et beaucoup d'autres auxquels les cathédrales de Castille et d'Aragon durent leurs embellissemens ; enfin, Juan de Borgona à Tolède.

Rincon était né à Guadalaxara, en 1446 ; on soupçonne qu'il étudia en Italie, peut-être chez Andrea del Castagno, ou chez Domenico Ghirlandajo. Toujours fut-il un des premiers Espagnols qui abandonnèrent la manière gothique pour adopter d'autres principes plus conformes à la nature; on remarque dans ses compositions religieuses beaucoup d'expression et de caractère, des draperies souples et habiles, et un dessin assez correct. Il mourut en 1500.

Juan de Borgona travailla constamment depuis 1495 jusque vers 1530; son nom est attaché à toutes les grandes œuvres d'art de son temps, à la cathédrale de Tolède, au paranymphe d'Alcala, au fameux tabernacle exécuté par Henrique de Arfe, orfèvre, originaire d'Allemagne : Borgona et le maître Copin de Hollande avaient donné les dessins de ce sanctuaire, qui était orné de deux cent soixante statuettes et de riches bas-reliefs. Borgona fit aussi beaucoup de portraits à fresque, ceux des archevêques de Tolède et du cardinal Sisneros, et *à l'huile* ceux des cardinaux Croix et Fonseca. Tous ces ouvrages lui rapportèrent des sommes considérables pour l'époque : tandis qu'au XIIe siècle, suivant de vieux parchemins, un roi d'Espagne avait récompensé un sculpteur avec une rente de 100 maravédis; tandis qu'à la fin du XIVe, en 1380, un autre roi, Juan Ier, avait payé le tombeau de son père Henri II, 4,000 maravédis, voici qu'en 1511, Borgona toucha 165,000 maravédis en paiement de quinze sujets de l'Ecriture sainte, et 100,000 maravédis pour les peintures à fresque d'une bibliothèque taxées par Comontes et Villoldo, car alors les artistes fixaient réciproquement le prix de leur travail.

On conserve encore quelques tableaux des premières années du XVe siècle : la dégradation de la perspective et l'harmonie des groupes y semblent entièrement inconnues; l'expression des figures est nulle, et, afin de manifester les sentimens ou les pensées des personnages, l'artiste leur faisait

Digitized by Google

sortir de la bouche une légende déroulée, comme les Anglais dans certaines caricatures. Mais, à la fin du siècle, les progrès sont sensiblement appréciables : bien que les figures aient encore la sveltesse des colonnes gothiques, elles indiquent déjà l'étude de l'anatomie ; les contours en sont moins raides, les poses plus naturelles.

IV.

Au XVIe siècle, la lumière commence à se faire dans l'art espagnol : les documens ne manqueront plus à nos études, et nous pourrons juger les artistes sur leurs œuvres ; car, à Paris même, il y a une collection complète de peinture espagnole des XVIe et XVIIe siècles.

Pendant que l'empire promenait ses victoires en Europe, un des chefs de l'occupation espagnole imagina d'exploiter pour son propre compte le *droit de la guerre*, en imposant des concessions de tableaux précieux. L'empereur laissait volontiers ses lieutenans bénéficier sur la conquête : les uns dépouillaient les églises des vases sacrés et des dorures ; les autres levaient des contributions en argent : nos armées, disons-le, exercèrent dans toute l'Europe un pillage organisé. Le général commandant l'Andalousie s'appropria toutes les toiles qui lui convinrent dans les églises et les couvens de Séville, mais il eut soin de revêtir cette confiscation d'une apparence de légalité, obligeant les moines à signer des ventes simulées, et l'on assure que ses titres de propriété sont parfaitement en règle.

Cette possession, dont la légitimité est au moins contestable, n'a pas même tourné au profit de l'art en France, bien qu'elle semble tirer son origine de l'amour de l'art. Séville a perdu ses chefs-d'œuvre : les religieuses compositions qui excitaient dans les églises la dévotion des chrétiens sont accrochées maintenant au pied d'un lit bourgeois ou aux lambris d'une antichambre, et depuis plus de vingt ans

Digitized by Google

qu'elles sont à Paris, Paris n'a pas eu la faveur de les examiner. Malgré notre respect pour la propriété individuelle, nous avons peine à comprendre la propriété particulière et sans restriction en fait de créations supérieures du génie. Les chefs-d'œuvre sont du domaine public, ils appartiennent à l'humanité.

M. Soult possède des ouvrages de trois grands maîtres du XVIe siècle, de Morales, de Vicente Joanes et de Navarrette-le-Muet (*el mudo.*)

Luis de Morales, vulgairement appelé le divin (*el divino*), soit à cause du mérite de son pinceau, soit parce qu'il ne peignit que des sujets sacrés, naquit à Badajoz au commencement du siècle. Il est probable qu'il étudia d'abord à Valladolid ou à Tolède, qui comptaient beaucoup de bons maîtres; suivant Palomino, il fut disciple de Pedro Campana; mais quand cet artiste vint en Espagne, vers 1548, Morales avait déjà exécuté diverses peintures à Badajoz, dans l'église de la Conception, comme le prouve la signature datée de 1546. Toujours est-il qu'il s'inspira du style sévère de l'école allemande : l'expression profondément sentie de ses figures, la gravité mélancolique de ses compositions, les plis raides et cassés de ses draperies, le fini des détails, ont un grand rapport avec la manière de Van-Eyck, d'Hemmeling, de Lucas de Leyde et d'Albert Durer. Le tableau de M. Soult, *la Mère de douleur*, représente la Vierge à mi corps tenant dans ses bras le Christ mort. J'ai vu à l'ancienne exposition de MM. Hunter, rue de la Chaussée d'Antin, une répétition de ce sujet que Morales a reproduit plusieurs fois, car il y en avait un dans l'église des *Carmélites déchaussés* d'Avila, un à *Sainte-Catherine de Zafra* de Grenade, un dans la cathédrale de Badajoz, et un autre que je soupçonne celui de M. Soult, dans l'église *Saint-Augustin* de la même ville. La mort est merveilleusement rendue sur les traits glacés du Christ, mais la face divine a conservé un calme inaltérable qui révèle la résurrection; la douleur de la Vierge-mère est si solennelle et si intime, qu'on s'arrête à rêver devant ce grand drame de souffrance et d'amour. Comme exécution

Digitized by Google

cette peinture n'offre pas une analogie bien marquée avec *l'Ecce homo* du Louvre attribué au même artiste ; elle est moins moëlleuse de couleur, moins savante d'anatomie, moins grandiose de dessin, sans pourtant qu'il soit possible de préférer l'un à l'autre : c'est un même sentiment, une même simplicité religieuse, une même délicatesse de touche dans tous les détails. Cependant, considérant le dessin de *l'Ecce homo* du Louvre, je le croirais plus volontiers d'un peintre initié à l'école florentine et postérieur à Morales qui n'a jamais quitté l'Espagne.

Morales eut une vieillesse longue et misérable : il avait presque perdu la vue et ne se sentait plus la force de peindre, quand Felipe II, passant par Badajoz, à son retour de Lisbonne, en 1581, vint le visiter : « Vous êtes bien vieux, lui dit le roi touché de pitié. — Oui, sire, répondit l'artiste, *et bien pauvre.* » Sur quoi, Felipe II lui assigna une pension de 300 ducats. Morales mourut cinq ans après, en 1586. Il avait eu un fils et plusieurs élèves qui cherchèrent à imiter sa manière et dont on lui attribue quelquefois les œuvres. Parmi ses disciples, Juan Labrador excella à peindre les fleurs et les fruits. M. Soult a quelques petites toiles de ce dernier artiste.

Vicente Joanes, fondateur de l'école de Valence, ressemble un peu à Morales, son contemporain : comme Morales, il ne fit que des sujets sacrés dans lesquels on trouve le cachet d'une tristesse contemplative et d'une mystique religiosité ; comme Morales, il peignait les moindres détails avec un fini minutieux, surtout les cheveux et la barbe dont on pourrait compter les brins ; mais son style était plus timide et plus irrésolu, et sa couleur le rapproche beaucoup de l'école romaine. Il paraît certain qu'il étudia en Italie sous quelque grand maître : Palomino assure qu'il fut élève de Raphaël ; mais, le peintre d'Urbin étant mort en 1520, Joanes qui mourut en 1579, à l'âge, dit-on, de cinquante-six ans, ne pouvait être en Italie au temps du Sanzio. *L'Ecce homo* de M. Soult vient de la chapelle de *Saint-François de Borja* dans la cathédrale de Valence ; il est remarquable par l'ex-

Digitized by Google

trême douceur de physionomie, par la touche délicate et patiente des cheveux, des épines et des autres accessoires. Le dessin assez correct manque d'énergie ; la couleur est froide et monotone.

Les critiques espagnols, qui se sont montrés fort sévères pour Morales, auquel Francesco Pacheco reproche de ne pas savoir dessiner, ont placé Vicente Joanes à la tête de la peinture du XVIe siècle, et Palomino, entre autres éloges exagérés, ne craint pas de dire qu'il égala Raphaël en beaucoup de points et le surpassa quelquefois.

Joanes eut deux filles, Dorothée et Marguerite, qui pratiquèrent aussi la peinture avec talent, et un fils, Juan Vicente, auquel on attribue un *Saint Jean dans le désert*, en pied, et plus grand que nature. La figure est d'un beau sentiment : elle resplendit d'un exaltation et d'une foi surhumaines; c'est bien le précurseur-prophète qui avait tressailli dans le ventre de sa mère à l'approche de la vierge Marie. Mais le dessin est lâché et n'indique pas une entente fort exacte de l'anatomie.

Voici un artiste qui, suivant nous, a contribué plus que les précédens au développement de l'art espagnol, particulièrement en ce qui concerne l'exécution. Juan Fernandez Navarrette était né à Logrono, vers 1526. Par suite d'une maladie, il devint complètement sourd à l'âge de trois ans de telle sorte que, ne pouvant apprendre la parole, il resta muet. Dès son enfance, il manifesta sa vocation pour la peinture, dessinant avec des charbons tout ce qu'il voyait. Son père l'envoya donc au monastère de la Estrella (de l'Etoile), de l'ordre de Saint-Géronime, où le religieux François Vicente lui donna des leçons. Aussitôt que Navarrette eut atteint l'adolescence, il passa en Italie, visita Rome, Florence, Milan, Naples et Venise, travailla plusieurs années dans l'atelier du Titien et chez quelques autres grands artistes de l'époque. Sa réputation le fit rappeler en Espagne par Félipe II, quand ce prince commença les travaux de l'*Escorial* (mine épuisée); il revint en effet à Madrid, fut nommé peintre du roi par une cédule du 6 mars 1568, et chargé de diverses

Digitized by Google

peintures. Il exécuta pour l'Escorial huit tableaux, dont trois ont péri dans un incendie ; un des cinq restant est la fameuse *Naissance du Christ* éclairée avec une habileté extraordinaire par trois lumières différentes, celle qui descend d'une *gloire d'anges*, celle qui enveloppe l'enfant divin, et celle d'une torche que tient saint Joseph. Les bergers sont surtout remarquables, et Tibaldi de Bologne s'écriait sans cesse en les admirant : *Oh! gli belli pastori! oh! gli belli pastori!*

En 1576, le roi fit payer à Navarette 500 ducats pour le tableau d'*Abraham et des trois anges*, qui était dans l'autel de la principale porte du monastère royal de l'Escorial. C'est ce tableau qu'on voit chez M. le maréchal Soult. Les figures de grandeur naturelle sont hardiment dessinées; la composition est grave et magique, la couleur sombre et ferme. Toute la scène est dominée par un caractère délibéré et grandiose, et, comme disent les Espagnols, par une bravoure de style (*bravura de estilo*) qu'Adolphe Brune a reproduite avec bonheur dans son exorcisme de Charles II. Mais le mérite principal de l'*Abraham* est une entente profonde du clair-obscur et une artificieuse adresse de la lumière, qualités éminentes de Navarrette, qu'il avait acquises chez les Vénitiens, qui transformèrent notablement la manière des peintres ses compatriotes, et le firent surnommé le *Titien espagnol*. Il y a là aussi, chez M. Soult, un singulier portrait de Navarette par lui-même. Cette figure a une vie effrayante et comme une puissance magnétique; il semble que le *muet* cherche à parler ; c'est une nature primitive et rude qu'on ne peut regarder long-temps en face, et qui, sans exagération, vous force à baisser les yeux.

On raconte une discussion violente de Navarrette et de Felipe II, à propos de la *Cène* du Titien. Il s'agissait de placer ce tableau dans le fond du réfectoire à l'Escorial, et comme il se trouvait quelque peu trop large, le roi ordonna qu'on coupât l'excédant de la toile; sur ce, le muet proposa de faire en six mois une copie exacte dans les proportions nécessaires, s'engageant à ce qu'on lui tranchât la tête s'il

Digitized by Google

n'accomplissait pas sa promesse, et accompagnant ses protestations de signes et gestes extraordinaires. Mais malgré tout, le roi ne voulut pas attendre, et la toile fut rognée à la grande douleur de Navarrette. Ce caprice de Felipe II rappelle le vandalisme du *grand roi* Louis XIV, qui, voulant installer, dans une place étroite du château de Versailles, le *Christ chez le pharisien*, de Paul Véronèse, fit replier la toile aux quatre coins, et sacrifia ainsi une partie du tableau.

Après avoir peint l'*Abraham et les anges*, Fernandez passa un contrat avec le monastère de Saint-Laurent pour exécuter trente-deux tableaux de grande dimension; mais sa mort prématurée (1579) ne lui laissa le temps d'en faire que huit; Alonzo Sanchez Coëllo et Luis de Carabajal furent chargés de terminer les autres.

Lope de Vega Carpio a composé, en l'éloge de Navarrette-le-*muet*, les vers suivans :

No quiso el cielo que hablase,
Porque con mi entendimiento
Diese mayor sentimiento
A las cosas que pintase.
Y tanta vida les di
Con el pincel singular,
Que como no pude hablar
Hice que hablasen por mi.

Le ciel ne voulut pas que je parlasse,
Pour qu'avec mon intelligence
Je donnasse un plus grand sentiment
Aux choses que je peindrais.
Et je leur ai donné si grande vie
Avec mon pinceau singulier,
Que comme je ne pus parler,
Je fis qu'elles parlassent pour moi.

V.

Nous venons de voir la combinaison de l'originalité espagnole avec le génie allemand chez Morales, avec le sentiment romain ou raphaëlesque chez Joanes, avec la pratique vénitienne chez Navarrette; diverses autres influences s'étaient introduites et préparaient ainsi une époque complète pour les beaux arts. Le grand Alonzo Berruguette, disciple de Michel-Ange Buonarotti, en même temps architecte, peintre et sculpteur, comme son maître, avait répandu en

Digitized by Google

Espagne un style hardi et élevé; pendant sa longue et glorieuse vie de quatre-vingt-un ans, il avait laissé de ses œuvres dans toutes les villes du royaume, à Tolède, à Grenade, à Valladolid, à Madrid. Gaspar Becerra, qui avait aussi étudié en Italie sous Vasari, et peut-être sous Michel-Ange, avait éduqué une foule de bons peintres et de bons sculpteurs. Chaque ville un peu importante avait son école instituée; mais l'école de Séville éclipsa bientôt toutes les autres, et, quand vint le XVIIe siècle, elle se trouva le centre des beaux-arts.

Luis de Vargas transforma le premier, à Séville, le style gothique qui avait régné jusque-là en Andalousie. Né en 1502, il avait été à Rome, où l'on croit qu'il fut élève de Périno del Vaga, à cause d'une certaine ressemblance entre leurs œuvres. Suivant Pacheco, il était resté vingt-huit ans à étudier en Italie.

Vargas mena une vie extatique et toute chrétienne. Après sa mort, on trouva des instrumens de pénitence et de macération dont il faisait un fréquent usage; ses nombreuses compositions à l'huile et à fresque sont bien en harmonie avec son caractère rêveur et mystique. Ses figures ont du sentiment et de la grace, ses poses de la noblesse et de la gravité; mais il ne comprit pas la perspective et la dégradation de la lumière et des ombres. Il mourut en 1568, d'après Pacheco et Morgado.

Vers 1580, Luis Fernandez jouissait d'une grande réputation à Séville de son atelier sortit une génération de maîtres, Francesco Pacheco, Herrera le vieux, Juan et Augustin del Castilo, qui servent de transition entre le XVIe et le XVIIe siècle, et qui formèrent les Murillo, les Velasquez, les Alonzo Cano, et presque tous les peintres fameux de la belle époque espagnole.

Pacheco, dont nous avons à chaque instant occasion de citer les écrits, exerça une immense influence par ses travaux scientifiques, par l'habile direction de ses enseignemens, et par sa pratique personnelle: il améliora les procédés techniques de la peinture, surtout de la peinture en

Digitized by Google

détrempe (*al temple oab nguaza*), et perfectionna l'art de colorier les statues et les bas-reliefs (car, de tout temps, on a peint la sculpture en Espagne). Il a laissé, entre autres tableaux, un beau portrait de Michel Cervantes.

La vie de Pacheco se trouve liée à toutes les questions de l'art espagnol, comme la vie de cet autre savant artiste, son contemporain et son ami, Pablo de Cespedes, peintre, sculpteur, architecte et poète, linguiste et antiquaire, philosophe et littérateur, auquel on doit plusieurs livres en prose et en vers. Nous nous proposons de publier des *Études historiques sur la peinture*, où nous mettrons plus complètement en lumière les ouvrages de ces deux grands écrivains.

M. Soult n'a malheureusement aucune toile de Pacheco, mais on remarque dans sa galerie une composition miraculeuse du même temps, *Saint Bazyle écrivant sous l'inspiration du Saint Esprit*, par Herrera le vieux.

Herrera avait une nature excentrique et bouillante qui donne à ses œuvres un cachet original et sans pareil; il apportait dans la pratique de son art une exaltation frénétique et une fureur incroyable, dit un biographe espagnol (*increïble furor*), dessinant avec des roseaux (*canas*) et peignant avec de grosses brosses. C'est une tradition répandue à Séville, que, quand la rudesse de son commerce avait éloigné tous ses élèves, il chargeait sa servante d'ébaucher ses tableaux; celle-ci barbouillait grossièrement la toile, et, avant que les couleurs ne fussent sèches, le maître indiquait les masses, les lignes et les figures.

L'habitude de graver sur bronze le poussa peut-être à fabriquer de la fausse monnaie; car il fut poursuivi pour ce délit et se réfugia dans le collége des jésuites de Saint-Hermenegildo, où il peignit le grand autel. Felipe IV, lors de son passage à Séville en 1624, remarqua ce tableau et accorda la Grace de Herrera, en disant que lorsqu'on avait un talent si distingué, on ne devait pas en abuser.

Après avoir beaucoup travaillé à Séville, Herrera se rendit à Madrid en 1650, et y mourut en 1656. Tous ses enfans,

Digitized by Google

vicissitudes de son caractère intractable, l'avaient abandonné; sa fille était entrée au couvent; son fils, Francisco Herrera le jeune, s'était sauvé en Italie avec l'argent du père, il étudia l'architecture à Rome, sans cesser de peindre des *bodegones* (1), et surtout de poissons, ce qui le fit appeler par les Italiens *il Spagnuolo de gli pisci*. Le père mort, Herrera le jeune revint en Espagne, dans l'année 1660; il fut nommé second directeur de l'académie de Séville, dont Murillo était le premier président, puis peintre du roi, et, en 1677, maître principal des entreprises architectoniques. Les *Noces de Cana*, par cet artiste, ont fait partie de la collection de M. Soult, mais nous ne les avons pas vues dans ses appartemens.

Le *Saint Bazyle* de Herrera le vieux est peint avec une énergie et une fougue incomparables: jamais le Caravage ni Ribera, ces deux grands praticiens, n'ont eu une exécution plus ferme, un dessin plus arrêté, une couleur plus puissante; on admire surtout la tête du saint docteur et sa main qui tient le livre, les draperies, et la tête d'un moine encapuchonné.

A côté de cette peinture effrénée, il y a, chez M. Soult, un autre tableau presque du même aspect: c'est un saint Antoine de grandeur naturelle, par Zurbaran.

Suivant certains auteurs, Zurbaran commença ses études sous un élève du divin Morales en Estramadure où il était né, vers 1598, de parens laboureurs. Il passa bientôt à Séville, chez le licencié Juan de las Roelas, qui professait alors avec éclat, en concurrence de Pacheco, de Herrera et de Castillo, et qui suivait le style des Vénitiens. Zurbaran acquit une grande habileté dans la distribution de la lumière et une perfection rare dans les draperies. Sa couleur chaude et profonde, sa touche vigoureuse, l'ont fait surnommer le *Caravage espagnol*. Il mourut en 1662 à Séville; il avait eu beaucoup de disciples, entre autres les Polancos et Bermabe de

(1) Tableaux de viandes, intérieurs de cuisine et de salle à manger, dans le genre du Hollandais Sneyders.

Ayala, dont M. Soult possède un *Apôtre* à mi-corps, qui était aux capucins de Séville.

On voit chez M. Soult quinze ou seize tableaux de Zurbaran : le *Saint Antoine* signé de 1636, une grande composition représentant, je crois, *saint Bruno assis causant avec le pape Urbain II*, et une autre, *saint Hugo montrant le crucifix à des moines* (ces deux derniers proviennent de la chartreuse de Sainte-Marie de las Cuevas à Séville); puis une douzaine de figures, en pied, de différentes dimensions, l'*Ange Gabriel*, *saint Christobal*, *saint Bruno*, plusieurs moines, un guerrier armé, et deux femmes richement vêtues : il y a, entre autres, un délicieux petit moine, haut d'un pied, enveloppé dans sa robe de bure et son capuchon ; on dirait un caprice de Salvator Rosa. Le *saint Antoine* est remarquable par le contraste de la lumière ; l'artiste s'est joué de toutes les difficultés avec une hardiesse supérieure ; il a attaqué la pleine lumière et le plein clair-obscur, et il a fait deux tours de force dans l'arbre du premier plan qui se dessine sur le ciel, et dans le compagnon quadrupède que l'ombre dissimule. Le *saint Hugo* est une œuvre sérieuse et grave qui dispose à la méditation et à la prière : c'est bien la monotonie et l'austérité de la vie monacale ; on a froid au cœur dans ce réfectoire triste et nu, au milieu de ces hommes simples, religieux, calmes solennels ; on voit là toute la morale chrétienne, cette morale de compression, de luttes et de souffrances. Depuis le xve siècle, l'art de l'Italie n'a pas produit une seule composition aussi profondément chrétienne que cette scène de couvent.

Ce tableau est signé du nom de l'auteur, et porte la date de 1679, tandis que Palomino place la mort de Zurbaran en 1662, comme je l'ai dit plus haut. Qui a tort de la signature ou de Palomino ? Sans doute Palomino, dont les erreurs fréquentes ont été souvent relevées par les écrivains ses continuateurs.

L'ange Gabriel est légèrement drapé d'étoffes blanches que Zurbaran faisait si bien. On trouve rarement le nu chez les Espagnols, ce qui a mis en problème leur science anato-

Digitized by Google

mique; mais il est facile de se convaincre de leur entente du mécanisme corporel, en examinant les nudités qu'ils se sont permises par exemple, le *paralytique* de Murillo, dont l'épaule est citée comme un prodige de musculature, le *Christ à la colonne*, de Zurbaran, que nous avons vu à Paris, et tant d'autres savantes peintures; même, la sculpture qui avait aussi l'habitude de draper ses statues, indiquait merveilleusement la forme au travers des vêtemens, et Berruguette dut une partie de sa réputation à l'habile *transparence* de ses draperies. D'ailleurs, malgré l'inquisition, et grace au fameux Andréas Vesalius, l'étude de l'anatomie était plus avancée en Espagne qu'en aucun autre pays. Il faut donc plutôt attribuer leur éloignement des nudités à une réserve et une décence religieuses que leur avaient transmises les chrétiens du moyen-âge fidèles au dogme de la *réprobation de la chair*. Voyez l'art primitif allemand, l'art des cathédrales, si vous voulez; la chair est toujours le symbole du péché; le Christ, les saints, les docteurs sont enveloppés de longues et chastes robes; les diables seuls, emblèmes du mal, ont le privilége d'étaler leur chair au grand jour. Mais quand vint la *renaissance païenne* (permettez-moi de l'appeler ainsi), quand l'art se fut retourné vers la Grèce antique, la chair fit irruption; elle réclama son droit imprescriptible et sa part au *banquet de la vie;* elle s'impatronisa bientôt à l'aise, et s'installa en souveraine dans l'art luxurieux de Rubens et de Jordaens, dans l'art débauché de Louis XV; et cette réaction de la matière comprimée si long-tems par le christianisme fut une nécessité dans l'art comme dans la société, car l'art de l'avenir et la société de l'avenir tendent à concilier ces deux faces abstraites de la vie universelle, l'esprit et la matière, l'ame et le corps, la pensée et l'action, le fond et la forme.

T. Thoré.

(*La suite prochainement.*)

Digitized by Google

TIBULLE.

ROMAN.

I.

— Toi que j'ai toujours aimé, Euthycus, dont le nom veut dire bonheur; ô le meilleur et le plus honnête des affranchis, réponds-moi avec cette gravité qui tant de fois égaya mes belles maîtresses. Homme de calcul et de vertu, homme de finance et de probité, homme unique sur la terre, la question que je vais t'adresser sera la dernière de ce genre comme elle est la première. Mon docte Euthycus, que me reste-t-il pour toute fortune ?.... Tu ne t'attendais pas à ce coup de foudre. Tu as beau me regarder et lever les bras aux

Digitized by Google

cieux, c'est bien Tibulle le dissipateur qui vient de parler. Le prodigue arrivé au bord de l'abîme se retourne, et veut contempler, avant de sauter dans le gouffre, toutes les magnificences qu'il a semées derrière lui; je te l'ai demandé : combien de miliers de sesterces me reste-t-il?

— Maître, la question est soudaine et inouie, elle mérite bien d'être inscrite sur des tablettes que nous irons déposer sur l'autel des Lares. Es-tu malade, aujourd'hui?...

— Oui, Euthycus, fort malade, assurément; la sagesse me gagne.

— Les dieux sont tout puissans; ils peuvent même ce prodige.

— Je n'ai jamais douté des dieux.

— Ni moi non plus, et aujourd'hui moins qu'hier, puisque Tibulle me demande ses comptes. Oh! Caton!

— Lequel invoques-tu?

— L'ancien, le philosophe.

— Je te passe celui-là. Mais combien de milliers de sesterces?

— Je vais chercher mes tablettes.

— Oui, tes plus grandes tablettes; ce sera pour moi de l'histoire, de la poésie et de la philosophie... trois déesses que j'adore; va, Euthycus.

O Nuit! amour du poète, tu passes sur le monde comme une jeune fille voilée; ta robe a des étoiles, tes mains répandent des fleurs, et tes pieds foulent des nuages de rosée. Mais comme ta voix est tendre et profonde! pourquoi gémis-tu, mon amante, et d'où vient que je gémis en te voyant? Nos rendez-vous se passent toujours en soupirs prolongés!... J'ai mille pensées qui m'oppressent et que je voudrais te révéler; tu arrives, et voilà que ma bouche refuse toute parole à mon âme... c'est que mon âme est sur ma bouche et qu'elle est trop avide de tes embrassemens. O Nuit! déesse blanche couronnée de pavots, pourquoi te laisses-tu détrôner par le jour?... Règne sur l'univers; l'univers a trop de clartés; il souffre, et se plaint du soleil... Ah! ne vois-tu pas toutes les misères qui s'étalent à nos yeux, aux rayons du

Digitized by Google

grand disque? C'est une pitié vraiment, qu'un lever de l'aurore. Alors apparaissent les pâles fièvres, la guerre ensanglantée, la famine aux yeux creux, la trahison qui louche, la servitude qui rampe, le despotisme qui ramasse des verges, l'ignorance orgueilleuse, l'avarice sale, l'égoïsme aux ongles crochus, la sottise dorée... et plus loin la vertu en pleurs et le génie pieds nus.... O lumière du soleil! ne reviens-tu pas tous des jours éclairer ce lamentable tableau de l'humanité? Cède le monde à ma déesse la Nuit; cède le monde à ses bras caressans, à son sourire d'épouse, à sa pitié, à sa voix saisissante, à son souffle enivrant comme le parfum que laisse après lui le vêtement d'une vestale.... Va, Phébus, l'océan est vaste et profond, ce sera une conquête ou un tombeau digne de toi; si j'avais ton char, tes chevaux et tes rayons, je voudrais plonger dans ce monde inconnu et y voir face à face les mystères magnifiques qu'il recèle. Oh! qu'il serait glorieux de dompter l'abîme ou d'y dormir enseveli et entouré des débris fumans du quadrige céleste!... Phébus, Phébus, abdique les cieux; la nuit est l'amour du monde et de Tibulle. — Te voilà, Euthycus! combien nous reste-t-il de milliers de sesterces?

— Maître, te plairait-il de jeter les yeux sur les comptes de ma gestion depuis sept années que je suis à toi et à tes affaires domestiques?

— Depuis sept années, mon cher affranchi?... tu veux que je remonte ma vie de sept années?... et par quel chemin encore?... celui de mes folies... qui ne sont plus, hélas! C'est comme si tu me disais : Maître, puisque te voici enfermé sous les grilles d'une prison, repasse dans ta mémoire toutes les délices de ta liberté passée. Reprends tes comptes... ces tablettes me font peur.... je crois en voir sortir les trois Euménides, les trois Parques et le triple Cerbère; car le nombre trois est dans tout ce qui nous effraie ou nous attriste.... sois sûr, Euthycus, qu'il se mêle à toutes nos douleurs.... Regarde quels orages il soulève en amour! trois est un nombre fatal.

— Maître, ton esprit voyage dans la région des songes...

— Il y voyage et n'y habite pas, hélas! Combien de milliers de sesterces nous reste-t-il, ô mon docte affranchi?

— Maître, sous le troisième consulat de César-Auguste, ta fortune s'élevait à....

— Toujours le passé! Euthycus ne vieillira jamais; il marche dans la vie à contre-sens; c'est dans son berceau qu'il se fera ensevelir. Je répète ma question: Combien me reste-t-il de sesterces aujourd'hui, dixième jour du mois de septembre?...

— Tu disais tout à l'heure que mes tablettes de comptes seraient pour toi de l'histoire, de la philosophie et de la poésie; je voulais te servir selon tes goûts.

— Mes goûts! ils sont plus mobiles que les papillons; c'est tantôt un narcisse, tantôt une rose, tantôt un lis qu'il me faut; je puise à tous les calices et je n'obéis qu'à une loi: la fantaisie.

— Tu devrais la proposer au sénat.

— A quoi bon? Elle n'est faite que pour les hommes d'intelligence et de passions, les meilleurs et les plus grands d'entre les hommes, ô mon affranchi.

— Les poètes sont modestes...

— Pourquoi le seraient-ils?...

— Au fait, de nos jours, avec de la modestie on risque de ne boire toute sa vie que du petit vin des Alpes et de ne voyager que sur deux pieds.

— Tu l'as dit, mon Euthycus; mais ce que tu ne me diras probablement jamais, c'est le nombre des sesterces qui me restent; suis-je condamné aussi à boire du vin des Alpes et à user beaucoup de chaussures?...

— Maître, aux dernières fêtes des Saturnales, ton capital et tes revenus s'élevaient à...

— Les dieux immortels m'ont donné le plus éloquent des intendans... Les précautions oratoires lui sont familières, et jamais, en parlant d'un aiglon, il n'oubliera l'œuf qui l'a produit. Allons, Euthycus, remonte encore; prends les choses à la seconde guerre punique, et si tu veux même au siége de Rome par les Gaulois.... Tu sais que les sénateurs

Digitized by Google

voulurent mourir dans leurs chaises curules. O mes sesterces! ô ma fortune! si vous existez encore, assurément ce n'est pas moi qui le saurai jamais.

— Maître, ton affranchi te salue le plus grand et le plus désintéressé des citoyens romains.... Il en est qui font battre de verges leurs comptables pour la plus petite pièce d'argent oubliée... Toi, tu finirais par me jeter au Tibre si j'insistais à te rendre compte de tes richesses dissipées.... Sois satisfait et écoute : il te reste dans ce vaste empire et dans cette ville de luxe et de débauche une fortune égale à la valeur de *trois cent mille sesterces* (1)...

— Dieux de mes pères! c'est beaucoup plus que je n'espérais. Mais je suis encore aussi riche qu'un sénateur vertueux... Je t'assure, Euthycus, que je ne me croyais pas le tiers de cet argent.

— Il est vrai que sans moi peut-être...

— Tu veux des éloges? tu as tort. La reconnaissance est presque toujours muette, et l'ingratitude est bavarde.

— Ce que je demande de toi, maître, c'est un peu de compassion pour toi-même. De l'opulence te voilà réduit à l'humble médiocrité. Celle-ci a pour voisine la pauvreté... Or, apprends qu'au siècle où nous sommes, la pauvreté est une sorte de lèpre pire mille fois que celle des Juifs. La porte du pauvre est marquée d'un signe funeste, et le passant s'en éloigne en détournant la tête. Tu es jeune, tu es beau, tu es patricien, tu es poète, ô Tibulle! Mais tu aimes le vin de l'île de Crète, l'hydromel, les roses sur la table du festin, et les courtisanes plus fraîches et plus riantes que les roses... Tu te plais aux mélodieuses voix des cithares et aux chants des jeunes filles de Corinthe; il te faut des amis nombreux, gais, spirituels, parfumés d'essences comme toi; tu adores la poésie et tu sens ton cœur éclater de joie quand on applaudit tes vers. Tu n'es ni ambitieux, ni courtisan; mais tu as rêvé une autre idole que l'effigie de César, elle se nomme la gloire... O mon maître! toutes ces

(1) Soixante mille de nos francs.

Digitized by Google

choses que je viens d'énumérer, dis-le-moi, la main posée sur le cœur, ces choses de ta prédilection, qui te les donnera en la ville de Rome, aujourd'hui, ou dans toute autre ville de l'empire?... Va, ce n'est ni Jupiter, ni ton génie; l'un et l'autre habitent trop loin de la terre : c'est l'inconcevable vertu d'un métal ou de deux métaux, si tu veux; on les nomme *aurum* et *argentum*. Avec trois cent mille sesterces, tu peux encore avoir une maison de campagne en Sicile ou dans la Gaule cisalpine; tu peux encore élever des troupeaux, planter un verger et bâtir un toit modeste près d'une fontaine, à l'entrée d'un bois séculaire; tu peux emmener de Rome ou de Naples la femme qui t'aimera, s'il en est une qui sache aimer; et perdus tous les deux dans la solitude, il vous sera facile d'oublier la ville et le monde. Mais, Tibulle, trois cent mille sesterces ne donnent pas un palais, des litières et des esclaves tels que tu les avais. Allons, maître, ton astre est changé; ce n'est plus une comète étincelante secouant dans l'éther sa chevelure de pierreries; c'est l'étoile sereine et modeste de la médiocrité, étoile qui se lève d'ordinaire durant les belles nuits d'été, qui parcourt une carrière paisible, et qui s'éteint après de longues années au milieu des vapeurs diaphanes et rafraîchissantes de l'occident.

— Euthycus, les sages du portique d'Athènes ne parlaient pas mieux que toi assurément. Tibulle te salue et te rend grace. Il pèsera tes paroles comme des lingots d'or et des perles de grand prix, et il est probable qu'il suivra ton conseil. Mais il faut que je dise un dernier adieu à la vie de Rome, à la vie opulente et effrénée; quand ce ne serait que pour savoir les noms de mes véritables amis, je veux donner un dernier souper aux jeunes patriciens, mes compagnons de plaisirs. Je leur annoncerai ma ruine et ma retraite, et ce sera une joie enivrante pour mon cœur de recevoir leurs regrets et leurs témoignages de tendresse. Je veux avoir aussi les deux courtisanes que j'ai le plus aimées, Tarentilla et Chrysis; des joueurs de flûte et de sistre; des danseuses au son des cymbales. Quant à la bonne chère, je m'en rapporte

Digitized by Google

à tes soins, Euthycus, et à ton goût éclairé. Tu veilleras à ce que les amphores soient couronnées de jasmins, et à ce que les fruits soient rafraîchis dans des bassins d'argent. Puisque les dieux immortels l'ont voulu ainsi, je quitterai la vie voluptueuse de Rome après un festin, afin de passer brusquement d'un climat à l'autre, de la ville au désert, du palais à la cabane... Les transitions ménagées et lentes répugnent aux ames élevées.

II.

La maison de Tibulle, on nous l'a dit, était le rendez-vous de la jeunesse patricienne. Située dans un quartier solitaire, elle était entourée de quelques grands arbres (ombrage sacré!), et une fontaine d'eau vive rafraîchissait l'air autour d'elle. Du côté de l'orient on découvrait les gigantesques monumens de la ville éternelle, et à l'occident l'œil pouvait suivre au loin de sinuosités du fleuve dans la campagne et la majestueuse ligne de la voie Appienne. Comme tous les esprits rêveurs, Tibulle aimait les horizons lointains, et il avait fait construire une sorte d'observatoire sur le toit de son habitation. Cette galerie élégante et spacieuse était entourée d'arbustes odoriférans, et même quelques lentisques et quelques beaux arbres de Judée avaient pris racine sur la terrasse de la maison, en sorte que de loin on croyait voir un jardin tout en fleurs et tout en feuilles descendu des nuages. C'est là que le maître venait souvent rêver d'amour ou de poésie, cet autre amour, aux clartés blanches de la lune; c'est aussi dans cette galerie aérienne qu'il soupait quelquefois avec ses amis.

Le soir dont nous parlons, il y fit apporter les plantes les plus rares et les plus odorantes; et des lampes, placées avec art au milieu des feuillages, répandaient une douce lueur dans cette salle de verdure et de fleurs. La table était servie de mets exquis et de hautes pyramides de fruits. Les amphores étaient remplies et les coupes couronnées de myrte

Digitized by Google

et de jasmins. Mais tous les lits étaient vides encore...

Tibulle attendait ses convives dans une salle basse splendidement décorée, se promenant en tunique, les bras croisés derrière le dos, et s'arrêtant subitement quelquefois comme un homme tourmenté de visions soudaines. Souvent il levait la main droite à la voûte de la salle, murmurait deux ou trois mots sans ordre, haussait les épaules par un mouvement brusque, et reprenait sa promenade. Les esclaves qui passaient pour le service, se disaient entre eux :

— Serait-ce que le maître aurait quelque procès qu'on doit plaider demain ?

— Ou bien, disait l'autre, briguerait-il une charge ? Voici le temps des comices ...

— Non, dit un troisième, il convoite un riche héritage, et il adjure les Lares de l'agonisant...

— Vous le connaissez peu, ajoutait un quatrième ; le maître rêve d'amour... et la jalousie le travaille en ce moment.

Pas un n'avait dit vrai : Tibulle faisait de vers. Quand Euthycus vint à passer, le maître lui frappa l'épaule légèrement ; en continuant à arranger ses syllabes harmonieuses, il sourit à son cher affranchi, qui baisa sa main. Mais voici que deux porteurs de flambeaux entrèrent, et que, derrière eux, s'avança majestueusement le sénateur Sylanus. Tibulle le salua avec cette grace qui lui était naturelle, et Sylanus, le visage épanoui comme une grenade écarlate, et les deux mains jointes sur son ventre monstreux, se prit à sourire en disant :

— Partout où l'on m'attend, j'arrive le premier.

Un jeune Grec esclave, qui passait près de Tibulle, ajouta à voix basse :

— Il n'est rien de plus leste qu'un éléphant affamé.

— Que dit cet enfant ? demanda l'énorme personnage.

— Que personne, Sylanus, ne porte la toge avec plus de grace que toi.

— Tes serviteurs ont tous de l'esprit, reprit le sénateur, et des façons de s'exprimer très respectueuses. Les miens sont stupides et grossiers. A propos, il doit m'arriver un bel

Digitized by Google

esclave d'Alexandrie ; il est Syrien d'origine (1) ; il sait raser la barbe en un clin d'œil et sans toucher à la peau du visage ; et puis, il a mille petits talens d'agrémens... Je l'ai payé trois mille sesterces... Est-ce trop cher par le temps qui court ?

— Est-il rien de trop cher et de trop recherché pour la perle des sénateurs ? car les femmes de Rome l'ont ainsi surnommé...

— O mon ami ! ne me flattes-tu pas ?...

— On ne flatte que les rois, les mauvais poètes et son ennemi.

— Je ne suis, grace aux dieux, rien de tout cela. Qui as-tu à souper ce soir, Tibulle, mon poète Tibulle ?

— Tous nos amis.

— Ta maison est donc aussi grande que le *Forum romanum ?*

— Ah ! Sylanus, si tu railles déjà avant le vin de Crète; tu mordras après, sans doute.

— Ingrat ! tu connais mon amitié profonde... Nous aurons du vin de Crète, dis-tu ?...

— Du vin de huit feuilles... Il date de l'époque de ton mariage, Sylanus.

Il doit être excellent... Je suis si heureux ! Ah ! quelle femme j'ai prise... C'est Junon et Minerve à la fois, la fidélité et la chasteté en personne... Elle te déteste, Tibulle, et j'ignore pourquoi.

— Cela fait l'éloge de sa vertu, Sylanus. O la digne épouse !

En ce moment arrivèrent deux jeunes praticiens couronnés de myrte et s'appuyant avec grace sur l'épaule l'un de l'autre, beaux tous les deux comme Castor et Pollux, et, comme eux, unis d'une fraternelle amitié. Un joueur de flûte et des esclaves d'Égypte les précédaient.

(1) Les Romains estimaient beaucoup les esclaves syriens, qui passaient pour plus adroits et plus intelligens que les autres. (*Pétrone.*)

Digitized by Google

— Voici, s'écria Sylanus, la fleur de la jeunesse romaine. Je salue le Grec Théogène et le Latin Cornélius Pulcher, ces deux belles topases d'un même bracelet.

— Et nous, dit Cornélius, après avoir salué notre hôte bien-aimé, nous inclinons nos fronts devant la plus grosse capacité du sénat romain.

Sylanus fronça le sourcil, incertain du sens sous lequel il devait prendre ce mot *capacité*. Son ventre lui donnait du chagrin bien souvent. Cependant, voici que les esclaves annoncèrent d'autres convives, et qu'il en vint huit ou dix, tous plus parfumés les uns que les autres et revêtus de tuniques blanches, la plupart bordées de pourpre ou de franges d'or. C'étaient Publius Metellus, homme consulaire, Nicanor le philosophe, le jeune Apollonius, enfant beau comme son nom; Euphratès, parent de Tigrane, roi d'Arménie: Scipion, jeune homme noble d'origine s'il en fût jamais; le riche Tarentius, qui faisait naviguer des vaisseaux chargés d'aromates d'Alexandrie à Messine; Marcellus, que César aimait à cause de son nom, ce douloureux souvenir !... Pomponius Atticus, dont le père avait été le confident de l'orateur Cicéron; enfin Hortensius, jeune Sybarite, frisé à la manière des dames grecques, et portant des anneaux d'or à plusieurs doigts de ses pieds. Avec de tels convives, le souper devait être joyeux, on le voit bien. Chacun, en entrant, saluait le maître, et répondait à un trait plaisant décoché par le joyeux sénateur. Quand l'affranchi, intendant du souper, armé de sa baguette, vint annoncer à Tibulle que ses ordres étaient remplis, tous les esclaves prirent des flambeaux; les joueurs de cimbales, les joueurs de flûte et de cithare, les danseurs couronnés de roses et armés de thyrses, précédèrent les conviés, qui marchaient à pas lents et se tenaient par la main. Sylanus et son abdomen fermaient le cortège soutenus tous les deux par des esclaves liguriens. Et de temps en temps Hortensius le beau Sybarite, se retournait et disait à haute voix au sénateur:

— Courage! mon enfant... tu atteindras les astres.

A ces paroles, le large et magnifique convive répondait:

Digitized by Google

— Femme, prends garde de blesser tes pieds blancs aux feuilles de roses répandues sur l'escalier.

— Ah! Sylanus, reprenait le jeune homme, il est des roses plus dangereuses que les lames de poignard...

— Mon amour, s'écriait le sénateur, veille donc sur ta santé, tu es les délices du monde.

— Voilà une des phrases passionnées de Flavia Cornelia, ta femme...

— Eh! qu'en sais-tu? demandait l'époux le plus heureux de l'empire, qu'en sais-tu, Hortensius?.... Qui peut t'avoir appris cette phrase?...

— Par Vénus! ces choses-là se devinent.... ajoutait le Sybarite un peu effrayé d'avoir laissé parlé sa vanité.

Tibulle regarda Hortensius en portant un doigt sur ses lèvres. Flavia était digne de toute discrétion.

La nuit avançait et déjà les convives, placés sur leurs lits, avaient revêtu la robe d'usage pour le repas, et déjà ils avaient reçu sur leurs mains de l'eau à la neige, versée par des Éthiopiens, quand on apporta à Tibulle un message, il voulait le mettre sous le coussins de son lit et ne repondre qu'après le souper; ses amis, et Sylanus le premier le prièrent de lire ces tablettes. Il en rompit le lien, et il parcourut des yeux le billet suivant.

— « Nous désirons voir tes convives. Permets-nous de venir chez toi à la fin du souper. Nous nous placerons dans une salle voisine. Fais disposer toute chose pour que nous puissions avoir le spectacle de ton festin sans être reconnus. Que ta maison prospère toujours, Tibulle, ami de notre cœur! »

Ce billet n'était pas signé, mais Tibulle en reconnut bien l'écriture. Ses amis attendaient sans doute qui leur en fît part. Il sourit à ses convives et leur offrit des mets exquis contenus dans des bassins d'argent : c'étaient des oiseaux du Phase entourés de romarin; un paon farci d'ortolans, et étalant les plumes de sa queue comme un brillant évantail; des poissons de deux mers et des fruits de l'Afrique. Ce fut alors que des *Syriens* (ces esclaves favoris) versèrent dans

Digitized by Google

toutes les coupes du vin de Falerne qui datait du consulat d'Opimius (1).

Comme les convives commençaient à se livrer à la bonne chère, l'un d'eux, ce fut Apollonius, enfant qui portait encore la robe prétexte, se mit à dire à haute voix :

— Notre hôte est aussi discret qu'il est magnifique ; mais moi qui suis bien jeune et qui ai besoin de m'instruire, j'aimerais mieux qu'il fût plus indiscret et moins magnifique.... Des secrets à table, ô Tibulle ! des secrets pour nous ?..... Bacchus n'est donc plus le dieu *liber*, ou bien n'avons-nous plus ton amitié ?....

— Cet enfant, dit le noble Scipion, a parlé comme un orateur devant le sénat.

— Il n'a que la *prétexte* ; je vote pour lui la *toge*, reprit Pomponius Atticus....

— Moi, s'écria le bruyant sénateur, je soutiens que c'est Minerve elle-même qui vient de parler par la bouche de notre Apollonius. Tibulle, tu nous dois la lecture du message....

— Vraiment, Sylanus, reprit Hortensius, tu ne crains ni l'avalanche, ni la foudre.... (Ce jeune homme avait vu furtivement l'écriture du billet.)

— Et toi, Hortensius, lui dit tout bas Tibulle, son voisin, tu as aujourd'hui une langue vipérine. Voilà la seconde fois que tu railles cette vénérable toge... tu feras si bien que Sylanus découvrira ton amour pour sa femme.

— Dis plutôt l'amour de sa femme pour moi, ajouta le bel Hortensius en vidant sa coupe. J'ai lu son billet par-dessus ton épaule. O Vénus ! voici que Flavia me poursuit jusqu'à la table de mes amis. C'est pour me voir qu'elle t'écrit.

— En es-tu bien sûr ? demanda Tibulle.

Le jeune Sybarite leva les yeux à la voûte de la salle, et soupira comme pour se plaindre d'une passion trop ardente qu'il avait allumée, et que tôt ou tard lui serait à

(1) Falernum opimianum. (*Pétrone.*)

Digitized by Google

charge. Et Tibulle, en homme profond dans l'art d'aimer, répondit :

— Sois sûr, mon Hortensius, que la belle fleur dont nous parlons ne mourra pas encore, desséchée aux rayons de ton soleil.

— Je l'espère... dit Hortensius.

Et il porta négligemment la main dans les boucles de sa chevelure. Les convives, voyant que ces deux amis causaient entre eux à voix basse, ne songeaient qu'à leur appétit, et la gaieté leur montait au cerveau comme la mousse du Falerne au bord des coupes. Alors le maître ordonna d'introduire Chrysis et Tarentilla. A ces noms, les conviés battirent des mains, et ce fut au milieu de ces applaudissemens que s'avancèrent majestueusement les deux nymphes promises. Comme on voit sur la mer d'Ionie deux beaux oiseaux voyageurs voler ensemble à tire d'aile, et tout à coup, ravis de la splendeur des eaux, ralentir leur course et battre l'air de leurs plumes divines, puis toucher les flots en même temps et nager de front sur la surface unie du clair élément; comme on voit leur beau col onduler mollement, et leur aile à demi ouverte recevoir les souffles du zéphyre, et se gonfler sous ses baisers voluptueux; et tantôt s'approchant de plus près l'un de l'autre, chercher leur bec amoureux, et, tantôt se séparant, frémir et se regarder : ainsi, plus fraîches et plus harmonieuses, apparurent sur le seuil de la porte les deux jeunes filles; ainsi plus légères; elles glissèrent sur le pavé de mosaïque, portant de longs regards autour d'elles, et jetant de brûlantes étincelles dans le cœur des convives romains. Toutefois, un seul les vit sans trouble.... ce fut Hortensius.

— Que la Grèce le cède à jamais à Rome! s'écria l'un d'eux.

— Qu'Alcibiade ressuscite et meure de jalousie! dit l'autre.

— Et que le divin Praxitèle reprenne son ciseau! répondit un troisième.

— Dieux immortels! ajouta un quatrième, est-ce que je n'aurais pas épousé la plus belle femme de l'empire?...

C'était le gros Sylanus qui parlait ainsi, et Tibulle le

Digitized by Google

rassura par un coup d'œil. Cependant le poète dit aux deux nouvelles venues :

— Beauté, reine de l'univers, tu vois ta puissance! Chrysis, Tarentilla, nous vous rendons grace.... vous consolez comme deux étoiles nouvelles à l'orient. Plaise à vous, jeunes et lascives divinités, de prendre une coupe et de vous asseoir sur notre pourpre tyrienne. Vous choisirez pour voisins ceux qui seront les plus agréables à vos yeux.

Tarentilla promena des regards superbes sur l'assemblée, et puis elle s'avança en formant quelques figures de danse du côté du bel enfant Apollonius et d'Hortensius qui déjà se reculait effrayé du voisinage gênant d'une femme; près de là se trouvaient aussi Marcellus, ainsi que Cornélius Pulcher et Théogène, ces deux jeunes gens qui s'aimaient; c'était le côté de la beauté et de la jeunesse. La courtisane se plaça sur un lit, comme la reine Cléopâtre au milieu des siens. Sylanus, Scipion et les autres espéraient Chrysis, qui, blanche et les yeux baissés, semblable à un marbre de Corinthe, paraissait attendre un ordre d'un des convives. Cependant elle revela avec langueur son front de neige, et jetant un regard profond sur *le maître*, elle marcha vers lui lentement et avec toute la modestie des vierges; puis elle se coucha aux pieds de son lit. Tibulle lui tendit la main en lui disant:

— Chrysis, ma chère ame, il est d'autres convives que moi dans cette salle....

— A ces paroles, la blonde jeune fille ne répondit qu'en secouant la tête et en se rapprochant du pieds du poète.

— O ma Chrysis! ajouta le maître à voix basse, pourquoi ne puis-je aimer d'une amour profonde comme la tienne? Elle répondit :

— Cela viendra, Tibulle.

Voyant cette tendre nymphe ainsi dévoué à son amour, les convives voisins se récrièrent et adjurèrent les dieux immortels que cette flamme de vestale ou d'épouse était trop belle pour brûles dans un corps de courtisane.... et Sylanus surtout en jetait des cris d'admiration et de désespoir...

Digitized by Google

Chrysis ne leur répondit point; seulement elle regarda son amant, et sourit de pitié ou d'amertume.

Blonde comme l'aurore, Chrysis ressemblait à son nom (1): sa magnifique chevelure, relevée sur le front et sur les tempes, allait se nouer derrière sa tête à la manière ionienne; des fils d'argent retenaient ces cheveux d'or qui n'avaient ni perles ni roses pour rehausser leur beauté. Chrysis avait des yeux bleus comme le golfe de Naples par un soir d'été, et de longues franges noires ombrageaient ces deux étoiles lumineuses. Il y avait dans ces yeux-là toute la rêverie de la muse qui se plaît aux solitudes; presque toujours voilés, on les devinait aux étincelles échappées de leurs paupières modestes; mais si une fois ils se levaient à la voûte du ciel, deux grands rayons humides montaient dans l'éther. Chrysis portait une tunique grecque, blanche comme la neige sur le mont Ida, et ouverte jusqu'à la hanche droite, en sorte que rien ne voilait les harmonieux contours de ses jambes dont l'une était ornée d'un large anneau d'or où étincelait un diamant de Syrie. Chrysis n'avait pas d'autres joyaux ce soir-là; et encore celui-ci était-il pour elle un symbole de servitude. Les femmes passionnées sont toutes ingénieuses à trouver des signes qui révèlent des secrets que souvent elles n'avoueraient pas pour un empire. Les femmes passionnées sont des poètes et des enfans; sublimes et puériles, il leur faut une fleur ou l'immensité; elles donneraient l'univers pour un anneau ou une boucle de cheveux.... Chrysis eût donné Rome et la terre pour une parole d'amour de Tibulle. Or, une de ses belles mains soutenait sa tête virginale, et de la droite elle jouait avec un éventail de plumes qu'elle ne regardait pas. Ainsi, elle rêvait couchée aux pieds du lit de pourpre.

Vive et audacieuse comme l'aigle, brune comme la nuit, Tarentilla répondait aux emportemens de la troupe folâtre qui l'entourait; sa parole était sonore, et vibrait jusqu'au

(1) Chrysis, nom grec : *dorée*, *belle*. On le donnait à Vénus. Les courtisanes le prenaient quelquefois.

(*Athénée*, liv. XIII.)

Digitized by Google

fond du cœur ; jamais le sourire n'éclatait sur ses lèvres de corail sans découvrir toutes les perles blanches de sa bouche. Elle tenait de la nymphe et de la bacchante.... Ses yeux noirs, presque toujours troublés, jetaient dans les veines une sorte de poison brûlant ; pour peu que l'on touchât sa main, on se sentait du délire dans la tête. Grande comme Junon, elle était légère comme Atalante. Ses pieds étincelaient de bagues d'or et de pierreries ; elle avait des bracelets à payer toute une légion romaine un jour de révolte; ses doigts étaient longs et effilés, et ses ongles roses, comme si elle les eût trempés dans les vapeurs de l'aurore. Toujours ses mains animées soutenaient sa parole et donnaient au discours une grace mimique plus expressive encore que la pensée. Tantôt elle jetait un bouquet de fleurs à celui-ci, tantôt elle frappait légèrement de son thyrse vert l'épaule de celui-là, comme châtiment pour une expression trop vive de volupté. Ses beaux cheveux d'ébène, relevés en casque phrygien, étaient couronnés de pampres et de raisins dorés ; et si merveilleux était le travail de ces fruits de Bacchus, que les oiseaux voltigeant dans la salle du festin venaient se poser sur la couronne de la bacchante, en sorte que Tarentilla secouait la tête et s'enivrait de rires, de vin et d'éclats de joie. Oh ! la délirante jeune fille ! Les convives ses amans sentaient auprès d'elle leur raison se perdre dans des tourbillons d'étincelles, de parfums et de vapeurs. Et souvent l'un d'eux, saisissant sa main dangereuse, lui jurait sa fortune et sa vie; c'était Apollonius, enfant destiné à des richesses immenses. Souvent aussi un autre, non moins emporté, se levait, tenant une coupe à la main, et attestait les dieux infernaux qu'il soulèverait les légions, si Tarentilla voulait de l'empire. C'était Scipion qui parlait ainsi, Scipion, l'amant de l'antique liberté. Et le jeune Marcellus, dont le nom et le visage ressemblaient au fils d'Octavie remonté dans les cieux, le jeune Marcellus venant à son tour auprès de la nymphe éclatante, posait sa main sur ses pieds d'albâtre, et l'adjurait de partir avec lui pour la Grèce, où il lui ferait bâtir un temple sur un mont du Péloponèse. Marcellus, on le voit bien, étudiait encore les lettres

Digitized by Google

grecques, et se passionnait aux souvenirs de Périclès et d'Alcibiade. Tarentilla acceptait toutes ces offres et toutes ces folles louanges avec des éclats joyeux de ce rire qui faisait tressaillir. Enfin Théogène et Cornélius Pulcher, ces deux amis inséparables, oubliaient aussi un moment pour elle leur tendresse mutuelle, et venaient lui porter leurs couronnes. Et nous n'oublierons pas non plus Euphratès, parent du roi d'Arménie, qui lui proposa le diadème d'or de son oncle Tigrane, non plus que Nicanor le philosophe, qui abjurait la sagesse à tout moment et reniait Socrate comme traître à l'humanité; et Publius Metellus, le consulaire, qui doutait de sa profonde habileté et oubliait les faisceaux tant regrettés;..... et Pomponius Atticus, qui ne parlait plus du grand orateur Cicéron, l'ami de son père; enfin nous ne tairons pas non plus le nom de l'opulent Tarencius, cet avare spéculateur, qui ne se souvint plus un moment de tous les sesterces que valait un vaisseau revenant d'Orient, chargé d'ambre, d'aromates, et qui balbutia à Tarentilla l'offre involontaire d'un de ces navires. Mais il est surtout un convive qui redoubla la joie de la nymphe et l'allégresse générale, lorsque, quittant le côté opposé de la table, où il s'était lassé d'adorer la silencieuse Chrysis, il vint, à moitié porté par les esclaves, se rouler comme un beau taureau de la Sabine, aux pieds de la divine Tarentilla. Sylanus avait bu outre mesure, et le Falerne opimien était le génie qui lui dicta cette catilinaire anacréontique.

— Jusques à quand, Tarentilla, abuseras-tu de notre patiente admiration? Jusques à quand te plaira-t-il, déesse, de souffler dans nos cœurs les orages de l'amour?..... Je te dénonce aujourd'hui à la vengeance du peuple et du sénat.... Tu veux attenter à la vie de tout ce qu'il y a de plus élevé parmi les citoyens romains. Depuis long-temps tes yeux ont préparé les dards dont tu nous assassines cette nuit... Et c'est chez un patricien, ton ami, c'est à la table de l'hospitalité que tu commets ces homicides!... Depuis long-temps tes paroles ont combiné les mélanges perfides d'harmonie et d'espérance dont tu nous verses aujourd'hui les poisons... O Circé!...

Digitized by Google

Ici les bruyans éclats de rire et les applaudissemens de toute la salle interrompirent l'orateur, et en un moment il se vit accablé sous le poids des couronnes de fleurs qui tombèrent sur lui de toutes parts. Tarentilla elle-même détacha quelques pampres de sa chevelure et les donna au sénateur, qui saisit sa belle main chargée de bagues, qui la baisa au point de s'écorcher le visage aux pierreries de ces anneaux; et voyant ses joues sillonnées de quelques lignes rouges, chacun redoubla ses éclats de rire en demandant à Sylanus quel chat magnifique lui prodiguait de telles caresses ?

Cependant la belle Tarentilla demanda à être écoutée; chaque convive se hâta de regagner son lit de pourpre, et le calme étant rétabli, une voix légère et vibrante fit entendre cette musique de paroles.

— Pères conscrits, je ne chercherai pas à me justifier des attentats dont m'accuse le consul Sylanus Cicéron. Il est vrai que j'en veux à vos cœurs et à votre liberté... et puissé-je être assez heureuse pour consommer de pareils homicides! Mais hélas! combien l'éloquence est artificieuse et féconde en hyperboles! et surtout combien est dangereux le talent oratoire du beau consul qui vient de parler, puisqu'on me regarde déjà comme victorieuse dans la conspiration d'amour que j'ai ourdie. O mes amis! vous vous plaignez de mes armes, vous voulez briser d'avance les chaînes que je vous prépare... Hélas! hélas! revienne le soleil de demain, reviennent nos habitudes de la vie privée, et pas un de vous peut-être, en rencontrant cette Tarentilla, au cirque, aux jardins de Jules, aux Esquilies, ou dans tel autre lieu public, pas un de vous peut-être, ô mes adorateurs! ne détournera la tête et ne lui dira : *Je te salue.* Cependant j'ai reçu de l'un de vous, ce soir, un vaisseau de parfums, de l'autre une renonciation à Socrate, d'un autre la couronne du roi d'Arménie, d'un troisième le vaste patrimoine de ses pères, d'un quatrième un temple qui me sera dédié, d'un cinquième l'empire romain... que sais-je encore? que n'ai-je pas reçu de sermons, de protestations et de caresses!... O puissance de Bacchus! écumes funestes qui nous élevez si haut un mo-

Digitized by Google

ment et nous laissez oublier si vite quand vous n'êtes plus vous-mêmes ; ô vapeurs du Falerne, du vin de Crète, du vin de la Cirénaïque, et de tous les vins du monde, vapeurs, écumes, Bacchus, ivresse fallacieuse, je vous dévoue au Styx, puisque nos amans n'ont jamais tenu une seule de leurs promesses dorées ; simples et crédules femmes que nous sommes!

Comme on voit dans un jour de printemps la vive lumière du soleil se cacher tout à coup sous les voiles d'un nuage orageux ; comme on voit les pâtres et les troupeaux chercher l'abri sous les rochers ou les chênes, et toute la nature, si éclatante et si joyeuse un moment auparavant, morne et silencieuse, attendre le coup de vent et l'éclat du tonnerre ; ainsi les graves et solennelles paroles de Tarentilla répandirent une tristesse nuageuse sur les visages des joyeux convives. Mais bientôt son magique sourire et sa vive parole dissipèrent l'orage et rendirent à l'assemblée son ivresse première... Toutefois il fallut encore que les *Syriens* portassent autour des lits plusieurs amphores de vin de Crète, pour que les fronts et les lèvres reprissent toute leur sérénité. Chrysis, qui n'avait pas perdu une seule des paroles de Tarentilla, lui fit un signe approbateur. Tibulle, en sa qualité d'hôte, ce soir-là, n'approuva pas hautement la péroraison de ce discours, mais il envoya secrètement par Euthycus une couronne de laurier au bel orateur. Tarentilla la reçut avec une expression de reconnaissance qui colora subitement son visage d'un carmin à faire envie à toutes les roses. Puis, s'adressant à Hortensius le Sybarite, qui avait repris sa place auprès d'elle, elle dit :

— Il est quelqu'un ici que mes paroles, peut-être un peu sévères, ne touchent point. Celui-là ne perdra jamais sa tête ni son cœur....

— Assurément, belle Tarentilla, répondit le jeune efféminé, si je ne me mêle point aux éclats bruyans de mes amis, je n'en ai pas moins d'admiration et de tendresse pour la beauté...

— Pour quelle beauté? ajouta la vive courtisane. La

Digitized by Google

mienne, celle de Chrysis ou la tienne, Hortensius?...

— Tu es méchante, Tarentilla!...

— Non, je suis sincère... Sybaris, Sybaris, le jour où tu te miras pour la première fois dans un miroir fut le plus fatal jour de ta vie... Tu n'aimeras jamais.

— Et tu appelles cela un malheur, ma déesse?

— Oui, et une honte aussi.

— Allons (se dit à part lui le jeune homme si cher à lui-même), voici encore une passion effrénée que mes cheveux ambrés, mes yeux irrésistibles et mes formes de demi-dieu ont allumée..... La courtisane est prise au piége comme la femme patricienne.

En ce moment Tibulle jetait des regards inquiets du côté du rideau de pourpre qui cachait une entrée secrète donnant dans une salle voisine, Hortensius s'aperçut de l'agitation du poète; il en devina la cause. Le rideau avait tremblé plusieurs fois, et même une main furtive en avait écarté les plis trop épais. Hortensius ne daigna pas détourner la tête; seulement il dit :

— Flavia est arrivé!... Qu'elle m'admire donc, la belle et tendre Flavia; ma plus belle conquête assurément!

Et il ajouta tout haut, en s'adressant à un Syrien :

— Esclave, arrange ma couronne de fleurs..... et donne-moi des coussins plus élevés.

Tibulle, à son tour, devina Hortensius, et il ne le détrompa point; bien mieux, il lui fit donner une couronne plus fraîche et qui devait rehausser encore sa beauté; Tibulle, en véritable triomphateur, parait sa victime. Flavia, placée derrière le rideau, rit en silence et n'aima que davantage le poète; Chrysis ne devinait pas la présence de la patricienne, et pourtant Chrysis suivait d'un regard passionné toutes les impressions nerveuses et mobiles du visage qu'elle adorait.

III.

Cependant les conversations, ranimés par l'hydromel que

Digitized by Google

les Syriens versaient en abondance, allaient toujours croissante et se croisaient d'un lit à un autre; il y avait quelquefois de vives interpellations et quelquefois aussi des éclats de rires lancés à la suite d'un mot rapide et incisif comme une lame à deux tranchans. Parmi les convives, Scipion se distinguait par l'inflexibilité de ses jugemens sur la marche des choses publiques. Il prévoyait des abîmes et il les signalait avec véhémence. « Ce n'est plus, disait-il, la main sage et forte de la liberté qui tient les guides du quadrige romain, c'est la main fiévreuse de la tyrannie qui pousse les coursiers au gré de son caprice, ou les retient brutalement et déchire leur bouche par saccades. Or, les coursiers pourraient bien tôt ou tard se cabrer et s'indigner du Phaéton...

— Vraiment, reprenait Publius Métellus, homme possédé par la vanité des charges publiques; vraiment, on dirait, à entendre Scipion, que César a déjà brûlé la moitié de la terre, et que le foudre vengeur va le précipiter dans l'Éridan...

— Quoi donc! s'écriait le spéculateur Tarentius, quelle prospérité plus grande demande-t-on? Nous avons la paix sur terre et sur les deux mers; nous trafiquons avec l'Espagne et l'Egypte... Que les dieux immortels nous conservent César!

— Pour moi, dit Pomponius Attious, depuis la mort de Cicéron, l'ami de mon père, je n'espère qu'en César-Auguste.

— Mes amis, reprit Scipion avec un sourire amer, il est des hommes qui ont besoin d'adorer des hommes... Quelquefois cela est commode et profitable. Il en est d'autres qui ont la folie d'élever leur ame jusqu'aux cieux... Ceux-là sont les dupes des autres bien souvent. Mais enfin, chacun est libre de choisir son idole; les uns la revêtent d'une couronne de laurier d'or et d'une toge de pourpre; les autres la veulent armée comme Minerve, libre et fière comme elle...

— Dieux de mes pères! s'écria Tarentius, le voilà qui nous taille la statue de la liberté!...

Digitized by Google

— Marchand, lui répondit Scipion, il n'est pas sûr que tes pères, avares et spéculateurs comme toi, aient cru aux dieux; il est moins sûr encore que tu puisses nous citer ici les noms de tes pères.

— Voilà qui est brutal! reprit Atticus, et Cicéron lui-même...

— Pomponius Atticus, répliqua Scipion, Cicéron lui-même, l'ami de ton père, est mort sous les poignards de la tyrannie.

— Sa tête tourne! dit Metellus...

— Publius! lui cria Scipion, si elle tourne, du moins elle ne se courbe pas...

— Et qui sont les esclaves ici?... demandèrent les trois voix.

— Assurément, ajouta Scipion en souriant, ce ne sont pas ceux qui nous versent du vin.

Mais Tibulle leva la main et dit avec un son de voix aussi doux qu'une flûte harmonieuse :

— Si mes amis les meilleurs choisissent ma table pour leurs combats oratoires, je leur donnerai à souper, une autre fois, dans la tribune aux harangues... peut-être y parleront-ils d'amour, de bonne chère et de poésie.

— Cela est vrai, s'écria Sylanus. Quelle abeille vous pique le nez de son aiguillon?... Les voilà tous les quatre rouges et animés comme les coqs de ma maison de campagne; si c'était de vin et d'hydromel encore?... mais non, rouges de colère!... O mes enfans! mes enfans, êtes-vous atteints de folie, ou bien voulez-vous nous divertir par le pugilat? Insensés! laissez donc là les affaires publiques... Et pourquoi donc comptez-vous le sénat romain? Pour peu de chose?...

— Pour moins que cela, dit Scipion.

— Le sénat commande...

— Il sert, le sénat.

— Il agit...

— Il mange.

— Il veille...

Digitized by Google

— Il dort...

— Scipion! s'écria de nouveau le sénateur hors de lui, veux-tu renouveler ici les combats des Centaures et des Lapithes... (Et il saisit en même temps un cratère d'argent.)

— Amis, reprit Scipion en riant aux éclats avec tous les convives, je vous prends à témoins que ce guerrier, mon ennemi, a choisi pour arme la plus large coupe de la table... Esclave, verse au Centaure.

Et Sylanus allait lancer à la tête de Scipion le cratère d'argent, lorsqu'un adroit Syrien le lui remplit subitement de vin de la Cyrénaïque. Voyant la couleur dorée et la mousse pétillante, le formidable sénateur s'attendrit comme par enchantement; la coupe s'approcha d'elle-même de ses lèvres, il la vida à longs traits et tomba sur son lit aux pieds de la blanche Chrysis. Presque aussitôt les yeux du héros se fermèrent à la douce lumière des lampes d'or, et son ame s'enfuit, pour un moment, dans la région des songes. Tel, mais peut être blessé plus mortellement, le divin Hector tomba sous le fer de l'invincible Achille.

Cette fin héroique apaisa les combattans; ils rirent entre eux du sujet de la guerre allumée et de l'énorme victime. Tarentilla, dont les éclats de joie avaient retenti bien souvent pendant cette scène, chanta quelques vers de l'Illiade au son d'une lyre thébaine, et quand la syrène eut fini ses mélodieuses chansons, les convives silencieux écoutant encore. Tibulle fut le premier qui rompit l'extase générale :

— Mes amis, dit-il, tandis que la nuit sereine passe sur la ville et le monde, il faudrait prier la divine Tarentilla de nous raconter une des aventures de sa vie ; c'est un véritable poème, et d'ailleurs nul poète n'est égal à Tarentilla.

Les convives approuvèrent avec joie. Chrysis se souleva sur son coude, et montra à tous son beau front transparent et ses yeux aux longs rayons, comme aurait fait une naïade sortant des roseaux. D'un autre côté, le bel Hortensius demandait encore un coussin aux esclaves, et se faisait donner de l'air avec un éventail de plumes de paon. Et Apollonius, cet enfant déjà brûlé par les regards de Tarentilla, se rap-

Digitized by Google

prochait de ses genoux, et la tête penchée sur la main, il la contemplait et cherchait à respirer les parfums de ses paroles. La belle déesse parla ainsi :

— Quand notre Tibulle exprime un désir, il commande. Sa maison est comme un temple ; chacun de nous y entre avec un secret désir de plaire à l'idole. Pour moi, d'ailleurs Tibulle fut toujours le dieu le plus doux et le plus favorable ; ses conseils sont lumineux, ses richesses au service de ses amis, et son intimité est tendre et toujours nouvelle ; c'est un esprit excellent... c'est une belle ame sous un beau visage...

— Elle a raison dit une voix derrière le rideau de pourpre.

— Elle a raison, dit en même temps Chrysis.

Et les convives admirèrent la promptitude avec laquelle l'écho répétait les paroles de la jeune fille grecque. Il y en eut même qui prétendirent que l'écho de la salle avait devancé les paroles de Chrysis. Mais Tibulle, saluant de la main Tarentilla, lui dit :

— Te plairait-il, ô ma douce convive ! de parler un peu de toi-même dans le récit d'une de tes aventures ?...

— J'obéis.

Telle que vous me voyez, mes amis, je suis petite-fille, selon toutes les présomptions possibles, de la reine Cléopâtre et de Marc-Antoine, son légitime époux. Si donc nous laissons un proconsul, à Alexandrie, gouverner l'Égypte au nom de César, c'est que nous manquons de soldats et de vaisseaux. Il serait inutile de me demander des preuves de ce que j'avance ; je vous les refuserais probablement. Quoi qu'il en soit, Tarentilla est contente du sort. Parmi les faveurs que je tiens des dieux (magnifiques envers moi, dit-on), voici un anneau d'or ciselé et sur lequel vous pouvez remarquer la figure d'Isis : c'est un anneau sans prix à cause de sa vertu. Je le porte jour et nuit au doigt annulaire de la main gauche. Vous dire quelle est sa vertu, ce serait trahir les secrets des dieux... Seulement il m'est permis de vous raconter une véridique histoire. Je voyageais sur une galère qui revenait du Bosphore de Thrace ; Neptune et les vents nous jetèrent

Digitized by Google

sur les rochers d'une des îles Cyclades. Le navire et l'équipage périrent dans les flots, excepté un riche médecin de Phénicie, un prince Parthe, ambassadeur de sa nation auprès de César, un vieux poète qui venait de visiter La Troade, un jeune matelot, et moi, qui vous parle et vous vois, grace aux cieux. L'île était déserte. Nous n'y trouvâmes que des rayons de miel, quelques datiers chargés de fruits et quelques figuiers sauvages. Nous attendions vainement à chaque instant qu'un navire vînt à passer et remarquât nos signaux. Vers la fin du quatrième jour, l'ambassadeur des Parthes vint à moi, et me prenant à l'écart, il me dit:

— Nous pouvons, je crois, rester long-temps exilés dans cette île; peut-être même y sommes-nous enfermés pour le reste de nos jours. Je ne puis te cacher ma passion, Tarentilla; si tu veux être à moi, je me charge de tuer nos compagnons d'infortune, qui tôt ou tard voudront se consoler par ton amour... J'ai sauvé du naufrage mon arc et mes flèches empoisonnées...

Je me dis à part moi:

— L'ambassadeur barbare est un homme jaloux, cruel, égoïste et brutal. Au fait, c'est un Parthe!

Je lui tournai le dos sans répondre, et je m'acheminai vers une fontaine près de laquelle j'aimais à m'asseoir. Là je fus suivie par le riche médecin de Phénicie, il me dit:

— Tarentilla, je suis ton ami le plus dévoué. Nous voilà abandonnés par les dieux dans cette île déserte; mais j'y suis avec toi. Je t'aime, et je veux te délivrer des hommes odieux qui finiront par oser aspirer à ton amour. J'ai découvert quelques plantes vénéneuses... Je préparerai un breuvage pour tes poursuivans.

— Voilà, dis-je encore en moi-même, un bien méchant homme pour un savant et un médecin...

Et sans lui répondre, je m'éloignai de lui. Or, vous saurez que pendant que l'ambassadeur des Parthes me parlait, mes yeux se portèrent par hasard sur mon anneau d'Égypte, et voilà que j'en vis l'or se tenir et devenir rouge comme du sang. En quittant le médecin de Phénicie, je regardai le

Digitized by Google

même anneau ; cette fois, il était livide, verdâtre comme la peau d'une vipère. Étrangement surprise, j'allai rêver à ce prodige sur un promontoire voisin, lorsque je vis venir à moi le vieux poète. Ses cheveux blancs étaient ceints d'un jeune laurier que lui-même avait coupé dans l'île, et dont il s'était fait une couronne olympique. Sa figure était grave; il marchait à pas lents, levait les yeux et les mains au ciel, et recitait des vers avec un accent prophétique. Son extérieur vénérable me rassura. Je fis quelques pas au-devant de lui en me disant :

— Les poètes sont les favoris des dieux, et leur art est une sorte de sacerdoce. Celui-ci est semblable au divin Homère ; la muse qu'il invoque me protégera.

Dès que le vieillard fut auprès de moi, il me prit la main avec une douceur toute paternelle :

— Ma fille, me dit-il, j'en atteste Apollon Delphien et son laurier immortel, jamais une vierge plus pure ne s'offrit à mes yeux.

— Mon père, repondis-je, j'ai peur que l'exaltation poétique ne t'abuse un peu dans ton jugement...

— Non, non, reprit-il, je ne me trompe pas ; jamais le vieux roi Priam, dont je viens de visiter la patrie, n'eut parmi ses filles une vierge plus auguste et plus tendre que toi. Tu es semblable à un lis superbe et à une douce colombe qui n'a pas encore connu de ramier.

— Oh ! poète (repris-je une seconde fois) ! mais les illusions de la muse sont toujours sacrées !

— Fille des dieux, continua-t-il, quelle est ta patrie ? Es-tu née dans la délicieuse Délos, ou bien vers l'occident, aux bords fleuris de la fontaine Aréthuse ?...

— Hélas ! non, mon père, répondis-je ; je ne suis pas si heureuse assurément. On m'a toujours caché le lieu de ma naissance. Je crois cependant que ma mère me mit au jour à Alexandrie ; mais ce dont je suis certaine, c'est que j'habite Rome depuis mon enfance, et que j'y possède une maison dans le quartier du Palatin, où j'ai beaucoup d'amis...

— Ma douce vierge, reprit l'obstiné vieillard, il vaudrait

Digitized by Google

mieux pour toi que tes jours paisibles pussent s'écouler dans un frais vallon de l'Arcadie, ou à l'ombre du temple d'Apollon. Ta ville de Rome est remplie de débauchés, de libertines et de mauvais poètes.... Mais enfin, Minerve sans doute a pris pitié de toi, car elle t'a amenée dans cette île déserte où tu rencontres un favori des muses immortelles qui se déclare ton protecteur... Ainsi, ma bien-aimée, que ton ame timide et novice encore se rassure. Je te délivrerai des persécutions des hommes grossiers jetés avec nous sur ce rivage. Oui, Apollon Pithien me donnera sa force divine; je saisirai le moment où ces infâmes viendront l'un après l'autre s'entretenir avec moi au bord de la mer et je les précipiterai dans l'onde amère... car, ma déesse, ils voudraient profaner ta beauté et salir tes voiles d'innocence... Ah! tant de pudeur, tant de chastes délices ne sont pas faites pour ces impies... les dieux ont voulu que la rose s'unît au laurier. Viens... oh! viens! qu'un hymen lie à jamais la beauté et le génie...

— Voilà un abominable nourrisson des chastes muses! m'écriai-je en m'échappant des embrassemens impurs de ce satyre, et je courus de toute la vitesse de mes jambes vers le rivage de la mer, laissant le vieux lauréat sur son rocher, agitant ses bras avec violence et lançant contre moi d'impuissantes imprécations. Quand je me trouvai auprès des flots, je me sentis plus rassurée, regardant l'eau profonde comme un asile inviolable contre ces atroces poursuivans. Ma vue se porta sur mon anneau d'or.... sa couleur verdâtre était remplacée par une couleur plus noire que la nuit. On eût dit que cette bague avait passé par le feu. Accablée de tristesse et de fatigue, je marchai à pas lents tout le long de la rive, et ne sachant quelle divinité marine ou terrestre je devais invoquer, lorsque je vis, sous des oliviers sauvages, le jeune matelot dont j'ai parlé, qui assemblait quelques pièces de bois et les liait entre elles. Je m'approchai de lui et lui demandai pourquoi ce travail? Il répondit sans quitter son œuvre:

— C'est pour sauver, au péril de mes jours, une nymphe,

Digitized by Google

la plus belle que j'aie rencontrée sur toutes les mers.

En ce moment ma bague reprit son premier éclat, sa couleur d'or et de rayon de soleil, telle que vous la voyez.

— Qui donc est cette nymphe ? lui dis-je.

— Hélas ! reprit-il, je ne suis qu'un pauvre marinier de Colonis, et jamais je n'eus l'audace de m'approcher de cette adorable fille et de lui demander son nom ; mais j'atteste les dieux, les grands dieux, que ma vie est à elle si elle veut en disposer.

A ces mots, le jeune homme lança à la mer son radeau, et se plaçant debout sur ce frêle navire, il attendit près du rivage les ordres de la nymphe. Elle n'hésita pas à sauter d'un pied léger du rivage sur les pièces de bois assemblées, et le jeune matelot la reçut dans ses bras et la posa sur de la mousse dont il avait eu soin de garnir son esquif. Puis, se confiant aux flots et à la fortune, il leva sa droite vers la haute mer, invoquant Neptune par ces paroles :

— Puissant dieu du trident, qui te plais à lancer tes chevaux au milieu des tempêtes, où à les guider sur les eaux dont ils effleurent à peine la surface limpide ; roi des mers, qui m'écoutes en ce moment, couché dans ton palais de diamans, sous les abîmes, et entouré de tes néréïdes aux chevelures vertes et légères ; Neptune, je t'adjure aujourd'hui par tout ce que j'ai de plus sacré. Si tu permets que ce frêle radeau sur lequel reposent les délices du monde, arrive dans quelque port assuré, ou qu'il soit rencontré par une galère latine, si tu m'accordes cette faveur insigne, moi, je jure d'aller visiter ton temple du Péloponèse et d'y sacrifier le bélier le plus noir et le plus vigoureux qui jamais ait bondi sur le mont Ida. »

Il dit, et un vent d'orient s'éleva et nous emporta sur des grandes eaux, comme une feuille de rose perdue dans l'espace. Ce fut alors que la nymphe remercia le jeune matelot avec de telles expressions de tendresse que ce bel enfant eût bien voulu que Neptune fût moins prompt à exaucer sa prière. Mais une galère latine passait ; elle nous reçut parmi ses passagers, et quelques jours après nous entrions

Digitized by Google

dans les parages de Messine. Vous pensez bien, âmes amis! que je ne souffris pas que le jeune marinier s'exposât désormais aux dangers du terrible élément. Il me suivit à Rome. Quant à mon anneau, il a changé de couleur bien des fois depuis ce voyage; mais aujourd'hui il est resté brillant chez notre Tibulle. Tout le monde ici m'a parlé sincèrement... graces en soit rendues à Bacchus!... Ce n'est plus au fond d'un puits que nous chercherons la vérité désormais.... nous la trouverons plus sûrement au fond d'une amphore. Esclave, verse-nous toute la Cyrénaïque!

— Oui, verse toute la Cyrénaïque, esclave! s'écrièrent les convives unanimes. Verse toute l'île de Crète, tout le coteau de Falerne, toutes les Espagnes... verse! et que les coupes débordent comme notre amour et notre délire pour la Tarentilla. Nous buvons à sa fortune!...

Chrysis leva la première son calice d'or, et en ce moment on la prit pour Hébé la blonde aux pieds de Jupiter. Elle sourit et parla ainsi:

— A notre sœur bien-aimée et à son anneau merveilleux! Oh! bienheureuse la femme qui te possède, anneau sacré dont le métal est la pierre d'épreuve des paroles et des cœurs! Avec toi, joyau de Tarentilla, on peut partir pour de longs voyages et visiter les peuples et les cours des rois, sans craindre de se tromper jamais sur la nature des ames... avec toi, qu'importent l'hypocrite, le traître, l'emporté, l'artificieux, le cupide, l'ambitieux, le cruel, et tous les vices et tous les vicieux masqués ou démasqués? car le souffle de leur parole altère ta divine matière, et tu es le signal d'alarme et le gage du salut! Oh! bienheureuse est la femme qui te possède! elle marchera toujours d'un pas ferme et rapide au milieu des passions humaines militantes contre elle... pauvres créatures que nous sommes! par quelle fatalité n'avons-nous pas toutes pour dot l'anneau de Tarentilla?...

— Ma sœur, reprit la belle nymphe aux noirs cheveux, il est dans les cieux deux frères qui partagent l'empire de leur constellation; il y aura sur la terre deux amitiés fidèles pour lesquelles cet anneau sera commun. Te plairait-il,

Chrisys, de l'accepter ?.. tu me le rendras demain après le soleil couché, et tous les jours de l'année se suivront ainsi.

Chrisys, légère comme une biche de Diane, se leva et s'élança dans les bras de sa compagne. Ainsi, dans un jardin de la Campanie, un beau jasmin tout en fleurs enlace de ses liens amoureux un odorant citronier.

— Mais, dit la blonde jeune fille, revenue à son lit de pourpre, dis-nous, ma sœur, ce qu'est devenu cet enfant de ton cœur, le marinier de Colonis.

— Hélas! hélas, reprit Tarentilla, il expira entre mes bras dans ma maison, aux calendes dernières... je lui ai fait bâtir un mausolée.

— Ah! s'écria Chrisys, je reconnais bien là le destin brutal.... les bons, les meilleurs s'en vont toujours les premiers... — Esclave, donne-moi des fleurs à pleines mains! que je les jette aux manes du jeune homme de Colonis!... Remplis ma coupe, esclave, et moi qui ne bois jamais de liqueur la perfide, je porterai mes lèvres, cette fois, au bord du calice, et puis, je ferai des larges libations... et vous, mes amis, imitez-moi, et honorez la mémoire d'une ame ardente, discrète et dévouée... toi-même, Hortensius le sybarite, toi-même, Sylanus, honorez, honorez celui que vous ne comprenez pas.

Et tous les convives répandirent sur le pavé des fleurs et du vin de Crète. Sylannus s'éveillait en ce moment, et grande fut sa surprise quand on lui annonça qu'on honorait la mémoire d'un mort. Dans sa terreur il demanda si ce n'était pas sa propre mémoire, et il touchait sa tête, ses bras, pour se rassurer. Hortensius lui dit :

— Si tu doutes de ta vie, ô mon enfant! que ne frappes-tu sur le ventre élégant dont les dieux t'ont pourvu! il est encore de ce monde, mon bien-aimé.

— Par Hercule! s'écria le sénateur, il est sur la terre, je te le jure, une chose plus réelle; c'est une sotte figure peinte d'un vermillon de Syrie et coiffée comme un oiseau.

Il était arrêté par le destin qu'au souper de Tibulle, ce soir-là, l'allégresse et la gravité devaient se succéder alterna-

Digitized by Google

tivement ; aussi les convives (et Chrisys elle-même) ne purent se défendre de rire aux éclats de la fureur d'Hortensius à qui le sénat romain contestait l'incarnat de son teint. Tibulle distingua des paroles ironiques qui s'échappaient de derrière le rideau de la salle voisine et il fit signe à ce rideau de ménager le meilleur et le plus beau de ses amis. Chrysis remarqua la préoccupation de son amant ; elle lui en demanda la cause en regardant l'anneau de Tarentilla qu'elle avait au doigt ; Tibulle répondit donc avec précaution :

— Ma Chrisys, ce rideau que tu vois ainsi fermé et qui paraît m'occuper, cache un secret que je te dévoilerais, si tu m'aimais assez peu pour me le demander. Va, tu as beau regarder la bague de notre Tarentilla, je suis sûr que la pureté de son or n'est pas ternie par ma réponse.

— Cela est vrai ! reprit Chrisys, souriante et voluptueuse comme Vénus sur les eaux marines.

— Oh ! dit Tibulle, puisque ma chère ame est si douce et si raisonnable ce soir, je lui donnerai un vase de Corinthe, à Tarentilla je donnerai un cheval numide, car elle aime la course et elle ressemble à une belle amazone ; enfin je prierai tous mes amis ici présens d'accepter chacun un gage de tendresse et de long souvenir...

— Eh ! quoi, s'écrièrent les convives, Tibulle va partir?... pour quelle province éloignée ?..... pourquoi ce voyage subit?.... il a des secrets pour nous?.... alors il aura bientôt d'autres amis, hélas ! hélas !

— D'autres amis ! dit Tibulle. Non... mais peut-être quelques nouveaux amis ; et ceux-là ne chassent pas du cœur les anciens. C'est le dernier amour qui tue son devancier; l'amitié est une fille tendre, elle honore ses aïeules. Toutefois, mes amis, je crois que vous n'aurez pas sujet de vous plaindre de la trop grande foule de mes familiers ; il vous sera toujours facile d'arriver jusqu'à moi... César et le sénat ne m'ont point confié le gouvernement d'une province; je n'aurai dans la galerie de mon palais ni les aigles ni les faisceaux... Vous connaissez mon dégoût profond pour tout ce qui tient aux charges publiques... Ainsi donc, moi, homme

Digitized by Google

libre, amant de toutes celles qui veulent m'aimer, et poète peut-être, je vais habiter une maison de campagne, loin de Rome, et cultiver Cérès et quelques champs d'oliviers.... Je vous vois sourire, Hortensius et Sylanus, et toi, Tartatilla, je vois tes grands yeux fixés à la voute de la salle comme pour y lire le secret qui change ma destinée; toi, Chrysis, tu cache ta tête blonde dans tes mains, et vous tous, Apollonius, Metellus, Nicanor, vous levez le doigt en signe d'incrédulité... Fort bien, ô mes amis, il n'en est pas moins vrai que nous soupons ensemble, cette nuit, pour la dernière fois... Une reine impérieuse est venue frapper à la porte depuis peu de jours; elle tenait à la main un sceptre de fer; son regard était froid, triste, inflexible; sa bouche était de marbre, et quelques paroles brèves s'en échappaient; elle m'a dit : « Je t'ordonne de quitter la ville; je te condamne aux labours et aux moissons; je me nomme la *nécessité*. » Mes amis, citez-moi un poète riche qui ne se soit pas ruiné?

— Ruiné! s'écrièrent les convives. Tu es ruiné, Tibulle!...

— Comme le roi Pyrrhus, après le triomphe de Paul-Émile.

— Totalement ruiné! reprirent le spéculateur Terentius et le sybarite Hortensius (l'usure et la prodigalité).

— Assez ruiné, Tarentius, répondit le poète, pour que désormais tu ne te hasardes plus à me prêter les *talens* d'or que je t'ai rendus; assez ruiné, Hortensius, pour que tu craignes désormais de t'asseoir sur mes lits grossiers.

— Vraiment! j'en ai du chagrin, dit Sybaris en respirant des fleurs.

— Dieux de ma fortune (murmurait dans ses dents le spéculateur)! et moi qui étais sur le point de lui offrir deux cent mille sesterces à valoir sur ses domaines! Mercure sauveur! je te voue une petite statue d'argent.

—Si Tibulle est ruiné, dit Sylanus, comment ne le suis-je pas moi, qui tous les jours joue aux dès avec César, Mécène, et le jeune Tibère....

— C'est, répondit Tibulle, que probablement quand tu perds au Palatin, tu gagnes au sénat....

Digitized by Google

— Et puis, (ajouta Tarentilla) il n'est rien de tel pour conserver une fortune qu'une femme de bien; je ne serais pas étonnée que notre Sylanus n'eût souvent au jeu la *chance de Vénus* (1).

— Presque toujours, répondit l'époux le plus heureux de l'empire.

— Allons, allons! s'écria Tibullé, que ceux qui m'aiment encore vident leur coupe. L'aurore n'a pas jeté la plus petite lueur à l'orient; elle dort dans les bras de quelque jeune dieu marin, et Céphale tout en pleurs la cherche dans les cieux. Buvons à l'aurore, si elle s'oublie ainsi... et même envoyons une coup couronnée de pavots à Céphale, aux chagrins d'amour, aux chagrins de fortune, il est deux remèdes incollèns: l'ivresse et le sommeil. Il y a des hommes faibles qui de désespoir boivent de la ciguë..... Syriens, mes joyeux esclaves, aujourd'hui et demain mes tristes affranchis, Syriens, versez-nous toute la Cyrénaïque....

— Je la boirai tout entière, s'écria le sénateur, car j'aime Tibullé ruiné...

Et il se leva sur son lit comme un jeune éléphant prêt à la bataille. Certes, à un si brûlant appel l'écho fut fidèle, et tous les convives, mêmes les têtes que la ruine de Tibulle avait dégrisées, répondirent par des acclamations et des vœux. Ce fut en ce moment de rage bachique qu'on entendit frapper rudement à la porte de la maison. Les convives étonnés restèrent tous immobiles les coupes levées, les bras raides, les lèvres muettes. Tibulle leur dit:

— C'est le tonnerre... (Car un orage passait dans les airs.)

Mais le *Janitor* entra dans la salle du festin et s'adressant au maître il prononça ces mots:

— C'est le préteur.

(1) La plus heureuse chance. Il fallait pour cela que les dés en tombant eussent tous une face différente. La chance du Vénus faisait raflle.

(*Suétone*, *Lucien*, *Martial*.)

Digitized by Google

A ce nom, chacun pâlit et reprit une attitude grave. Tarentilla lançait des regards foudroyans du côté de la porte par où allait arriver le magistrat romain. Tibulle se leva pour lui faire honneur, et marcha au-devant de lui. Le préteur parut en effet sur le seuil de la porte ; il était suivi de licteurs; il tenait d'une main sa baguette et de l'autre des tablettes. Il dit à Tibulle :

— Je te salue. César m'envoie vers toi.

— Préteur, répondit Tibulle, agis selon ta charge.

— Tu as donné asile à un coupable envers César.

— Voici, dit le poète, mes amis les plus chers ; ce sont les meilleurs citoyens de l'empire.

Le préteur entra et promena ses regards sur tous les convives. Tarentilla lui fit baisser les yeux par la majesté de son front, Chrysis lui adressa un sourire de dédain ; Hortensius vidait sa coupe avec calme ; mais Sylanus, le sénateur, ne pouvant cacher toute sa personne, voilait au moins son visage avec ses mains ; Scipion, dont la colère étincelait, serrait le poing et murmurait... Quant aux autres convives, ils composaient leur figure et leur maintien. Le préteur dit au maître :

— Il y a cependant dans ta maison un jeune homme qui accompagne deux femmes voilées. Si je ne les vois point parmi tes convives, je vais fouiller ta maison.

— Il faudrait un ordre du sénat, dit Scipion.

— J'en ai un de César, dit le préteur.

— C'est la même chose, reprit Sylanus.

— C'est la même chose, répétèrent le spéculateur Tarentius, Métellus, Nicanor, Pomponius-Atticus, les trembleurs.

Cependant le préteur s'était approché du rideau qui voilait l'entrée d'une salle voisine. Tibulle l'arrêta par le pan de sa robe en lui disant :

—L'hospitalité a des droits plus sacrés que ceux de ta charge... avant de tirer ce rideau, tu me frapperas de ton épée.

Un cri retentit à ces mots, et le rideau s'ouvrit de lui-même. Une femme parut la première ; elle avait un voile sur

Digitized by Google

la tête ; elle était grande, svelte ; ses mains étaient blanches et sans anneau. Un jeune homme se montra à son tour, soutenant une autre femme moins grande que la première et plus délicate, autant qu'on pouvait en juger sous les plis de sa robe blanche et de son pallium. Son voile était si épais qu'on ne pouvait même soupçonner la couleur de ses cheveux. Le préteur salua Tibulle, et lui dit :

— Voici celui que je venais chercher.

Alors le jeune homme s'avança vers lui, et ajouta :

— Je te suivrai, préteur, mais seul. Ces deux femmes sont sous la garde des dieux lares de cette maison. Le préteur reprit :

— Je n'ai ordre d'arrêter qu'Ovide.

C'était en effet le chantre des Métamorphoses. Les convives l'entourèrent, et il leur serra les mains. Scipion surtout lui donnait des marques de son ardente amitié. Tarentilla et Chrysis s'approchèrent aussi du poète de Daphné, et il les remercia de leurs douces paroles avec ce sourire mêlé de tristesse dont il avait l'habitude. Cependant se retournant vers le préteur, il lui demanda :

— Il me sera permis du moins de rentrer dans ma maison ?....

— Oui, répondit le préteur.

— Et de là où me conduiras-tu ?...

— Il faut qu'avant le lever du soleil, tu sois sorti des murs de Rome. Tu es exilé.

— Quelle province, préteur ?

— Chez les Scythes.

— Oh ! dans la Scythie glacée et sauvage !... Tu remercieras César, préteur.

Celui-ci s'inclina. Tous les visages étaient consternés. Tibulle prit une couronne de laurier suspendue à une grande lyre, et s'élançant dans les bras d'Ovide, il la lui posa sur la tête en s'écriant :

— Va, poète ! Pars couronné pour la Scythie, et que les Barbares accourus de leurs rochers et de leurs glaces éternelles adorent ton laurier. Va, fils d'Orphée, entraîne après

Digitized by Google

toi les tribus sauvages et les bêtes farouches. Ce triomphe vaudra bien les applaudissemens du Palatin.

Ces deux grands amis s'embrassèrent, et des larmes brillèrent dans leurs yeux. Ovide ensuite s'approcha d'une des deux femmes voilées, la moins grande, et il lui baisa la main. Puis s'adressant à Tibulle :

— Je te la confie, dit-il.

Il salua l'autre femme; il salua Chrysis, Terentilla, Scipion, tous les convives, et il suivit le préteur.

— Evohé! courage, poète, lui criait Tibulle.

— Va! reprenait plus haut le bouillant Scipion, nous avons un temple élevé par Agrippa à Jupiter vengeur (1).

Quelques instans après on n'entendit plus que les pas des licteurs dont le bruit se perdit bientôt dans les rues de Rome. Tous les convives silencieux attendaient que les femmes voilées prissent elle-même une décision. L'une d'elles, la plus grande, entendit un jeune homme qui prononçait son nom, c'était Hortensius; alors elle n'hésita plus à lever son voile, et l'on vit paraître le beau visage de Flavia Cornelia. Les convives jetèrent un cri unanime d'étonnement et de frayeur; Tibulle étendit la main sur la tête de Flavia, et il la déclara sous sa garde; car chacun, regardant Sylanus, s'attendait à ce que l'époux irrité irait la poignarder. Le sénateur se leva en effet et marcha vers elle; là s'arrêtant, les bras croisés et l'œil fixé sur le pavé, il agitait sans doute en lui-même une terrible pensée, lorsque Flavia, se redressant avec la majesté d'une déesse, dits ces mots :

— En vérité, si les patriciennes aujourd'hui sont obligées de venir chercher leurs époux dans l'orgie; il sera convenable bientôt, sans doute qu'elles aillent les remplacer sur les chaises curules au sénat...

— Flavia Cornelia (s'écria Sylanus), tu es belle et magnanime... et tu me feras grace! on m'a entraîné ici...

Et l'époux le plus heureux de l'empire tomba aux genoux de Lucrèce qui lui tendit la main. Deux Ligurienne l'aidèrent

(1) Le *Panthéon* dans la suite. (*Pline*).

à se relever. Cet orage étant dissipé, l'autre femme voilée fit signe à Tibulle qu'elle voulait se retirer. Celui-ci prit lui même un flambeau, et précédé de ses esclaves, il l'escorta jusqu'à une litière fermée qui l'attendait dans le protyrum de la maison. Toujours voilée et silencieuse, elle traversa la salle du festin avec la fierté d'une reine, et quand elle se fut assise dans sa litière, elle remercia Tibulle en posant la main sur son cœur. La litière sortit de la maison, et nul ne sut jamais le chemin qu'elle suivit.

Revenu parmi les siens, Tibulle dit à Flavia Cornelia : — Elle est en sûreté.

Ces mots rendirent à Sylanus la respiration qui commençait à lui manquer, car il devait se rendre le lendemain chez César-Auguste pour jouer aux dés, et il avait seul reconnu la femme à qui Ovide l'exilé venait de faire de si tendres adieux. Quant à Flavia, on la supplia d'attendre avec son époux les premières lueurs de l'aurore chez Tibulle, et elle y consentit en jetant au poète un de ces regards passionnés sur lesquels Hortensius comptait avec tant de complaisance. Le sybarite vit cependant le beau rayon de ce regard passer devant lui et aller toucher le front de Tibulle. Il douta s'il veillait, et il redoubla d'attention en même temps qu'il donnait à sa tunique des plis nouveaux et gracieux. Tarentilla et Chrysis s'étaient placées du côté opposé à Flavia par fierté. Ces deux reines de fêtes ne voulaient pas d'un voisinage ennemi. Telle Cléopâtre, à Actium, couchée sur la trirème aux voiles de pourpre, regardait de loin les vaisseaux d'Octave.

Mais voici que deux convives se levèrent et voulurent quitter le souper avant tous les autres. On se récria, mais ils insistèrent dans leur projet. Tibulle leur dit :

— C'est le repas des adieux. Tibulle ruiné vous convie à rester jusqu'à l'aurore, car lui-même quittera Rome et ses amis à cette heure-là.

Ils répondirent :

— Nous souhaitons à Tibulle tous les biens qu'il a perdus !... Mais, s'il faut parler toi avec sincérité, nous pensons

Digitized by Google

que de bons citoyens ne peuvent rester un moment de plus chez lui, après ce qui vient d'avoir lieu. Tibulle est en état d'hostilité envers César...

— Lâches! leur cria Scipion.

— Mes amis, reprit Tibulle, si vous craignez pour votre sûreté, ma porte est grande ouverte... Mais nous ne sommes plus au temps des proscriptions d'Octave; l'empereur Auguste ne poursuivra pas les amis de l'ami d'Ovide.

— Qui le sait? murmura Scipion.

Les deux convives, effrayés de leur position équivoque, et voyant que de Tibulle, le patricien opulent, il ne restait plus que le poète, ces deux convives demandèrent leurs esclaves plus impérieusement, et ils se levèrent une seconde fois pour sortir.

— Allez donc, Metellus et Tarentius (leur dit l'ami qu'ils quittaient), allez, ô dignes compagnons!... Vous avez raison; Oreste et Pylade furent des fous de s'aimer jusqu'à la mort: l'autel de l'amitié est fragile; il faut le briser quand le temps est venu de sacrifier ailleurs. Allez donc! toi, Mettellus, va chez César, demain, pour l'assurer que tu ne connus jamais le chemin de ma maison, et toi, Tarentius, cours à tes comptoirs, afin d'y visiter soigneusement tes tablettes, de peur que la fortune ne te reproche d'avoir soupé chez un homme qu'elle a quitté. Allez... et puissent avec vous sortir à jamais de chez moi l'hypocrisie, l'intérêt sordide, la peur, et la sœur bâtarde de l'amitié, qui en a le visage, qui usurpe son nom, mais dont le cœur est une outre gonflée de vent. Allez, Tarentius et Metellus, la sotte ambition et l'avarice sont vos deux épouses, et une épouse vaut bien un ami ruiné.

Ils sortirent sous le poids du mépris unanime. Leur honte sans doute aurait retenu d'autres cœurs incertains, s'il s'en fût trouvé encore chez Tibulle. Sylanus ne quitta point Flavia.

Mais bientôt les radieuses Théories de l'Aurore sourirent à l'orient; les bords de l'écharpe argentée des Heures flottaient à l'horizon, et déjà des lueurs blanches sillonnaient

Digitized by Google

les grands voiles bleuâtres de la nuit. Les chevaux du quadrige céleste étaient encore bien loin par-delà l'Océan, mais on pressentait leur souffle divin, et quelquefois de longs hennissemens troublaient le silencieux univers. Les eaux du Tibre roulaient agitées et froides sous le vent matinal, et l'on voyait onduler çà et là, entre les grands édifices de la ville éternelle, des cimes de peupliers et de verts cycomores.

Tibulle vit le premier pâlir les étoiles, il demanda les dernières coupes, les coupes des adieux, et levant les mains au firmament, il invoqua tous ses dieux amis pour ses amis mortels.

— Soyez-leur propices, dit-il, vous toutes, constellations du zodiaque; toi, surtout, signe des jumeaux sous lequel je suis né; et vous aussi les grands dieux assis dans l'olympe sans rivage; et toi, aigle puissant qui tiens la foudre; et toi, brillante Iris qui laisses flotter ta ceinture aux sept couleurs en signe d'alliance; et toi, Mercure, qui vas d'un bout du monde à l'autre, annonçant les destinées. Voyez, divinités amies, ce sont ici mes fidèles; j'ai passé avec eux de longs jours et de longues nuits; ensemble, nous vous avons honorés; ensemble, nous avons fait des vœux pour la patrie; ensemble, nous avons aimé, nous avons chanté, nous avons espéré; j'ai cherché, moi, à leur rendre la vie facile, toutes les fois qu'ils ont visité mes lares, et quant à eux, il sont toujours venus dans cette maison avec des paroles de paix, des mains pleines de fleurs, et des cœurs sincères. Ainsi donc, au moment de les quitter, ces familiers de mes belles années, je les mets sous votre garde, comme des trésors!

L'un des convives répondit au nom de tous les autres dont les yeux étaient humides de pleurs :

— Dieux immortels, c'est à nous de vous dire : Protégez Tibulle, notre ami; car son esprit est brillant comme la flamme d'une étoile, et son cœur est pur comme un vase d'or qui contient de l'eau lustrale; il emporte nos regrets les plus tendres, et jamais nous ne passerons devant cette maison sans en saluer le seuil sacré.

Digitized by Google

— Allons, mes amis, dit le poète, c'est le moment des dieux lares.

Des esclaves portèrent sur de riches coussins brodés d'or les petites statues des dieux domestiques de Tibulle, on leur fit faire le tour des lits et chacun les baisa avec respect (1).

Le brillant Orient resplendissait des feux limpides, et les oiseaux de l'Italie chantaient leurs hymnes mélodieuses; Tibulle embrassa ses amis; tous lui proposèrent un asile dans leur maison.

— Moi, dit la belle Tarentilla, en lui prenant les deux mains avec emportement, je t'offre la moitié de ma fortune; viens habiter le quartier du Palatin. Tu sais quelle est mon opulence encore....

— Moi, dit la pâle Chrysis en se penchant sur son sein, je n'ai ni palais ni maisons de campagne; mais, ô Tibulle, je te suivrai....

Et en disant ces mots elle mouilla de ses larmes la tunique du poète. Jamais Chrysis n'avait été plus belle. Apollonius et ses jeunes amis en soupiraient profondément. Or, Flavia Cornélia s'avança aussi vers le poète; elle était plus pâle qu'un marbre de déesse; ses lèvres tremblaient et ses grands yeux baissés ne pouvaient pleurer... elle prit la main de Tibulle, et elle la lui serra furtivement, lui disant à voix basse :

— Moins heureuse que ces courtisanes, je ne puis ni offrir ma fortune, ni te suivre...

Tibulle frémit qu'on eût entendu ses paroles; mais elles n'avaient été surprises que par Hortensius, et le vaniteux sybarite devenait, en cette occasion, un confident discret. Flavia Cornélia suivit son époux en jetant en arrière de longs et humides regards. Tous les convives déposèrent leur couronne de fleurs, et on les vit quitter à pas lents la maison de leur ami, les uns se tenant par la main et marchant en silence, les autres allant seuls le long des rues désertes de la ville qui s'éveillait.

(1) Pétrone.

Digitized by Google

Et le soleil avait à peine doré de son premier rayon les frises du temple de Jupiter capitolin, qu'un char passait rapidement sur la voie Flaminienne. C'était Tibulle partant pour la Gaule cisalpine.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Digitized by Google

VIE POLITIQUE

DES BELGES.

Si jamais il a été prouvé que dans un état constitutionnel les rouages plus ou moins maladroits du gouvernement représentatif ne nuisent en rien au développement de la prospérité nationale, c'est assurément en Belgique. Dans ce singulier pays, les rapports politiques entre les trois pouvoirs constituans ne sont pas clairement fixés, même dans le cérémonial des formes extérieures ; l'action judiciaire ne procède que par tâtonnemens ; l'administration intérieure, défectueuse ou inactive, redoute l'esprit novateur, se complaît dans les routines, et s'exerce par des agens timorés; les volontés du souverain n'arrivent au peuple qu'en passant par les filières d'un parti ; l'influence de la police et le contrôle municipal demeurent presque nulles, la hiérarchie des fonctionnaires, l'étendue ou les limites des attributions, la poursuite des intérêts locaux, ne sont ni définies, ni tracées, ni surveillées. On y voit un roi protestant qui subit les exigences catholiques, un ministère soi-disant national tiraillé en tous sens par ses ramifications avec l'étranger ; une po-

Digitized by Google

pulation qui vit en société avec le moins du gouvernement humainement possible ; une aristocratie plus fière que les plus fières dans les états dispotiques du continent. Malgré ces obstacles ou ces contradictions, le peuple belge est par excellence le peuple riche, tranquille, heureux et libre en Europe. Voilà le problème.

Mais aussi, il faut tout dire. A côté d'imperfections radicales qui effraieraient les publicistes de France ; et dont nos voisins ne s'occuperont probablement jamais, il y a une liberté dans le travail, une activité dans les esprits, une opulence dans les familles, une raison dans les masses, une modération de tempérament, de désir et d'intelligence si grande, si opportunes et si naturelles, que l'attention publique est complètement distraite par le soin du bien-être privé. On s'inquiète fort peu, par malheur, du gouvernement quand l'aisance de la population cache sous une lumière éblouissante les actes, les fautes, les timidités ou les trahisons de ceux qui gouvernent. A cet égard, la Belgique est maintenant comme emportée dans un tourbillon d'affaires et de spéculations, et les résultats sont capables de l'étourdir pour long-temps. Ce qui vient de se passer à propos de l'industrie cotonnière est un avertissement plein d'éclat, il y en a de plus curieux encore. C'est un chemin de fer ouvert depuis six mois, et dont les frais de construction sont déjà éteints par l'affluence des voyageurs à cinquante centimes par tête; c'est une caisse hypothécaire qui demande vingt millions au commerce, et huit jours après sa demande cent millions répondaient à l'appel, et on en refusait quatre-vingt mille ! c'est une banque, fondée il y a deux ans, et si riche aujourd'hui qu'elle ne trouve pas l'emploi de ses capitaux, et qu'elle propose à des négocians de leur prêter de l argent contre des marchandises ! On croit déjà tenir à nos portes les merveilles des États-Unis de l'Amérique, dont les Belges offrent au surplus une intéressante contrefaçon un développement commercial et même dans les mœurs indigènes. Eh bien ! ce mouvement ascensionnel de la fortune publique, cette exorbitante profusion du numéraire, cet exemple

Digitized by Google

insoul d'ordre après une révolution récente, tout cela marche, grandit, s'étend, fonctionne, en dépit d'une administration mauvaise et d'un gouvernement ébauché.

Toutefois ce gouvernement, qui ne sait pas trop ce qu'il est, cette administration qui fouille comme la taupe dans les ténèbres, a des inconvéniens que ne rachète pas même la prospérité du pays. Par exemple, ce sont les citoyens qui se trouvent en Belgique, comme en France, dans la nécessité de forcer le pouvoir aux innovations utiles les plus secondaires. Croirait-on qu'à Bruxelles, dans une des plus brillantes capitales de l'Europe, le nom des rues n'est pas encore écrit sur les murailles dans la plus grande partie de la ville? Le bourgmestre n'a pu jusqu'à présent se décider à cette tentative d'amélioration, qui lui paraît dangereuse. Une rivière fort étroite traverse la cité, les eaux restent stagnantes dans son lit encaissé et le long des masures qu'elle baigne; la stagnation du cours est principalement due à deux misérables moulins dont l'aspect est aussi hideux que leur obstacle est funeste; cependant la régence hésite beaucoup à les acheter et à les faire abattre. Tel est l'esprit de l'administration belge; tel est le résultat d'une excessive décentralisation. En France, un mot du ministre et son paraphe sur un bout de papier suffiraient dans une semaine pour détruire tous les moulins récalcitrans.

On tue à Bruxelles les veaux et les moutons dans l'intérieur de la ville, dans le quartier le plus malsain et le plus populeux; et les exhalaisons infectes qui sortent de ces boucheries dégoûtantes, improvisées dans les ruelles et les carrefours, où à chaque instant on heurte un porc éventré ou des entrailles pendues au séchoir, n'ont pas encore persuadé aux autorités municipales qu'un abattoir fût indispensable à l'assainissement de la capitale. Dernièrement un navire parti de la Havane avec la fièvre jaune; dont plusieurs marins même étaient morts pendant la traversée, est entré d'emblée dans le port d'Anvers, sans exhiber de patente, sans se soumettre à la purification, malgré les réclamations des habitans; il ne lui fut pas même imposé cinq minutes de quarantaine. L'in-

Digitized by Google

fluence des échanges doublera la fortune et la vie de Bruxelles le jour où un musée central y réunira les chefs-d'œuvre de l'école flamande, maintenant éparpillés dans toutes les villes, et la plupart inconnus; mais on respecte trop les priviléges des moindres cités pour leur ravir, dans l'intérêt commun, les richesses de l'art qu'elles enfouissent souvent pour complaire à la vanité bourgeoise d'un propriétaire amateur. Si la Belgique n'a pas de musée, si la capitale réclame en vain un abattoir, si les réglemens sanitaires ne sont pas observés sur l'Escaut, en revanche les Bruxellois possèdent un observatoire astronomique. Il n'y manque que des astronomes.

Cette indifférence s'explique non-seulement par l'extrême indépendance des localités, mais encore par le caractère belge que les moindres perfectionnemens de la chose publique ne frappent jamais, à moins que son égoïsme particulier n'y soit compromis. Là, tout ce qui est hostile au repos absolu du citoyen, est un crime de lèze-nation, à plus forte raison quand il s'agit de politique, occupation inutile et qui ne rapporte rien dans le commerce. Les Belges s'enrichissent par les privations et non par les gains: comment voulez-vous qu'ils comprennent le progrès? Aussi, tout en rendant justice à la supériorité de notre civilisation, font-ils très peu de cas de l'esprit français; ils nous disent bavards, prodigues d'argent et de temps; ils n'apprécieront pas ce résumé brillant que le Parisien cherche dans la vie, en cueillant chaque jour sa fleur, en n'estimant le numéraire que pour la somme des jouissances qu'il procure. Nous connaissons un artiste français, retiré dans un grenier de Bruxelles, et qui a conquis une réputation d'opulence dans son quartier par l'énorme consommation qu'il fait en fromage de Gruyère. Les négocians les plus riches fréquenteront les estaminets les moins coûteux; telle taverne où le cruchon de bierre ne se vend que quelques centimes, réunira pendant la semaine autour de ses planches en sapin vernies, des joueurs de la Bourse; il est vrai que ces habitués économes abandonnent l'estaminet à la canaille, le dimanche; mais ils ont bien soin d'y revenir

Digitized by Google

après la kermesse du populaire ; il faut se respecter, mais il ne faut pas se ruiner.

Ce qu'il y a de remarquable dans ces habitudes de lésinerie, c'est qu'elle s'allient à un mélange d'ostentation et de sensualité. En Belgique, l'heure du dîner, de midi à trois heures, est un moment solennel que rien ne doit troubler ; toutes les affaires cessent ; toutes les occupations, tous les devoirs sont interrompus. C'est peut-être encore là un calcul. Vous vous présentez dans une administration pour obtenir un renseignement, l'employé est à dîner ; vous désirez affranchir une lettre, le commis est à dîner ; vous essayez vainement d'ouvrir la porte close d'un magasin, le marchand dîne ; les églises sont également fermées à cette heure, parce qu'on ne suppose pas, même dans un pays dévot, qu'on puisse sacrifier le repas essentiel à une prière de fantaisie. Persuadez donc à un Belge tellement ménager de son loisir, de son bien et de sa santé, que la politique est nécessaire à l'existence ! C'est tout au plus s'il se permettra de visiter la bibliothèque fameuse des ducs de Bourgogne, quand le bibliothécaire ne dîne pas.

Après la sensualité vient l'ostentation, mais elle ne s'exerce pas sur la politique. Le grand art en Belgique est de savoir paraître riche de toute la fortune qu'on a, avec le moins de frais possible; c'est à peu près le contraire en France. Une famille Belge, ayant un beau nom et un revenu considérable, fera dans un salon lambrissé de chêne, un dîner patriarchal où les pommes de terre et le faro ne manqueront pas à l'appétit et à la soif de ses membres ; mais, après le repas, une charmante calèche, à panneaux armoiriés, et quatre chevaux fins somptueusement attelées entraîneront les convives aux promenades publiques et même au spectacle. L'ambition est une plante qui s'acclimate rarement difficilement dans un pays où tout jeune homme jouissant de six mille livres de rente peut se donner les plaisirs de luxe que Londres et Paris n'accordent qu'à un petit nombre de fortunes. A cet égard, la contrefaçon est poussée à un point que si le gouvernement de Léopold redoute quelque chose,

Digitized by Google

ce n'est vraiment pas la jeunesse ; elle est trop occupée de transporter à Bruxelles la vie fashionnable des grandes capitales de l'Europe. La jeune cour elle-même ne résiste pas au tourbillon ; l'aristocratie, orangistes et catholiques, s'y laisse insensiblement emporter. Dans une cité où l'immoralité déborde de tous les recoins du continent, ce mouvement s'opère toutefois avec la tranquillité et le silence propres au caractère indigène. Allez sur le boulevard du Jardin Botanique, dans le faubourg de Schaerbek, vous y trouverez, au fond d'un petit parterre, un pavillon à un seul étage dont la destination n'a rien, pour le moment, d'équivalent en France ; la bonne société le fréquente pendant les ténèbres ; une ancienne actrice en fait les honneurs avec grace et dignité, et si le maréchal de Richelieu revenait au monde, il serait fort surpris d'apprendre que la dernière *petite maison* qui ait survécu au XVIIIe siècle, existe maintenant à Bruxelles, et, pour comble de singularité, dans le quartier où l'on compte le plus de médecins et d'accoucheurs.

L'aristocratie belge s'inquiète peu de la politique ; elle la craint ou la méprise ; elle est plutôt soucieuse des prérogatives personnelles que la révolution de 1830 lui a enlevées ; prérogatives si ridiculement minutieuses qu'elles sembleraient fabuleuses à raconter. Sous ce rapport, la Belgique ressemble beaucoup à l'Angleterre ; la population y jouit d'une liberté immense, mais les catégories y sont profondément marquées ; les nobles ont en même temps de la familiarité et de la morgue, caractère des aristocraties qui finissent. Un baron flamand ne demandera pas à la justice plus que son droit ; mais il est convaincu que sa chaire est plus saine, son sang plus éthéré que la chair et le sang du roturier qui plaide contre lui. Du reste, ces messieurs ne se fâchent pas d'un manque de respect ; ils dédaignent trop de se mettre en colère.

Une affaire importante exige que vous écriviez un billet à l'un des grands personnages dont les hôtels projettent leurs lourds balcons de fer sur les quinconces du parc, à Bruxelles ; c'est très bien ; la lettre parvient à son adresse ; le valet

de chambre la remet à son maître qui l'ouvre et la lit, mais il ne vous répond pas. Vous écrivez une seconde, une troisième lettre, autant que vous en voudrez écrire; même silence. A la fin, l'impatience vous prend à la gorge; vous tombez chez M. le comte, un matin, tandis qu'il savoure un plat de moulès et une bouteille de johannisberg. Vous êtes parfaitement reçu, on a lu votre lettre, on accepte votre proposition; mais on n'y a pas répondu, parce que les formes lui manquaient. Or, voici quelles sont ces formes. Il y a un certain papier, une certaine configuration dans les lignes, un certain protocole dont vous aves oublié de faire usage; un demi-pouce de plus dans la longueur de la feuille, une majuscule obligatoire ici, un alinéa essentiel là-bas, et vous étiez honoré d'une réponse exactement proportionnelle aux qualités de votre épître. D'ailleurs ce personnage si gourmé a des mœurs charmantes, une bienveillance inépuisable. En France, nos artistes à leurs débuts, meurent de faim; en Belgique, le moindre peintre n'a qu'à lever le marteau de cuivre des plus hautes maisons princières, et aussitôt il est introduit, complimenté, fêté; on lui achète ses tableaux, on lui commande des portraits; quel que soit son talent, il est protégé et défrayé. Un tel emploi de la fortune la plus aristocratique efface bien des péchés d'orgueil.

La vanité britannique des nobles contraste avec l'extrême simplicité de la jeune cour. Une sentinelle, un concierge et un huissier, voilà toute la hiérarchie des antichambres du souverain; et on franchit ces trois degrés du personnel en dix minutes. Rien de plus intéressant que la vue du couple royal que la politique de la révolution de juillet a jeté comme fiche de consolation au-devant des pas de la sainte-alliance menaçante. Léopold, plus vieux d'existence que d'âge, a gardé sur sa figure l'empreinte des divers orages qui ont si pittoresquement agité sa vie depuis le jour où l'Europe essaya de le draper à la grecque, jusqu'au moment où M. de Talleyrand persuada de le vêtir en brasseur flamand. On retrouve sur ses traits le passage des folies, maintenant oubliées, du premier dandy de Londres, l'ennui qui doit suivre, même

Digitized by Google

sur le trône, un grand seigneur tombé de chute en chute à la meilleure préfecture de l'administration française; cette blafarde et dédaigneuse couleur d'un visage qui ne réfète plus que dégoût, épuisement et regret; cette douleur élégante d'un candidat malheureux à plusieurs royautés, dont le fauteuil a reçu en définitive des destinées moins nobles que les siennes; la physionomie des passions les plus ardentes de l'homme, éteintes ou contenues; la trace des habitudes les plus routinières, du prince, impuissantes ou mécontentes. Le marasme de ses idées et de ses actions respire dans toutes les circonstances de sa journée bourgeoise ou gouvernementale. On ne lui parle que très bas, tant les secousses de la voix humaine ébranlent ses nerfs faibles et usés.

A le voir, dans le commencement de cet automne, marcher d'un air mélancolique sur la jetée d'Ostende, comme un simple cockney échappé des brouillards de la Tamise, vous auriez gémi sur une nation si robuste octroyée à un baigneur si cassé. Avec son énorme redingote, son chapeau aux larges bords, et son dos légèrement voûté, Léopold avait plutôt l'air d'un vieux marin éclopé qui promène sa fille maladive aux exhalaisons fortifiantes de l'Océan, que d'un roi récent qui vient gaiement se baigner dans la mer, aux yeux de tout son peuple, avec une fraîche et gracieuse épouse. Ce n'est pas qu'il ait tout-à-fait rompu avec les habitudes de sa jeunesse; on a beaucoup parlé d'une dame qui, malgré lui, était venue d'Angleterre s'établir en Belgique, et certaines gens ne tarissent pas en conjectures sur les mystérieuses courses du roi à Ninove; ses verdoyantes habitations pourraient bien cacher une illégitime Égérie. Quand Léopold est à Bruxelles, on est certain de le rencontrer sur cette route, à cheval ou en calèche; et il est officiel au palais de dire que sa majesté aime naturellement un chemin dont la construction s'attache à ses premiers travaux d'utilité publique dans le pays. Mais nous ne saurions nous empêcher de remarquer qu'il n'y a raisonnablement que cette manière d'expliquer sans malice les promenades du prince, car jamais campagne ne fut plus

Digitized by Google

triste, plus ennuyeuse, plus poudreuse et plus dénudée, que les plaines où passe la nouvelle route.

Mais pendant que Léopold galope vers Ninove sur une jument anglaise, quelle est cette ombre blanche qui glisse entre les aulnes du château de Laeken? Elle s'arrête aux chants qui résonnent entre les faneurs répandus sur les prairies du Pannen-Huys ; elle s'assied mollement sur la pelouse pour regarder les grandes barques chargées d'une foule joyeuse qui descendent au bas du parc sur le canal ; elle s'imagine encore voir les yachts paternels passer devant les charmilles de Neuilly ou le bateau à vapeur de Saint-Cloud partir du Pont-Royal. Que ne pouvez-vous apercevoir dans l'herbe qui le cache, le pied charmant de la solitaire, pied qui faillit la brouiller à mort avec les Flamandes de l'aristocratie, où se trouvent les plus longs souliers du continent! Dans ce palais, sur cette pelouse, où Napoléon mena par la main Marie-Louise, c'est une autre Marie-Louise qui rêve, non plus Autrichienne celle-là, mais Française de corps, d'esprit et d'ame, exilée loin de Paris, que des bruits sinistres d'assassinat lui rappellent au milieu de ses nuits. L'existence de Louise est abstraite, réclusc, trop ignorée du peuple dont elle est reine, et reine étrangère. Quand elle revient en voiture de Laeken pour rentrer dans son palais du Parc, elle traverse le canal, elle suit les boulevarts, elle évite le centre animé de la ville : c'est là une erreur. Les faubourgs de Hal, de Ninove et d'Anderlecht fourmillent d'une population juive, sale, exténuée : les enfans y meurent par centaines ; l'air y est aussi malsain que les édifices y sont misérables et la vie douloureuse. La présence d'une reine jetterait à ces pauvres gens un peu de lumière, d'esprit et de santé ; le spectacle d'une souffrance, que les bourgmestres ne voient pas avec leurs yeux obscurcis de la fumée du tabac, frapperait une princesse nourrie chez sa mère à l'école de la bienfaisance et de la charité. Les améliorations qui échappent à la régence ne lui échapperaient pas. Si les rois et les reines sont pour quelque chose de bon sur la terre, que ce soit au moins pour soulager les maux dont leur gouvernement ne

Digitized by Google

nait pas fixer le terme. Bruxelles est la cité de l'Europe où il meurt le plus de monde ; et la population de la ville basse est pour les trois quarts, principalement en enfans, dans le chiffre annuel de la mortalité.

L'état de cette partie de la population de Bruxelles est d'autant plus digne d'appeler l'intérêt du gouvernement, que les velléités révolutionnaires n'y feront pas de si tôt une trouée morale, et que l'infection de ces braves gens dérangera quelque jour l'hygiène des grands seigneurs qui se prélassent dans le haut de la ville. Ce ne sont pas assurément les chétifs habitans des quartiers du Rivage, de la paroisse Saint-Pierre et du Vieux-Marché qui ont incendié et pillé, il y a quelques années, le palais du prince de Ligne ; mais c'est de leurs poumons et de leurs foyers que se dégagent les vapeurs méphytiques dont le nuage bleu se condense dans les soirées d'été au-dessus des mâts des navires mouillés dans les bassins du commerce. La foule hâve et déguenillée, gorgée de lambick et de stockfish, qui se presse sur les quais pour décharger les cargaisons de la grosse banque, mérite bien qu'on élargisse et qu'on purifie ses demeures, qu'on ouvre des hôpitaux à ses enfans, qu'on ajoute du pain blanc et de la bierre saine à ses repas. Malheureusement, l'aspect de leur misère n'arrive pas jusqu'aux villas du boulevard de Louvain ; il n'y a que Léopold, à cause de son amour pour la route de Ninove, qui doive savoir à quoi s'en tenir sur ces pénibles faubourgs. On ne trouverait peut-être dans aucune ville du premier ordre la hiérarchie des classes échelonnées d'une manière plus curieuse qu'à Bruxelles, sur cet amphithéâtre où, depuis le prolétaire endormi dans sa vermine jusqu'au satrape hollandais enrichi dans les spéculations, toutes les diverses catégories de la population jouissent des avantages hygiéniques de la cité proportionnellement à la place qu'elles occupent dans l'établissement social de leur patrie. Aux deux extrémités de l'échelle, les juifs pullulent dans un cloaque, et les trois pouvoirs du royaume délibèrent au haut de la montagne, avec de la verdure, de l'espace et du soleil.

Digitized by Google

Le local où *les pairs de France* de la Belgique tiennent leurs assemblées est un salon à trois fenêtres, rectangulaire, ayant une sortie aux deux extrémités du parallélogramme. Au-dessus de chaque porte s'élève une tribune, mais on n'y remarque jamais que le sténographe de *l'Indépendant*, jeune homme pâle, blond, modeste, qui est chargé à lui seul de tenir tête aux conversations préliminaires des sénateurs sur l'état de leur santé et de la température. Quand nous disons sténographe, c'est une antiphrase; les législateurs de la Belgique improvisent avec tant de bonheur que les rédacteurs des journaux ont le temps de mouler leur procès-verbal en lettres ordinaires. Une table circulaire, en fer-à-cheval, est occupée par les cinquante membres du sénat; la disposition de cette pièce ressemble, pour le spectacle, à l'ancienne salle des séances de l'Académie des sciences; on peut donc facilement se faire une idée de sa physionomie imposante. L'été, le ministère tourne le dos à la cheminée et regarde le président; en hiver, les ministres montrent les épaules à M. de Stassart, et se chauffent les pieds. Le président est assis au milieu, vis-à-vis du gouvernement, entre les deux portes, dans le courant d'air. Tout cela a un aspect si marchand, si bourgeois, si étranglé; tout cela rappelle si mesquinement le comptoir de l'armateur ou l'étude du notaire, qu'il faut regarder à plusieurs reprises le buste du roi Léopold pour se souvenir qu'on est en présence de son corps législatif. Aux flambeaux, dans le mois de janvier, le sénat belge doit paraître une contrefaçon de la société philotechnique.

Mais la dignité de la chambre regagne par l'ameublement ce qu'elle perd en architecture; aux croisées, sur les fauteuils, dans la tapisserie, les couleurs de la nation éclatent; elles servent de rideaux, de plians, de tabourets, d'horizons patriotiques aux sénateurs. Il se fait là une consommation prodigieuse de verres d'eau sucrée, et c'est l'unique dépense extraordinaire que les membres se permettent. L'économie la plus rigoureuse préside à tous les autres détails. Ainsi, M. de Stassart conquiert régulièrement, à chaque session,

Digitized by Google

un enrouement qui l'inquiète et augmente encore la profusion des verres d'eau sucrée ; M. de Stassart est obligé, par cinq minutes, d'interrompre ce qu'il dit ou ce qu'il pense pour obtenir le silence des huissiers, dont la chaussure de cuir assourdit les débats en craquant d'une manière indécente sur le parquet. Eh bien! la chambre haute de la Belgique vote sans discussion des appointemens à ces malheureux huissiers ; elle n'a pas eu le courage de leur voter des chaussons de lisière !

L'économie de la législature va plus loin ; elle s'impose des privations d'un ordre tellement minutieux, qu'il y a une vertu lacédémonienne à les souffrir. En montant l'escalier de marbre, arrêtez-vous sur le pallier qui précède la chambre. Là, derrière un vitrage en glace qui plonge sur les degrés, on a ménagé un cabinet particulier au moyen des circonvolutions d'un paravent. Les feuilles du paravent dissimulent tant bien que mal deux chaises qui valent ensemble trente sous. Il est vrai que la destination de ces chaises n'est pas somptueuse ; à coup sûr elle ne serait pas même somptueuse dans une république. Ces chaises supportent avec respect deux énormes vases qui ne sont pas précisément des amphores, mais qui en ont quelque peu la figure. Ils attendent les besoins de la représentation nationale.

On raconte que ce paravent a joué un rôle actif dans certains débats de la chambre. Il est bon de savoir que l'opposition ne compte dans le sénat qu'un seul membre, M. Lefebvre Meuret. Quand la discussion tourne au profit du ministère, ce qui arrive souvent, M. Lefebvre se lève et dit fort gravement à ses collègues : « Messieurs, l'opposition n'étant pas libre, s'abstient de voter et se retire dans sa conscience. » Ces mots prononcés, l'honorable membre va rendre visite au paravent. Jusque-là, rien de plus naturel et de plus parlementaire. Cependant la discussion s'avance ; M. de Stassart ouvre le scrutin : pour la forme, on cherche l'opposition. Où est donc l'opposition ? Huissiers, dites à l'opposition que le scrutin est ouvert ; les momens de la chambre sont précieux. — Et l'huissier part trottillant sur le plancher, au risque de

Digitized by Google

se rompre le cou avec ses bottes qui glissent et font un bruit scandaleux; mais le pauvre homme s'arrête devant le paravent, il a trop de pudeur flamande pour y toucher. M. Lefebvre, lui, rit sous cape et prétend qu'il est empêché. Pendant ce temps-là, le scrutin se ferme; le ministère obtient ce qu'il veut, mais l'honorable sénateur a épuisé tous les moyens humains de résister au pouvoir. La patrie ne lui doit que des éloges.

Quoi qu'il en soit de ces petites malices, M. Lefebvre est le personnage dont les momens et les ressources sont le plus entièrement consacrés aux intérêts de son pays. Il emploie ou plutôt il prodigue une immense fortune à soutenir toutes les entreprises nouvelles où la Belgique peut trouver honneur et profit. Son activité est extrême, sa bourse constamment ouverte; mais on prédit qu'il se ruinera. On lui découvrirait aisément en France un terme de comparaison, si de respectables malheurs politiques n'interdisaient pas un semblable parallèle. M. Lefebvre est propriétaire à Paris d'un journal récent qui s'est placé d'une manière très remarquable dans les rangs de l'opposition; il est en même temps propriétaire à Bruxelles de l'*Emancipation*, un des meilleurs journaux quotidiens de la Belgique. Entre ces deux feuilles, M. Lefebvre a établi à ses frais une ligne de courriers si parfaitement servie, qu'il est toujours dans un pays le premier et le mieux informé de ce qui se passe dans l'autre. Cet avantage n'a pas rassassié le dévorant esprit qu'il apporte dans les affaires. Il exploite des mines, il s'occupe d'agriculture, il joue à la bourse, il ouvre des canaux, il a même voulu dernièrement tracasser le gouvernement belge, en élevant pour son compte un service de lignes télégraphiques. A cet effet, il a accaparé M. Ferrier, le seul entrepreneur qui entende aujourd'hui la science des télégraphes, et à tout instant il menace le ministère de M. de Muelenaëre de mettre le comble aux taquineries de son opposition par cet appareil. Enfin, dès qu'il s'agit d'une contradiction quelconque aux vues ou aux actes du gouvernement belge, on est certain de rencontrer M. Lefebvre et son argent. Un plaisant s'était

Digitized by Google

imaginé ici de représenter M. Mauguin par un point d'interrogation ; il serait trop burlesque de préciser la figure à laquelle ressemble le caractère éperonnier et systématiquement impétueux dont fait preuve l'honorable sénateur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il dépense à peu près inutilement sa fortune et sa vie ; possesseur de plusieurs hôtels à Paris, à Bruxelles et à Tournay, il est si préoccupé, qu'on ignore toujours le matin où il couchera le soir ; à proprement parler il n'a pas de domicile et réside en chaise de poste. C'est l'homme des deux royaumes que les postillons invoquent dans leurs prières. Tandis qu'il est sur la place de la Bourse à surveiller une opération, on fait antichambre dans sa maison de Bellevue, à soixante lieues de Paris et il est exact au rendez-vous.

Tel est le personnage le plus curieux à étudier parmi les collègues de M. de Stassart et aussi jadis le plus hostile à son repos. Quand il assistait aux discussions du sénat, M. Lefebvre parlait sur toutes les matières avec d'autant plus de justice, qu'il est le seul de son opinion ; maintenant, il ne se rend guère plus aux séances de la chambre qui ont perdu par son absence leur physionomie dramatique. Après M. Lefebvre vient M. le comte de Quarré ; ces deux membres exceptés, le sénat ne présente dans le reste de son personnel qu'un assemblage plus ou moins pâle de banquiers soucieux, d'officiers supérieurs de l'armée sans influence, d'anciens fonctionnaires de l'empire trop vieux pour être utiles autrement que par leur vote, de partisans secrets de l'omnipotence cléricale, toujours muets ou malades, et de notables industriels exclusivement enfoncés dans la défense des intérêts locaux. Quelques sénateurs distingués flottent au-dessus de cette masse inconsistante. Ce sont MM. de Robiano, de Mérode, Vilain XIV, de Sécus, Duval de Beaulieu, etc.

Si vous avez quelquefois observé ces émérites vendeurs de contremarques au dos voûté, aux mains calleuses, au pantalon vermoulu, à l'extérieur sénile, rapé et malingre, qui font émeute sans vergogne chaque soir à la porte du théâtre des Variétés ou sous le péristyle des Funambules, vous aurez

Digitized by Google

aperçu pour la mine les véritables Sosies de M. le comte de Quarré. Nous avons surpris l'honorable sénateur mangeant dans la rue de la Madeleine une livre de cerises dans une feuille de choux, mais ce n'était là, en vérité qu'une conséquence bien naturelle des habitudes de sa vie. Le meilleur des deux vêtemens de M. de Quarré est un habit qui change de nuance selon que le soleil est horizontal, perpendiculaire ou voilé, relativement à son fil; il a été bleu, il est rouge, il sera probablement noir quelque jour; on peut toutefois dire dès à présent que la teinture en était pitoyable. Cet habit a une coupe si étrange et une allure si individuelle, qu'à Bruxelles on croit généralement qu'il a poussé tout fait sur les épaules de M. de Quarré; c'est la manière la plus simple d'expliquer son existence. L'ouverture des poches de derrière se distingue par deux sphériques maculatures de crasse qui témoignent d'un fréquent usage du mouchoir. A l'habit dont nous parlons se rapporte un pantalon homogène, d'un gris boueux, limé dans les plis, jaunissant sur les coutures. L'ensemble est surmonté d'un chapeau qui, de temps immémorial, fut privé de cordon, et dont les bords ont depuis long-temps rompu toute espèce de rapport avec la forme. Il est bien entendu que M. de Quarré ne porte jamais ni gants, ni parapluie. Nous ne pensons pas que les socques lui soient même connus. Cet homme politique a dix millions de fortune.

Quant à son influence parlementaire, il ne faut pas la mesurer à son costume. M. de Quarré parle pertinemment et avec connaissance de cause sur toutes les questions commerciales, industrielles et financières; il est rempli d'expérience, de bon sens pratique, de finesse administrative. Si M. Lefebvre est infatigable dans l'escarmouche, M. de Quarré n'est pas moins redoutable au ministère par ses scrupules; c'est la conscience de l'exactitude poussée au mysticisme; il ne fait pas grace d'un zéro, d'une virgule, d'un soupir. Son éloquence d'ailleurs se ressent du double rigorisme de sa toilette et de son caractère. Comme le paysan du Danube, il a des tournures de style tellement décrépités dans leur éner-

Digitized by Google

gie, qu'elles font même oublier l'âge de ses vêtemens. Le *delenda Carthago* de M. de Quarré est passé en proverbe en Belgique. Lorsque le digne sénateur a fini de tourmenter le ministère et que l'acte ou la loi en discussion lui déplaît, comme cela se voit fréquemment, il se rassied en disant : *Je n'en veux ni peu ni point.* M. de Quarré ne revient jamais sur l'expression sévère de sa formule.

Si M. de Quarré se complaît dans les formes antiques, M. Lefebvre-Meuret, lui, n'est pas toujours un orateur sérieux; fréquemment il se laisse entraîner dans le discours par les détails d'une question dont l'ensemble le préoccupe. Il n'y a pas long-temps qu'une discussion fort animée s'ouvrit dans le sénat relativement aux droits de passage des bestiaux sur les grandes routes. En Belgique, les chemins sont entravés de lieue en lieue par des barrières; tout voyageur, homme, femme ou bétail, paie au gouvernement sa taxe de locomotion; l'impôt est direct. Rien de plus fatigant que cet usage; le cavalier et le piéton sont à tout instant dérangés dans leur sommolence ou dans leurs rêveries par la main impitoyable du percepteur qui tend avidement ses doigts crochus à travers la grêle, la poussière, la foudre, le vent ou la pluie; la moindre promenade devient une dépense. Cette manière de régir la viabilité d'un état n'est pas irréprochable en science administrative; mais nous nous abstiendrons pour le moment de la critiquer. A l'occasion de ce chapitre, M. Lefebvre défendit avec chaleur les bestiaux, et principalement la chèvre et la bourrique. Au milieu des éclats de rire de ses collègues, il traça d'un air senti l'histoire de la chèvre, amie du pauvre et jouet de l'enfant; il parla de son lait réparateur, de ses cabrioles, de sa touchante moralité; il cita les bucoliques de Virgile. Pour la bourrique, il se contenta de rappeler qu'elle était la femelle de l'âne. Malheureusement, à ce que nous croyons, le sénat belge ne fit aucun droit à ces considérations savantes d'économie rurale.

Le hasard a planté une épigramme en permanence devant le palais des représentans; c'est un arbre de la liberté qui a

Digitized by Google

poussé dans cet endroit beaucoup plus vigoureusement que partout ailleurs à Bruxelles. Sous le feuillage de cet arbre s'abritent du soleil le petit nombre de voitures que les législateurs de la Belgique se permettent encore. Lorsque vous avez passé son tronc élancé et ses rameaux déjà hospitaliers, vous entrez dans un magnifique vestibule où descendent à droite et à gauche les escaliers, qui conduisent aux deux chambres. Ce sont des degrés de marbre où serpente un tapis vert. La chambre des députés est, sur un petit modèle, l'image fidèle de la nôtre; il y a même dans la tribune des journalistes des rédacteurs malins qui contrefont la verve satirique de leurs confrères de Paris; mais il y a de plus que dans notre chambre un verre d'eau inamovible et toujours plein, sans sucre, devant le pupitre de chacun des ministres. Nous verrons qu'au sénat les goûts sont moins rudes. Au banc de douleur sont assis M. de Muelenaëre, figure osseuse, méditative, contractilement épanouie: on dirait M. le baron Thénard préparant son fameux ductoxide de mercure; M. de Thueux, visage blême et dévôt, existence fluette, corps incliné en zigzag, prêt à fléchir le genou devant une madone ou un reliquaire, M. d'Huart, robuste tempérament de brasseur, mandibules carrées, œil faux, tenue d'estaminet. Ces trois fonctionnaires, qui se ressemblent si peu, sont la crême du ministère belge, ministère de bascule entre les exigences catholiques et les tendances, doctrinaires, et chacun des trois représente pour sa part celle des trois opinions dominantes dont il s'est fait le champion devant les chambres. M. de Muelenaëre personnifie l'école souple de M. Thiers; M. d'Huart, les traditions insouciantes, laborieuses, serviles, de M. d'Argout; le ministre de l'intérieur, de Thueux, tremble devant l'archevêque de Malines. Heureusement au-dessus de ce triumvirat sans durée, grandissent quelques orateurs, l'espoir de la Belgique, les mandataires de la jeune et loyale majorité du pays; M. de Brouckère dont la facile parole est déjà forte d'expérience; MM. Fallon, Liedtz, qui ont récemment combattu avec tant de vigueur les mesures adoptées contre les proscrits de

Digitized by Google

France ; M. Dumortier, dont les formes cassantes et mordantes, et même la physionomie spirituellement avocassière, rappellent le talent de M. Dupin aîné ; M. Nothomb, qu'on accuse d'esprit doctrinaire et d'ambition diplomatique. Toutes ces capacités écraseront un jour le ministère actuel qui ne se maintient que par son absence de couleur. Les diverses opinions qui espéraient en Belgique parvenir à la conquête du gouvernement, se font à l'heure qu'il est si bien équilibre, qu'aucune ne saurait impunément vaincre ses rivales. Elles sont resserrées, de front, dans un étroit passage, comme ces gens qui se précipitent à la porte d'un théâtre, et par leur impatience font mutuellement obstacle à l'entrée. Mais il n'est pas difficile de prévoir que l'influence catholique règnera bientôt avec autant de puissance dans les conseils du roi que sur les ames de son peuple.

Derrière l'abside de la cathédrale de Malines, à l'endroit où le chevet de cette superbe église s'abaisse majestueusement entre les jolies maisons dont les pignons espagnols font cortége à son vaisseau, on trouve un carrefour toujours net et désert, une place triangulaire au pavé bleu et au silence canonique, une retraite paisible où l'esprit des révolutions n'arrive que pour y mourir avec humilité. C'est là que s'élève une ample et blanche abbaye moderne, qui tient de l'hôtel par sa porte cochère aux battans soigneusement peints et du monastère castillan par la clôture exacte de ses fenêtres. Tirez le bouton en cuivre poli de cette cloche intérieure : un clerc en longue redingotte de séminaire, et le regard fauve, vous ouvre dévotement l'entrée du palais archiépiscopal. Ici, rien de brillant, de mondain, même de commode ; c'est tout au plus si un paillasson essuie la crotte de vos pieds. Des corridors immenses, des appartemens presque nus, des escaliers admirablement propres, mais humides et froids, s'étendent à vos yeux. Vous n'apercevez dans les chambres solitaires que des bancs de bois de chêne et de grands crucifix cloués aux murs. L'aspect de cette demeure est l'image d'une piété tranquille et simple, d'un pouvoir bonhomme et assuré ; mais ne vous y trompez pas, et

Digitized by Google

que l'odeur séduisante qui s'échappe des cuisines par les orifices souterraines vous tienne toujours présent à la pensée le manége de la duplicité catholique. Sur votre route, des figures béates et arrondies, d'énormes lampions uniformément posés sur des visages carrés, des soutanes d'un beau noir, des paroles mielleuses et à peine soufflées; quelque chose du mutisme qui règne dans les antichambres d'un monarque et de l'insurmontable démangeaison de causerie qu'on rencontre dans les béguinages flamands, vous inspireront la prière, le recueillement et peut-être le goût du métier. Si vous êtes prêtre, on ne vous regardera pas; si vous êtes laïque, on vous sourira; la politesse et la jubilation rayonnent dans tous ces regards de chanoine. Enfin, vous touchez au sanctuaire; de modestes rideaux en mousseline unie vous avertissent que le dieu n'est pas loin.

La porte s'ouvre. Vous voyez debout, rarement assis, un homme d'une taille élevée, robuste, au mollet saillant. Il est vêtu d'une robe noire, d'une ceinture violette sans dentelles; son large pied se pose à l'aise dans une chaussure de bedeau, à boucles d'argent. Une chaîne d'or brille à son cou, et le prélat, par contenance, joue volontiers avec la croix en pierreries qui étincelle sur sa poitrine. Monseigneur porte la tête basse, habitude qui donne plus de pénétration à son œil fixe dont on soutient difficilement l'immobilité. Une ombre vague, mais profonde, cerclant cet œil redoutable, fait ressortir la brune largeur de la prunelle sur le blanc mat de l'orbite. La physionomie du prélat répond à ce regard; c'est un visage au teint silencieux, très foncé, qui révèle une belle force d'organisation et une ardente nature, en même temps que la souplesse des méridionaux. Il fallait voir dans la dernière kermesse de Bruxelles en juillet, tandis que la foule pieuse s'écrasait au passage du saint sacrement à l'heure de la procession, il fallait voir comme cette figure plaine d'austérité et de volonté se colorait à plaisir d'onction évangélique sous le dais du primat! C'était en pasteur qu'il bénissait la multitude, mais c'était aussi en souverain. Son pouvoir sur les femmes est incalculable; il a protégé, même

Digitized by Google

indirectement, grace à ce pouvoir, l'industrie de Franconi, dont le cirque va servir de modèle à un théâtre équestre qu'on se propose d'établir à Bruxelles. Une dame, très connue par son rang et son esprit en Belgique, a dit fort naïvement qu'elle préférait les exercices du cirque aux représentations de l'Opéra, parce que monseigneur accordait aux spectacles des chevaux l'absolution qu'il refusait à celui des ballets de *Robert-le-Diable*. Cette saillie pieuse n'a rien d'étonnant dans une ville où les passans se découvrent et s'agenouillent du plus loin qu'ils l'aperçoivent, au passage du viatique, dont le cérémonial est le même que dans les cités espagnoles. Vous ne trouveriez pas à Malines, à prix d'or, une seule côtelette le vendredi.

Le chemin de fer a profité aux conciliabules de l'archevêché. Si les wagons amusent les Bruxellois, ils amusent bien davantage les prêtres qui se rendent fidèlement, à tour de rôle, aux fins dîners que le prélat leur donne, pour causer d'affaires, dans les chambres si modestes de son réduit épiscopal. C'est là vraiment que s'élabore toute la politique du pays; c'est là qu'on vient de boire d'amples rasades pour célébrer la destruction de l'université de Louvain. Monseigneur Sterx a dû tressaillir de joie à cet outrage qui venge l'église des hérésies de Jansénius, de ce docte et fameux écolier des vieilles salles maintenant désertes. Le clergé belge, ce véritable promoteur de l'expulsion de Guillaume, a compris tout le parti que le catholicisme adroitement entendu devait tirer des idées patriotiques et libérales; il exploite aujourd'hui le progrès pour son compte, il prêche la liberté en même temps que la messe, et, à l'esprit dont il fait preuve dans cette singulière intrigue, il mérite franchement pardon et succès.

E. DE BEAULIEU.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

O'Connell, le grand agitateur O'Connell! le saltimbanque O'Connell! l'éloquent O'Connell, le misérable O'Connell! — à la gloire O'Connell! — à la potence O'Connell! Voilà les cris si divers que nous entendons depuis huit jours à nos oreilles et que toute l'Europe répète en ce moment avec rage, avec amour. O'Connell est le roi de l'heure présente. Depuis huit jours il n'y a d'attention que pour lui, de haine et d'amour que pour lui. Pour O'Connell on oublie la révolution d'Espagne, qui pourtant jette au loin une atroce et sanglante lueur; pour O'Connell on laisse de côté les luttes intestines des États-Unis; pour O'Connell on n'a plus un regard ni pour la comète ni pour le camp de Kalisch! — O'Connell! O'Connell! tel est le cri que l'Europe répète en chœur — O'Connell! O'Connell!

D'où vient tout ce bruit? D'où vient cet empressement incroyable! Pourquoi cet orateur de la borne, déjà vieilli dans ce genre de combat, fait-il à l'instant même plus de bruit dans le monde que lord Byron en personne quand il eut jeté à la face de l'Europe l'ironie et le mépris des premiers chants de *Don Juan?* Cet O'Connell en effet n'est pas un homme d'hier, un nouveau venu dans l'arène, une torche nouvellement allumée dans l'incendie des partis. C'est un nom que la pauvre Irlande répète avec enthousiasme et res-

Digitized by Google

pect depuis 1805, à une époque où nous n'étions pas encore nés, nous autres qui serons bientôt toute la génération actuelle. Voici déjà trente ans que *l'agitateur*, comme on l'appelle, soulève et comprime, au gré de sa passion et de sa colère, ses concitoyens qui ne jurent que par lui. Depuis trente ans, il s'est révélé au gouvernement anglais, cet ennemi implacable de l'Angleterre; trente ans! Que de gloires se sont usées en trente ans! que de grandeurs se sont évanouies! que de victoires, mais aussi que de défaites, accumulées tristement dans l'histoire contemporaine! Ces trente années-là ont dévoré la république, elles ont dévoré l'empereur deux fois, elles ont dévoré la restauration deux fois. Trente ans! Et l'Angleterre, depuis trente ans, ne s'est pas encore lassée du nom, de la parole et de la colère de ce vivace O'Connell! Quelle est donc la valeur de cet homme, grand Dieu! pour que sa moindre parole, jetée au hasard sur quelque bruyère desséchée de l'Irlande, réveille ainsi tout d'un coup les échos les plus fatigués et les plus sceptiques de l'Europe? O'Connell! O'Connell! Entendez-vous ces cris qui arrêtent toute pensée, qui suspendent toute renommée, qui bouleversent toutes ces populations ameutées, qui font pénétrer le catholique chez le protestant, à ce point que le protestant va saluer le catholique avec respect, dans ces mêmes plaines d'Édimbourg où le dernier roi catholique d'Angleterre a été chassé à coups d'épée, loin de son trône et de sa patrie, lui et sa famille catholique! O'Connell! O'Connell! si bien que nous-mêmes, qui, par notre nature purement littéraire et philosophique, sommes si fort éloignés de tout enthousiasme, nous voilà forcés, peut être à la hauteur des circonstances, de parler aussi d'O'Connell.

Bien entendu que nous laissons de côté l'homme politique, assez d'autres que nous s'en occupent : quant à l'homme littéraire, ou ce qui est plus juste, quant à l'orateur, il nous semble que personne n'a dit encore tout ce qu'on pouvait dire sur cette façon toute nouvelle de remuer les populations par la parole. Ceci vaut pourtant l'examen et doit tenir sa place dans les annales de l'éloquence.

Digitized by Google

Voici donc un homme, qui tout d'un coup, au milieu du silence de son pays, quand toute la législature anglaise se repose de ses travaux, élève une voix pleine de fiel et de courroux. A qui en veut cet homme? Aux plus grandes renommées, aux noms les plus illustres de l'Angleterre. Le premier qu'il attaque, c'est lord Wellington, le héros anglais, et il l'attaque avec une violence incroyable, même en France où le nom de Wellington est associé à de si tristes souvenirs. Tout ce que la violence et la rage peuvent enfanter d'injures, tout ce que l'hyperbole la plus virulente peut trouver de déclamations calomnieuses, O'Connell le jette à pleines mains au lord Wellington. Il le brise, il l'écrase, il le traîne par terre, et l'Angleterre, voyant son héros ainsi humilié, bat des mains en criant : *vivat*. Cette lettre virulente d'O'Connell à Wellington a fait le tour du monde, et les moins prévenus en faveur de cette polémique à coups de poings et d'injures, sont forcés de convenir qu'il y a dans cette philippique plus d'un terrible passage qui l'emporte de beaucoup en énergie sur les violences d'Archiloque. Chez nous surtout, où l'éloquence, est une passion que nous ressentons avec une vivacité toute athénienne, nous nous demandons si ce n'est pas là peut-être le véritable langage de la tribune nationale, tant nous sommes entraînés par la hardiesse de ces images, par la vulgarité toute populaire de ces expressions, par la véhémence de cette haine; et puis, involontairement, on se rappelle à ce propos les impitoyables invectives de Démosthènes contre Philippe de Macédoine! Si bien que même les souvenirs de l'antiquité, viennent parfois malgré nous au secours des emportemens d'O'Connell.

Ce n'est pas tout. O'Connell, qui a été paisible toute cette année, a besoin de jeter au-dehors de lui même toute sa haine et toute sa fureur. *Sa lettre à lord Wellington* aurait suffi à toute autre rage politique; elle n'a servi qu'à allumer la rage d'O'Connell. Il se lève alors tout d'un coup au milieu de son peuple d'Irlande, et il dit qu'il va parler. Aussitôt toute l'Irlande d'accourir et de s'empresser haletante autour de l'orateur. En vain l'Irlande est la plus pauvre des

Digitized by Google

nations, en vain a-t-elle besoin de sa journée pour vivre, l'Irlande aura toujours une journée au service d'O'Connell. C'est sa joie, c'est sa passion, c'est sa vie. Elle vit de cette parole, pauvre Irlande si misérable, mendiante et révoltée à la fois. Elle prête l'oreille à O'Connell, et elle tend la main à l'Angleterre, c'est son métier. O'Connell parle donc, et cette fois encore il entasse invectives sur invectives contre la puissance britannique. Il s'agite, il est immobile; il crie en hurlant, ou bien il a recours à l'ironie. Il passe facilement du rire aux larmes, du blasphème à la prière. Il égratigne, il mord, il écume. Il prend à corps toute la grande aristocratie anglaise, et il la couvre d'ordures. Parle-t-il d'un grand propriétaire dont les terres sont là tout près, il le désigne au peuple — *comme le seul homme où il soit très ordinaire de voir des hommes morts de faim sur ses terres.* En même temps, dans cette foule qui l'écoute, il aperçoit un auditeur bouche béante; aussitôt O'Connell prend cet auditeur à partie. — *Que fais-tu?* lui dit-il? — *Je suis maçon*, dit l'homme. — Et quel était le métier de ton père? — Mon père était tailleur! — Aussitôt O'Connell se retourne vers la foule : Faites donc faire vos habits par cet homme, lui dit-il, sous prétexte que son père était tailleur! Et la foule d'applaudir! c'est là le grand argument d'O'Connell contre l'hérédité de la pairie; c'est là son argument chéri; il lui donne toutes les formes. — Quel métier faisait ton père? dit-il à un autre homme le lendemain, l'autre répond : Je suis vigneron; mon père était cordonnier. O'Connell répondra : — *Faites donc faire vos souliers par cet homme!* Seulement nous voudrions bien savoir ce qu'il aurait dit si quelqu'un de ses auditeurs lui avait répondu : Je suis cordonnier, fils de cordonnier, mon grand'père et mon aïeul étaient cordonniers. Mais personne dans ces assemblées ne pense à contredire, à embarrasser O'Connell.

Chose étrange! il parle ainsi des heures entières, à tout propos, à toute occasion, au coin de la borne, dans les champs, sur la place publique, au milieu des convives à moitié ivres,

et monté sur la table tachée de vin. Il parle tant qu'on veut l'entendre et on veut l'entendre toujours. Son voyage est un discours, sa halte à l'auberge est un discours, son dîner est un discours, sa vie entière est un discours. Or, notez bien que depuis trente ans c'est toujours le même discours; notez bien que s'il vit encore vingt ans, comme il en a menacé l'Angleterre (les O'Connell, a-t-il dit, vivent quatre-vingts ans ! et il le fera comme il le dit), ses vingt dernières années seront encore un discours, et toujours le même discours. Quel homme ! quelle voix ! quelle poitrine ! quelle fécondité inépuisable ! quelle colère toujours aiguisée ! quelle rage toujours rentissante ! Et cela à deux pas de nous, nous qui nous étonnons, et à juste titre, quand à notre chambre des députés, où, Dieu merci, l'on parle bien, nous entendons un discours de deux heures ! Que nos plus abondans et nos plus terribles orateurs sont de pauvres et pénibles orateurs, comparés à O'Connell!

Vous croyez que tout est fini, et qu'enfin l'agitateur va prendre quelque repos après huit jours entiers de cette fatigue; vous vous le figurez haletant, épuisé, couché sur le ventre comme un chien qui a trop couru; vous pensez qu'au moins, si ce n'est pas la colère qui lui manque, c'est la voix : ah ! bien oui ! c'est un aboyeur infatigable. A peine a-t-il trempé sa langue dans la petite bierre d'Irlande, qu'il veut s'abreuver du porter d'Écosse. Il part. Il quitte son royaume catholique, et le voilà d'un saut au milieu d'Édimbourg, sur ces nobles hauteurs témoins de tant de batailles, aujourd'hui chargées de palais. Son discours en Écosse est plus furieux encore que son discours en Irlande. C'est bien toujours le même discours; mais il y a ajouté encore du piment et du poivre de Cayenne. Heureux qu'il n'y mette pas encore du soufre et du salpêtre; car tous les ingrédiens sont bons à l'agitateur. Pourvu qu'il incendie les ames qui l'entourent, que lui importe? Il a donc parlé cette fois encore comme il parle toujours. Seulement, jamais son expression n'avait été plus trivial, jamais ses images n'avaient été plus ignobles. Savez-vous, cette fois, à quoi il a comparé la pairie anglaise? *A cent soixante-dix vieilles femmes qui, depuis la reine*

Digitized by Google

Anne, auraient conservé la même crasse et le même jupon. Et le peuple d'Édimbourg d'applaudir. Mon Dieu! qu'il faut bien qu'une institution humaine soit forte encore et puissante, pour résister à de pareils assauts.

Le premier jour de son arrivée à Édimbourg, O'Connell a fait deux discours, c'est son usage, le discours en plein air et le discours de la salle à manger. Le lendemain, les patriotes de l'Écosse ont été offrir un vase d'argent à *Daniel O'Connell, membre du parlement, le libérateur de l'Irlande et l'ami de l'humanité.* Alors O'Connell a recommencé son éternel discours. « J'ai attaqué le monstre du despotisme en Angleterre, ce monstre qui a cent soixante-dix têtes et point de cœur (les cent soixante-dix vieilles femmes de tout-à-l'heure). — A ma voix, la voix de sept millions d'habitans a retenti avec l'effroi du tonnerre et jeté l'effroi dans le cœur de Peel et de Wellington. — L'ancienne Athènes s'est dégradée parce qu'elle a accepté le joug de trente tyrans; la moderne Athènes ne souffrira pas que cent soixante-dix tyrans l'oppriment. — J'ai crié : — A bas le chien enragé! et j'avais raison, car le chien était enragé. — J'ai cent mille voix qui me soutiennent à Manchester, cent mille à Newcastle, et partout j'entends crier avec moi : *A bas les chiens enragés et vive le sens commun!* Le même cri a retenti dans Auld-Reckie; les échos de Chesterfields y ont répondu, et toute l'Écosse a manifesté la volonté de supprimer la chambre des lords. »

Certainement voilà de la violence. Attaquer ainsi un pouvoir de l'état, vouer à la vengeance et au ridicule la chambre haute d'Angleterre, crier : *Au chien enragé!* quand passe un noble lord, et compter son armée comme un conquérant qui va à la bataille. Le fait est grave, surtout chez nous, qui ne sommes pas encore arrivés, Dieu merci, à ce degré de liberté. Ceux qui aiment les violences dans les paroles à défaut de violences dans les actions, ont beau dire que c'est là la liberté anglaise, que c'est là d'ailleurs tout-à-fait le souvenir de l'éloquence antique, Dieu nous préserve d'une liberté qui va jusqu'à la diffamation en plein jour des plus

Digitized by Google

grands noms, des plus grandes familles et de la plus légitime autorité d'une nation ! Quant à rappeler en rien l'éloquence antique des lettres soutenues dans les anciennes tribunes d'Athènes ou de Rome, il n'y a rien qui ressemble, dans la parole d'O'Connell, aux emportemens, même les plus soudains, de Cicéron ou de Démosthènes. A Athènes comme à Rome l'éloquence était, il est vrai, une passion, mais une passion qui avait ses lois tracées à l'avance, et dont l'orateur ne devait jamais s'écarter. Même dans sa colère la plus véhémente, Démosthènes, le roi de l'éloquence, s'imposait de certaines limites qu'il ne dépassait jamais. L'art sauvait ainsi l'orateur de sa propre fureur, il servait sa colère en la modérant ; plus l'orateur restait obéissant aux règles qu'il s'était faites, et plus son emportement avait de puissance, et plus sa fureur avait d'intérêt, et plus sa parole était victorieuse et convaincante. Loin de nous donc, nations policées, loin de nous cette éloquence de la borne qui s'abandonne sans frein et sans loi à ses emportements de l'heure présente ; loin de nous ces orateurs ivres de vin ou de bierre qui se font les flatteurs de la multitude, et qui la flattent dans le langage de la populace ; loin de nous ces torches incendiaires qui ne sont que des torches ; n'est pas orateur celui qui s'abandonne ainsi à toutes ses passions, bonnes ou mauvaises ; n'est pas orateur celui qui colporte ainsi sa véhémence à travers des populations ignorantes et fanatiques ; tenons-nous-en toujours à la belle définition de Cicéron : — *Vir bonus dicendi peritus*, — *un honnête homme qui sait parler*. Or, pour savoir parler, il faut avoir appris à parler autre part que dans les tavernes de l'Angleterre, dans les hôtelleries de l'Ecosse et dans les cabarets de l'Irlande.

Nous ne dirons donc pas que M. O'Connell est un orateur, mais nous dirons qu'il avait reçu de la nature plusieurs des rares et excellentes qualités qui font l'orateur : beaucoup d'abondance et une grande facilité d'élocution, beaucoup de conviction et une grande véhémence ; homme de sang-froid et de raillerie quand il veut, il sait prendre tous les tons et tous les langages. Le cœur même ne lui manque, pas, témoin

Digitized by Google

ce touchant passage de son dernier discours, *quand il parle des lacs, des marécages et des vallons de sa chère Irlande.* Il faut dire aussi qu'il ne se ménage pas lui-même. — *Je vous écorche les oreilles* dit-il à Édimbourg, *avec mon accent irlandais. — Messieurs, j'ai bien peur que vous ne trouviez ma langue aussi infatigable que mon ardeur.* Oui, il avait beaucoup des grandes qualités de l'orateur, mais la patience, la modération, le goût, le tact, tout cela lui a manqué, et l'exagération de ses grandes qualités les a perdues.

Pour compléter ce déplorable tableau de l'histoire de ce déplorable abus de la parole, il faudrait lire l'article du *Times* contre les derniers discours d'O'Connell. On a bien raison de dire que rien ne se tient de près comme le journal et la tribune, car cette fois le journaliste a été aussi ignoble et aussi insolent que l'orateur. O'Connell, ou plutôt *Daniel*, comme on l'appelle, est traité par le *Times* comme on ne traiterait pas le dernier des misérables. — C'est un lâche qui a refusé de se battre avec M. Peel ; c'est un saltimbanque habillé de vert, habit vert, gilet vert, bonnet vert entouré d'un cercle d'or ; c'est un paillasse qui a fait des tours sur la place publique, et dont la farce n'avait pas attiré un seul spectateur.—Le journaliste, pour finir par où il a commencé, conclut en ces termes.—*Vous en avez menti, Daniel!* Mais si je dis à cet homme, *vous êtes un menteur!* il me répondra : *La reine Anne est morte!*

Aménités des aménités! dites-moi donc ce que c'est que la civilisation, et si en effet, après cela, M. Guizot, M. Thiers et M Royer-Collard sont des orateurs, si le *Journal des Débats* et le *National* sont des journaux ; si notre chambre des députés est une chambre des députés, et si notre chambre des pairs est une chambre des pairs ?

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

	Pages
Les Châteaux en France. — Marquisat de Brunoy.	5
Beirout.	55
Chroniques.	67, 184, 270
Mémoires d'un Comte de Lyon.	69
A propos d'un poète qui s'en va.	98
Colonies françaises.	103
Etudes sur le théâtre Espagnol.	131
Artistes contemporains.	153
Première représentation de la Cassette de Plaute.	177
Etudes sur la peinture Espagnole.	187
Tibulle. — Roman.	209
Vie Politique des Belges.	250

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Replaced with Commercial Microform

1993

Digitized by Google

Digitized by Google